



HUART
—
ANACRISSE







ANACRISE, OV
PARFAIT IJGEMENT
ET EXAMEN DES
Esprits propres & naiz
aux sciences.

Où par merueilleux & vüies secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle, que diuine, est demoustrée la difference des graces & habilitéz qui se trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres est conuenable l'esprit de chacun: de maniere que quiconque lira icy attentiuement, decouurira la proprieté de son esprit, & sçaura élire la science en laquelle il doit profiter le plus.

*Composé en Espagnol par M. Iean Huare
Docteur, natif de S. Iean du pied du
Port, & mis en François, au grand profit
de la Republique, par GABRIEL
CHAPPVIS Tourangeau.*

A L Y O N,
PAR FRANCOIS DIDIER,
à l'enseigne du Fenix.

1 5 8 0.

Avec Privilège du Roy.

Extrait du privilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy est permis à François Didier marchand Libraire demourant à Lyon, d'imprimer ou faire imprimer en telle langue, que bon luy semblera, ce liure intitulé: *Anacrise, ou Parfait Jugement & Examen des Esprits, propres & n:iz, aux sciences: traduit en François de l'Espagnol de maistre Jean Huart, docteur, par Gabriel Chappuis Tourageau:* & ce pour le tēps & terme de six ans, à cōpter du iour qu'ils serōt acheuez d'imprimer. Est defendu par sadite Maiefté à tous Libraires, Imprimeurs ou autres de que'q̄ qualiré qu'ils soient, d'imprimer, védre & debiter ledit liure, sans licence dudit Didier, sur peine d'amende arbitraire & cōfiscation d'iceux liures. Et à fin qu'aucun ne puisse pretēdre cause d'ignorāce, ledit Seigneur veut & entend q̄ l'extrait de ce priuilege estāt mis au commencement ou à la fin desditz liures, serue pour toute notificatiō. Car tel est son plaisir, nonobstāt oppositiōs ou appellations quelconques, comme plus à plain appert par les lettres de priuilege sur ce donnees à Paris le 26. iour de Ianuier, 1580. Et sceelles du grand seel de sa Maiefté, en cire iaune.

Ainsi signé,

Par le Roy à la relation du Conseil.

DE VABRES.

A NOBLE ET

VERT VEUX SEI-
GNEVR PIERRE DE
Baillon, Gentil-homme ordi-
naire de la chambre du Roy, &
Guidon de la cōpagnie d'hom-
mes d'armes de feu Monsieur
de la Tour.



*M*onsieur, mō prin-
cipal but a rous-
iours esté depuis
sixans en ça, & est
encores à present,
de profiter au pu-
blic (comme peuuent tesmoigner quel-
ques ouurages qui sont sort. & de ma
boutique, durant ce temps là) en escri-
uāt choses qui puissent reüssir au pro-
fit & auancement d'un chacun, & de
faire des amis, en vouant & dédiant
mes escrits aux hommes vertueux &
amateurs des lettres. Enquoy si ia-

E P I S T R E.

*mais ie fus heureux, ie me puis vanter
 tel maintenant, pource que ie ne pou-
 uoy mettre en auant chose qui fut tant
 utile & profitable à la Republique
 qu'est ce liure, auquel se peuvent dis-
 couvrir destre fors: nestimables du plus
 grād e'sprit d'homme, & du plus grād
 philosophe que l'on sçauoit voir: &
 pource que ie me suis, en la dedicatiō
 de mon labeur, principalement adres-
 sé à vous qui faites cas des lettres &
 sciences (esquelles vous auez esté nour-
 ry) & qui auez la seule vertu en reco-
 mādation, tellement que si i'ay trans-
 laté en nostre langue un liure autant
 utile & rare que l'ō puisse, ie ne diray
 seulement trouuer, mais aussi inuēier (cō-
 me vous voirrez par experience) ie
 puis me vanter aussi de l'auoir donné
 à un hō-ne l-quel en est parfaitement
 digne, pour les bonnes parties qui sont
 en luy. Je vous presente donc hardi-
 ment cest œuure, tesmoin de la bonne
 volon*

EPISTRE.

volonté que i'ay de vous faire service
 (pour les dons de vostre esprit) & à
 tous voz semblables, m'estimant bien
 heureux, de m'insinuer, par le peu d'in-
 dustrie qui peut estre en moy, en leur
 bonne grace, que i'estime plus que
 tous les biens de Cræsus. Au demou-
 rant, il vous plaira ouvrir les yeux de
 l'esprit, que vous avez sur tous clair-
 voyans, pour entendre les grands se-
 crets de nature compris en ce livre:
 auquel vous pourrez noter, selon vo-
 stre sain iugement, la propre &
 naturelle inclination de vostre esprit
 & celle de tous autres, de maniere que
 ie m'assure bien que vous en recevrez
 un merueilleux contentement. vous y
 lirez maintes belles choses, non ia-
 mais ouyes ny dues, par auteur qui
 ait onques escrit, vous y voirrez un
 art nouveau, fondé sur tant de visues &
 certaines raisons tirees de la philoso-
 phie, qu'il est impossible de mieux dis-

E P I S T R E.

re ny plus grauement : vous assurant que si ce qui est icy escrit tant doctement se pouuoit prattiquer & mettre en usage , ce seroit le plus grand bien qui sçaurroit iamais aduenir à la re-publique , comme certainement vous pourrez iuger par le discours des beaux chapitres ensuyuans. Celuy qui n'est pas né aux lettres ne s'y romproit dix ou douze ans la teste , sans aucun fruit , pource que les parens cognoissans bien la difference de l'esprit de leurs enfans , par les reigles & preceptes q. en sont icy prescrits, leur seroiēt apprendre seulement ce à quoy ils seroyent nés. Et celuy au contraire qui est né aux lettres ou aux armes, ne seroit contraint s'apliquer à ce qui repugne entierement à l'inclination de son esprit : chose de grande importance, comme i'ay desia dit, pour le bien & proffit public. Lisez donc, & m'excusez si ie vous offre vn sujet tant philosophique,

E P I S T R E.

sophique, tant graue & merueilleux, ne sçachant pas si vous faites profession de lire, & d'estudier choses si hautes: mais à qui doy-ie faire present des choses graues, subtiles & hautes, si n'est à celuy qui a l'esprit haut & subtil? ce que ie dy non pour vous auoir pratriqué par cy deuant au fait de voz estudes, mais pour une certaine coniecture que i'ay de la bonté, generosité & vniacité de vostre esprit, vous voyant tant affectonné à la vertu, & sagesse, dont vous estes amplement prouuen: ce qui ne se pourroit faire si vous n'auiez l'esprit haut, & si autres fois vous n'auiez esté imbué de la douceur, subtilité, & agreable goust des lettres, voire mesmes des profitables preceptes de la philosophie morale, principe de sagesse & vertu. Parquoy ie pourray bien inferer que ie me suis tres-bien adreissé en vostre endroit, & que i'ay presenté chose conuenable à

E P I S T R E.

vostre esprit, si quelqu'un d'avanture
 me vouloit reprendre de n'avoir gar-
 dé le decorum (comme l'on dit) en
 cest endroit. Car combien qu'en ce livre
 se trouvent beaucoup de choses propres
 aux philosophes naturels & aux Theo-
 logiens, desquels la profession ne con-
 vient à la vostre, est-il defendu aux
 hommes de bon esprit de lire & co-
 gnoître les choses curieuses, & qui
 leur peuvent apporter plaisir & con-
 tentement? Si de propos deliberé l'au-
 theur auroit voulu écrire du sujet de
 la Philosophie naturelle, de la Mede-
 cine, ou de la Theologie, ie confesse
 bien qu'il m'eust fallu dedier mon la-
 beur à quelque Philosophe naturel, à
 quelque Medecin, ou à quelque Theo-
 logien: mais puis que son principal
 but est d'examiner les differences des
 esprits (sujet rare & qui devoit estre
 cogneu de tous) ce qu'il ne peut faire
 sans alleguer à propos quelques prin-
 cipes

E P I S T R E.

*cipes de la Philosophie naturelle, de la
Medicine & de la Theologie, par
nature ne me seray ic pas méconté
enc' si endroit : autrement il faudroit
dire que l' Auteur mesme auroit failly
d'auoir présenté son liure à un Roy &
non pas à un Philosophe naturel, à un
Medecin, à un Iuriste, ou à un Theo
logien. Mais les Rois doyuent philo
sopher, (dira l'on) ou les Philosophes
regner : la Philosophie est propre à
chacun. O pour ne vous detenir plus
longuement, ie seray fin en cest endroit,
priant Dieu Monsieur, vous auoir
en sa sainte garde & protection, &
vous enuoyer ce qu'il scait vous estre
nécessaire. A Lyon ce 25. iour de
Feburier, 1580.*

*Vostre humble & tres-affectionné
seruiteur,
Gabriel Chappuis, Tourangeau,*



P R E F A C E D E

L' A U T E U R , A' L A
*Maieſté du Roy Catholique, dom
Philippe II. Roy d'Eſpagne.*



S I R E , à fin que
les ourages des
artisans ayent la
perfection, pro-
pre & conuena-
ble à l'vſage &
profit de la Republique, il me ſem-
bleroit eſtre beſoin ordonner ſur
ce & eſtablir vne loy. Que le Char-
pentier ne fiſt l'office du Labou-
reur : le Tifferant del'Architecte:
l'Aduocat du Medecin , ny le Me-
decin de l'Aduocat: mais que cha-
cur

PREF. AV ROY D'ESP.

cun exerçast & fist profession seulement de l'art, qu'il ha aprinse, & à laquelle il est né, laissant à part toutes les autres. Parquoy considerant combien est court & limité l'esprit de l'homme, à vne chose, & non à plusieurs, i'ay tousiours estimé & tenu pour certain que personne ne peut, parfaitement sçavoir deux arts, sans manquer ou defaillir en l'vne d'icelles. Et à fin que nul ne faille à choisir celle qui luy est la plus propre & meilleure, on deuroit commettre & deputer hommes sages & sçauãs, pour decouvrir en l'âge tendre, l'esprit de chacun enfant, & le faire estudier par force, la scièce qui luy est conuenable, sans que luy mesme en fasse election. Dont aduiendroit, que vous auriez en vostre Royaume, les plus grãds ouuriers & plus parfaits ourages du monde, pour
la

*Plato, au
livre des
Loix.*

P R E F A C E A V

la conionction de l'art & de la nature. Aussi voudroye-ie que les Academies de voz Royaumes en fissent de meſme, & voyant qu'elles ne permettent pas que l'eſcolier n'entendant bien la langue Latine, paſſe à vne autre faculté, ie voudroye qu'elles eſtabliffent pareillement examinateurs, pour ſçauoir ſi celuy qui veut eſtudier en Dialectique, Philoſophie, Medecine, Theologie, ou aux Loix, ha l'eſprit que chacune de ces ſciences requiert. Car, outre le dommage que cetuy là fera depuis à la Reſpublique, exerçant ſon art mal entendu, c'eſt vne grande preſomption à vn homme de trauailler & ſe rompre la teſte en choſe dont il ne peut ſortir à ſon honneur. Pour ce qu'aujourd'huy n'eſt employee ceſte diligence, ceux qui n'ont l'eſprit propre à la faculté de Theologie,

R O Y D' E S P A G N E .

logie, ont destruit la religio Chre-
 stienne : ceux qui ne sont propres
 à celle de Medecine, font perdre ^{L'Escolier}
 la vie des hommes : & de faut à la ^{qui estude}
 Jurisprudence la perfection qu'^{la science}
 elle requiert, pour ne sçauoir à quel-^{non conue-}
 le puissance de raison appartient ^{nable à son}
 l'usage & la vraye interpretation ^{esprit, se}
 des loix. Tous les anciens Philoso-^{ren l'escla-}
 phes ont trouué par experience ^{ue d'elle.}
 que l'on se traueille en vain, es rei-^{Plato, en son}
 gles de l'art, là où ne se trouue la ^{dialogue}
 nature ou le naturel, qui dispose ^{du Iustie.}
 l'homme à quelque science. Per-
 sonne aussi ne dist onques claire-
 ment & distinctement que c'est de
 ce naturel qui rend l'homme pro-
 pre à vne science, & non à vne au-
 tre: personne ne dist onques com-
 bien se trouuent de differences
 d'esprit au genre humain : quels
 arts & sciences conuiennent par-
 ticulierement à vn chacun, ny par
 quels

P R E F A C E A V

quels signes on peut congnoistre
ce qu'en tels cas, importe le plus.
La matiere de laquelle se doit icy
traiter, comprend ces quatre choses
(combien qu'elles semblent
impossibles) avec plusieurs autres
qui font touchees à propos & con-
cernantes ceste doctrine : à fin que
les peres curieux sçachent la ma-

Galen, liu. 9. de sis Me- thod. lib. 4. niere de decouvrir l'esprit & natu-
rel de leurs enfans, pour leur faire
apprendre la science en laquelle ils

Deuant la venue de Christ au monde, les demons auoyent su- milier ac- ce & aux ho- mes : & pour vne chose vraye leur disoient mille men- songes. profiteront le plus : qui est vn ad-
uis que Galé escrit auoir esté don-
né à son pere par vn demon, qui
luy conseilla, en dormant, de faire
estudier son fils en medecine, pour
ce qu'il auoit vn esprit vnique &
singulier pour aprédre ceste scien-
ce. A ceste cause, il plaira à vostre
maiesté entendre combien impor-
te à la Republique faire election
& examen des esprits, pour apren-
dre

R O Y D' E S P A G N E .

dre les sciences , attendu le profit
& santé que Galen a apporté aux
malades de son temps , en ce qu'il
auoit estudié en la faculté de Me-
decine : au moyen dequoy il nous
ha mesmement laissé tant de re-
medes par escrit. Balde , person-
nage tant excellent en la congnois-
sance du droit , estudia en medeci-
ne, laquelle mesmes il pratiqua au
cunement : mais s'il eust passé plus
outre , il eust esté vn medecin vul-
gaire (comme veritablement il
l'estoit , pour n'auoir l'esprit pro-
pre à cestescience) & les loix eus-
sent perdu vne des plus grādes ha-
bilitiez d'hōme , quel'on eust peu
trouuer pour la declaration d'icel-
les. Or voulāt reduire en arr, ceste
nouuelle maniere de philosopher,
& la prouuer au moyen d'aucuns
esprits, incontinent m'est souuenu
du vostre (Sire) comme le plus
notoi

*Il deuoit
laisser la me-
decine, &
estudier les
loix, suyuāt
ce que dit
Cicero, liu.
I. de ses offi-
ces.*

PREF. AV ROY D'ESP.

notoire, duquel tout le monde est
émerueillé, voyant vn prince de si
grand sçauoir & prudence, duquel
ie ne peux traiter en cest endroit,
sans faire tort & deshonneur à
l'œuure. Le penultieme chapitre
est le lieu conuenable, où vostre
maiesté voirra & congnoistra son
naturel, l'art & les lettres, au moyé
de quelles vous eussiez seruy à la
Republique, auenant que fus-
siez homme priué, com-
me vous estes nostre
Roy & Seigneur
naturel.

*

PREFA



Preface au Lecteur.



QUAND Plato vou En son Ti.
loit enseigner quel mee.
quedoctrine grane,
subtile & separee Iesus christ
de la commune opi faisoit la
nion, il choisissoit mes: e ele-
de ses disciples, ceux qui luy sembloyr̄t elion de ses
d'esprit meilleur & plus delicat, aus disciples,
quels seuls il communiquoit son aduis: leur vou.
sachant par experience que d'ensei- loit ensi-
gner choses hautes & subtiles aux hom- guer q: el-
mes de petit entendement, est perdre que leiret,
temps, & peine, & se rompre la teste la transfi-
en vain. Depuis qu'il les avoit choi guration.
sifz, la coustume d'iceluy estoit, les pre-
uenir par certaines & manifestes sup-
positions & maximes non elongnés

* *

P R E F A C E

de la conclusion, pource que les propos & sentences qui de prime face, se mettent en auant, contre l'opinion du vulgaire, ne seruent du commencement (sans cete preuention) que de troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennent à perdre la bonne affection, & ont en horreur la doctrine. Je voudroy, curieux lecteur, pouuoir proceder avec toy de ceste maniere, s'il y auoit moyen de scauoir de toy & descouuir le talēt de ton esprit: car si d'auature, li estoit tel qu'il fust cōuenable à ceste doctrine, te separant des autres communs, ie te communiqueroiy secretement choses tant nouvelles & particulieres, que tu ne les penserois iamais pouuoir tomber en l'imagination des hommes. Mais d'autant que cela ne se peut faire, & que cest ceunt doit sortir en public, pour un chacun, il n'est possible que tu ne te troubles: car si ton esprit est des communs & vulgairi,

A V L E C T E V R.

vulgaires, ie sçay bien que tu te persuades & tiens pour certain que le nōbre des sciences & la perfection d'icel les se trouue de long temps accomplie par les anciens, meu d'une vaine raison: que depuis ils n'ont trouué que dire dauantage, dautant qu'es choses ne se trouue autre nouueauté. Si d'auanture tu as ceste opinion, ne passe pas outre, & ne ly plus auāt, pource que tu auras peine de voir prouuee l'admirable difference des esprits: mais si tu es discret, bien composé & patient, i'ay enuie de te proposer trois conclusions tres-veritables, combiē que pour la nouueauté d'icelles, on les trouue dignes de grande admiratiō. La premiere est que de plusieurs differences d'esprit, que l'on trouue au genre humain, tu n'en peux receuoir qu'une principalle & eminente: n'estoit que la nature tres-puissante, quand elle te forma, eust employé toute sa force pour

** 2

P R E F A C E

en assembler deux ou trois, ou ne pour
 uant faire dauantage t'eust laissé pr
 ué de toutes. L'autre, que à chacune
 difference d'esprit respond principal
 lement vne seule science & non plus
 de maniere, que si tu ne rencontres
 à l'election de celle qui est conforme
 ton naturel, tu ne feras pas grand
 fit es autres, quoy que tu travaille
 nuit & iour apres. La troisieme, me
 que ayant entendu quelle science est
 plus conforme à ton esprit, il te reste
 autre difficulté à souldre, encores
 grande, qui est de scauoir si ton
 s'accõmode plusost à la pratique qu'à
 la theorique, pource que ces deux
 ties, en quel que gère de lettres que
 soient, sont tellement opposees, &
 requierent telle difference d'esprits,
 que l'vne est nuisible à l'autre, com
 e si elles estoient totalement
 contraires. Voila de dures
 sentences, ie le cõfesse, mais il y a
 encores plus grande difficulté & aspre
 te,

Que

A V L E C T E V R.

*Que d'icelles il n'y a par deuât qui l'on
 puisse appeller ou se plaindre, pource
 que Dieu, auteur de la nature, voyât
 qu'elle ne donne à chacun homme plus
 d'une difference d'esprit (comme i'ay
 dit cy dessus) pour la contrarieté &
 difficulté qu'il ya de les assembler, s'ac-
 commodé avec elle, & quant aux sciē-
 ces qu'il départ gratuitement aux ho-
 mes, il en donne, par merueille, plus
 l'une en degré eminent. Il ya diuisiō
 de graces, & vn mesme esprit: diui-
 sion de ministeres & charges souz
 vn mesme seigneur & diuisiō d'œu-
 res, souz vn mesme Dieu qui fait
 & œuvre toutes choses en tous: or-
 dres, chacun est donnee l'administra-
 tion de l'esprit à vtilité: à l'vn est
 donné, par le moyen de l'esprit le
 propos de sapience: à l'autre celuy
 de science selon le mesme esprit: à
 l'autre la foy, par vn mesme es-
 prit: à l'autre la grace de santé, par*

S. Paul. 1.

aux Corin-

thiens cha.

12.

P R E F A C E

vn meſme eſprit: à vn autre l'ope-
 ration des vertuz: à vn autre la pro-
 phetic: à vn autre la diſcretion, par
 l'eſprit: à vn autre le don des lan-
 gues: à vn autre l'interpretatiõ des
 lâguages. Vn ſeuil & meſme eſprit
 fait toutes ces choſes, diuiſant à
 teus comme il luy plaift. *Je ne dou-
 te pas que Dieu n'ayt fait c'ſte diui-
 ſion de ſciences, ayant egard à l'eſprit
 & naturelle diſpoſition de chacun: car*
 S. Mathieu eſcrit que les talens qu'il
 a departiz, par luy meſmes, furent don-
 nez à chacun, ſelon ſa propre vertu.
 Et de penſer que ces ſciences ſuperna-
 turelles ne requierent certaines diſpo-
 ſitions au ſuiect, deuant qu'elles y ſoient
 tranſmiſes, c'eſt vne grande faute.

Raiſon, Car quand Dieu forma Adã & Eue,
 pource que il eſt certain qu'il leur organifa & don-
 les ſciences ſurnaturelles poſa tresbien le cerueau, deuant que
 les ſe doi-les remplir de ſçauoir, à fin qu'ils le-
 uent transf-receuffent auec plus de plaifir & dou-
 ceur.

A V L E C T E V R .

cœur, & à fin que l'instrument fust ac- mettre en
 commode de telle maniere, que par le l'ame, & l'a
 moyen de ceste science, ils puissent rai- me est su-
 sonner & discourir. Et pourtat l'escr- riette au tē-
 ture sainte dit, Il leur a donné vn peramēt &
 cœur pour excogiter, & les a rem- composition
 pliz de la discipline d'entendemēt. du corps,
Arist. liu. 2.
 Au demourant, que selon la differē- de l'Ame.
Eccle. 17.
 ce de l'esprit d'un chacun se irāsmette
 une seule science & non autre en l'en-
 tendement d'un chacun, il appert ma-
 nifestement par l'exemple de noz pre-
 miers peres: car quand Dieu les rem-
 plit de sçauoir, il est certain qu'il ne
 donna vn tel entendement à Eue qu'il Le serpent
 auoit fait à Adam. Et pour ceste cau- a tenuē la
 se les Theologiens disent que le diable femme, en
 s'atqua à Eue pour la tromper, n'o- laquelle il
 sant pas tenter l'homme, à cause de son ha cogner
 grand sçauoir. La raison de cela (cō- moins de
 me nous prouuerons cy apres) est que raison qu'e
 la composition naturelle du cerueau l'homme, liu.
2. des sentē
 de la femme, n'est capable de beau- ces, dist 23.
S. Thoma.

P R E F A C E

2. part. q coup d'esprit & sçavoir. Nous trouue-
 62. arti. 6. rons pareillement la mesme raison &
 égard es substances angeliques : car
 quand Dieu a voulu donner à un
 Ange, un plus haut degré de gloire,
 & luy faire dons plus excellens, il luy
 a premierement donné une nature plus
 delicate. Et si vous demandeꝝ aux
 Theologiens de quoy sert ceste nature
 tant delicate: ils resþardvõt que l'An-
 ge ayant l'entendement plus subtil &
 le naturel meilleur, se conuertit plus
 aisement à Dieu, usant de ses dons
 avec plus grãde efficace, & que le sem-
 blable aduient es hommes. De là s'en
 suit apertement (puis qu'il y a election
 d'esprits, pour les sciences surnaturel-
 les, & que toute difference d'habilité
 & nature n'est pas propre instrument
 & organe pour les recevoir) qu'à plus
 forte raison les lettres humaines re-
 quierent ceste election, puis que les hõ-
 mes les doiuent aprendre, par la force
 &

AV LECTEUR.

Et vigueur de leur entendement. Or est mon intention en cest oeuvre, de sçavoir distinguer & cognoistre ces naturelles differēces de l'esprit humain, en apliquant par art, à chacune la science en laquelle se congnoistra qu'elle peut faire plus grand profit. Voila mon intention : de laquelle si ie peux venir à bout, comme ie me propose, nous en donnerons la gloire à Dieu, auteur de tout bien & conseil : sinon, tu sçais bien, sage lecteur, estre impossible inventer un art, pour le rendre parfait de tous points : car les sciences humaines sont tant spacieuses & s'estendent si loin, que ne suffit la vie d'un homme, pour les trouver & leur donner la perfection qu'elles doiuent avoir. Il suffit au premier inventeur de mettre en avant quelques principes notables, à fin que ceux qui viendront apres, par le moyen de ceste semence, ayent occasion d'augmenter l'art. luy donnât

* * 5

P R E F A C E

la perfection & lime qui luy est requi-
se. Surce, Aristote dit que les erreurs
de ceux qui commencerent premiere-
ment à philosopher, doiuent estre te-
nuz en grande veneration: car estant
difficile d'inuenter choses nouvelles,
& facile d'adionster à ce qui ha esté
deia traité au precedent, les fautes du
premier, ne meritent, pour ceste cause,
d'estre beaucoup reprises, & n'est di-
gne de grande louange celuy qui ad-
iousté puis apres. Je confesse bien que
ce mien ouurage ne se peut exempter
d'aucuns erreurs, pour la hauteur &
subtilité de la matiere, & pource que
ie ne trouue chemin ouuert, à fin de la
biē traiter. Mais si nous sommes tom-
bez en matiere, où il soit licite à l'en-
tendement d'opiner & assoir iugemēt
sur cest œuure, ie te prie en tel cas, in-
genieux lecteur, deuant que dire ton
opinion, que tulises entierement tout
le liure, & que tu aueres la maniere
de

A V L E C T E V R .

*de ton esprit , & si tu trouues en iceluy
quelque chose qui ne te semble bië dite
confidere avec iugement , les raisons
qui l'oppagnent & luy sont cõtraires:
& si d'auanture tu ne les peux souldre,
va lire l'onzieme chapitre d'ice-
luy, & tu y trouueras la re-
sponce & solution qui
est faite d'icelles.*

A Dieu.



T A B L E D E S S O M M A I R E S.



C y se prouue, par exē
ple, que si l'enfant
n'a l'esprit requis
pour apredre la sciē
ce qu'il veut estudier, il perd
tēps de l'ouir de bons maistres,
& ne gangnerien d'auoir beau
coup de liures, & de trauailler à
les fueillerer toute sa vie. cha. 1.
Icy est demonstred que la nature est
celle qui red l'homme habile à
aprendre les sciences. chap. 2.
Quelle partie du corps doit estre
biē temperee, à fin que l'enfant
foit de bon esprit. chap. 3.
Icy se demonstre que l'ame vege
tatiue, sensitiue & raisonnable
est sçauante de foy, ayant le tē
peramēt cōuenable, pour exer
cer

T A B L E.

cer son office. chap.4.
 Icy est demonstré que de trois seu
 les qualitez, chaleur, humidité
 & siccité, procèdent toutes les
 differences d'esprits de l'homme.
 chap. 5.
 Aucuns argumés contre la doctrine
 ne du precedent. chap. ch. 6.
 Cõbien que l'ame raisonnable ait
 besoin du tẽperament des qua
 tre premieres qualitez, tãt pour
 demourer au coeps que pour rai
 sonner, il est demonstré icy qu'il
 ne s'en suit pas qu'elle soit cor
 ruptible & mortelle. chap.7.
 Comme est donnee à chacune dif
 ference d'esprit, la science qui
 luy respõd en particulier en luy
 ostant la contraire. chap.8.
 Cõme il est prouué que l'Eloquẽce
 ne peut estre aux hommes de
 grand entendement. chap.9.
 Comme se prouue que la theori
 que

T A B L E.

- que de la Theologie appartient
à l'entendement, & la predica-
tion (qui en est la pratique) à
l'imagination. chap.10.
- Comme la theorique des loix ap-
partient à la memoire: l'aduo-
cacer & iuger (qui en est la pra-
tique) à l'entendement : & la
maniere de gouverner vne re-
publique, à l'imaginatiō. ch.11.
- Comme se prouue qu'une partie
de la theorique de Medecine ap-
partient à la memoire: l'autre
partie à l'entendemēt, & la pra-
tique à l'imaginariō. chap.12.
- Comme se declare à quelle diffe-
rence d'habilité appartient l'art
militaire: & par quels signes se
cognoist l'homme proueu de
ceste maniere d'esprit. chap.13.
- Comme se declare à quelle diffe-
rence d'habilité appartient l'of-
fice de Roy, & quels signes doit
auoir

T A B L E.

- auoir celuy , qui aura ceste maniere d'esprit. chap. 14.
- Cóme les peres doiuent engendrer enfans sages & d'esprit tel q̄ les lettres requierent : en quoy se trouuēt choses notables. ch. 15.
- Cóme l'on cognoit en tout homme , quels degrez il y a de chaleur & ficcité. §. 1.
- Auec quel hōme la femme se doit marier, à fin de conceuoir. §. 2.
- Quelles diligēces il faut employer à fin d'engēdrer garçons & non des filles. §. 3.
- Quelles diligences se doyuēt employer, à ce q̄ les enfans soyent ingenieux & sages. §. 4.
- Quelles diligences sont requises pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nés & formez. §. 5.

Fin de la Table.

A MONSIEVR
DE BAILLON,

Sonnct.

N' Estoit ce pas asés invincible vainqueur,
D'a voir par voz cibus, dans l'ouée Stygiuse
Plongé des Anciens la memoire fameuse,
Qui triomphant des ans, estoit encore en fleur?
Sans vous monst'rer encor' n'importe en valeur,
En vainquant la Perse, & d'ame genereuse
Tenir dedans la main sa rouë aduantageuse
Ferme à vôstre renom, vôtre bien, vôtre honneur?
Or' vous vainquez la Mort, & malgré son enuie,
Vôstre renom aquier une eternelle vie
Par ces doctes escrits, de voz honneurs courriers:
Si qu'il n'y a rien plus où voz hautes vaillances
N'ayent déplié l'asle & monst'ré leurs puissances
Sur les hommes sçauans & les hommes guerriers.

I. de Boyssieres:



ICY SE PROV-
VE PAR EXEMPLE

QVE SI L'ENFANT N'A
l'esprit & l'habilité requise pour a-
prendre la science qu'il veut estu-
dier, il perd temps de l'ouyr des bōs
maîtres, & ne gagne rien d'auoir
beaucoup de liures, & de trauailler
à les lire & feuilleter tout le temps
de sa vie.

CHAPITRE I.



L'ADVIS de Cice-
ro estoit bon, de <sup>An pre-
mier liure
des offi.es.</sup>
pésér que pour ren-
dre Marc son fils,
au genre & estude
des lectures par luy choisi, tel qu'il

L' E X A M E N

desiroit, il suffisoit de l'enuoyer en vne vniuersité tant fameuse & celebre par le môde, comme est celle d'Athenes, pour estudier souz la doctrine de Cratippe le plus grâd philosophe de ce temps là, & le tenir en vne ville tant peulee, en laquelle pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne pourroit faillir d'auoir plusieurs exemples & estranges cas, qui luy monstreroient par experience, maintes choses touchant l'estude des lettres ausquelles il s'apliqueroit. Ceneantmoins, avec toute cetediligence, peine & sollicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en escriuant d'autres de sa propre inuétion, les historiens racôtent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre congnouissân

gnoissance de philosophie : chose fort vſitee entre les hommes, qu'à l'enfant defaille le grand ſçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Cicero deuoit bien penſer & imaginer en ſon eſprit, que puis que ſon fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature l'eſprit & habilité requiſe pour apprédre la philosophie & l'eloquence, ſe pourroit amander le defaut de ſon entendement par l'induftrie d'vn ſi bõ maifre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continu trauail du ieune homme, & par ſucceſſion & laps de temps, auquel il auoit eſperance : ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de ſon attente : dequoy ie ne ſuis pas émerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penſer que le

L' E X A M E N

mesme pouuoit aduenir en son
 fils. Et pourtant Cicero mesmes
 recite que Xenocrate auoit l'esprit
 fort rude, pour l'estude de la philo
 sophie naturelle & morale, du
Au liure, quel Plato dit, qu'il auoit vn disci
du D. S. in. ple, qui auoit besoin d'esperon, le
 quel par le moyeu de l'industrie d'un
 tel maistre, & l'application au travail de Xe
 nocrate, deuint grand philosophe.
 Il escrit le semblable de Cleante,
 qui estoit tant lourd & rude d'en
 tendement, que personne ne le
 vouloit recevoir en son escole. De
 quoy le ieune homme se sentant
 tout honteux & confuz, travailla
 depuis tellemēt en l'estude des let
 tres, qu'il fut appellé second Her
 cule en sçauoir. L'esprit de Demo
 sthene ne semble it moins rude &
 mal disposé à l'eloquence, veu
 qu'estant deia assez grand, on dit
 qu'il ne pouuoit parler, lequel
 neant

neantmoins travaillant avec grãd
soin, apres l'art, souz l'enseigne-
ment de bons maistres, fut le plus
grand orateur du monde : & spe-
ciallement Cicero raconte qu'il
ne pouvoit prononcer l'R, pour-
ce qu'il begueoit aucunement, &
que par son estude & exercice, il
la profera depuis aussi biẽ que s'il
n'eust iamais esté begue. C'est
pourquoy l'on dit q' l'esprit de l'hõ
me, pour apprendre les sciences, est
comme celuy qui iouẽ aux dẽs, le-
quel estant malheureux à la chan-
ce & poinct, pipe le dé par art, le
faisant couler sur le tablier, & a-
mãde ainsi son malheur & sa per-
te. Mais tous ces exemples là des-
quels Cicero se sert, ne font rien à
ma doctrine, car cõme nous prou-
uerons cy apres, se trouue vne ru-
desse & faute d'esprit ẽs enfans,
qui denote en autre âge plus grãd

*L'esprit, cõ
me qui iouẽ
aux dẽs.*

L' E X A M E N

esprit & entendement, que si des leur enfance ils se monstroyent habiles & d'esprit : voire meimes estre vn signe que les hommes deuiendront lourds & ignorās, quād ils cōmencent incontinent à raisonner & estre bien auisez : & de fait si Cicero eust cōgneu les vrais signes, par lesquels se decouurent les esprits, au premier âge, il eust trouuē vn bon presage en Demosthene de ce qu'il estoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre incité à l'estude. Je ne veux pas dire que le bon maistre, l'art & le trauail n'ayent grande force & vertu à façonner les esprits & rudes & habiles : mais ie veux remonstrier que si l'enfant n'a de sa part l'entendement disposé aux preceptes & reigles determinees de l'art qu'il veut apprendre, & nō d'autre

d'autre quelconque, la peine & diligence est vaine que Cicero préd, apres son fils, & tout autre pere apres le sien. Ceux la entendront facilement la verité & certitude de ceste doctrine, qui auront leu en Plato, que Socrate (comme luy *Au Dialogue de la sage femme, laquelle, bien qu'elle fust fort experimentee en cet office, ne pouoit neantmoins faire enfanter la femme, qui n'estoit enceinte, deuant que venir entre ses mains: ainsi Socrate, faisant le mesme office de sa mere, ne pouoit, par maniere de dire faire enfanter la sciéce à ses disciples, de uât qu'ils fussent enciens d'icelle. Il scauoit bien q'les sciéces estoient seulement naturelles aux homes, qui auoyent les esprits propres à icelles, aufquels aduient ce q' nous voyons par experiance en ceux*

Au Dialogue de la science.

C'este comparaison se peut enten-

dre & auer-

rer par l'en-

tendement de Socrate,

pour ce qu'il

enseignoit

en interro-

gât, & fai-

soit que le

disciple a-

prenoit la

doctrine,

sans qu'il

l'adeclearast autrement.

L'EXAMEN

qui ont oublié ce qu'ils ſçauoyent au precedent: car leur en touchant ſeulement vn mot, ils ſe ſouuiennent incontinent de tout le demourant. Le deuoir des maîtres à l'endroiçt de leurs eſcoliers, à ce que i'ay entëdu, n'eſt autre que de leur ouuir aucunemēt le chemin à la doctrine, car s'ils ont vn eſprit fecond & fertile, ceſte ouuerture ſuffit à leur faire produire merueilleuſes conceptions: autrement ils ne ſe font que tourmēter, & ceux là pareillement qui les enſeignēt,

La ſcience ne ſe paruiennēt iamais au but qu'ils n'eſt pas v-pretendēt. Quant à moy, ſi i'eſtoy ne reminiſ- maître, deuant que receuoir aucū cō. e ou ſou- en mon eſcole, ie l'eſprouueroiy, à venir, com- tout le moins, & l'experimēte- me du l'ia- roiy en pluſieurs manieres, à fin to, qui nous de decouuir & ſonder ſon natu- rons en ce, rel, & ſi ie le trouuoy propre à la cy apres. ſcience de laquelle ie feroiy profeſſion,

DES ESPRITS. §

fection, ie le receuroy de bõ cœur, car c'est vn grand contentement à ccluy qui enseigne, d'instruire vn hõme habile & propre à l'instruction, autrement ie luy conseilleroy d'apprendre la science plus cõuenable à son entendement & naturel: mais si ie cõgnoistroy qu'il ne fust propre & disposé à aucun gẽre de lettres, ie luy tiendroy ces douces & amiables parolles, Frere & amy, il n'ya moyen que vous deueniez homme, par la voye que vous auez choisi: à tant ie vous aduise de ne perdre le tẽps & la peine & de trouuer autre maniere de viure, qui ne requiere si grande adresse & habilité que fait l'estude des lettres. Qu'aini soit, nous voyõs par experiẽce entrer au cours de quelque science vn grãd nombre d'escoliers (estant le maistrẽ ou bon ou mauuais) & à la fin, les

L' E X A M E N

vns deuiennent fort sçauans , les autres sont de moyenne eruditiõ, les autres, en tout le cours de leurs estudes, n'ont fait autre chose que perdre temps , consumer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun proffit. Je ne sçay d'où peut prouenir cela , veu que tous ont ouy vn mesme maistre , avec egalle diligence & sollicitude, ayãs les rudes parauãture prins plus de peine que ceux de bon esprit & les habiles. La difficulté croist encores plus grande , de voir que ceux là qui sont rudes en vne science, sont propres & naiz à vne autre, & que ceux là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne les peuuent pas cõprẽdre. Je porteray, à tout le moins bon tesmoignage de cela, pource que nous estions trois cõpagnons qui fusmes ensemble enuoyez à l'escole,

l'escole, pour aprendre le Latin: l'un l'aprint facilement, & les deux autres ne peurent iamais composer vne harangue qui fust congrue & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique, l'un de ceux qui ne peurent aprendre la grammaire, fut merueilleusement excellent & aigués arts, & les deux autres, n'en peurent, en toute leur vie, proférer vn seul mot. Et estans tous trois venus à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de consideration que celuy qui n'auoit peu aprédre ny le Latin, ny la Dialectique, sceut en peu de temps, plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre és autres sciences. Dequoy estât émeruillé, ie commençay incontinent à discourir là dessus & à philosopher, & trouuay, en fin de cõpte, que

L'EXAMEN

que chacune science demãde son esprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour estre appliqué à autre de differente sorte ny sert aucunement. Si donc cela est veritable (comme il l'est, par la preuue q̄ nous en ferons cy apres) & si quelqu'un entroit aujourdhuy aux Écoles de nostre tēps, pour sonder & faire élite des esprits, combien en r'enuoyeroit il aprendre autre maniere de viure, combien en chasseroit il au chãp, comme lourdauts, hebercz & inhabiles pour aprendre les sciēces, & combien en restabliroit il de ceux lesquels pour leur pauureté & infortune, sont arrestez à quelques arts mecaniques, desquels neantmoins la nature a fait les esprits propres à l'estude des lettres? mais voyant qu'il n'ya plus de remede en ceux là, il les faut laisse:

en

en leur train, & passer outre. Ce que je dy ne se peut nier, qu'il y ait des naturels esprits propres & determinez à vne science, qui ne le sont pas à vne autre: & pour ceste cause, devant que mettre vn enfant à l'estude, il faut decouvrir la maniere de son esprit, & voir quelle des sciences est conforme à son naturel, & puis la luy faire apprendre. Il faut bien considerer aussi qu'il ne suffit de la parole, pour le rendre consommé & parfait aux lettres, pource qu'il faut garder autres conditions qui ne sont pas moins necessaires que le naturel ou habilité: & pourtât Hippocrate dit que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion avec la science, que la terre avec la semence: car combien que la terre, de soy mesme, soit feconde & fertile, si est ce qu'il la faut labourer, & cul

*Au livre,
lex Hippo.
crat.*

L' E X A M E N

& cultiuer , & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'icelle, pource que toute terre ne produit avec toute maniere de semence, sans aucune distinction. Aucunes produisent mieux du bled que de l'orge , és autres l'orge vient mieux que le bled : les vnes souffrent vne semence & sont abondantes , les autres ne la peuuent souffrir. Mais le laboureur ne se contéte de ceste distinction là : car apres auoir labouré la terre , en bonne saison , il aduise le temps conuenable pour semer , pource qu'il ne le peut faire en tout téps, & quand le bled est fortý, il le purge de l'uraye & autres mauuaises herbes , à fin qu'il puisse croistre & rapporter le fruiçt qu'il attend de la semence. Ainsi faut-il estant la science choisie, la plus conuenable

DES ESPRITS. §

ble à l'homme, qu'il commence à l'estudier en son premier âge, lequel, comme dit Aristote, est le plus propre & meilleur, pour prendre : ioint que la vie de l'homme est fort courte, & les arts fort longs : à raison dequoy est besoin d'auoir temps suffisant pour les aprendre, & temps pour les exercer, & par le moyen d'iceux, profiter à la republique. La memoire des enfans, dit Aristote, est voidue & nue sans aucune impression, à raison dequoy, aussi tost qu'ils sont naiz, ils reçoient en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hommes âgez laquelle remplit de tant de choses qu'ils ont veues, tout le temps de leur vie, ne peut receuoir aucune chose dauantage. Et pour ceste cause, Plato ha dit, que tousiours nous racontions choses honestes

En la 30. sect. probl.

4.

Hippoc. 1. des Aphor.

ris. 30. sect. probl. 4.

Au Dialogue, du iuste.

L' E X A M E N

nestes deuât les petis enfans , à fin qu'ils soyent incitez aux œuures de vertu; d'autant qu'ils n'oubliēt iamais ce qu'ils aprennent en cest âge : & ne faut suiure le conseil de

*En sa ha-
rangue per
suasifs aux
bons arts.*

Galen , qui dit que depuis que nostre nature a attainit toutes les forces qu'elle peut obtenir , il nous faut apprendre les arts & sciences: mais il n'a point de raison , si d'auanture il ne veut vser de distinction. Celuy qui doit apprendre le Latin ou quelque autre langue , le doit faire en sa premiere ieunesse: car s'il attend que son corps soit endurcy & creu parfaitement , il

*En l'Ado-
lescence l'hō
me assem-
ble toutes
les differen-
ces d'esprit,
pource que*

le. Au second âge, qui est l'adolescence, il faut trauailler en l'art de dialectique, pource que se cōman ce à descouuir l'esprit & entendement, lequel en l'estude de dialectique se peut rapporter aux liens

& tra

& trauers que l'on met aux pieds *cest âge est*
d'une mule, avec lesquels chemi- *le plus tem-*
nant quelques iours, elle apprend à *pe. é de*
aller l'amble. Ainsi nostre enten- *vous, qu'il*
dement duit & façonné aux reigles *ne fait l'is-*
& preceptes de dialéctique, com- *ser passer,*
me vne haquence à l'amble, ha- *sans apren-*
puis apres és sciences & disputes, *dre les let-*
vne gentile maniere de discourir *tres, qui*
& raisonner. L'homme estant par *seruir à*
uenu au tiers âge de iouuñce, peut *l'homme.*
apprendre toutes les autres scien-
ces qui appartiennent à l'entende-
ment, pource qu'il est deia assez
manifeste & decouvert. Il est vray
que Aristote excepte la philoso-
phie naturelle, disant que le ieune
homme n'est pas disposé, pour a-
prendre ceste maniere de lettres,
en quoy il semble qu'il ait raison,
pour estre vne sciēce, de plus gran-
de consideration & prudence que
nulle autre. Or donc sachâc l'âge,

L' E X A M E N

auquel se doiuent aprendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'enfant de la maison du pere, pour ce que la mere, les freres, parens & amis qui ne sont de la profession, luy sont vn grand destourbier d'apprendre. Ce la se voit clairement es escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinon par grãde merueille, qui deuienne iamais sçauant. A quoy l'on peut facilement remedier enuooyant, par eschange des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamãque, estudier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamãque. Et quant à ce que l'homme doit laisser son païs natal, pour deuenir vertueux & sage, est bien de

de telle importance , qu'il n'y a
 maistre au monde , qui luy puisse
 de tât seruir & enseigner, se voyât
 speciallemēt priué de la faueur &
 plaisir de sa patrie. *Sors de ton pays.* En Gene-
 (dist Dieu à Abraham) *d'entre tes* se, chap. 12.
parens , & de la maison de ton pere,
& t'en va au lieu que ie t'enseigneray,
où t'agrandiray ton nom, & te donne-
ray ma benediction. Dieu en dit au-
 tant à tous ceux qui desirent la ver-
 tu & science: car combien qu'il les
 puisse benie en leur pays, il veut
 neantmoins que les hommes se di-
 sposent par tel moyen qu'il ordon-
 ne, pour obtenir ses dōs & graces.
 Tout cela se doit entendre , pour-
 ueu que l'homme soit doué d'un
 bon esprit & naturel: car autre- Tu ne feras
 ment, quiconque va à Rome, est tāt riē malgré
 vne beste, retourne vne beste: il Alincora
 ne sert de guerres au rude & mal ha-
 bile d'aller estudier à Salamanque,

L' E X A M E N

où il ne trouuera la chaire d'enté-
dement ny de prudence, ny hōme
qui l'enseigne. Pour la troisieme
diligence, il faut trouuer vn mai-
stre qui enseigne facilement & a-
uec methode, duquel la doctrine
soit bonne & certaine, non pas so-
phistique ny de vaines conside-
ration: car tout ce que fait l'esco-
lier, en tout le temps qu'il apprend
& estude, est de croire tout ce que
le maistre luy propose, pource que
il n'a pas la discretion ny l'entier
iugement, pour discerner & sepa-
rer le faux, du vray: combien que
soit chose casuelle & nō au choix
de ceux là qui apprenēt, d'aller en
certain temps estudier aux Vniuer-
sitez pourueues de bons ou mau-
uais maistres, comme il aduint à
certains Medecins desquels parle
Galen, & lesquels ayās esté par luy
cōuaincus par plusieurs experien-
ces

*An 8. de sa
Methode,
chap. 4.*

ces & raisons, des fautes qu'ils cōmettoient en leurs cures & pratiques, au grand preiudice de la santé des hommes, les larmes leur sot tirent des yeux, & en la presence du mesme Galen, commencerent à maudire leur mauuaise fortune, d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoyent enseignez. Il est vray que se trouuēt en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maistre, de maniere que si elle est mauuaise, ils la sçauēt bien reietter, & aprouer, au contraire, ce qu'ils enseignent de bon. Ceux là enseignent beaucoup dauantage le maistre, au bout del'an, qu'ils ne sont pas enseignez du maistre: pource que doutans & interroguans subtilement, ils font sçauoir au maistre, & respondre choses fort hautes &

L' E X A M E N

subtiles, que iamais il n'eut aprins, si le disciple par la bonté de son esprit ne luy en eust ouuert le chemin : mais ne se trouuent gueres de tels, & les autres rudes & ignorans sont infinis, & par ainsi seroit expediét (bien que ne se deust faire ceste election & examen, pour aprendre les sciences) que les Vniuersitez se pourueussent tousiours de bons maistres, douez d'une saine doctrine & bon entendement, à fin qu'ils n'enseignent erreurs, ny fausses propositions, aux ignorans. Pour la quatriesme diligence qu'il conuient employer, il faut estudier la science par bon ordre, commençant par les principes & elemens d'icelle, gagnant peu à peu le milieu & puis apres la fin, sans ouir premierement autre matiere : car i'ay tousiours pensé estre vne grande faute, d'entendre plusieurs

fleurs leçons de diuerſes matieres,
 & de les reuoir toutes enſemble
 en ſon eſtude, pour autant que de
 cela aduient vn meſlange de diuer
 ſes choſes qui cōfondent l'eſprit,
 de maniere qu'en la pratique, l'hō
 me puis apres, ne ſe peut bien ſer
 uir des preceptes de ſon art, nyles
 aſſoir en leur lieu conuenable: il
 vaut mieux aprendre chacune ma
 tiere à part, & par ſon ordre natu
 rel en la compoſition: car de la
 meſme maniere qu'elle eſt aprin
 ſe, elle eſt aſſiſe & imprimee en la
 memoire: ce que particulieremēt
 doyuent faire ceux qui de leur pro
 pre naturel ont l'eſprit confus, au
 quel on peut facilemēt remedier,
 entendant vne ſeule matiere, &
 puis celle qui la ſuit, quand elle eſt
 acheuee, iuſques à la fin de l'art.
 Or Galen ſçachant de combien il
 importoit, eſtudier les matieres

L' E X A M E N

*De l'ordre
de ses li-
vres.* avec bon ordre & methode, a fait
vn liure pour enseigner la manie-
re que l'on doit tenir à la lecture
de ses œures, & à ce que le Medec-
cin ne s'y rende cōfus. Autres tien-
nent que l'escolier, rādis qu'il estu-
die , ne doit manier qu'vn liure,
cōprenant entierement la doctri-
ne qu'il veut sçauoir, cū il doit li-
re, & nō en plusieurs, à fin qu'il ne
se trouble ny confonde : en quoy
ils ont grande raison. En fin ce qui
rend l'homme fort docte & sça-
uant est le long espace de temps
qu'il employe à l'estude des let-
tres, & l'espoir que la science pren-
ne en son esprit profonde racine:
car ny plus ny moins que le corps
ne se maintient del'abōdance de
ce que nous mangeons & beuuōs
en vniour, ains de ce que l'esto-
mac cuit & digere seulemēt : ainsi
nostre entendement ne se paist &
nour

nourrit de ce qu'en peu de temps nous lifons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine fouuét : nostre esprit fe difpofe iournellemēt de mieux en mieux, & avec laps de tēps tombe en la cōgnoiffance des chofes, qu'il ne pouuoit ny entēdre ny fçauoir au precedēt. L'Entendement ha fon principe, accroiffemēt, estat ou cōftitutiō & declinaifon, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en fon adolescence, il ha fon accroiffement en la iouence & âge viril, l'estat en l'âge parfait, & cōmāce à decliner en la vieillesse. Et pour ceste cūse, celuy qui veut fçauoir en quel âge fon entendement est le plus fort & vigoureux, fache que c'est depuis trente trois ans iufques enuiron les cinquāte: auquel temps se doiuent faire les

b s

L' E X A M E N .

graues autheurs, si ainſi eſt que
durant leur vie, ils ayēt eu quel-
En quel ques opinions contraires. Celuy
âge on doit qui veut compoſer & eſcrire des
eſcrire. liures, le doit faire en cet âge, &
non deuāt ny apres, s'il ne ſe veut
retracter ou changer d'opinion.

Il ne faut Mais les âges des hommes ne ſont
l'imiter en tous d'vne meſme ſorte: car au-
les âges ſe cuns ſortēt de leur enfance, à dou-
lon le nom ze ans, les autres à quatorze, les
bre des autres à ſeize, & les autres à dix-
ans. Gal. huit. Les âges de ceux cy ſont
6. de la cō- longs, pource que leur iouence
ſeruation arriue preſque iuſques à quarante
de ſanté. ans, leur âge arreſté & parfait, iuſ-
ques à ſoixāte. Ils obtiēnent pour
la vieilleſſe autres vingt annees,
de maniere qu'ils viuent quatre
vingts ans, qui eſt le terme des
plus forts & robustes. Ceux deſ-
quels l'ēfance eſt terminee à dou-
ze ans, ont la vie fort courte: ils

com

commencent bien tost à raison-
 ner, & bien tost la barbe leur viét,
 l'esprit ne leur dure gueres, & cō-
 mancent à enuieillir & deuenir
 caducqz à quarante ans, & meurét
 à quarante huit. De toutes les con-
 ditiōs que i'ay alleguees n'y en a
 pas vne qui ne soit fort necessai-
 re, vtile & profitable au ieune hō-
 me pour sçauoir: mais le principal
 point est d'auoir le naturel cor-
 respondant & cōuenable à la sciē-
 se qu'il veut aprendre: car nous
 voyons que plusieurs hommes,
 leur ieunesse estant passée, ont cō-
 mancé à estudier, ont ouy de mau-
 uais maistres, en leur pays, & par
 vn mauuais ordre & neantmoins
 en peu de temps, sont deuenuz
 grands personages. Mais si l'es-
 prit defect, Hippocrate dit que
 toute la diligēce qui est employee
 à l'estude est perdue. Ciceron l'a
 congneu

*Ainsi Bai
 de estuda
 les loix e-
 stant vieil,
 & fut
 enicelles
 grad per-
 sonnage.*

Am livre

L' E X A M E N

de l'orne-
ment con-
uenable
& decent.

congneu en fin : car estant fâché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroit, il dist en ceste maniere & sens. *Car qu'est ce autre chose de guerroyer contre les Dieux, comme firent les Geãs. sinon résister à la nature?* comme s'il eust voulu dire, y a il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans cõtre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier, ayant faute d'entendement ? car comme les Geans ne vainquoyēt iamais les Dieux, ains demouroient tousiours vaincus, tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaïse nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Cicero mesme nous conseil le de ne forcer ny contraindre la nature, pourchassans d'estre grans orateurs & aduocatz, si elle ne le

v e u t

DES ESPRITS. 15

veut permettre, pource que nous
travaillerions en vain.

*Icy est démontré que la nature est cel-
le qui rend le ieune homme propre
& habile pour aprendre les scien-
ces.*

CHAP. II.



Les anciens Philoso-
phes disent par vne
sentence fort commu-
ne & vñitee que la na-
ture est celle qui rend l'hōme pro-
pre & habile pour apredre : q̄ l'art
avec les preceptes & reigles luy en-
donnēt vn facile chemin, & q̄ l'v-
sage & experiēce qu'il ha des cho-
ses particulieres, luy dōnent le mo-
yen de pouuoir venir a la pratique
& œuure. Mais personne d'iceux
n'adit particuliere mēt que c'est de
cete nature, ny souz quel gēre elle
le doit constituer. Ils ont dit seule-
ment

*La nature
hablite,
l'art faciliti-
te, & l'vsa-
gerē d'ho-
me maistre.*

*Hippocra-
te.*

I. E X A M E N

ment que venant à defaillir en ce-
luy qui apprend, l'art, l'experience,
les maistres, les liures & le traual
ne seruent de rien. Le populaire
voyant vn homme de grád esprit
& habilité demonstre incontinct
que Dieu en est autheur, & ne se
soucie d'aucune autre chose, ains
tient pour vne vaine imaginatiõ
tout ce qui ne se rapporte là: mais
les Philosophes naturels se mo-
quent de ceste maniere de parler.
Car combié qu'elle soit plaine de
pieté, & qu'elle contienne verité
& religion, elle viét neantmoins
de ce qu'il ignore l'ordre & esta-
blissement que Dieu donna aux
choses naturelles, le iour qu'il les
crea: car pour couvrir son igno-
rance, & de peur que personne le
puisse reprendre, ou contredire
à son opinion, il certiffie que
tout se fait par la volonté de
Dieu,

Dieu, & qu'il n'auient aucune chose que par sa permission diuine: mais pourautant que cela est tres veritable & notoire, il est digne de reprehension: car comme chacune demande (dit Aristote) ne se doit faire d'une mesme maniere, *Aristo an 1. des Topiques.* aussi ne doit on donner toute response d'une mesme maniere, cōbien qu'elle soit veritable. Estant *Exemple.* (à ce propos) vn Philosophe naturel, à deuifer, vn iour, avec vn Grammerien, vint à eux vn iardnier curieux, qui leur demanda pourquoy, faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer, cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonte, dehors ce qu'il y semoit, mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes qu'elle produisoit du sien? Le Grammerien respondit que cela venoit

L' E X A M E N

venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainſi ordonné de Dieu pour le bon gouuernemēt du monde : mais le Philoſophe phyſicien ſe print à rire de ceſte reſponce, voyant qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne ſçauoit pas le diſcours des choſes naturelles, ny en quelle maniere elles produiſent leurs effets. Le Grammerien le voyant rire, luy demanda s'il ſe moquoit de luy, ou de quoy il ſe rioit. Le Philoſophe reſpōdit qu'il ne ſe rioit pas de luy, mais du maſtre qui l'auoit tant mal enſigné,

Il faut ſçauoir les bornes & iuriſdiction de chacun; ſc. Etiqueſch. 4.
 pource que des choſes qui viennent de la prouidence diuine (cōme les œuvres ſupernaturelles) la cognoiſſance & ſolution en appartient aux Metaphyſiciens, que nous appellons maintenāt Theologiens. Mais la queſtion du Iardnier eſt naturelle & appartient à la iu

la iurisdiction des Philosophes naturels, pource que cest effect pro-
 uient de certaines choses & ma-
 nifestes. Parquoy le Physicien res-
 pondit que la terre ressemble à la
 marastre laquelle entretient fort
 bien les enfans qu'elle ha faits &
 engendrez: & oste la nourriture à
 ceux de son mary, de maniere que
 nous voyons les siens aller bien
 nourriz & en boimpoinct, & les
 autres, maigres, attenuez & sans
 couleur. Les herbes que la terre
 produit du sien sont sorties de ses
 propres entrailles, & celles que le
 Jardinier fait leuer par force, sont
 venues d'une autre mere, au moyé
 dequoy elle leur oste la vertu &
 l'aliment par lequel elles deuoÿt
 croistre, pour le dōner aux herbes
 qu'elle ha engendrees. Hippocra-
 te raconte aussi qu'ainsi qu'il fust En l'Épi-
 stre à Dia-
 allé voir ce grand philosophe De mageta.

L' E X A M E N

mocrite, il luy fit entendre les folies que le vulgaire disoit de la medecine : à sçauoir que se voyans exempts de maladie, il certiffioit, que Dieu seul les guarissoit, & que sans la volôté d'iceluy, l'industrie du medecin ne seruoit pas beaucoup. C'est vne maniere de parler tant anciéne, & l'ont tant de fois debatue les philosophes naturels, que seroit peine perdue de la penser faire oublier, ioint qu'il n'est conuenable de ce faire, pourautât que le vulgaire ignorât les causes particulieres de quelque effect, respond mieux & plus veritablement par la cause vniuerselle, qui est Dieu, que non pas autrement. Et pourtât me suis ie mis plusieurs fois à considerer d'où vient que le commun peuple attribue tant volontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur

les

les moyēs naturels. Je ne ſçay pas ſi i'en ay peu comprendre la raiſon : toutesfois eſt il aiſé à entendre , que le peuple parle de ceſte maniere, pour ne ſçauoir quels effets ſe doiuent entierement attribuer à Dieu, & quels , à la nature: ioint que les hōmes, pour la plus part, ſont impatiens, qui veulent que leur deſir ſoit incontinent accompli. Et comme ainſi ſoit que les moyēs naturels ſoyēt de grāde eſtendue, & operent par laps & cours de temps, il n'a pas la paciēce d'y regarder: & ſachant q̄ Dieu eſt tout puisſāt, qui fait en vn moment tout ce qu'il luy plaiſt, ſuiuāt les exēples qu'il en ha, il voudroit qu'il luy donnaſt ſancé comme au Paralitique: ſcience, comme à Salomon, & richesses comme à Iob, qu'il le deliuraſt de ſes ennemis, comme il ha deliuré Dauid. L'au-

L' E X A M E N

tre raison de ceste maniere de parler, est que les hommes sont arrogans, & presomptueux, plusieurs desquels desirēt en leur cœur, que Dieu leur fasse quelque grace speciale & particuliere : & que ce ne soit, par la voye commune (comme est de faire luire le Soleil sur les iustes & les mauuais, & faire plouvoir pour tous en general) pource que les graces sont d'autāt plus estimées qu'elles sont octroyees à moins de personnes. Et pour ceste cause auons nous veu plusieurs hommes faindre des miracles es maisons & lieux de deuotion, à fin que le peuple accoure à eux incontinent & les tiene en grande veneration (comme personnes avec lesquelles Dieu s'est rendu familier) de maniere que s'ils sont pauures, le peuple les fauorise de grandes aumosnes, &
aucuns

aucuns en tombent en interest. La troisieme raison est que les hommes se veulent reposer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choses naturelles sont tellement disposees, que pour en scauoir les effects, il est besoin de travailler: & pourtant voudroient ils que Dieu v'ast en leur endroit de sa toute-puissance, & que sans aucun travail, leurs desirs fussent accomplis. Le laisse à part la malice de ceux, qui demandēt a Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & congnoistre s'il les pourra faire: autres, qui par vne vengeance, demandēt le feu du ciel: & autres, chastimens tres-cruels. La derniere raison vient de ce que le vulgaire est fort religieux, & desireux de l'honneur de Dieu & auancement de sa gloire: ce qui aduiēt beaucoup plustost par les mira-

L' E X A M E N

cles que par les effects naturels: mais le vulgaire des hommes ne scait pas les œuures supernaturelles & prodigieuses que Dieu fait, pour môstrer à ceux qui sont ignorants, comme il est tout puissant, & qu'il les fait pour approuer sa doctrine: sans laquelle necessité il ne les feroit iamais. Ce qui est aisé à entendre considerant que Dieu n'execute plus maintenât ces œuures estranges du vieil & nouueau testamēt, pour ce qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles, de sa verité. De penser maintenant qu'il retourne approuer, par nouueaux signes & miracles, sa sainte doctrine (en resuscitant les morts, donnant la veuë aux aueugles, & guerissant les boiteus & les paralitiques) c'est vne grâde erreur: car Dieu enseigne vne fois ce qui est cōuenable
aux

aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete point. *Dieu parle vne fois, & ne repete ce qu'il ha dit.* Job cha. 33. Le plus grād indice que i'aye pour descourir si vn homme n'a pas l'esprit apropricé à la philosophie naturelle, est de le voir attribuer toutes choses au miracle, sans aucune distinction: & au cōtraire ne faut douter du bon enté demēt de ceux lesquels ne cessent tant qu'ils sachent la cause particuliere de quelque effect. Ceux là sçauent bien que se treuent certains effects, qui se doiuent immediatement referer à Dieu, comme sont les miracles: & autres, à la nature, comme ceux qui naissent & prouiennent de certaines causes. Mais quand nous parlons de l'vne & l'autre maniere, nous establissons Dieu auteur de tout: car quād Au premier liure d' Aristote Aristote ha dit, Dieu & la nature

L' E X A M E N .

ne font rien en vain, il n'a voulu entendre que la nature fuſt quelque choſe vniuerſelle ayant iurisdiction ſeparee de Dieu : mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu eſtablit en la compoſition du monde, à fin que ſuccedent les effets qui ſont neceſſaires pour la conſeruacion d'iceluy. Par ainſi a l'on couſtume de dire que le Roy & le droit ciuil ne font tort à perſonne: en laquelle maniere de parler, nul n'entéd que ce nom (Droit) ſignifie aucun Prince, qui ait iurisdiction ſeparee de celle du Roy, mais tient que c'eſt vn terme qui comprend, par ſa ſignification, toutes les loix & ordonnances que le Roy a faites, pour la conſeruacion de ſa republique. Et ny plus ny moins q̄ le Roy ſe reſerue des cas qui ne peuuent eſtre determinez par le droit

droict, tant ils font grâds & estranges, Dieu pareillement se reserue les effets miraculeux, qui ne peuvent estre produits des causes naturelles. Mais il faut biē noter icy, *L'ignorance de la philosophie naturelle,* que celuy qui les doit congnoistre tels, & les discerner des autres naturelles doit estre grād Philosophe naturel, & sçauoir de chacun effet, la certaine cause d'ice-luy. *prend pour miracle ce qui ne l'est pas.* Et neantmoins tout cela ne suffit si l'Eglise catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres traueillēt apres l'estude du droict ciuil, & le retiennent en leur memoire, pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaison & arrest de tel & tel cas, ainti nous autres philosophes naturels (comme entenduz en ceste faculté) merrons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu

L' E X A M E N

fist, le iour qu'il crea le môde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il ha voulu que les choses soient succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres, alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstret la loy & raison, par laquelle il le veut decider: les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, Ceste œuvre est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'oreille à qui le requiert d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement: ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demâde des miracles & faits, par dessus l'ordre de nature,

sans

sans qu'il en soit besoin: car cōbiē
 que le Roy casse & establisſe tous
 les iours des loix, & change l'or-
 dre de la iustice (tant pour la di-
 uersité des temps, que pource que
 le conseil de l'homme est caduc
 & muable, qui ne peut, pour vne
 fois attein- dre à la droiture & ius-
 tice) si est ce que l'ordre naturel
 de tout l'vniuers, que nous appel-
 lons nature, est certain, depuis que
 Dieu a créé le monde, auquel on
 ne sçauroit ny adiouster ny dimi-
 nuer chose que ce soit, pource que
 Dieu l'a estably avec telle sagesse
 & prouidence, que de requerrir vn
 tel ordre n'estre gardé, est vouloir
 rendre les œuures de Dieu impar-
 faites & defectueuses. Mais retour-
 nant à ceste sentence tant vſitée
 des Philosophes anciens, *La nature
 fait habile*, il faut entendre que
 l'on trouue des esprits & habili-
 tez

L' E X A M E N

rez que Dieu departit & diuise entre les hommes , hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hômes lourds & idiots, furent miraculeusement inspirez , & remplis de science & de sçauoir. Quant à ceste maniere d'habilité & science, ne se peut verifier cecy , *Nature fait habile*, pource que c'est vn œuure qui se doit entierement rapporter à Dieu , & non pas à la nature. Il faut entendre le mesme de la science des Prophetes , & de tous ceux ausquels Dieu a fait quelque grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes , qui leur vient , pource que nature les ha engédrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à cest effect , & de ceste maniere dit-on. certainement , *Nature fait habile*. Car, comme nous prouuerons au dernier

nier chapitre de cest œuvre, il y a vn tel ordre & cōvention és choses naturelles, que si les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde, & pensent à les garder, tous leurs enfans seront sages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant ceste signification de nature est fort vniuerselle & confuse, & l'entendement n'est pas content, & ne cesse tant qu'il sçache le fait particulier & la dernière cause: & pourtant est besoin trouver vne autre signification de ce nom (Nature,) qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent dauantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui donne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuvres: & en ceste signification, nostre ame raisonnable,

*Au 2^e liu.
De Physi-
ca auscultatione.*

L' E X A M E N

nable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous noz faits & actions: mais comme ainsi soit que toutes les ames raisonnables soyent d'egalle perfection, (tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant) on ne sçauroit certifier, en ceste signification, quelle est la nature qui réed l'homme habile: car si cela estoit vray, tous les hommes seroyent esgaux en esprit & sçauoir: par ainsi le

tes

En la 30. section, proposition. 1.

mesme Aristote a trouué autre signification de nature, qui est cause quel homme est habile, ou inhabile: car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, sec, & humide) se doit appeller nature, pource que de ceste nature procedent toutes les habilités de l'homme, toutes

res les vertus & vices, & ceste grande varieté d'esprits q̄ nous voyôs. Ce qu'il peut apertement cognoistre & prouuer, en considerant les âges d'un homme tres-sage, lequel en son enfance n'est autre qu'un brut animal, n'vsant d'autres puissances que de celles de l'ire & conuoitise; mais estant venu en l'âge d'adolescence, il commande à descourir vn esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps & non plus: car suruenant la vieillesse, il va perdât son esprit de iour en iour, iusques à tant qu'il deuiéne caduc. Il est certain que ceste diuersité d'esprits procede de l'ame raisonnable, laquelle en tous âges, est tousiours de mesme, sans receuoir en ses forces & substance, aucune alteration ou changement, n'estoit qu'en chacun âge l'homme obtient vn diuers ^{Esippocrate a vsé de termes, disant que l'ame de l'homme va tousiours en auât, jusques à la mort. 6. epî. part. 5. com.} temps
 rament

L' E X A M E N

rement & contraire disposition, à raison de laquelle, l'ame fait vne chose, en enfâcé: vne autre, en ieu nesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidement, puis qu'vne mesme ame fait œuures contraires en vn mesme corps, à cause du contraire temperament en chacun âge, que quand nous voyons deux ieunes hômes, l'vn habile & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce que le temperament de l'vn est different de l'autre: lequel (pour estre principe de toutes les œuures de l'ame

Hippoc. & Gal. liu. 1. de la nature humaine, & Platon au Phedre. raisonnable) les medecins & philosophes ont appellé, nature: de laquelle signification est proprement verifiée ceste sentence, *Nature fait habile.* En cõfirmation de ceste doctrine. Galen a escrit vn liure, par lequel il prouue, que les mœurs de l'ame suyuent le temperament du corps

DES ESPRITS. 25

corps où elle reside, & qu'à raison ^{deperamēt}
 de la chaleur, froideur, humidité, ^{du corps.}
 & secheresse de la region en la- ^{Gal.}
 quelle les hommes habitent, des
 viandes qu'ils mangent, des eaux
 qu'ils boient, & de l'air qu'ils re-
 spirent, les vns sont ignorans, &
 les autres sages: les vns vaillans, &
 les autres couards: les vns cruels
 & les autres misericordieux: les
 vns secrets & les autres ouverts:
 les vns menteurs, & les autres ve-
 ritables: les vns traistres, & les au-
 tres loyaux: les vns inconstans, &
 les autres arrestez: les vns doubles,
 les autres simples: les vns chiches,
 & les autres liberaux: les vns hon-
 teux, & les autres eshontez: les vns
 incredules, & les autres aisez à per-
 suader: & pour le prouuer, il s'est
 feruy de plusieurs passages d'Hip-
 pocrate, de Platon, & d'Aristote,
 lesquels certifient que la differen-

d

L' E X A M E N

*D'où vient
la différen-
ce des na-
tions.* ce des nations, tant en la compo-
sition du corps, comme és condi-
tions de l'ame, vient de la variété
de ce temperament. On voit clai-
rement cōbien differēt les Grecs,
des Scithes : les François, des He-
spagnols : les Indiens, des Alemãs:
& les Æthiopiens, des Anglois. Ce
qui ne se voit seulement és regjōs
tant loingtaines & separees l'une
de l'autre: mais si nous considerōs
les prouinces de route l'Espagne,
nous pourrons departir les vertus
& vices susdits aux habitans d'icel-
les, selon qu'ils leur seront pro-
pres. Et si nous cōsiderons l'esprit
& mœurs des Catelans, Valen-
cians, Murcians, Granadins, Anda-
luzes, Estremegnois, Portugais,
Gallegues, Asturiãs, Montagnois,
Bizcains, Nauarrois, Arragonois,
& Castillans, qui ne voirra & con-
noistra la difference qui est entre
eux,

eux, non seulement en la figure du visage & composition du corps, mais aussi és vertus & vices de l'ame : ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son différent & particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs és regions tant éloignées, mais aussi és lieux, distans seulement d'une petite lieuë l'un de l'autre, où vous ne scauriez croire la différence qu'il ya des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galen escrit en son liure, est le fondement de ce mien œuure : & combien qu'il ne touche particulièrement aux différences du naturel & habilité des hommes, ny aux sciences que chacune demande en particulier, si a il bien entendu qu'il estoit nécessaire de partir les sciées aux

L' E X A M E N

*Au 9. li-
vre De
Placitis
Hippo. &
Platonis.* ieunes hommes, & donner à cha-
cun celle que son naturel requere-
roit: & a dit en outre, que les repu-
bliques bien ordonnees deuroyēt
establiir hommes de grande pru-
dēce & sçauoir, qui découurissent
en l'âge tendre l'esprit & naturel-
le industrie d'vn chacū, pour leur
faire apprendre l'art qui leur se-
roit conuenable, sans le laisser à
leur election.

*Quelle partie du corps doit estre bien
temperée, à fin que l'enfant soit ha-
bile, ou de bon esprit.*

C H A P. I I I.



E corps humain ha
vne si grande variété
de parties & puissan-
ces (chacune appliquee
à sa fin) qu'il ne sera hors de pro-
pos, ains nécessaire sçavoir pre-
mierement

mierement quel membre nature
 ha ordonné pour instrument prin
 cipal, à ce que l'homme fust sage
 & prudent: car il est certain que
 nous ne raisonnons pas du pied:
 que nous ne cheminós, de la teste:
 que nous ne voyons, du nez: &
 que nous n'oyons pas, des yeux:
 mais que chacune de ces parties
 ha son propre vsage & particulie
 re composition, pour l'œuure qui
 luy est conuenable. Deuant que
 Hippocrate & Plato fussent au
 monde, les Philosophes naturels
 tenoyét pour certain, que le cœur
 estoit la principalle partie ou resi
 doit la faculté de la raison, & l'in
 strument, au moyen duquel nostre
 ame exerce les œuures de pruden
 ce, d'esprit, de memoire & d'en
 tendemét. Et pourtant l'escriture
 sainte s'accommodant à la com
 mune maniere de parler de ce

L' E X A M E N

temps là , appelle en plusieurs endroits , le cœur la partie supérieure de l'homme. Mais ces deux gra-

Le cœur & ce qui est au dedans du corps ha sentimēt n'est parti-cipāt de sa-piēce: mais le cerueau est cause de ues Philosophes estans venuz au monde, donnerent à entendre que ceste opiniō estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & expériences, que le cerueau est le siège principal de l'ame raisonnable: ce que tous ont accepté, hormis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Plato, est retourné re-fraischir & renouueller la premiere opinion, la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debatre en cest endroit quelle est la plus certaine opinion: car il n'ya pas vn philosophe qui n'auoue que le cerueau est l'instrument ordonné de nature, pour rédre l'homme sage & prudent: il cōuient declarer seulement quelles doiuent estre les condi

conditions de cete partie, pour estre bien organifée & compofée, & à fin que le ieune homme (à cete occafion) ait bon efprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raifonnable puiffe commodement faire les œures d'entendement & prudence. La premiere eft la bonne compofition : l'autre, que les parties d'iceluy foyent bien vnies : la troiefme, que la chaleur n'excedde ou furpaffe la froideur : ny l'humeur, la ficcité : la quatriefme, que la fubftâce foit compofée de parties fubtiles & fort delicates. En la bonne compofition font cōprinſes quatre autres chofes : la premiere eft la bonne figure : l'autre, la fuffifante quantité : la troiefme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules ſeparez & colloqués chacū en fon lieu : la quatrief-

L' E X A M E N

mé que la capacité d'iceux ne soit plus grande ne moindre qu'il faut pour leur office. Galen demontre la bonne figure du cerueau, considerant par le dehors la forme & compolition de la teste, qui seroit telle qu'il faudroit, dit il, prenant vne boule de cire, parfaitement ronde, que l'on manieroit doucement & aplatiroit par les costez, de maniere qu'elle fist vn front & le derriere de la teste vn peu esleué & comme bossu: dont s'ensuit que celuy qui ha le front bié plat, & le derriere de la teste mal fait & vny, n'a pas la figure de cerueau, demonstrent qu'il soit de bú esprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame ha besoin, pour discourir & vser de raison, c'est chose merueilleuse, qu'entre les bestes brutes, il n'y en ha pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme

Au liure de l'art de medecine, chap. 11.

Quantité de la ceruelle

l'homme : de maniere que deux *de l'homme*
 puissans bœufs n'en ont pas tant *me.*
 qu'il s'en trouuera au cerueau de
 l'homme, quelque petit qu'il soit:
 & ce qui est le plus notable, entre
 les bestes brutes, celles qui apro- *Les ani-*
 chent le plus de la prudence & *maux apro-*
 discretion humaine (comme le *chans de la*
 Singe, le Renard & le Chien) ont *prudence*
 plus grande quantité de ceruelle *de l'homme*
 que les autres, quoy qu'ils soyent *ont beau-*
 plus grans de corps. Et pour ceste *coup de cer-*
 caule Galen dit que la petite teste *uelle.*
 en l'hôme, est tousiours vicieuse, *Au liure*
 pource qu'il ha faute de ceruelle, *de l'art de*
 & certifie pareillemēt q̄ si la gros *medecine*
 se teste viēt de l'abôdâce de matie *chap. II.*
 re mal apropiée, lors q̄ nature la
 forma, c'est mauvais signe, pource
 qu'elle est toute composée d'os &
 de chair, & qu'elle n'a gueres de
 ceruelle, comme il aduient es fort
 grandes & grosses oranges, les-

L' E X A M E N

quelles estans ouuertes n'ont guères de iuz & mouelle, mais beaux comp d'escorce. Il n'y a chose qui offense tât l'ame raisonnable que d'estre en vn corps chargé d'os, de gresse & de chair. Et pour ceste cause Plato dit que les chefs des hommes sages sont ordinairement imbeciles & aisémét offélez de la moindre occasiõ dumõde, pource que nature les a faits legers & delicats, & ne les ha voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offenser l'esprit: & est tant veritable ceste doctrine de Plato, que cõbien que l'estomac soit si éloigné du cerueau, il l'offense neantmoins, s'il est plein de gresse & de chair. Pour confirmation de cela, Galen dit que le ventre gros engendre gros entendement, & cela vient de ce que le cerueau & l'estomac sont liez & ioints ensemble

Ce qui offense l'ame raisonnable.

Au dialogue de la matiere.

Il y a deux manieres d'hommes gros, les uns plus aisés de chair, d'os

semble par le moyen de certains *& de sang,*
nerfs, qui communiquent leurs *les autres,*
maux l'un à l'autre; & au contrai- *de gress: et*
re si l'estomac est sec & deschar- *ceuxcy sont*
né, il ayde beaucoup l'esprit, com- *meux.*
me nous voyons en ceux qui ont
faim & nécessité. Perse s'est fon-
dé en ceste doctrine, quand il ha-
dit que le ventre donnoit l'esprit
à l'homme. Mais ce que plus on
doit noter en ce cas est, que si les
autres parties du corps sont gros-
ses & charneuses, qui font l'hom-
me de grande corpulence, Aristo-
te dit qu'elles luy font perdre l'es-
prit. Et pourtāt suis-ie certain que *Alors livre*
si l'homme a grosse teste (cōbien *des parties*
que nature forte en ait esté cause, *des*
& que ce soit d'auāture auenu par *anim-*
la quantité de la matiere biē apro-
priée) il n'a pas l'esprit si bon que
s'il auoit la teste moyenne. Aris-
tote neantmoins est de contraire
opinion,

L' E X A M E N

*En la 30.
section, pro
ble. 3.*

opinion, demandant pour quelle
raison l'homme est le plus sage de
tous les animaux. Aquoy il respõd
ne se trouuer aucun animal qui ait
tant petire teste que l'homme, au
regard de son corps: & entre les
hõmes, dit il, ceux là sont les plus
sages, qui ont la teste moindre:
mais il n'a point de raison en ce-
la: car s'il ouuroit la teste d'un hõ-
me, pour voir la quantité de la cer-
uelle qui est dedans, il trouueroit
qu'il n'y en a pas tant en la teste
de deux cheuaux, qu'en la teste de

*Les petits
hõmes doi-
uent auoir
grande te-
ste: & les
grans, pe-
tite.*

cet hõme là. Mais i'ay trouué par
experiẽce qu'en ceux qui sont pe-
tus, il est meilleur & vaut mieux
que la teste soit vn peu grande: &
petite, au contraire en ceux qui
sont grans de corps, pource qu'en
ceste maniere se trouue la moyẽ-
ne quantité, par laquelle l'ame rai-
sonnable execute biẽ son œuure.

Dauan

Dauãtage le cerueau ha befoin de quatre vëtricules, à fin que l'ame ^{Le cerueau} raisonnable puisse discourir & phi ^{ha 4 ven-} losopher: l'vn doit estre assis au ^{tricules.} costé droit d'iceluy: le secong, en l'autre costé: le troisieme au milieu de ces deux, & le quatrieme en la derniere partie du cerueau. Nous dirons cy apres dequoy seruent à l'ame raisonnable ces ventricules & capacitez larges ou estroites, quand nous traiterons des differences de l'esprit de l'hõme. Mais ce n'est pas assez aussi que le cerueau soit bien formé, qu'il ait vne suffisante quãtité, & le nombre des vëtricules que nous auons dit, avec leur capacité petite ou grande, si les parties d'iceluy ne gardent vne certaine maniere de continuation, sans estre diuisees. ^{Ce qui ad-} Et pour ceste cause auõs nous veu, ^{u: ne pour} à cause des plaies de la teste, aucüs ^{les plaies} hommes ^{de la teste.}

L' E X A M E N

hômes perdre la memoire: autres,
 l'entendement, & autres l'imagi-
 nation: & combié que le cerueau,
 apres la guarison, se vienne à re-
 ioindre, il n'a toutesfois l'vni-
 on naturelle qu'il auoit au precedét.
 La troisieme condition, des qua-
 tre principales, estoit du cerueau
 bien téperé d'vne chaleur mode-
 ree, & sans l'exces des autres qua-
 litez: nous auôs dit autre part, que
 ceste disposition là s'appelle bon-
 ne nature, pourestre celle qui prin-
 cipalement rend l'homme habi-
 le: & la contraire, inhabile. Mais
 la quatrieme, du cerueau cõposé
 de parties subtiles & fort delicates
 est de plus grande importâce que
 toutes les autres, comme dit Ga-
 lē: car voulant demonstrier la bon-
 ne composition du cerueau, il dit
 que l'esprit subtil monstre que le
 cerueau est formé de parties subti-
 les

*An liure
 de l'art me-
 dical, ch.
 12.*

les & fort delicates:& si l'enté-
 ment est tardif, il denote vne grof-
 se substance & ne fait mētion du
 temperament. Le cerueau doit a-
 uoir ces qualitez, à fin que l'ame
 raisonnable puisse deuëmēt exer-
 cer son office: mais il y a icy vne
 grande difficulté, qui est q̄ si nous
 anatomisons ou faisons dissectiō
 de la teste de quelque beste brute,
 nous trouuerons que le cerueau
 d'icelle est composé de la mesme
 sorte que celui de l'homme, avec
 toutes les susdites conditiōs. Arai-
 son dequoy peut on entendre que
 les bestes brutes se seruent pareil-
 lement de prudence & de raison,
 au moyen de la composition de
 leur cerueau, ou bien faut dire que
 nostre ame raisonnable ne se sert
 de ce mēbre pour instrumēt prin-
 cipal, par lequel elle fait son offi-
 ce: ce qui ne se peut certifier. Ga-
 len

L' E X A M E N

*En la harã
gue per/jua
sue aux
bons arts.*

len respõd à ce doute, disant, Certainemēt on peut douter si au gēre des animaux, appellé irraisonnable, il y a point quelque raison. Car s'il est exēpt de celle qui cõsiste en la voix. q̄ l'on appelle parole, parauanture tous animaux sont participās de celle qui est conceuē en l'esprit, que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnee aux vns moins & aux autres pl⁹. Mais, certes, personne ne doute, que par ceste mēme raison, l'homme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galen donne à entendre par ces parolles (bien que ce soit avec quelque crainte) que les bestes brutes participēt de raison, les vnes plus que les autres & qu'elles se seruent d'argumens & discours, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parole, & que la difference qu'il ya d'elles à l'hom

à l'homme, cōsiste en ce que l'homme est plus raisonnable & se sert plus parfaitement de prudēce. Le mēsmē Galen prouue aussi par plusieurs experiences & raisons que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent attein dre par leur esprit à choses plus hantes & subtiles que Platō & Aristote n'ont iamais trouuē. Aristote a voulu dire cela mēsmē demandant pourquoy l'homme est plus prudent que tous les animaux : & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux : en quoy il declare cela mēsmē que Galen a dit au lieu ius alleguē. La difference qu'il y a de l'homme à la beste brute, est la mēsmē qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage : & ne faut douter de cela, excepté que les bestes brutes ont la me-

L' E X A M E N

moire, l'imagination & autre puissance qui ressemble l'entendement comme le singe ressemble l'homme, estant chose certaine que leur ame s'aide & se sert de la composition du cerueau, laquelle estant bonne & telle qu'il est conueuable, exerce fort bien son œuure & avec grande prudence: & si le cerueau est mal composé, elle fait mal son office. Ainsi voyons nous des âmes qui sont proprement du naturel allegué cy deuant: l'on en trouue d'autres tant malicieux qu'ils surpassent leur espece. Entre les cheuaux s'en treuuent plusieurs vicioux, & autres genereux: les vns plus aisez à dresser que les autres: ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou mal composé. Nous donnerons au chapitre ensuiuant la raison & solution de ce doute, pour ce que là est encores touchée cete matiere.

matiere. On trouue au corps autres parties, du temperament desquelles depend l'esprit aussi biẽ q̃ du cerueau: desquelles nous traite r̃os au dernier chapit. de ce liure: mais hors mis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre substãce, de laquelle se fert en ses œuures l'ame raisonnable: & veut les trois dernieres qualitez aussi biẽ que le cerueau, qui sont la suffisante quantité, la substance delicate & le bon temperament. Ce sont les espritz vitaux, & le sang des arteres, qui courent par tout le corps, adherans & ioinctz à l'imagination & suiuaus la contemplation. L'office de cete substance spirituelle est de réveiller les puissances de l'homme & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puissent exercer leurs actions: & congnoist on cela apertement si l'on vient à conside

*Office de
la substãce
spirituelle.*

L' E X A M E N ,

rer les mouuemens de l'imaginatiue, & ce qui adient apres en l'œuure: car si l'homme se met à imaginer en quelque hôte qu'on luy aura faite, le sang des arteres accourt incontinent au cœur, & recueille la puissance de l'ire, & luy dōne chaleur & forces pour s'en vanger. Si l'homme pense en quelque belle femme, ou que par l'imagination il cuide estre en l'acte veneriē, les esprits vitaux accourēt incōinēt aux mēbres genitaux, pour leur dōner force & vigueur: le mesme auēt quād il nous touient de viā de delicate & saoureuse: car incōtinēt ils caccourent à l'estomac & font venir l'eau à la bouche: & est leur mouuement si leger que si quelque femme enceinte a enuie de manger quelque chose & qu'elle se l' imagine tousiours, nous voyons par experiēce, qu'elle viēt à auorter,

à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en la luy bailât. Cela vient de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruiue, *Comme & pour quoy les femmes auorient.* sont au ventre, aydans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouvelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, à fin de réveiller l'appetit: ce pendant si le ventre n'est pour ueu d'une grande force, & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme viēt à auorter. *Sur des Aphorif. com. 7.* Galen entendant la condition de ces esprits vitaux, conseille aux medecins de ne donner à manger aux malades, estans les humeurs crus & à cuire, pource qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il ya à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoient & s'en viennent à l'estomac, à fin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien &

L' E X A M E N

& secours par ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office. Et comme la grosse substance & mauvais temperament du cerueau, font perdre l'esprit, ainsi les esprits vitaux & le sang des arteres (n'estans delicats & de bon temperament) empeschent l'homme de discourir & raisonner.

Au Discours de la Science. Et pour cete cause Plato a dit que la douce & bonne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil, avant prouué ailleurs que le cerueau & non pas le cœur est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoivent telle substance & temperament qu'a celuy qui les forme. De ce sang
des

DES ESPRITS. 36

des arteres s'entend ce qu'Aristote a dit que les hommes ayans le sang chaud, delicat & pur, sont bien cōposez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prôt & vif. Les medecins appellent ces esprits vitaux, Nature : pource que ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier ceste sentence, *Nature fait l'homme habile.*

Icy se demontre que l'ame vegetative, sensitive, & raisonnable sont sçauantes sans que nul les enseigne, ayans le temperament conuenable pour exercer leur office.

CHAP. IIII.



Le temperament des quatre premieres qualitez, (qu'ailleurs nous appelons nature) ha si gran

L' E X A M E N

de force pour faire que les plâtes, les bestes brutes & l'homme exercent certainemēt le deuoir & effi ce propre & conuenable à chacune espeece, que s'il vient d'auanture au poinct parfait qu'il peut auoir, tout soudain & sans que personne les enseigne, les plantes scauent former racine en terre, attirer l'aliment pour elles, le retenir, le cuire, & reietter les excremens: les bestes brutes cōgnoissent aussi tost qu'elles sont nées, ce qui est conuenable à leur naturel, & fuiēt ce qui leur est mauuais & nuisible.

Et ce qui est dōne le plus ceux qui ne scauent la philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science, incontinct & sans l'auoir onques aprins de personne, dit touchant icelle,

icelle, & met en auant choses si hautes & subtiles qu'on ne les pourroit croire. Les philosophes vulgaires voyans les œuvres merueilleuses des bestes brutes, disent que il ne s'en faut émerveiller, pource qu'elles font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun, en son espee, ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela, pource que deia nous auons dit & prouvé que nature n'est autre chose que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel est le maistre qui enseigne aux ames comme elles doiuent exercer leur office: mais ces philosophes appellent instinct de nature certain amas de choses, qu'ils cuidoient entendre, mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entendre que c'est. Les graues philosophes, comme Hippocrate,

Opinio des philosophes vulgaires touchant les œuvres des bestes.

L' E X A M E N

Platon & Aristote, referent toutes ces œuues merueilleuses à la chaleur, froidure, humidité & siccité, comme premier principe & ne passent plus auant: & demandant qui ha enseigné aux bestes brutes de faire œuues desquelles nous sommes émerueillez, & aux hommes à discourir par raison? Hippocrate respond, *Les natures de tous sans docteur & maistre*, comme s'il vouloit dire, Les facultez ou le temperament auquel tout ce que dessus consiste, sont toutes sages & sçauâtes, sans auoir rié appris de personne. Ce qui est assez manifeste, considerant les œuues de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouernent l'homme: car si elle ha vn peu de semence humaine, avec vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnée, elle fait vn corps tât bien cōposé, si par

*Au liure
de l'alimēt.*

si parfait & beau, q̄ les meilleurs
 statuares du monde ne le s̄cau-
 roient contrefaire. De maniere
 que Galen émerueillé de voir vne *Au liure*
 tant merueilleuse fabrique, le nō- *intitulé*
 bre des parties d'icelle, le siege, la *De factū*
 figure & l'vsage de chacune d'icel- *formatione*
 les, vint à dire qu'il n'estoit possi-
 ble que l'ame vegetatiue & le tem-
 peramēt sceussent faire vn œure
 tant admirable: & que Dieu estoit
 auteur d'iceluy, ou bien quelque
 intelligence tres-sage. Mais nous
 auons deia reprocué ailleurs ceste
 maniere de parler, car il n'auient
 pas bien aux philosophes naturels
 de rapporter les effects immédia-
 tement à Dieu, laissant les causes
 moytoiennes & secondes, princi-
 palement en ce cas, auquel nous
 voyons par experience que si la
 semence humaine est de mauuai-
 se substance, & n'est de conuena-
 ble

L' E X A M E N

ble temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables : car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuenent Funuques, ou Hermaphrodits : si elle est trop chaude & seche, Aristote dit qu'elle les fait contrefaits, ayans les iambes tortues, & le nes plat camuz comme ceux d'Ethiopie : si elle est hami-
 de (dit le mesme Galen) les hommes deuiennent grans & puiffans : & si elle est seche, elle les fait de petite stature. Ce qui est vn grand deshonneur & deformité au genre humain : & en tels cas, n'y a occasion de louer la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit auteur, nulle de ces susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits : & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde,

*Au liure
de l'ir, des
lieux &
des eaux,
14, sect. pro
ble. 4.*

*Au liure
de la mel-
leure cōsti-
tution du
corps. chap.
4.*

de, qui ayent esté faits de la main de Dieu, comme dit Plato : car ^{Au dialogue de la nature.} tous les autres font naiz despuis par le moyen des secondes causes, lesquelles se trouuans bien ordonnées, l'ame vegetatiue exerce tres bien son office : mais si elles se trouuent autrement, elle produit, comme i'ay deia touché, mille absurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à cet effect, est quand l'ame vegetatiue est bien temperée : autrement que Galen & tous les philosophes du monde, ameinent la raison pourquoy l'ame vegetatiue a tant de sçauoir & puissance, au premier âge de l'homme (à former le corps, le croistre & le nourrir) & estant venue la vieillesse, elle ne le peut faire : entant que si à l'homme vieil vient à tomber vne dent, il n'y a moyen

L' E X A M E N

moyen qu'elle retourne jamais, au lieu: que si l'enfant perdoit toutes les dents ensemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres: & puis comme il est possible qu'une ame, qui n'a fait autre chose en tout le cours de la vie, finon attirer la viande, la retenir, la cuire, reietter les excremens, & r'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, se soit oubliee, & ne puisse plus faire ce qu'elle auoit accoustumé: il est certain que Galen respondra que l'ame vegetatiue est sage & puissante en l'enfance, à cause de la grande chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a le sçauoir & puissance en vieillesse, à cause de la froideur & siccité du corps en cet âge là. Le sçauoir de l'ame sensitiue depend aussi du temperament

*Pourquoy
l'ame vegetatiue
est sage & puissante
en enfance
ce qu'elle
ne peut faire
en vieillesse.*

ment du cerueau : car s'il est tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle exerce bien son office : autrement elle y commet faute, aussi bien que l'ame vegetatiue. Galen, pour cōtempler & con-*Au liure 6. des liens affectez. chap. 6.* gnoistre, à veuë d'œil, le sçauoir & l'industrie de l'ame sensitive, print vn cabry en naissant, lequel mis en terre, commença à aller, com-*Cōme Galen experimēte le sçauoir de l'ame sensitive.* me si on luy eust dit & enseigné que les pieds seruoient à tel usage : & ce pendant il secoua la superflue humidité, qu'il auoit apportee du ventre de la mere, & leuant le pied, il se grata par dessus l'oreille, & luy ayant mis plusieurs escuelles deuant luy plaines de vin, d'eau, de vinaigre, d'huile & de lait, apres auoir senty de tout, ne mangea autre chose que du lait. Ce que veu par plusieurs philo

L' E X A M E N

philosophes lors presens, ils com-
mancerent à dire tout haut que
Hippocrate auoit grande raison
de dire que les ames seauoyent
sans auoir esté enseignées d'aucun
maistre : & non seulement Galen
Autre
preuve de
Galen. se contenta de cela , mais deux
moys apres, il le fit mener au cháp
quasi mort de faim , où sentant
plusieurs herbes, il mangea seule-
ment de celles desquelles les che-
ures ont costume de paistre. Mais
si Galen , qui se mit à contempler
l'œuure de ce cabry, l'eust aussi con-
templé de trois ou quatre ensen-
ble , il eust veu les vns cheminer
mieux que les autres , se secouër
mieux , se grater mieux , & faire
mieux ce que nous auons raconté.
Et si Galen eust nourry deux pou-
lains d'vn mesme pere, il eust con-
gneu que l'vn eust esté de meilleu-
re grace,

re grace, eust mieux couru, & eust esté plus fidele que l'autre: & s'il eust prins vn nid d'espreuiers pour les nourrir & éleuer, il eust trouué le premier grand voleur, l'autre grand chasseur & le troisieme goulu & de mauuaises mœurs. Autant en trouuera l'on és chiens, sortis d'vne mesme chienne, l'vn desquels ne fait que clabauder à la chasse: l'autre ny fait non plus qu'vn mastin qui garde le bestail. Tout cela ne se peut rapporter à ces vains instincts de nature, que les philosophes feignent: car si on leur demande pourquoy vn chien a meilleur instinct que l'autre, attendu qu'ils sont tous deux d'vne mesme espece, & venuz d'vn mesme pere, ie ne scay qu'ils pourrôt respondre s'ils ne disent, selon leur commune respôce, que Dieu a enseigné l'vn plus que l'autre, &

L' E X A M E N

luy ha donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande de-rechef pourquoy ce bon chien, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune : & au contraire, pourquoy estant ieune, il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est caut & ruzé, ie ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie diroy aduenir, que le chien lequel se montre à la chasse plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre : & quant à ce d'autre part, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouiet de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les habilitéz & adressé de la chasse : & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la temperature des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste bru
te fait

te fait mieux son office qu'une autre de son espece, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitive ce qu'elle doit faire. Si Galen eust consideré la voye & le chemin de la formy, contemplant la prudence, misericorde, justice & gouvernement d'icelle, il se fust émerueillé de voir un animal si petit pourveu de si grande industrie, sans avoir maistre quelconque qui l'ait enseigné : mais sçachant la temperature du cerueau de la formy, & voyant qu'elle est appropriée au sçavoir, (comme sera monstré cy apres) nous ne serons pas émerueillez, & connoistrons que les bestes brutes, par le temperament de leur cerueau & fantasies qui leur entrent par les cinq sens, font avec habilité, ce que nous leur voyons

L' E X A M E N

*D'où vient
qu'un ani-
mal est plus
doile &
ingenieux
qu'un au-
tre de me-
me est ce
Vn chesne
hauffé
qu'un au-
un faucon
est plus
la hauffé
qui veur-
na insensé
& qu'il n'y
fit vn aute-
re en la
ste: dont il
guarist.*

faire. Et quant à ce que d'entre les
 animaux d'une mesme espece, l'un
 est plus docile & plus ingenieux
 que l'autre, cela vient du cerueau
 qu'il a mieux temperé, de manie-
 re que si par quelque occasion ou
 maladie se venoit à changer & al-
 terer ceste bõne temperature du
 cerueau, il perdrait incontinent
 la prudẽce & habilité, comme fait
 l'homme. Maintenant s'offre la dif-
 ficulté de l'ame raisonnable, pour
 entendre comment elle est tant
 bien prouuë de cest instinct na-
 turel, aux œures & exercice de
 son espece, qui sont sçauoir & pru-
 dẽce, & comme tout soudain, par
 le moyen de lz bonne tempera-
 ture, l'hõme peut sçauoir les scien-
 ces, sans les auoir entendues de
 personne: attendu que l'experien-
 ce nous demonstre que si elles ne
 sont aprinẽes, personne ne naist
 avec

avec elles. Entre Plato & Aristote
 y a vne grande question pour sçauoir
 d'où peut proceder le sçavoir
 de l'homme. L'vn dit que nostre *Plato.*
 ame raisonnable est plus anciéne
 que le corps, pource que deuant
 que nature le cōposast l'ame estoit
 deia au ciel, en la compagnie des
 Dieux, d'où elle est sortie plaine
 de science & de sçavoir: mais ve-
 nant à former la matiere, à cause
 de la mauuaise temperature d'i-
 celie, l'ame vient à perdre ceste
 science, iusqu'à ce que par succes-
 sion de temps, se vient à amander
 ceste mauuaise temperature, par
 vne autre meilleure, au moyen de
 laquelle (pour estre plus propre &
 commode aux sciences perdues)
 elle vient peu à peu à se souuenir
 de ce qu'elle auoit oublié. Ceste
 opinion est faulce & m'ébahy de
 Plato, lequel estant vn si grād phi-

L' E X A M E N

Iosophe n'a sceu dōner raison du
sçauoir humain : voyant que les

*Reprehen-
son de Pla-
ton.* bestes brutes sont proueuës de
leur prudence & habilité naturel-
le sans q̄ leur ame sorte du corps,

*Plato ha
pris de la
sainte escri-
ture les
meilleures
sentences: à
raison des
quelles il a
esté dit Di-
nis.* pour aller au ciel l'apprédre: à rai-
son dequoy il n'est exempt de fau-
te, ayant leu principalement en
Genese (auquel il a ioustoit foy)
que Dieu composa le corps d'A-
dam, deuant qu'il creast l'ame. Le
semblable aduiët encores de pre-
sent, excepté que la nature engen-
dre le corps, & finalement Dieu
cree l'ame au mesme corps sans
demourer hots d'iceluy, ny tēps,
ny aucun momēt. Aristote a prins

*AN X. liure
de Poste-
rior. resolu.
chap. x.* vn autre chemin, disant, Toute
doctrine & toute discipline vient
de la cognoissance precedente:
comme voulant dire, Tout ce que
sçauent & aprennent les hommes
vient de l'auoir ouy, veu, senty,
goulté

gousté & touché: pource qu'en l'entendement ne peut estre aucune cognoissance, qui n'ait passé premieremēt par quelqu'un des cinq sens. Et pour ceste cause a il dit que ces puissances viennent des mains de la nature, & que nostre ame est comme vn tableau plain auquel n'y a aucune peinture: laquelle opinion est aussi fausse que celle de Plato: & à fin que nous le puissions mieux donner à entendre & prouuer, il faut premierement conuenir avec les philosophes vulgaires qu'au corps humain n'y a pas plus d'une ame, qui est la raisonnable, laquelle est principe de tout ce que nous faisons & mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opinions) & toutesfois se trouue qui maintient au contraire qu'avec l'ame raisonnable y en a deux ou trois autres. Ainsi dōc

*Art 3. li-
ure, de l'a-
me.*

*Plato con-
sistae en
l'homme,
trois ames.*

L' E X A M E N

es œuures que fait l'ame raisonna-
ble, comme la vegetatiue, nous au-
ons deia proué qu'elle sçait for-
mer l'homme & luy donner la fi-
gure qu'il doit auoir : elle sçait at-
tirer l'aliment, le retenir, le cuire
& reiecter les excremens: & si viét
à de faillir au corps, quelque par-
tie, elle la sçait biẽ refaire de nou-
veau, & la former selon son vſage.
Et es œuures de la ſenſitiue & mo-
riſue, l'enfant auſſi toſt qu'il eſt
nay, ſçait tetter & demener ſes le-
ures, à fin de tirer le laiçt, de ma-
niere q̄ ne ſçauroit aduenir à aucũ
homme, tant ſage ſoit il, d'en faire
aut. ſi. Avec ce il ha les qualitez qui
ſont conuenables à la conſerua-
tion de ſa nature & ſuit ce qui luy
eſt nuĩſible & dõmageable: il ſçait
plorer & rire, ſans l'auoir aprins
de perſonne. Et ſi l'on demãte aux
Philophes vulgaires, q̄ ha enſei-
ſigné

gné aux enfans de ce faire, ou par
 quels sens ils sont induits à ce fai-
 re, ie scay bien qu'ils respondront
 que Dieu leur ha donné cest in-
 stinct naturel, comme aux bestes
 brutes : enquoy ils ne difent pas
 mal, si l'instinct naturel & le tem-
 perament sont vne mesme chose.
 L'homme, aussi tost qu'il est nay,
 ne peut pas exercer les propres
 ceuures de l'ame raisonnable, qui
 sont entendre, imaginer & faire
 actes concernās la memoire, pour
 ce que le temperamēt des enfans
 est mal cōuenable pour telles cho-
 ses, & fort propre pour la vegeta-
 tiue & sensitiue, comme celuy de
 la vieillesse est propre & cōuenable
 à l'ame raisonnable, & mau-
 uais à la vegetatiue & sensitiue. Et
 comme le temperament qui sert à
 la prudence, s'aquierit peu à peu au
 cerueau, s'il pouuoit y entrer tout

*Hippocra-
 te a mieux
 respōdu
 sant, Natu-
 re est scawā
 te, b ē qu'el
 le n'ait a-
 prins à biē
 faire.
 Au liure
 de Alimē.
 & 6 Epid.
 p. 5. com. 2.*

I. E X A M E N

à coup, l'homme ſçauoit tout à coup & à l'improuiſte diſcourir & philoſopher mieux que ſ'il l'auoit aprins aux eſcoles : mais comme la nature ne le peut faire, ſinon avec laps de temps, ainſi val l'homme aquerant peu à peu la ſcience. Que ce ſoit la raiſon & la cauſe ſe void manifeſtement quand l'on conſidere que depuis que l'homme eſt fort ſçauant il vient peu à peu à ſe rendre ignorant, pource que iournellement (iuſques à la grande vieilleſſe & fin) il aqiert autretéperament contraire. Quât à moy, ie cognoy que comme la nature fait l'homme de ſemence chaude & humide (qui eſt le temperament qui enſeigne à la vegetatiue & ſenſitiue ce qu'elles doyent faire) ſi elle le formoit de ſemence froide & ſeche, il ſçauoit, en naiſſant incontinent diſcourir

Le temperament ſe change tous les iours.

rir & raisonner : & n'auoit l'adresse de tetter, pource q̄ ceste température ne s'accorde à telles choses mais à fin q̄ l'on cõgnoisse par expérience que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requerēt, il n'est pas besoin de maistre qui nous enseigne, il faut auoir égard à vne chose laquelle aduiet chacun iour: qui est que si l'homme tombe en quelque maladie, à raison de laquelle le cerueau change soudain son temperament (comme est la manie, melancolie & frenaisie) il luy aduiēt de perdre (s'il est prudent) tout ce qu'il çauoit, & extrauague en ses propos: & s'il est ignoīāt, il aquiet plus grand esprit & habilité qu'il n'auoit au parauant. I'ay ouy vn rustique laboureur, estant frenetique, discourir merueilleusement, recommandant son salut aux affistans,

L' E X A M E N

stans, & les prians d'auoir egard
à les enfans & à la femme, s'il plai
soit à Dieu l'appeller de ce mode,
auectant de lieux de rhetorique,
aussi grãde elegãce & purité de vo
cables, que Ciceron eust peu trou
uer, en parlant deuant le Senat:

Quand le me demanderët d'ou pouuoit pro
cerueau se ceder vne si grande eloquence &
fait chaud au premier sçauoir en vn hõme, lequel estant
au premier deegré, c'ho- en fanté ne sçauoit parler: & me
degré, c'ho- me est ren- souuient que ie fis responce que
enfanté ne du eloquent l'oratoire est vne science qui pro
sçauoit parler: & s'offrët uient de certain poinct & degré
me est ren- à luy main de chaleur, & que ce labourey
du eloquent dire: ainsi estoit paruenü à raison de sa mala
& s'offrët ceux qui je die. Je pourroy bien parler d'vn
à luy main raisint jent autre frenetique, lequel en plus de
tes cl. ofes à fio as de huit iours ne dist iamais parole
dire: ainsi ceux la qui qui ne fust bien à propos & accor
ceux qui je pariet beau dante: & le plus souuent faisoit vn
raisint jent coup, sent couple de vers bien formez: & les
fio as de chauds. assistans

assistans estōnez d'ouir parler en vers vn homme, lequel estant en fanté n'en sçourra mais faire vn, à frenai-
si: vi nt de
la colere a-
missie en
le substā-
ce du cer-
ne u: hu-
meur pro-
pre pour le
Poete. dis, qu'il n'auenoit gueres que ce-
luy fust poëte en la frenesie, qui
l'estoit en fanté: pource que le ré-
peramēt du cerueau, propre à l'hō-
me sain, pour la poësie, ordinaire-
ment se doit changer en la mala-
die & faire choses contraires. I'ay
souuenance que la femme de ce
frenetic, & vne sienne sœur (qui
s'appelloit Mari Garcia) ie repre-
noyent de ce qu'il disoit mal des
saincts: deuooy le patient ennuyé,
parla à sa femme en ceste manie-
re, le tenie Dieu pour l'amour de
vous: sainte Marie, pour l'amour
de Mari Garcia, & S. Pierre pour l'a-
mour de Jean d'Olmede: & ainsi
il discourut par plusieurs saincts,
qu'il faisoit correspōdre aux au-
tres assistans. Mais cela est peu de
chose

L' E X A M E N

*Chose mer-
ueilleuse
d'un ma-
maque.*

chose au respect des hauts propos
que tint vn iour vn page d'un grãd
seigneur de ce Roiaume, estãt ma-
niaque: lequel, en fanté, estoit re-
puré pour vn ieune hõme de peu
d'esprit; mais estant tombé mala-
de, il auoit bonne grace en ses pro-
pos : il respondoit tant bien à ce
qu'on luy demandoit, & estoit tãt
merueilleux à descrire la forme
pour bien gouverner vn Royau-
me (dont il s'estimoit seigneur)
que chacun le venoit voir & ouir,
& son propre maistre ne parloit
gueres d'aupres de luy, priant
Dieu qu'il ne luy r'enuoiast sa
fanté & qu'il demourast touf-
siours malade : ce que depuis
se manifesta clairement : car e-
stant le page deliuré de ceste ma-
ladie, le medecin qui le pensoit
s'en alla prendre congé du sei-
gneur, & maistre d'iceluy, en espe-
rance

rance de reccuoir quelque recompenſe ou bonnes parolles: mais il luy diſt ainſi, Le vous aſſeure, mon ſieur le docteur, que ie ne fus onques tât faché d'infortune qui me ſoit aduenue, que ie ſuis maintenant de voir mon page guarý: pource qu'il ne me ſembloit conuenable de changer vne tant ſage folie à vn iugement tant lourd & endormy qui luy demoure quand il eſt en fanté: il m'eſt aduis que de ſage & auilé qu'il eſtoit, vous l'auuez fait deuenir vn ſot & vne beſte, comme au parauant: qui eſt la plus grande miſere qui puiſſe aduenir à vn homme. Le pauvre medecin voyant le peu de gré qu'on luy ſçauoit dece qu'il auoit fait, s'en alla vers le page, & en fin, apres pluſieurs propos tenuz de part & d'autre, le page luy diſt, Mõ ſieurs ie vous remercie humblement

L' E X A M E N

ment & vous baise les mains du grād bien que vous m'avez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement, toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'estre guarý, pource qu'estant en ma folie, ie viuoye en la plus grande consideration du monde, & pēfoyeitre si grand Seigneur, que ie croyoy ne se trouver Roy sur la terre, qui ne me fust vassal. Et combien que ce fust mensonge, que m'en importoit il, puis que ie prenoy aussi grand plaisir en cela que s'il se fust trouué veritable ? mais ie suis bien pis maintenant que ie me trouue vn pauure page, qui doy commencer demain au matin à seruir celuy que n'eusse daigné, estant malade, prendre pour mon laquais. Que les philosophes reçoquent tout cela & croyent se pouuoir faire, est peu de chose:
mais

mais si ie leur certiffioy mainte- *Chose mer-*
 nant par histoires tres veritables, *ueuse à*
 que quelques hommes ignorans *aucuns.*
 (souffrés cete maladie) ont parlé
 en latin, sans l'auoir aprins estans
 en santé, que diroyent ils: le pour
 roye parler d'vne femme freneti- *Exemple*
 que qui disoit à tous ceux qui al- *no: bled'v*
 loyent la voir, leurs vertus & vi- *ne femme*
 ces, & aucunes fois rencontroit, *frenetique.*
 avec telle certitude qu'ont de cou
 stume ceux qui parlent par conie-
 ctures & signes: & pour cete cause
 personne n'otoit aller la voir, crai
 gnât la verité qu'elle découuroit:
 & ce qui est encores dauantage,
 comme le barbier la saignoit, vn
 iour, elle luy dist, Regarde que tu
 fais, car tu n'as plus gueres de
 iours à viure, & ta femme se doit re
 marier avec vn foulon: ce qui se
 trouua veritable (combien qu'il
 fut dit d'auanture) & s'accomplit

L' E X A M E N

deuant qu'il fust demy an. Il m'est
aduis que deia i'entés dire à ceux
qui fuient la philosophie naturel-
le, que tout cela est vne moquerie
& mensonge (& si d'auanture il
est vray) que le Diable, selon qu'il
est cauteleux & subtil, par la per-
mission de Dieu entra au corps
de cete femme, & des autres fre-
netiques que nous auons dit, &
leur fit dire ces choses merueilleu-
ses : mais ils se trompent grande-
mēt, pource que le diable ne peut
sçauoir ce qui est à venir, n'ayant
l'esprit de prophetie. Ils tiennent
pour vn fort argumēt de dire, ce-
la est faux, pource que ie n'entens
pas comme cela peut estre, com-
me si les choses difficiles & fort
hautes estoient suiettes aux rudes
entendemens & se laissoiēt enten-
dre d'iceux. Je ne veux pas icy con-
vaincre ceux qui ont faute d'entē-
dement

*Celui par-
le au dor-
mant qui
vante au*

dement, pource que feroit trauail-
 ler en vain: mais ie leur veul faire
 dire par Aristote que les hommes
 temperer selon que leurs œures
 requerēt, peuuēt sçauoir plusieurs
 choses, sans en auoir particuliere-
 ment ouy parler, & sans les auoir
 aprinſes de perſonne. Voicy dōc
 qu'il dit, *Plusieurs auſſi à cauſe que
 cete chaleur eſt prochaine des excres-
 mens ou affaiſſemens ſont empeſchez
 & ſurpris des maladies de folie, ou
 biē bouillent & ſont échaufez de l'in-
 ſtin & furieux: à raiſon de quoy ils de-
 uiennent ſibilles & prophetes & ceux
 que lon cuide eſtre inſpirez de l'ora-
 cle diuin, ven que cela aduent nō par
 maladie, mais par vne naturelle intē-
 perature. Le poete Marc citoyē de Sy-
 racuſe eſtoit meilleur poete lors qu'il
 eſtoit aliéné de ſon eſprit. Ceux qui
 ont cete chaleur laſche & moderee,
 ſont entierement melancholiques,*

L' E X A M E N

Les Sibiles admises par l'eglise catholique que auuies ceste disposition naturelle que dit Aristote: et par dessus, l'esprit prophetique de Dieu. **mais beaucoup plus sages.** Aristote confesse apertement, que pour la demesuree & extreme chaleur du cerueau, plusieurs hommes congnoiſſent les choses à venir, cōme les Sibiles: ce qu'il dit ne proceder à raisō de la maladie, mais de l'egalité de la chaleur naturelle: ce qu'il prouue par l'exemple de Marc Siracusain, q̄ estoit merueilleux en son poeme, lors que pour la trop grande chaleur du cerueau, il estoit hors de soy, & quand cete chaleur seuenoit à moderer, il perdoit cete industrie: mais il demouroit plus prudent & plus sage: de maniere que non seulement Aristote admet, pour cause principale de ces estranges cas, le temperament du cerueau, mais aussi reprēd ceux là qui disent, que c'est vne reuelation diuine & nō pas vne chose naturelle. Hippocrate fut le premier

*au premier
liure des
prognost. 7.*

DES ESPRITS. 51

mier qui appella ces choses mer-
 ueilleuses, diuinitez, *s'il y a quelque*
chose de diuin es maladies, elle demõ
stre la prouidõce diuine. Par laquelle Quand les
 sentõce, il en charge aux medecins malades est-
 de prendre garde, sur ce, aux pro- emmenõ pro-
 pos que tiendront les malades, à pos diuins,
 fin d'auiſer ce qu'ils ont à faire, c' est signe
 Mais ce qui plus me rãd émerueil que l'ame
 lé est que demãdant à Platõ d'où raisonnable
 viët que de deux enfans d'vn meſ- est deſus
 me pere, l'vn ſçait fait deſus des vers deſus ainsi nul
 (ſans que perſõne luy ait enſei- n'echape.
 gné) & l'autre trouuillant en l'art
 de poëſie, ne les peut faire, il reſ-
 pond que celuy qui est nay poëte,
 est inspiré de la fureur poëtique,
 & l'autre nõ. Parquoy Ariſtote ha
 eu raiſõ de le reprẽdre, pouuãt biẽ
 rapporter cela au tẽperamẽt, com-
 me autres fois il l'a fait. Quãt à ce
 que le frenetique parle en latin,
 ſans l'auoir aprins, cela mõſtre la

L' E X A M E N

consonance qu'il y a de la langue latine avec l'ame raisonnable : & comme nous prouuerôs cy apres, il y a vn esprit particulier & propre, pour inuenter les langues, & font les vocables latins & manieres de parler en cete langue, tant conuenables & raisonnables au sens de l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegante rencontre incontinent la latine & se plaist en icelle. Voire mesme est il facile à entendre que deux inueteurs de lâgues peuuent inuenter mesmes vocables, ayâs tous deux mesme esprit & habilité, si l'on vient à considerer que comme Dieu crea Adam, & mit toutes choses deuant luy, à fin de leur donner le nom qu'elles deuoient auoir, s'il en eust formé vn autre de mesme perfection & grace

grace supernaturelle, & que Dieu
 meſme luy euſt enioinēt de don-
 ner nom à toutes choſes, il eſt cer-
 tain & ne faut faire doute aucun,
 que les noms qu'il leur euſt doné,
 n'euffent récōrré avec ceux la d'A-
 dam, pource que tous deux auoiēt
 à regarder à la nature de la choſe,
 qui n'eſtoit qu'une. De ceſte ma-
 niere, le phrenetique peut rencon-
 trer avec la langue Latine, & par-
 ler Latin ſans l'auoir appriſ, eſtāt
 en ſanté : pource que ſe changeāt,
 à cauſe de la maladie, le tempera-
 ment naturel de ſon cerueau, il le
 peut faire ny plus ny moins que ce
 luy qui inuenta la langue Latine,
 & peut former cōme les meſmes
 vocables (non pas avec telle di-
 ſpoſition & elegance continuée)
 car c'eſt vn ſigne que le diable fait
 mouuoir ſa langue, comme l'egli-
 ſe enſeigne à ſes exorciftes. *Ariſto-^{11. ſiècl. frs}-
 ble. 27.*

L' E X A M E N

te dit que cela meſme eſt aduenu à aucuns enfans, qui en naiſſant, ont dit quelques expreſſes paroles, que depuis ils ont teues, & reprend les philoſophes vulgaires de ſon temps, leſquels ignorans la cauſe naturelle de ceſt effect, l'attribuent au Diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raiſon pour laquelle les enfans peuuent parler auſſi toſt qu'ils ſont naiz, & pourquoy ils ne diſent rien en apres, combien que, ſur ce, il ait dit maintes choſes. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fuſt inuention du diable, ny effect ſurnaturel, côme penſent les philoſophes vulgaires, leſquels ne pouuans comprendre la raiſon des choſes hautes & ſubtiles qui concernent la philoſophie naturelle, ſont entendre à ceux qui ne ſçauent gueres, que Dieu ou le diable ſont auteurs des effects

effects rares & prodigieux, pource
 qu'ils ignorent les causes naturel-
 les d'iceux. Les enfans qui sont en-
 gendrez de semence froide & sei-
 che, cōme font les enfans que l'on ^{pourquoy} *les enfans*
 ha en vieillesse, peu de iours & ^{parlēt ainsi}
 mois apres qu'ils sont naiz, cōmā-
 cent à discourir & à philosopher:
 pource que le temperament froid
 & sec (comme nous prouuerōs cy
 apres) est fort approprié aux œu-
 res de l'ame raisonnable, de ma-
 niere que la soudaine temperature
 du cerueau suplee à ce que deuoit
 faire la lōgueur du temps: & pour
 plusieurs raisons est hastee & com-
 me anticipée ceste soudaine tēpe-
 rature. Aristote fait mention d'au-
 tres enfans, qui commencerent à ^{11. sect. pro-}
 parler aussi tost qu'ils furent naiz, ^{ble. 27.}
 & depuis se teurent, tout le temps
 qu'ils n'eurent l'âge ordinaire &
 conuenable, pour parler: & cest

L' E X A M E N

effect conuient à ce que nous auõs dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & mesmes se peut rapporter à ce que nous auõs dit de celcy qui parla incontinent Latin, sans l'auoir aprins en santé.

Au demourant on ne sçauroit nier que les enfans, estans au ventre de leur mere, & aussi tost qu'ils naissent, ne puissent souffrir ceste mesme infirmité. Quãt au deuinemẽt de la femme frenetique, i'en pourray mieux donner à entendre la raison à Cicero, qu'à ces philosophes naturels : car Cicero dechi-

*Au liure, de Dimina-
tione.* frant la nature de l'homme, l'appelle *Animal pouruoiant, caut, sage, de mainte sorte, d'esprit, ayant memoire, plain de raison & de conseil.*

Ceux qui par le vice de la santé ont esté & Et dit particulièrement qu'il y a vn naturel d'hommes qui surpasse les autres en la congnoissance de ce de ce qui est à venir. *Il y a, dis-il, une*

une certaine force & nature qui an- font dits
nonce les choses à venir &c. Les phi- melancolis-
 losophes naturels entrēt en ce que ques, ont
 ils ne cōsiderent pas, comme fait ci leurs es-
 Plato, que l'homme ha esté fait à pris quel-
 la semblance de Dieu: qu'il parti- que divini
 cipe de sa diuine prouidence, & te & pro-
 qu'il ha les puissances pour con- phetie, Ci-
 gnoistre toutes les trois differēces cero du de-
 de temps: memoire pour le passé: uinement.
 les sens, pour le present: imagina-
 tion & entēdement pour l'auenir.
 Et comme se trouuent aucuns hō-
 mes surpassans les autres en la me-
 moire des choses passées: & autres,
 en la cōgnoissance des presentes:
 ainsi se trouuent plusieurs qui na-
 turellement sont plus habiles que Argument
 les autres à imaginer ce qui est à principal
 venir. L'vn des plus grans argu- de Cicero
 mens qui ont contraint Cicero de pour prou-
 croire q̄ l'ame raisonnable estoit uer que l'a
 incorruptible, ha esté de voir de me est in-
 quelle corrupti-
ble.

L' E X A M E N

quelle certitude les malades disoient les choses à venir, spécialement estans proches de la mort. Mais la différence qu'il y a entre l'esprit profetique & l'esprit naturel, est que ce q̄ Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infallible, pource que c'est sa parole expresse: & ce que l'homme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude. Ceux qui disent que la femme frenetique découuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloyent voir, par art diabolique, sçachent q̄ Dieu donne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cōgnoistre quelles œuures sont de Dieu, & quelles, du diable: & S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprits*, par laquelle on congnoit si l'esprit qui nous vient toucher est bon

bon ou mauvais. Car le diable viét
 fouuent à nous, en apparence de
 bon ange, pour nous tromper : au
 moyen de quoy auons nous bié be
 soinde ceste grace & don superna
 turel, pour le cõgnoistre & discer
 ner, du bon. Ceux là qui n'ont pas
 l'esprit propre à la philosophie na
 turelle, sont les plus élongnez de
 ceste grace, pource que ceste scien
 ce & la surnaturelle que Dieu dô
 ne tombét en vne mesme puisfan
 ce, qui est l'entendement : s'il est
 vray que, pour la plus part, Dieu
 s'accomode à departir ses gra
 ces, au bon naturel de chacũ, com
 me il a esté dit. Estans **iacob** à l'ar- *Gen. chap.*
 ticle de la mort (temps où l'ame ^{49.}
 raisonnable est la plus libre, pour
 voir ce qui est à venir) tous ses
 douze fils entrerét en sa chambre
 pour le voir, & annonça à chacun
 particulièrement ses vertuz & vi
 ces

L' E X A M E N

ces, & prophetisa ce qui leur de-
uoit auenir & à leurs nepueux pa-
reillement. Il est certain qu'il fit
cela en l'esprit de Dieu : mais si
l'écriture saincte & nostre foy ne
le nous certifioyent, comment ces
philosophes naturels congnoi-
stroyent ils que c'estoit là œuvre
de Dieu, & œuvre du diable ce que
faisoit la femme frenetique qui de
claroit les vices & vertus à ceux
qui l'alloyent voir, veu que ce fait
est semblable en partie, à celuy de
Jacob? Ils pensent que la nature de
l'ame raisonnable est fort élon-
gnée de celle du diable, & que les
puissances d'icelle, qui sont l'enté-
demét, l'imaginatiue & la memo-
re, sont d'autre genre fort differét:
& sont enseignez par ce que si l'a-
me raisonnable informe vn corps
bié organisé, comme estoit celuy
d'Adam, elle sçait vn peu moins
que

que le plus aduisé diable qui soit : & hors du corps , est pourueü de puissances aussi hautes qu'il scauroit estre. Et si les diables trouuēt ce qui est à venir, en coniecturant & discourant par aucuns signes, l'ame raisonnable en peut autant faire, quād elle se deliure du corps, ou qu'elle ha cete differēce de temperament , qui est propre pour la prouidēce. Parquoy est il aussi difficile à l'entendement de trouuer comme le diable peut scauoir ces choses tant hautes & cachees, que d'en attribuer la cōnoissance à l'ame raisonnable. Il ne leur peut entrer en l'entendement qu'il y ait signes es choses naturelles, par lesquels on puisse congnoistre ce qui est à venir : & ie dy q̄ se trouuēt indices pour congnoistre le passé, & le present & cōiecturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer quelques secrets

L' E X A M E N

aux Ro- secrets du ciel. *Les choses invisibles*
mais, cha d'iceluy, *sont entendues de la creature*
pire.1. *du mode par les choses qui sont faites.*
 Celuy qui aura puissance à cest ef-
 fect, le trouuera : & l'autre sera tel
 que dit Homere, L'ignorant en-
 tend le passé & non pas l'aduenir:

L'homme mais celuy qui est aisé & discret
aisé & di est le Singe de Dieu, qui l'imité en
seret, singe plusieurs choses : & combien qu'il
de Dieu. ne le puisse faire avec telle perfe-
 ction, si est ce qu'il ha quelque sem-
 blance à le retirer & contrefaire.

Icy est démontré & proué que de
trois seules qualitez. chaleur, humi
dité & siccité, prouiennent toutes
les differences d'esprits qui se trou-
uent en l'homme.

C H A P. V.



ESTANT au corps l'a-
 me raisonnable, il est
 impossible qu'elle puis-
 se faire ceuvres cotrai-
 res &

res & differentes, ayāt son propre & particulier instrumēt pour chacune d'icelles. Cela se voit clairement en la faculté de l'animal, laquelle exerce œuures diuerses és sens exterieurs, pource que chacū ha sa particuliere & propre composition. Les yeux en ont vne: l'ouye, vne autre: le gouft, vne autre: le sentir ou flāter vne autre: le toucher vne autre. Car sans cela, ne se trouueroit qu'vne sorte d'œuure: le tout consisteroit ou en la veuē, ou au gouft, ou au toucher: pource que l'instrument determine & mesure la puissance, à vne action ou œuure seulement & non pas à plusieurs. Estant donc clair & manifeste ce que i'ay dit de ceste faculté qui passe és sens exterieurs, nous pourrons recueillir de là ce qu'il y a és sens interieurs. Par ceste mesme vertu de l'ani-

L' E X A M E N

mal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons souuenance. Mais s'il est vray, que chacune œuure, requiere son instrument particulier, il faut dire necessairement qu'il y a dedans le cerueau, vn instrument pour entēdic: vn autre, pour imaginer: & vn autre, pour la memoire: car si le cerueau estoit entierement composé & organisé d'une mesme maniere, le tout cōsisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imaginatiō: & toutesfois nous y remarquons & voyons des œuures fort differentes, au moyendequoy il est force d'auouër qu'il y a diuersité d'instrumens. Mais si l'on ouure la teste, & que l'on fasse anatomie ou dissection du cerueau, on trouuera que le tout est composé d'une mesme substance, sans diuersité de parties: seulement s'y
trou

trouuent quatre petits lieux, lesquels estans bien regardez, sont faits & composez d'une mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener de quoy ils seruent en la teste, pource que Galen & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux: mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ny en particulier de quoy sert le ventricule droit, ny le fenestre, ny celuy qui est au milieu, ny le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste: ils ont seulement affirmé, avec crainte & doute encores, que ces quatre cavitez estoient les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux, & se conuertissent es animaux, pour donner sentiment &

*Au liure
huitieme
des decrets
d'Hipp. &
de Pia. &
au liure 8.
de l'vsage
des parties.*

L' E X A M E N

mouuemēt à toutes les parties du corps. Auq̄l œuure Galen a dit vne fois que le v̄tricule du milieu est le plus excellent & le premier : & en vn autre endroit, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais ceste doctrine n'est pas veritable, ny fondee en bonne philosophie naturelle, pource que ne se trouvent au corps humain, deux operatiōs tant cōtraires ne qui s'empeschēt tant cōme l'arraisonnement & la cōcoctiō des viādes & alimēts : la raison est, que la contemplation demande repos, trāquilité & clarté es esprits animaux : là où la concoction se fait avec bruit & tempeste : de laquelle operation s'eleuent plusieurs vapeurs qui detourbent & obscurcissent les esprits animaux, de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des

*Livre 4.
des decrets
d'Hipp. &
de Plat. &
au livre 8.
de l'usage
des parties*

des choses. Et puis, la nature n'estoit pas si mal aduisee q̄ d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font avec vne si grande repugnance & contrarieté. Ains *Au Dialogue de la nature.* Platon loué grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs es esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschée à raisonner & faire ses discours. Mais sans que Platō nous note cete philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nenobstant que le foye & l'estomac soyent fort éloignez du cerueau, quand l'on a cheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a hōme qui puisse estu-

L' E X A M E N

dier. La verité qui se trouue en ce point est, Quel office & propriété du quatrieme ventricule est de cuire & chager les esprits vitaulx & les conuertir es animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainti separé des trois autres, & l'a mis à part, éloigné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la cõtemplation des autres ne fust empeschee. Car quant aux trois petis lieux ou ventres de deuant, ie croy que Nature les ha faits pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairement, par ce que es grands estudes & contemplatiõs, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauitez. La force de cest argumēt se cognoist en considerant que les autres puissances estans lasses d'exercer leur office, tousiours deulent

lent & font mal les instrumens, avec lesquels elles se font exercées: comme à regarder trop & excessi-
 uement, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des
 pieds nous deulent. La difficulté
 est maintenant de sçauoir auquel
 de ces petis ventres consistel'ent-
 endement: auquel la memoire, &
 auquel l'imaginatiō, pource qu'ils
 font tant proches & voisins que
 l'on ne sçauoit distinguer ny co-
 gnoistre cela, par le susdit argu-
 ment, ny par aucun autre indice.
 Ceneantmoins, considerans que
 l'entendement ne peut faire son
 office, sans que la memoire soit
 presente, laquelle luy monstre &
 offre les figures & phantasies, luy-
 uant cecy d'Aristote, *Il faut que* Au liure
celuy qui entend contemple les phan- 3. de l'A-
tasies, ny la memoire, sans estre al- me.
 sistance de l'imaginatiō, ainsi qu'ail-

L' E X A M E N

leurs nous l'auons declaré, nous entendrons aisement que toutes les trois puissances sont iointes & assemblees en chacun lieu ou ventricule: q̄ l'entendement seul n'est en vn, ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination, au troisieme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Ceste conionction & assemblee de vertuz & puissances a la coustume de se faire au corps humain, quand l'vne ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre, cōme l'on void es quatre vertuz naturelles, de Cuire, de Retenir, de Tirer, de Repousser ou reietter, lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblees en vn lieu, & non pas separees l'vne de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a elle fait trois petits ventres, & en chacun d'iceux
assemblée

DES ESPRITS. 61

assemblé toutes les trois puissances raisonnables, puis que c'estoit assez d'un pour entendre, & faire l'office de la memoire ? On peut respondre à cela, que la mesme difficulté est de sçavoir pourquoy nature ha fait deux yeux, & deux oreilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouïr, & que l'õ peut voir d'un œil tant seulement ? Aquoy l'on peut respondre que les puissances sont ordonnees & establies pour la perfection de la creature, & que ceste perfection est d'autant plus certaine & assuree qu'elle est appuyee de plus grand nombre d'icelles : pource que l'une ou deux, par quelque accident, peuvent defaillir, & est bon & conuenable qu'autres demourēt de mesme sorte, pour l'operatiõ. En la maladie *Exemple.* que les medecins appellent reso-

L' E X A M E N

lution ou paralysie, ordinairement se perd l'operation ou œuure du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeurovent en leur entier & sans lésion, l'homme seroit fol & priué de iugement: & neantmoins, pour ce qu'il ha faute d'vn seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: comme celuy qui ha accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grand perte & dettirement à la veüe, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puis que par la lésion d'vne, toutes les trois sont debilitées. Et attendu que tous les trois ventricules sont compolez d'vne mesme sorte,

forte, & qu'en iceux ne se trouue aucune diuerfité de parties, nous ne pouuons laisser de prédce pour instrument les premieres qualitez & faire autant de differences principales d'esprit, qu'il y a, d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puisse exercer son œuure, sans instrument corporel, qui luy ayde, c'est contre toute la philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur, humidité & siccité, tous les medecins reiettent la froideur, comme inutile à toutes les œuures de l'ame raisonnable: & ainsi se voit par expérience en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes les puissances de l'homme sont lentes & tardifues à leur office, de maniere que l'estomac ne peut cuire la viande: les couillons
faire

L' E X A M E N

faire leur semence: les muscles, bié demener le corps, ny le cerueau discourir & raisonner: & pour ce-

*Au liure,
Quod ani-
mi mores.
chap. 5.*

ste cause Galen a dit, que la froidur nuit apertement à tous les offices de l'ame: comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps, que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tant:

*Au liure
2. de parti.
ani. cha 4.*

mais Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant: & que le delié & froid, le fait de bon entendement. Au moyen de quoy peut on voir apertement que de la froidur prouiet la plus grande difference d'esprit qui soit en l'homme, à sçauoir l'entende-

*14. section,
proble. 15.*

ment. Aristote demande aussi pour quoy les hommes qui demourent en païs chauds, comme l'Ægypte, sont plus ingenieux & aduisez, que ceux là qui demouret en païs froid:

A quoy

Aquoy il respond que l'excessiue chaleur du pais gaste & consume la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid, au moyen dequoy, les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au contraire la grande froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle sorte & perisse: & ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit il) ne peuuent discourir ny philosopher, ains se voyent inconstans & instables en vne opinion. Aquoy il semble que Galen fasse allusion, disant q̄ l'hóme est muable, pource qu'il ha le cerueau fort chaud: & au contraire, qu'il est ferme & stable en son opinion, à cause du cerueau qu'il ha froid. Mais la verité est que de ceste qualité ne prouient aucune difference d'esprit, de maniere, qu'Aristote n a voulu dire que le
fang

*Au liure
de l'art
med. ch. 12.*

L'EXAMEN

fang froid en extremité faſſe l'entendement meilleur, ſi au moins il n'eſt chaud. Il eſt bien vray que l'inconſtance de l'homme procede d'une trop grande chaleur, laquelle éleue les figures qui ſont au cerueau, & les fait bouillir: à raiſon dequoy ſe repreſentent à l'ame pluſieurs images des choſes, qui l'appellent & inuitent à la cōtéplatiō d'icelles: & pour iouir de toutes, elle laiſſe les vnes, & préd les autres. Il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & ſtable en vne opiniō pour ce qu'elle tient les figures reſſerrees de maniere qu'elle ne les permet s'eleuer: ce qui ſe fait pour ce que ne ſe repreſente à l'homme autre image qui l'appelle. La froideur eſt de ceſte nature qu'elle empêche les mouuemens, non ſeulement des choſes corporelles,
mais

mais aussi rend les figures & especes que les philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau & ceste fermeté & demeure semblable plustost vne fetardise & endormissement que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté qui vient de l'entendement bien cōpris & non pas de la froideur du cerueau. En apres, la siccité, humidité & chaleur demourent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn philosophe qui sache dōner certainmēt à chacune difference d'esprit, la sienne. Heraclite a dit, *Splendor siccus, animus sapientissimus*, que l'esprit tres-adiuisé est vne splendeur seche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entendre que la siccité est cause de la grande prudence & sçauoir de l'homme:

Galen le recite au liure, Quod animi moribus. chap. 5.

L' E X A M E N

ma:mais il n'a pas déclaré en quel genre de sçauoir l'homme est excellent, par le moyen de ceste siccité. Platon ha entendu cela mesme, quand il ha dit, que l'ame entre au corps, tressage: mais que la grãde humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesfois ceste humidité venant à se perdre & consommer, avec l'âge, & le corps deuenãt sec, l'ame decouure le sçauoir & prudence qu'elle auoit au parauant. Entre les bestes brutes (dit Aristote) celles la sont les plus aduisees qui tiennent, en leur tẽperament, le plus de froideur & siccité, cõme les fourmis & abeilles, lesquelles en prudẽce conuiennent avec les hommes fort raisonnables. Outre plus, il n'y a pas vne beste brute qui tienne plus d'humidité que le pourceau, & qui ait moins d'esprit &

*Au dialo-
logue de la
nature.*

*Horace
pour moi.*

& pour cete cause Pindare , pour *stror qu'il*
 taxer les Beociens d'ignorace, les *lisse ne fut*
 appelle pourceaux, & fots, depour *pas igno-*
 ueuz de iugement. Galen dit aussi *rant, dit*
 que le sang, pour la trop grande *qu'il ne fut*
 humidité qu'il a, rend les hōmes *pas conuer*
 simples: & le mesme Galen recite *de la pro-*
 que les comiques taxoient de celā *ceau.*
 les enfans d'Hippocrate, disans *Au Livre,*
 qu'ils auoient beaucoup de cha- *Quod ani-*
 leur naturelle, qui est vne substan- *mi mores,*
 ce humide & réplie de vapeurs. *chap. 6.*
 Les enfans des hommes sages doi- *Au liure*
 uēt tenir de ce vice: de quoy ie dō- *de la natu-*
 neray cy apres la raison. Des qua- *re humaine*
 tre humeurs aussi que nous tenōs, *com. II.*
 ne s'en trouuera pas vn qui soit si
 froid & sec que la melancolie: &
 de fait, Aristote dit que tous les *En la 30.*
 hommes qui furent iamais signa- *sect. probl. I*
 lēz es lettres, ont esté melancholi-
 ques. Finalement chacun accorde
 que la ficcité red l'homme sage &

L' E X A M E N

auifé: mais les philosophes ne déclarent pas à laquelle des puissances & vertus raisonnables, elle sert le plus. Il n'ya que le prophete Esaie, qui luy impose nom, quand *Chap. 28.* il dit, *Vexatio dat intellectum*, pour ce que la tristesse & l'affliction gaste & consume non seulement l'humidité du cerueau, mais aussi desèche les os, au moyen de quoy l'entendement se fait plus subtil & aigu. Ce qui peut estre euidement demonstré, en considerant plusieurs hommes lesquels reduits en pauvreté & misere sont venuz à dire & escrire choses dignes d'admiration, & depuis ayans eu la fortune prospere, & s'estans trouuez à leur aise ayans tout à souhait, n'ont rien dit ny écrit de bon: car la vie à souhait, le contentement, le bon succes & plaisir relasche & humecte fort le cerueau, côme dit Hippo

Hippocrate, *Gaudium relaxat cor*, 6. epilep. p. 5. tom. 9.
 comme s'il vouloit dire, Le conté-
 tement & la lieffe amplifie & dila-
 te le cœur, & luy donne chaleur &
 l'engraisse. Ce qui est facile à prou-
 uer vne autre fois : car si la triste-
 se & l'affliction deseiche & con-
 somme la chair, & si pour cete rai-
 son l'homme aquiert meilleur en-
 tendement, il est certain que son
 contraire, qui est l'alegresse, doit
 humecter le cerueau & abaisser l'é-
 tendemét. Ceux là qui sont douéz
 de cete maniere d'esprit, & qui l'a-
 querent, s'addonnent volontiers
 aux passetemps, aux festins & ban-
 quetz, à la musique, hantent les
 ioyeuses cōpagnies & fuient au cō-
 traire cequ'autresfois leur souloit
 donner plaisir & contentement.
 De là le vulgaire pourra sçauoir
 d'où vient que l'homme sage &
 vertueux ayant esté pauure, & mō.

*Le cœur
des sages,
où est la
tristesse: le
cœur des
sots, là où
est la lieffe,
Eccle. ch. 7.*

L' E X A M E N

tant en quelque grande dignité, change incontinent de mœurs & de maniere de viure: ce qui aduiét pource qu'il a aquis vn nouveau temperament, humide & tendant plusieurs vapeurs, qui fait que se viennēt à effacer les figures qu'il auoit au precedent empraintes en la memoire, & son entendement s'appesantit & s'abastardit. Il est bien difficile de sçauoir quelle difference d'esprit peut proceder del' humidité, veu qu'elle concredit si fort à la faculté de la raison. Au moins, selon l'opinion de Galen, tous les humeurs de nostre corps, qui sont excessifs, font l'hôme fol & ignorant: & partant a il

*Au I. liure
de la natu
re humai
ne, com. II.*

*dit ainsi, Animi dexteritas & prudentia à bilioso humore proficiscitur: integritatis & constantia erit autor humor melancholicus: sanguis, simplicitatis & stupiditatis: pituita natura,
ad mo-*

ad morum cultum nihil facit, C'est à dire, La prudence & dexterité de l'ame raisonnable, ou de l'esprit vient de la colere: l'integrité & cōstance de l'homme prouient de l'humeur melancolic: la simplicité & stupidité, du sang: le flegme ou la pituite ne sert à rien qu'à faire dormir: de maniere que le sang, pource qu'il est humide, & le flaigme aident à ruiner & perdre la faculté de la raison: mais cela s'entend des facultés ou esprits raisonnables, discourans & actifs & non pas des passifs: comme est la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement, de la siccité. Or appellons nous la memoire, puissance de la raison, pource que sans elle ne sert de riē l'entendement ny l'imagination. Elle donne à toutes matiere & fi-

L' E X A M E N

gures, pour raisonner, suivant le dire d'Aristote, *Oportet intelligentem phantasmata speculari*, de manière q̄ le propre office de la memoire est de garder ces figures & fantasies, pour la contemplation de l'entendement: & p̄ourtant si elle se perd, il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur office. Or que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre inuention, Galen le dit ainsi, *Ac memoriam*

quidem recondere ac seruare in se ea qua sensu & mente cognita fuerint, quasi cellam quãdam & receptaculum eorum, non inuentricem. Et estant là son office, on peut entendre clairement, qu'elle dépend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime, par estrainte.

Ce

Et p̄ourtant Cicero de-finissant la nature de l'esprit met la memoire en sa definition.

Au liure de l'office du medecin. 4.

Ce qui se peut euidentement prouuer par le moyen de l'enfance: car en cest âge là, l'homme ha meilleure memoire qu'en toutes les autres, pource qu'il ha le cerueau fort humide. Et pour ceste cause, Aristote demande pourquoy estās *En la 30.* vieils, nous auons meilleur enten *scit. probl.* dement, & estans ieunes nous ap-
 prenons plus viste & avec plus grā de facilité: à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour recevoir aucune chose: mais que celle des ieunes enfans, vn peu apres qu'ils sont nez est vuide & nō empeschee, à raison de quoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à enten-

L'EXAMEN

dre apertement , en comparant la memoire du matin avec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à ceste heure là, la memoire semble deschargée & vuide , mais au soir elle est plaine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme , pource que les especes & figures qui sont en la memoire , n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elles ne peuvent tenir place: voire mesmes voyons nous par experience , que plus la memoire s'exerce , receuant chacun iour, nouvelles figures, & plus elle devient grande. Selon ma doctrine, ie donneroy ceste response , & diroy que les vieilles gens ont bon entendement , pource qu'ils sont fort secs: & qu'ils n'ont point de memoire , pource qu'ils n'ont

n'ont gueres d'humidité. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau , de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impression des figures ny plus ny moins que la cire dure malaisement peut receuoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il auient au contraire és ieunes gens lesquels pour l'abondance de l'humidité de cerueau, sont depourueuz d'entendement, & ont bonne memoire, à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément s'impriment les espèces & figures qui viennent de dehors, par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier : mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en auant : le somme de la nuit en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout

L' E X A M E N

le iour desseiche & endurecit. Et

Aus 5. A. pour ceste cause Hippocrate dit,
phor. com. 26.

Que ceux là qui ont soif de nuict, font bien si s'endormēt là dessus, & que la soif les laisse, d'autāt que le dormir humecte le corps & fortifie toutes les facultez qui gouvernent l'homme. Que le somme

En la 4. se. produise cest effect, Aristote mes-
cliv. probl.

me le confesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puiffances opposees & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'une grāde memoire, doit auoir faute d'entendement: & celuy au contraire qui est prouueu de grād entendement, ne peut auoir bonne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & hu-

Au liure de la memoire & de minusc. 26.
 mide tout ensemble. Aristote se fonde en ce maxime, pour prouuer que la memoire est puiffance

disse

differente de la reminiscence & souenance: car il forme son argument en ceste maniere, Ceux qui ont grande souenance & reminiscence sont hommes de grand esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont depourueuz d'entendement: & pourtant la memoire & la reminiscence sont puissances contraires. La maieur, selon ma doctrine, est fausse, pource q̄ ceux là qui ont grande reminiscence ou souenance, ont faute d'entendement, & sont pourueuz d'une grande imagination, comme ie prouueray bien tost: mais la mineur est veritable, combien qu' Aristote n'ait trouué la raison sur laquelle est fondee l'inimitié qui est entre l'entendement & la memoire. L'imagination, prouient de la chaleur qui est la troisieme qualite, pource qu'il n'y a au cerueau au-

tre

L' E X A M E N

tre puissance raisonnable ny autre qualité qu'on luy peust dōner, attendu que les sciences qui appartiennent à l'imagination, sont celles que disent ceux qui radottēt & sont transportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la frenesie, la manie & la melancholie sont passions chaudes du cerueau, par cest argument on peut prouuer que l'imaginatiō cōsiste en la chaleur. Il n'y a qu'une chose en quoy ie trouue difficulté: c'est que l'imagination est contraire à l'entédement, & aussi à la memōire: dequoy la raison ne se peut donner par l'experience, pource qu'une grande chaleur & siccité se peuent bien assembler au cerueau: cōme aussi la chaleur & humidité en degré d'intension ou force: & pour ceste cause, l'homme

me

me peut auoir grand entendemēt
 & grāde imagination: grande me-
 moire, avec vne grande imagina-
 tion: & certainement est ce vne
 chose merueilleuse de trouuer vn
 homme de grande imagination,
 ayant bon entendement & me-
 moire. La cause de cela est que
 l'entēdemēt a besoin que le cer-
 ueau soit composé de parties sub-
 tiles & fort delicates, comme ail-
 leurs nous l'auons prouué, de Ga-
 len. La grande chaleur gaste &
 cōsomme le plus delicat, & laisse
 legros & terrestre. Par la mesme
 raison, la bonne imagination ne
 se peut assembler, avec beaucoup
 de memoire, pource que la cha-
 leur excessiue resoult l'humidité
 du cerueau, & le laisse dur & sec:
 au moyen dequoy, il ne peut faci-
 lement receuoir les figures. Ainsi
 ne se trouuēt en l'homme plus de
 trois.

*Asi' liure
 de l'art me-
 dic. ch. 12.*

*Tout ce qui
 est insēperé
 ne peut lō-
 guemēt du-
 rer. Galen
 liure 6. de
 la cōserua-
 tion de sã-
 té.*

L' E X A M E N

trois principales differences d'esprit, pource que ne se trouuēt que trois qualitez d'où elles peuuent venir : Mais dessouz ces trois generalles differēces sont cōtenues plusieurs autres particulieres, à raison des degrez ou force d'intētion que peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la siccité. Toutesfois ne faut entēdre que de chacun degré de ces trois qualitez, resulte & prouiēne vne differēce d'esprit, pource que la siccité, la chaleur, & l'humidité peuuent venir à tel point, & estre telles, qu'entierement la faculté animale en est interesée, suyuant ceste sentence de Galen,

Omnis immodica intemperies, vires exoluit. Tout ce qui est trop intemperé resoult & anichille les forces : ce qui est vne chose certaine : car combien que l'entēdement se serue de la siccité, elle peut neantmoins

*Au 2. des
Aphorif.
com. 20.*

moins estre si grande, qu'elle consume ses œuures. Ce q̄ n'approuue Galen, ny les philosophes anciens: qui affirment q̄ si le cerueau des vieilles gés ne se refroidissoit, *Au liure, Quod animi mores,* *chap. 5.* jamais ils ne deuiédroyét caducs, bien qu'ils se fussent rédus secs au quatriésme degré. Mais ils n'ont point de raison en cela, pour ce q̄ nous prouuerons en l'imaginatiō; car combié que ses œuures se fassent avec chaleur, passant le troisiésme degré, elle cōmance incōtinent à se perdre & ruiner: autāt en aduiet de la memoire, au moyen d'vne trop grande humidité. Je ne peux dire maintenant en particulier cōbien de differences d'esprit prouiēnt à raison de l'intētion & force de chacune de ces trois qualitez, iusqu'à tant que cy apres, nous veniōs à deduire & raconter toutes les œuures & actiōs de l'entende

L' E X A M E N

entendémēt, de l'imaginatiō & de la memoire: ce pendāt il faut sçauoir qu'il y a trois principales œuures de l'entendémēt. La premiere est, inferer: l'autre, distinguer: & la troisiēme, elire. Et de là se font & establisent trois differences d'entendement. La memoire se diuise en trois autres, qu'elle reçoit facilement, & les oublie aussi tost. L'autre tarde à percevoir & retiēt long tēps. La troisiēme reçoit avec facilité & tarde beaucoup à oublier. L'imagination cōprend beaucoup plus de differences: car elle a les trois comme l'entendement & la memoire, & de chacū degré resultat & procedēt trois autres. Nous en parlerons cy apres plus distinctement, quand nous donnerons à chacune la sciēce qui luy respōd en particulier. Mais celuy qui voudra considerer trois autres differences

rences d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitéz en ceux qui estudient: les vnes, naturellement disposées aux cõtemplations claires & faciles de l'art qu'ils apprennent: mais quand ils sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain que le maistre en traite: en vain l'on tasche de les représenter par bons exemples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuuent cõprendre cela. En ce degré sont constituez tous les mauuais lettrez de quelque faculté que soit, lesquels enquis des choses faciles de leur art, disent tout ce qui se peut entendre: mais estans venuz aux choses plus hautes & subtiles, disent mille absurditez. Autres esprits montent vn degré plus haut: car ils sont moins & faciles pour receuoir impres-

L' E X A M E N

sion de toutes les reigles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la responce, le doute & la distinction, leur doit donner beaucoup à faire. Ceux là ont besoin d'ouyr la science, de bons maîtres qui sçachent beau-

Linre 3. de l'Ame. coup, auoir quantité de liures & estudier en iceux, sans cesser: car

De ces deux manieres d'appris, Aristote a dit, Celuy est tresbõ qui entend tout de soy mesme: & de veche fceluy est bon qui obeit au bien de sans. lib. 3. ethi. moins ils liront & travailleront & moins ils sçauront. De ceux là se peut auerer ceste sentence tant celebre d'Aristote, *Intellectus noster est tanquam tabula rasa, in qua nihil est depictum.* Nostre entendement est comme vn tableau vuidé, auquel n'y a rien qui soit depeint. Il faut donc qu'ils entendēt premierement d'vn autre, tout ce qu'ils doyuent sçauoir & apprendre: car ils n'ont surce aucune inuention. Nature fait, au troisieme degre

degré certains esprits tant parfaits, qu'ils n'ont besoin de maîtres qui les enseignent & leur montrent la maniere de philosopher : car d'une consideration en laquelle ils sont acheminez par le maître, ils en tirent cent, & sans dire mot, ils ont le cerueauplain de sçauoir. Ces esprits là tromperent Platon, & luy firent dire que nostre sçauoir est vne certaine maniere de reminiscence ou resouenance, les entendans parler & dire ce, qui n'entra onques en la consideration des hommes. A ceux là est remis escri- *Galen dit*
 re des liures, & aux autres, non: *que l'on in-*
 car l'ordre & moyen que l'on *uente les*
 doit tenir, à ce que les sciences *arts, & que*
 reçoient tous les iours accroisse- *l'on cōpose*
 ment & plus grande perfection, *les liures,*
 est d'assembler la nouvelle inuen- *ou par le*
 tion de nous qu'iuôs maintenât, *moyē de l'ē-*
tendement,
ou par la

L' E X A M E N

memoire, avec ce que les anciens ont laissé
ou par l'i- par escrit, en leurs liures: car si cha
maginatio: cun faisoit cela en son temps, les
mais celuy arts viendroyent à croistre, & les
qui escrit, hommes qui viēdront apres, ioui-
pour ce qu'il royent de l'inuention & trauail
a memoire de ceux qui ont vescu premiere-
de plusieurs ment. La Republique ne deuroit
choses, ne pas permettre ny consentir que
peut rien tous les autres qui ont faute d'in-
dire de nou uention, escriuissent liures, & les
ne en. Au fissent imprimer: car ils ne font au-
liure de l'of tre chose qu'un cercle des dictés &
fice du me- sentēces des auteurs graues, & ne
dec.com. 4. font que repeter & redire: de ma-
 niere que prenant vne piece deçà,
 l'autre de là, il n'y a celuy q ne fa-
 se vn œuure. Les esprits inuēteurs,
 font dits en langue Toscane, tenir
 du capricce, c'est à dire d'une pro-
 te fantasia, pour la semblāce qu'ils
 ont avec la chieure, en leur aller
 & aduis. La chieure ne veut iamais
 chemi

*Ceste ma-
 niere d'e-*

cheminer par vn lieu plain, mais ^{esprit effort}
 cherche tousiours les endroits ^{dangereuse}
 hauts & montagneux: elle va ^{pour la theo}
 par lieux scabreux & dificiles, où ^{logie, à la}
 n'apparoist aucun chemin, & ne ^{quelle doit}
 veur aller en cōpagnie. Telle pro- ^{estre propre}
 priété se trouue en vne ame rai- ^{l'entende-}
 sonnable, prouuë d'vn cerueau ^{ment, cōme}
 bien composé & temperé: iamais ^{declare l'E}
 elle ne s'arreste à contempler: elle ^{glise Catho}
 n'est iamais en repos: elle veur sça- ^{lique.}
 uoir & entēdre choses nouuelles.
 De ceste maniere d'ame se verifie
 ce dit d'Hippocrate, *Anima deā-6. Epi p. 5.*
bulatio, cogitatio hominibus. Car on ^{cons.}
 trouue autres hommes qui ne for-
 tent iamais d'vne cōtemplation,
 & ne pensent point que l'on puisse
 se decouvrir autre chose au mōde.
 Ceux là ont la proprieté de la bre-
 bis, laquelle iamais ne se deuoye
 du chemin accoustumé, & n'ose
 cheminer par les lieux deserts: elle

L' E X A M E N

ne va q̄ par les chemins cogneuz,
& ne marche, sans que quelqu'vn
aille devant. Ces deux differences
& manieres d'esprit, sont fort or-
dinaires entre les hommes de let-
tres. Il s'en trouue qui sont hors
de la commune opinion: qui iu-
gent & traitent les choses d'vne
differente maniere, qui sont libres
à donner leur aduis & ne suyuent

*Ceste diffe-
rence d'e-
sprit est bõ-
ne pour la
la theolo-
gie: où il
faut suivre
l'authorite
divine, de-
claree par
les saints
conciles, &
par les S.
docteurs.*

perfonne. Autres se recueillent,
sont humbles, fort paisibles, se de-
fians d'eux mesmes, & se tenans à
l'aduis d'vn graue auteur, qu'ils
ensuiuent, desquels il stiennent les
propos & sentēces pour vne scien-
ce & demonstration, & iugent va-
nité & mensonge ce qui est dit au
contraire. Ces deux manieres ou
differences d'esprit estans iointes,
seruent beaucoup: car ny plus ny
moins qu'en vn grād troupeau de
brebis, les bergers ont accoustu-
mé

mé de mettre vne douzaine de cheures, pour les mener & conduire promptement au pasturage nouveau & non encores trouué ainsi est il conuenable de trouver, es lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du capricce pour découurir aux entendemens arrestez & comme de brebis, nouveaux secrets de nature, & donner contemplations nouvelles, pour s'exercer en icelles: car par ceste maniere, les arts croissent, & les hommes deuiennent plus sçauans tous les iours.

Aucuns doutes & argumer ontre la doctrine du precedent chapitre: & la responce à i: eux.

C H A P. V I.



NE des raisons, pour laquelle la sageſſe de Socrate a esté iufques au iourd'huy tant ce-

L' E X A M E N

lebre, est de ce que depuis qu'il fut iugé par l'oracle d'Apollō pour l'homme le plus sage du monde, il dist en ceste maniere, *Hoc vnum scio, me nihil scire.* Je sçay vne seule chose, que ie ne sçay rien. Tous ceux qui ont leu & entendu ceste sentence, tiennent qu'elle ha esté dite, pour ce que Socrate estoit vn homme treshumble, ayāt en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimant toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompés, car il n'y eut onques philosophe ancien, qui ait trouué ou aquis ceste vertu d'humilité, & mesme qui ait sceu que c'est, deuāt la venue de Dieu, au mōde, lequel nous l'a enseigné. Socrate ha bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile

&

& temeraire l'entendemēt du philosophe, en tout ce qu'il sçait : voyant par experience que tout est plain de doutes & argumēs, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut cōsentir à chose quelconque : & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timida* Sapiencie, & *incerta providentia nostra.* Les chap. 9.

penſees des hōmes timides & noz providences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses, se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé : & le philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien.

Galen eut ceste mesme consideration, quand il dist, *Scientia est conueniens, firma & nunquam à ratione declinans cognitio : eam neque apud philosophos præsertim, dum rerum naturas perscrutantur inuenies, multo*

L' E X A M E N

anè minus in re medica, imò ut verbo expediam, ne ad homines quidem venit. Sciëce est vne cognoissance conuenable, ferme & laquelle iamaïs ne s'elongne de la raison: vous ne la trouuez es philosophes, quand principalement ils recherchent les natures des choses: encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruiët aux hommes. Suiuant cela, l'homme ne peut auoir la vraye cognoissance des choses: il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opinion, qui le tient incertain & craintiffans aucuneresolutiõ de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principalement Galen note en cecy, est que la philosophie & la medecine sont les sciences les plus incertaines, qu'ayët les hommes. Et si cela est vray, que dirons nous de la philosophie

lophie que nous traitons, en laquelle se fait, par l'entendement, anatomie de chose tât obscure & difficile, comme sont les puissances & habilitéez de l'ame raisonnable: en laquelle matiere s'offrent tant de doutes & argumens, qu'il n'y a rien surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principale, est que nous auons fait à l'entendemēt vne puissance instrumentalle (comme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cerueau, avec siccité, pour instrument, duquel il puisse exercer son office: chose fortelongnee de la doctrine d'Aristote & de tous ses sectateurs, lesquels (cōstituans l'entendemēt separé de l'organe corporel) prouuoient facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estant sortie du corps, elle dure
à iamais

*Au liure
3. de l'ame.
chap. 4.*

L' E X A M E N

à iamais: & se pouuant disputer & debatre l'opinion contraire, la porte demeure close, pour ne se pouuoir demonstrier. Dauantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, à fin de prouuer que l'entendement n'estoit puissance corporelle & composee, sont de telle efficace, que l'on ne scauroit conclure autre chose, pource qu'il appartient à ceste puissance de cognoistre & entendre la nature & estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit coniointe à aucune chose corporelle, elle mesme empescheroit la cognoissance des autres, comme nous le voyôs es sens exterieurs: en ce que si le goust est amer, tout ce que la langue touche, tiët la mesme saueur, & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur palle, l'œil iuge
tout

tout ce qu'il void , de la couleur
 mesme qu'il tient. La cause de cela
 est que *Intus existēs prohibet extra-*
neum. Ce qui est dedans , empes-
 che le dehors. Aristote dit aussi
 que si l'entendement estoit meslé
 avec quelque instrumēt corporel,
 il seroit en qualité, pource que à
 celuy qui se ioint avec le chaud ou
 le froid , necessairement luy doit
 estre la chaleur congeluee. Et de
 dire que l'entendement est chaud,
 froid, humide ou sec, c'est vn pro-
 pos abominable à l'ouye des phi-
 losophes naturels. L'autre princi-
 pal doute est qu'Aristote & tous
 les Peripatetiques cōstituent deux
 autres puissances, outre l'entende-
 ment, l'imagination & la memoire:
 qui sont la Reminiscence, ou le
 resouvenir, & le sens commun, se
 fondans sur ceste reigle, *Potentia*
cognoscuntur per actiones. Les puis-
 sances

L' E X A M E N

fances se cognoissent par les actions. Ils trouuent qu'oultre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort différentes. Par cōsequēt de cinq puissances naist & procede l'esprit de l'homme & non de trois tant seulement, comme iusques icy nous auons prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, suiuant l'opiniō de Galē, que la memoire ne fait autre chose au cerueau q̄ garder les figures especes des choses, ny plusny moins qu'un coffre tiēt & a en garde les accoustremēs lesquels y sont mis. Et si par vne telle comparaisō, nous de uons entendre l'office de ceste puissance, il est besoin constituer autre faculté de la raison, qui tire & fasse sortir les figures de la memoire, & les presente à l'entendement, ny plus
ny

ny moins qu'il est necessaire de
trouuer qui ouure le coffre pour
en tirer ce qui a esté mis dedans.
Dauantage, nous auons dit, que
l'entendement & la memoire es-
toient puissances contraires &
que l'vne combatroit avec l'autre,
pource que l'vne demande beau-
coup de siccité: & l'autre, beau-
coup d'humidité & mollesse au
cerueau. Et si cela est vray, pour-
quoy est ce q'Platō & Aristote ont *Au 2. liure*
dit que les hommes ayans la chair *de l'Ame.*
molle & delicate, ont bon enten-
dement, veu q' la douceur & mol-
lesse est vn effect d'humidité: No⁹
auons dit aussi, que pour auoir bō-
ne memoire, il falloit que le cer-
ueau fust mol, d'autant que les fi-
gures se doiuent imprimer en ice-
luy, en pesant dessus, comme on
fait le cachet sur la cire molle: car
s'il estoit dur, il ne pourroit pas fa-
cilement

L' E X A M E N

cilement receuoir telle impres-
sion. Il est bien vray que pour re-
ceuoir prouement la figure, il est
necessaire d'auoir le cerueau mol:
mais pour conseruer & garder ló-
guemét les especes des choses qui
s'y impriment, tous les philoso-
phes tiennent que la durté & sic-
cité est necessaire: côme il appert
en la cire & autre chose molle q̄
la figure imprimee en icelle, s'effa-
ce aisemét, laquelle ne s'en va ia-
mais en matiere dure & seche. Par
ce moyen voyons nous plusieurs
hommes, qui mettent aisemét les
choses en leur memoire, mais ils
les oublient incontinent. Dequoy
Galen donne la raison, & dit que
ceux là, par vne grande humidité,
ont la substance du cerueau cou-
lante & non ferme, au moyen de-
quoy la figure imprimee en icelle,
est incontinent effacee, ny plus ny
moins

*Au liure
de l'art de
med. ch. 12.*

moins que si l'on vouloit seeller en l'eau. Autres au contraire, mettent en memoire avec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont aprins vne fois. Et pourtât semble il chose impossible d'auoir cete difference de memoire que nous auons dit, d'aprédre facilement & de retenir long temps. Aussi est il difficile d'entendre comme il est possible d'imprimer tant de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyôs aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain, que les vnes effaceront les autres, par le mélange d'iceiles. Et ce qui nous donne plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exerceant la memoire, elle se rend plus facile a recevoir les si

L'EXAMEN

gures, estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus, de l'esprit, desfeiche & essuye la chair. Encores est, il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entèdement (s'il n'ya chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melâcholie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre corps. Aristote dit que l'entendement ne se sert de nul autre tant que de ceruy la : mais la difficulté est plus grande, quand on vient à considerer que la malancholie est vn humeur gros, froid, & sec, & la colere de substance delicate, & de temperament, chaud & sec: & ce neantmoins la melancholie est plus propre à l'entendement que
n'est

n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison: pource que cet humeur ayde, par le moyen de deux qualitez à l'entendement, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur: & la melancholie ayde par la siccité, & non dauantage: & contredit & nuit par la froideur & grosseur de substâce, qui est ce que plus l'entendement ha en horreur. Ainsi donc Galé a donné plus d'esprit & de prudéce à la colere qu'à la melancholie, quand il a dit, *Ani* Au liur. 1.
mi dexteritas & prudentia à biloso de la nature humaine, com. II.
humore proficiscitur, integritatis & constantia erit auctor humor melancholicus. La dexterité & prudence viēt de la colere: l'intégrité & constâce, de l'humeur melancolic. Finalement on demande d'où vient que le trauail & la continuelle cōtéplation, en l'estude, en fait plu-

L' E X A M E N

ſieurs ſçauans & ſages , leſquels au cōmancement auoyēt faite de la bonne nature des qualitez que nous auōs dit:de maniere que dōnant & receuant, par le moyen de l'imaginatiō, ils viennent à aquerir la cognoiſſance de maintes choſes qu'ils ignoroyēt au precedent. Ils n'auoyēt pas le tēperamēt requis à icelles: car s'ils en euſſent eſté pourueuz , il ne leur euſt pas eſté beſoin d'y trauailler beaucoup. Toutes ces difficultez & pluſieurs autres ſont contre la doctrine en ſeigne au precedent chapitre, pource que la philoſophie naturel le n'a pas ſes principes tāt certains cōme les ſciēces mathematiques, eſquelles le medecin & philoſophe (eſtant enſemble mathematien) peut touſiours faire demonſtrance: mais venant à exercer ſon office

office, selon l'art de medecine, il y commetra plusieurs fautes, & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenât tousiours par les mathematiques) mais par l'incertitude de son art: & pour cete cause Aristote a dit, *Non ideo malus medicus, si non semper sanat, dum nihil* Ad liure
I. d. s Topi
ques.
omiserit eorum que sunt ex arte, Si le medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis aucune chose qui concerne son art: mais si le mesme faisoit quelque faute, es mathematiques, il ne pourroit estre excusable: car employant, en telle science, toutes les diligences requises, il est impossible de faillir. Parquoy, combien que nous ne faisons demonstrance de cete doctrine, il ne faut pas, touteffois, attribuer toute la faute à nostre

L' E X A M E N

esprit, ny penser estre faulx ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre que si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust que faire avec la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité, ny avec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuiuroit que tous les hommes feroient d'un mesme entendement, & que l'arraisonnement de chacun seroit egal. Et nous voyós par experience, qu'un homme entend mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'un mieux disposé qu'en l'autre: & non pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables & leurs entendemens, separez du corps, sont d'egalle perfection & sçauoir.

Ceux

Ceux qui suyuent la doctrine
 d'Aristote, voyans par experien-
 ce qu'aucuns hommes discourent
 mieux que les autres, ont trouué
 vn echapatoire tout apparant, di-
 sans que l'vn ne discourt mieux
 que l'autre à raison de la puissance
 organique de l'entendement, &
 pource que le cerueau est mieux
 disposé, es vns qu'aux autres, mais
 pource que l'entédement humain
 (cependant que l'ame raisonnable
 demeure au corps) a besoin
 des figures & fantasies qui sont en
 l'imagination & en la memoire.
 A faute dequoy, l'entendement
 vient à discourir mal, & non par
 sa faute, ny pour estre ioint à vne
 matiere mal organizee. Mais ce-
 ste responce est contre la doctri-
 ne du mesme Aristote, lequel

*Au liure
 de la me-
 moire & re-
 miniscence.*

L' E X A M E N

est mauuaise : & au contraire que plus la memoire est grande , plus l'entendement est lasche & abastardy : ce que nous auons prouué ailleurs , touchant l'imagination. Et pour la confirmation de cela,

En la 30. sect. probl.
4. Aristote demande , pourquoy , estans vieils, nous auons tant mauuaise memoire , & bon entendement : & quand nous sommes ieunes , nous auons bonne memoire & mauuais entédement : vne chose nous montre l'experience de cela , & ainsi le note Galen , que quand en la maladie se corrompt le temperament & la bonne composition du cerueau , souuéesfois se perdent les œuures de l'entendement , & demourent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination : ce qui ne pouuoit auenir si l'entédement n'eust prins pour soy vn instrument particulier,

DES ESPRITS. 85

lier, outre celuy que les autres puissances tiennent. Je ne sçay que l'on peust respondre à cela, si n'est par quelque relation metaphysique composée d'acte & puissance: car ils ne sçavent pas eux mesmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui fasse tant de dommage & nuissance au sçavoir de l'homme que le mélange des sciéces: que de traiter, en la metaphysique, ce qui est de la philosophie naturelle: & au contraire, ce qui est de la philosophie naturelle, en la surnaturelle.

Les raisons sur lesquelles Aristote se fonde, sont de peu d'efficace: car il ne s'ensuit pas que, pource que l'entendement doit congnoistre les choses materielles, il ne doive avoir un organe ou instrument corporel, pource que les qualitez corporelles qui ser-

L' E X A M E N

uent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puiffance, ny d'elles sortent les

Empedocle fantasies: & font comme, *Sensible*
disoit que *positum supra sensum, quod non cau-*
les puiffan *sat sensationem.* Cela se voit claire-
ces denoyēt ment au toucher: car estant com-
auoir la posé de quatre qualitez materiel-
mesme na- les, & ayāt en soy quātité & mol-
nure de l'ob- lesse ou dureté, ce neantmoins la
iect, à fin main congnoist si vne chose est
de le pou- chaude ou froide: dure, ou molle:
voir perce- grande ou petite. Et si l'on deman-
voir : de comment la chaleur naturelle
pourtant il qui est en la main, n'empesche au
a dit en ce- toucher, de cognoistre la chaleur
ste manie- qui est en la pierre: nous respon-
re, Nous drons que les qualitez qui seruent
sentons la à la composition de l'organe, ne
terre, par la changent point ny n'alterent le
terre: la li- propre organe, ny d'icelles sortēt
queur par especes pour les cognoistre. Il ap-
la liqueur: partient à l'œil de cognoistre tou-
la subsitan-
ce aerée,
par l'air: &
le feu, par
le feu. Co

tes

res les figures & quâitez des choses, & nous voyons que l'œil mesure a sa propre figure & quantité: & des humeurs & tuniques qui le composent, aucunes ont couleurs: & les autres sont transparoissantes: ce qui n'empesche point que par le moyen de la veüe, nous ne cognoissions les figures & quantitéz de toutes les choses, qui sont mises deuant nous. Et c'est, pource que les humeurs & tuniques, la figure & quantité seruent à la composition de l'œil, & ces choses là ne peuuent alterer ny changer la puissance de la veüe: au moyen dequoy elles n'empeschent pas la cognoissance des choses de dehors. Nous en auons autant dit de l'entendement: que le propre instrument d'iceluy (bien qu'il soit materiel, & ioint avec luy) ne le peut entendre, pource que d'iceluy

*que Galien
aprouue au
7. liure, De
Placitis,*

L' E X A M E N

luy ne fontt̄t especes intelligibles qui le puissent alterer ou changer: & la cause est que *Intelligibile positum supra intellectum, non causat intellectiōnem*. Et ainsi demoure il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir qui l'empesche. L'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre: car ny l'entendement ny aucun autre accident peut estre (qualis) attendu qu'ils ne peuuent estre, de foy, suieēt d'aucune qualit̄. Et ainsi il im porte peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, avec le temperament des quatre premieres qualitez, à fin q̄ par ce moyen, il s'appelle (qualis) puis que le cerueau est le suieēt de chaleur, froideur, humidit̄ & siccit̄, & non l'entendement. Quant à la troisieme difficult̄ qu'ameinent
les

les Peripatetiques, difans que pour faire à l'entendement, vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous difons qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traicterons au chapitre ensuiuant. On peut respondre au second argument que chacune difference d'œuure, ne demontre pas diuersité de puissances: car comme nous prouerons cy apres, l'imagination fait des cas tant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroyent d'auantage, dix ou douze puissances au cerueau. Mais pource que toutes ces œuures conuiennent en

vne

L' E X A M E N

vne principale raison, elles ne denotent pas plus d'vne imagination, laquelle se diuise, en apres, en plusieurs particulieres differēces, à raison des diuerses actions d'icelle. Composer les especes en presence des obiects, ou en leur absence, ne denote ie ne diray seulement diuersité de puissances generalles (comme sont le sens commun & l'imagination) mais n'aussi de particulieres. On peut respondre au troisieme argument que la memoire n'est qu'vne mollesse de cerueau, disposée (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire : car comme l'escriuant escrit au papier les choses qu'il ne veut estre
mises

mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit: ainsi doit-on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entédement ont cogneu, & autres qu'elle forge elle mesme. Et quand elle se veut souuenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. *Au 4. liure de l'ame.* Platon s'est seruy de ceste maniere de cõparaison, quand il a dit, que craignant le peu de memoire de la vieilleffe, il se hastoit d'en faire vne autre de papier (qui sont les liures) à fin que son travail ne se perdist, & que celuy qui le vouldroit lire, en apres, se le representast. L'Imagination en fait autât, escriuât en la memoire ce qu'elle retourne à y lire, quand elle s'en veut souuenir. Aristote a touché

L'EXAMEN

touché le premier ceste sentence:
Au 3. liure de l'ame. & puis apres Galen, lequel a dit en ceste maniere, *Pars enim anima que imaginatur quecunque ea sit, hæc eadem recordari videtur.*

Au 2. liure du mouuement des muscles. Car la partie de l'ame, laquelle imagine, quelle elle soit, semble rememorer les mesmes choses. Ainsi voit on clairement, pourquoy les choses que nous imaginons songneusement & avec vn grand soucy, s'impriment bien en la memoire : & ce que nous traitons, par vne legere consideration, s'oublie incontinent. Et comme l'escriuant qui fait vne bonne lettre, la rend propre à lire, ainsi aduient à l'imagination: car si elle imprime ou scelle avec force, la figure demoure au cerueau bien imprimée & marquée: autrement, à peine se peut elle cognoi

cognoistre. Cela mesme aduient aussi aux escrits anciens, lesquels, pource qu'une partie est entiere, & l'autre gaste, (avec le temps) ne se peuuent bien lire, si n'est avec grande peine & discretion. L'Imagination en fait proprement autant, (quand se font perdues, en la memoire, aucunes figures & qu'autres demourent) de quoy est procedé l'erreur d'Aristote, qui ha pensé que la reminiscence, par ceste raison, estoit puissance differente de la memoire : & outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiscence ou souenance, sont de grand esprit: ce qui est pareillement faux, pour ce que l'imagination (qui est celle qui cause la souenance) est contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire

L' E X A M E N

les choses, & se souuenir d'icelles, apres les auoir sceu, est œuure de l'imagination : comme escrire quelque chose, & la retourner lire, est œuure de l'escruiain & non pas du papier. Et ainsi la memoire demoure pour puissance passive & non active, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'une commodité, à ce qu'un autre y puisse escrire. Au quatriesme doute se peut respondre, que ne sert rien à l'esprit d'auoir la chair dure ou delicate & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons souuentefois auoir un temperament separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuendroyent en la mesme qualité & mollesse, c'est un mauuais signe pour l'entendement, & pour l'i-

m2gi

magination auffi. Si nous confi-
 derons la chair des femmes & des
 enfans , nous trouuerons qu'elle
 est plus douce & delicate que cel-
 le des hommes : & ce neátmoin-
 s, les hommes communement , ont
 meilleur esprit que les femmes.
 La raifon de cela est naturelle, que
 les humeurs qui font la chair dou- *Les mots,*
 ce, font flegme & fang, pource *blancs &*
 qu'ils font tous deux humides *gras n'ont*
 (comme nous l'auons defia noté) *l'humeur*
 defquels Galen a dit , qu'ils font *melancholie.*
 les hommes fimples & bons : & *Gal. au li-*
 au contraire les humeurs qui en- *ure, des*
 durciffent la chair, font la colere *lieux affe-*
 & la melancholie : dont procede *ctez, ch. 6.*
 la prudence & le fçauoir des hom-
 mes : de maniere que d'auoir la
 chair douce & delicate , c'est vn
 plus mauvais figne , que de l'auoir
 feche & dure. Parquoy es homes

L' E X A M E N

*Entre les
bistes brutes,
nulle
n'a
proche
de la
prudence
ce
humaine
tôt que
ais
l'Elephant
qui
ha
la
chair
la
plus
dure
&
rude
de
tous.*

ayans vn egal temperament, par tout le corps, il est fort aisé de recueillir la maniere de leur esprit, par la douceur ou mollesse, ou dureté de la chair: car si elle est dure & aspre, elle demonstre ou bon entendement ou bonne imaginatiõ: & si elle est molle & delicate, elle de note le contraire (qui est bõne memoire, & peu d'entendement & moins d'imagination) & pour sçauoir si le cerueau est correspondant, il faut cõsiderer les cheveux: car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, c'est l'indice d'une bonne imagination, ou d'un bon entendement: & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'une grande memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheveux sont

font de ceste maniere) doit confiderer de quelle forme est le ieune homme, quant au rire: car ceste passion découure fort que telle est l'imagination. Quant à l'occasion du ris, plusieurs philosophes se font efforcez la sçauoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun conuient en ce que le sang est vn humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cest humeur plus que des autres qui fassent l'homme subiect à rire. *Des Hippo. 6. pientia qua cū risu fiūt. securiores: qua verò cum solitudine, periculosiores.* *des Apho. 1. 53.*

Comme s'il vouloit dire, Quand les malades transportez rien, c'est bõ signe, & s'õt plus assurez: mais s'ils sont fouciés & fachez, ils sont en dâger: car le premier se fait par le moyen du sang, qui est vne hu-

L' E X A M E N

meur fort benine: & l'autre, au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traitons, on vient facilement à entendre tout ce qu'en ce cas, on desite sçauoir. La cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'une approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dit, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant contente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillement les muscles de tout le corps: à raison dequoy, nous aprouuons souuentefois les propos aiguz & subtils, en baissant la teste. Dauantage, quand l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux, qui viennent fort bien: de maniere que s'ils

ne

ne font bien cōuenables & à propos, elle en reçoit plustost peine qu'alegresse. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, *Chose notable.* les hommes de grande imagination : & ce qui est encores plus notable, nous voyons que ceux là lesquels ont grace à parler, & qui sont facetieux, ne rient iamais de ce qu'ils disent, ny de ce qu'ils entendent dire aux autres : pource qu'ils ont l'imagination tant delicate & subtile, que la propre grace de leurs parolles & gentils deuis, ne correspōd & ne leur agree, comme ils voudroient. Aquoy l'ō peut aiouster que la grace (outre la bonne proposition qu'elle doit auoir) doit estre nouvelle & non iamais ouye ny veuë : ce qui n'est propre seulement à l'imaginatiō, mais aussi aux autres puissances qui gouvernēt l'homme. Parquoy

L' E X A M E N

nous voyons que l'estomac s'en-
nuye d'une mesme viande & qu'il
l'abhorre, quād il en vse deux fois:
la veüe, en ceste maniere ha en
horreur vne mesme figure & cou-
leur: l'ouye, vne mesme ressonnan-
ce, pour bonne qu'elle soit: & l'en-
tendement, vne mesme contēplation.
C'est aussi pourquoy le beau
parleur ne rit de la grace qu'il ha
en son parler: car deuāt que la gra-
ce sorte de sa bouche, il sçait deia
ce qu'il doit dire. Parquoy ie con-
clu que ceux qui sont beaucoup fa-
ceteux, sont tous de prouuez d'i-
magination: & ainsi toute grace
& propos sortant de leur bouche
(bien qu'il soit parauanture assez
maigre & froid) leur conuiēt fort
biē. Et pource que ceux là qui sont
fort sanguins, ont beaucoup d'hu-
midité (laquelle nous auons dit
estre contraire & nuire à l'imagi-
nation)

natiō) ils font au ffi fort facetieux. C'est le propre de l'humidité, laquelle, pour sa mollesse & douceur, oste les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle pas tant. Et ainsi elle se trouue mieux avec la siccité, pource qu'elle aguise ses actions: ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité, c'est signe que la chaleur est lasche & remise: car il ne la peut refoudre ny consumer: & avec vne chaleur tant petite, la puissance imaginatiue ne peut exercer son operation. De là s'en suit que les hōmes de grand entendement sont fort facetieux, pource qu'ils sont deprouuez d'imagination. Comme on lit de ce grand philosophe Democrite & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoistrons par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, &

*Galen li-
ure 6. de la
conseruatiō
de la santé.*

L' E X A M E N

alpre, ayans les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entédement ou en imaginatiõ: de maniere qu' Aristote se trompe en cest endroit, & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre aucinquiesme argumēt que se trouuent deux fortes d' humidité au cerueau: vne qui vient de l'air (quand cest element domine en la mixtiõ) & l'autre de l'eau, de laquelle se sont amassez les autres elemens. Si le cerueau est mol avec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à recevoir & puissante à retenir long temps les figures: pource que l' humidité del'air est fort gluante & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort, comme l'on voit aux peintures faites à huyle, lesquelles ne reçoient aucun dommage du Soleil ny de l'eau: de maniere

niere que si l'on épand de l'huyle, sur quelque escriture, il n'est possible, en apres, de l'effacer: voire mesme celle qui est gastee & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisible avec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il recoit aisemét, la figure se vîct aussi à effacer aussi aisemét, pource que l'humidité de l'eau n'a point de gresse, à laquelle les especes se puissent cōglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent es cheaux: celle qui vient de l'air les rend gras, & replets: & l'eau les red humides, mairges & plats. On respōd au sixiesme argument, que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du feu en la

L' E X A M E N

la cire, si n'est en penetrant, pour y estre affilé: ou en la maniere que les oiseaux se prennent à la glus, & les mouches, au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & qu'elles ne se peuuent mesler ny corrompre les vnes les autres. On peut respondre à la septiesme difficulté que les figures adoucissent & amollissent la substance du cerueau (ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigtz) bié que les esprits vitaux, ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs, cōme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux fassent ce que i'ay dit cy dessus, & amollissent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons deia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel des-

seiche,

feiche, voire mesme les medecins disent que le moderé engrefse. On respond à l'argument huitiesme qu'il y a deux gères de melâcholie: vne naturelle, qui est cōme la lie du sang, duquel le tēperamēt est froideur & siccité, avec vne fort grosse subitāce: elle ne sert de rien à l'esprit, ains rend les hōmes ignorans, lasches & subiects à rire: & pource qu'ils ont faure d'imagination, elle s'appelle (*arrabillis*) ou colere aduste & brulante, laquelle selon l'opinion d'Aristote, fait les hommes tressages, de laquelle le tēperament est diuers, comme celuy du vinaigre. Aucunes fois ha l'effect de chaleur, aucunes fois il refroidit: mais il est tousiours sec & de substance fort delicate. Ciceron confesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melâcholie aduste:

*Gal. au li-
ure 2. de la
conservatiō
de la santé.*

*En la 3.
sec. prob. 1.*

en

L' E X A M E N

en quoy il dit vray: car s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si eloquent, pource que les melancholiques

Horace dit d'Oreste qu'est à fol, il ne fuisoit mal à per- sonne: mais qu'il trou- uoit des pro- pos fort sub- tils, à cause de la splen- deur de sa colere: & pourtant il a dit, In- fit quòd splèdida bi- lis serm. 3.

adustes ont faute de memoire, à laquelle appartient le parler avec grand appareil. Ceste colere ha vne autre qualité, qui sert beaucoup à l'entendement, qui est d'estre resplandissante, comme l'agate, au moyen de laquelle splendeur, elle donne lumiere au dedans du cer- ueau, à fin que les figures se voyent bien. Et ceste est l'opinion d'He- raclite, quand il ha dit, *Splèdor sic- cus, animus sapientissimus*. La me- lancholie naturelle n'a pas ceste splendeur, ains son noir est mort. Or nous prouuerons cy apres cõ- me l'ame raisonnable ha besoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'estre éclairée, pour voir les figu- res & especes. On peut respondre au neuuesime argumēt, que la pru- dence

dence & dexterité de l'esprit que dit Galen, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se cognoist ce qui est à venir: & pour ceste cause Ciceron a dit, *Memo-* *Au Dia-*
ria prateritorum, futurorum pruden- *logue de la*
tia. c'est à dire, La memoire est du *vieillesse.*
 passé, & la prudence de ce qui est à venir. La dexterité del'esprit, est ce que nous appellons subtilité, engin, finesse & ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit, *Prudentia est* *AuxTuf*
calliditas que ratione quadam potest *culinas.*
delectum habere bonorum & malo-
rum. Prudence est vne ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le choix du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, pource qu'ils ont faite d'imagination: & ainsi le voyons nous par experience aux hommes de grand sçavoir, es lettres qui appartiennent
 à l'en

L' E X A M E N

à l'entendement: lesquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde. Galen tresbien dit que ceste maniere de prudēce, procede de la colere: car Hippocrate contant à Damagete cōme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, escriit qu'il estoit au champ, dessous vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuié d'vne pierre, & enuironné de bestes brutes, mortes & dépecees: de quoy Hippocrate fut émerueillé, & luy demanda que luy seruoient ces animaux ainli: à quoy il respōdit qu'il cherchoit l'humeur qui rend l'hōme vacillāt, rusé, double & cauteleux: & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes brutes) que la colere estoit cause d'vne propriété tant mauuaise: & que pour se vanger des hommes rusez

*En l'Epi-
stre à Da-
ma.*

*Notez que
les hommes
de grā en
tendement
ne se souciēt
pas de l'or-
nement de
leur corps:
ils sont teus
malpropres
ords & cras
seux. nous
en donnons
la raison au
ch. 8 & 14.*

rusez & cauteleux il vouloit faire en eux, ce qu'il auoit fait, au renard, au serpent, & au singe. Cete maniere de prudence est non seulement odieuse aux hommes, mais aussi S. Paul d'it d'icelle, *Prudentia* ^{Aux Rom.} *carnis inimica est Deo.* ^{chap. 8.} La prudence de la chair est ennemie de Dieu. Platon en donne la raison, quand il dit. *Scientia que est remota à iustitia, calliditas potius, quam sapientia est appellanda.* La science qui est éloignée de iustice, merite plustost le nom de ruse & finesse que de science. Comme s'il vouloit dire, il n'est pas raisonnable qu'une science laquelle est separee de la iustice s'appelle science: mais elle se doit appeller astuce ou malice: de laquelle le Diable se sert toujours, quand il veut faire mal aux hommes. *Ista sapientia non est de sursum descē.* ^{Chap. 3.} *deus, sed terrena, animalis & diaboli*

L' E X A M E N

ca, c'est à dire, Cete sapiēce ne descend du ciel, mais elle est terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de sapience ou science, cōiointe à la droiture & simplicité: par laquelle les hommes cognoissent le bon & reprēnent le mauuais: Galen dit qu'elle appartient à l'entendement, pour ce qu'en cete puissance n'est point comprise la malice ny l'astuce, & qu'elle ne sçait pas comme se peut faire le mal: le tout est en icelle, droicture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui recontre cete maniere d'esprit, s'appelle droit & simple: & pour cete cause Demosthene voulāt captiuier la bien ueillāce des iuges, en vne harāgue qu'il fit contre Æschines, les appelle droicts & simples, eu egard à la simplicité & integrité de leur office, duquel Ciceron dit ainſi, *Simplex est*

*Au liure 3.
des progn.
com. 2.*

*En la harāgue pour
Sylla.*

plex est officium, atque vna bonorum omnium causa. L'office est simple & iuste, & la cause de tous les bōs, vne. La froideur & siccité de la melancholie sert d'instrument à cete maniere de sçauoir ou science : mais elle doit estre composee de parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doubte, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut sçauoir, s'il ne la treuve incontinent, c'est pource que son cerueau est priue d'vn temperament à ce conuenable: mais demourât vn peu en la contemplation de ce qu'il veut sçauoir, incōtinent acourt au chef la chaleur naturelle (qui sont les espritz vitaux & le sang des arteres) qui surmonte le temperamēt du cerueau, iusqu'à tāt qu'elle viene au poinct necessaire. Il est vray que la grande consideration

Notez combien importe de travailler aux lettres, puis que de failant au cerueau le temperament conuenable, la verité s'acquiert par la conuenance de la contemplation.

L' E X A M E N

aux vns & sert aux autres : car si au cerueau defaut peu, pour venir au poinct, de la chaleur conuenable, il faut aussi contépler, peu de téps: car s'il passe outre, & s'il contéple plus long téps, incōtinent l'enten demēt se trouble, par la présence de beaucoup d'esprits vitaux: au moyen dequoy il ne paruiēt & ne touche à cete verité qu'il cherche. Parquoy nous voyōs plusieurs hōmes lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort biē: mais quād ils ont pensé à ce qu'ils doiuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendemēt si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps, à la contemplatiō, à fin que la chaleur demoure bonne picce en la teste, & fasse en sorte que le temperamēt viēne aux degrez

degrez qui luy defaillent : & ainſi ceux là diſent mieux quâd ils ont premedité, que ſans y penſer.

Combié que l'ame raifonnable ait beſoin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demourer au corps que pour diſcourir & raifonner, il eſt demonſtré icy, qu'il ne s'enſuit pas qu'elle ſoit corruptible & mortelle.

CHAP. VII.



Laton tient pour choſe *Au Phe-*
 veritable que l'ame rai-
 ſonnable eſt vne ſubſt-
 ce ſans corps, ſpirituel-
 le, non ſuiete à corruption, ni à la
 mort, comme celle des beſtes bru-
 tes: laquelle (ſortie du corps) ha
 vne autre meilleure vie , & plus
 tranquille: mais cela s'entend, dit

L' E X A M E N

*En l' Apo-
logie.*

Platon, quand l'homme ha vesçu
selõ la raison: car autremét mieux
eust valu à l'ame, demourer touf-
iours au corps , que souffrir les
tourmens, desquels Dieu chastie
les mechans. Cete conclusion est
bien tant illustre & catholique,
que s'il l'a trouuee par la felicité
de son esprit, à iuste cause, est il sur
nommé le diuin Platon. Mais
*Platon di-
nin.* bié qu'elle soit telle que l'on voit,
iamais toutesfois Galen ne la peu
comprendre en son entédement:
ains tousiours la eu pour suspecte
voyant radoter l'homme , & sor-
tir de son sens, quand il ha le cer-
ueau trop echaufé: & au côtraire,

*Au liure,
Quòd ani-
mi mores,
cb. 3. & 9.
de placit.
Hippo. &
Plat.*

le voiât retourner en son bõ sens,
en luy apliquant medecines froi-
des. Et pourtant il a dit, qu'il eust
esté bien aise, que Platon eust esté
envie , pour luy demâder, cõme il
estoit

estoit possible que l'ame raisonna-
 ble fust immortelle, veu qu'elle se
 change & altere si aisement, par
 la chaleur, froideur, humidité &
 siccité? attédu mesmement qu'elle
 s'en va du corps par vne grande
 ardeur de fieure continue, ou par
 vne grande perte de sang, ou en
 beuuant la cigue, ou par autres al-
 terations corporelles qui ont ac-
 coustumé d'oster la vie. Et si elle
 estoit sans corps, & spirituelle (cō-
 me dit Platon) la chaleur (estant *du dialo-
gue de la
nature.*
 qualité materielle) ne luy feroit
 perdre ses puissances, & ne luy em-
 pecheroit ses operations. Ces rai-
 sons ont confondu Galen, & l'ont
 fait desirer que quelque Platoni-
 que l'en resoluist, & pense qu'il
 n'en ait trouué en sa vie: mais de- *Il est cer-
tain que
Galen, en
mourant, de-
scendit en*
 puis qu'il fut mort, l'experience
 luy monstra ce que son entende-
 ment ne peut comprendre. Par-

L' E X A M E N

enfer, & quoy, il est certain que la certitu-
vid par ex de infallible de l'immortalité de
perice que nostre ame, ne se tire pas des rai-
l. seu m. te sons humaines, & encores moins
siel bruioit se trouuent argumens, qui prou-
les amcs, m uent qu'elle soit corruptible: car
les pouuât on peut facilement respondre aux
cofonner; vns & aux autres: nostre seule foy
ce medic n diuine nous fait certains & reso-
ent cognois luz de l'immortalité d'icelle. Ce
sane de la neantmoins Galen n'a point eu
doctrine e raison de s'empescher & embaras-
uâg. lique, surez de differ en ceste maniere par argumés
& ne li: re si legers: car ce n'est pas bien re-
ceur; au li- cueilly en philosophie naturelle,
fer pulj. ch. de dire que les œures qui se doy-
 uent faire, par le moyen de quel-
 que instrument, defailent en l'a-
 gent principal, pour ne sortir à l'a-
 uanture. Le peintre qui peint biẽ,
 tenant le pinceau conuenable à
 son art, n'est pas coupable, quand
 avec le mauuais, il fait quelques
 traits

traits & lignes mauuaisés : aussi n'est ce bien argumenté de penser que l'escriuain ait aucune lesion ou defaut en la main, quand par faute de bonne plume, force luy est d'escrire, avec autre chose. Galen cōsiderant les œures merueilleuses qui sont en l'vniuers, & de quel sçauoir & prouidence elles sont faites & ordonnées, a recueilly qu'il y auoit vn Dieu au monde : encore que nous ne le voyons pas des yeux corporels, du quel il a dit ces parolles, *Deus nec factus est aliquando, cum perenniter ingenius sit, ac sempiternus.* Dieu n'a point esté fait, veu qu'il est increé & eternal. Et en vn autre endroit, il dit, que l'ame raisonnable ny la chaleur naturelle ne faisoit pas le bastiment & composition du corps humain : mais Dieu, ou quelque intelligence fort sage. De

*Au liure,
de la forma
tion du
fruct.*

L' E X A M E N

là se peut former vn argument
contre Galen, pour rembarrer &
desfaire sa mauuaise consequen-

*Argument
contre Ga-
len, qui prin-
se l'ame cor-
ruptible.*

ce, qui est de ceste maniere. Tu as
soupçon que l'ame raisonnable
soit corruptible, pource que si le
cerueau est bien temperé, il vient
à bien discourir & philosopher:&
s'il se chauffe, ou refroidit plus
qu'il ne faut, il radotte & dit mille
absurditez. Cela mesme se peut in-
ferer & conclure en considerant
les œuures que tu dis estre de
Dieu: car s'il fait vn homme en
lieux temperéz (esquels la chaleur
n'excede la froideur, ny l'humidi-
té, la siccité) il le rend fort inge-
nieux & discret: mais si la region
n'est temperée, tous les hommes
qui y sont engendrez sont fols &

*Au liure,
Quod ani-
mi mores,
cap.10.*

ignorans. Et pour ceste cause le
mesme Galen dit, qu'en Scithie
par merueille, naquit vn homme
sage,

sage, & qu'en Athenes tous naissent philolophes. Dauantage, de penser que Dieu est corruptible, de ce que par certaines qualitez il fait bien ces œuures là, lesquelles, par les contraires, se font mauuaises, Galen ne le peut auouër, puis qu'il ha dit que Dieu est eternal.

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que combien que Dieu soit eternal, tout puissant & de science infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ses œuures, & s'assuiettit à la dispositiõ des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn homme tres-sage & semblable à luy, il a esté besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde, où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur: ny l'humidité, la seche-

resse:

L' E X A M E N

*Au Dialo-
gue de la
nature.*

resse : & pourtant il ha dit. *Deus
verò quasi belli ac sapientie studio-
sus, locum qui viros ipsi simillimos
produeturus esset, electum, imprimis
incolendum praeiuit.* Et si Dieu vou-
loit faire vn homme tres-sage en
Scithie, ou en autre region intem-
peree, ne se seruant de sa toute-
puissance, il sortiroit, par necessi-
té, lourd & ignorant, à raison de
la contrariété des qualitez pre-
mieres. Mais Platon n'infereroit
& ne concludroit pas (comme Ga-
len) que Dieu soit corruptible ny
suiet à aucune alteration, pource
que la chaleur & la froideur luy
empeschent ses œuures. Cela mes-
me se doit recueillir, quand l'ame
raisonnable (demourant en vn
cerueau enflammé) ne peut vsfer
de discretion & prudence : & ne
faut penser, qu'à ceste occasion là,
elle

elle soit mortelle & corruptible. Et quāt à ce qu'elle soit du corps, ne pouuant souffrir la grande chaleur, ny les autres alterations qui tuent les hommes, cela argue & montre seulement que c'est vn acte & forme substantielle du corps humain: & que pour demourer en iceluy, elle requiert certaines dispositions materielles, accommodees à l'estre de l'ame qu'elle ha: & que les instrumens desquels elle doit ouurer, soyent bien composez & vniz, avec le temperament requis à ses œuures: ce que defaillant du tout, il luy est force d'errer & s'absenter du corps. L'erreur de Galen est en ce qu'il veut auerer par principes de la philosophie naturelle, si l'ame raisonnable (sortant du corps) meurt incontinent ou non: veu que c'est vne question

L' E X A M E N

question qui appartient à vne autre science superieure & de principes plus certains : en laquelle nous prouuerons que son argument n'est valable , & que ce n'est pas bien conclud de dire que l'ame de l'homme soit corruptible, souz ombre qu'elle demoure paisiblement au corps avec quelques qualitez, & qu'elle s'en absente, à raison d'autres qualitez contraires. Ce qui n'est difficile à prouuer: car autres substances spirituelles de plus grande perfection que l'ame raisonnable, elisent lieux alterez par qualitez materielles , esquels , elles semblét habiter à leur contentement : mais si autres dispositions contraires viennent en leur place , incontinent eiles s'en vont , pource qu'elles ne les peuvent pas souffrir. Ainsi donc il est certain

certain que se trouuent au corps, certaines dispositions, que le diable appete tellement, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les ha: au moyen dequoy, il demoure endiablé: mais estans corrompues & alterees par medecines contraires, & ayant esté faite euacuatiō des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se voit clairement par experience, en ce que, s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitee, incontinent y accourent les esprits familiers & demōs succubes & incubes: mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, à fin que le Soleil & la clarté y entre, incontinēt ces esprits & demons s'en vont, spécialement si plusieurs y demourent, si l'on y a plaisirs & passe-temps,

L'EXAMEN

setemps, & mesmes si l'on y touche plusieurs instrumens de musique. Or que l'harmonie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstree par ce que dit le texte de l'écriture sainte: que quand Dauid prenoit sa harpe & qu'il en touchoit, incôtincent le diable fuioit, & sortoit du corps de Saul. Et cõbien qu'il possedast son esprit, i'entens que naturellement la musique molestoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israel sçauoit deia par experience que le diable estoit ennemy de la musique: & pour ceste cause, les seruiteurs & domestiques de Saul

An 1. des Rois, chap. 10. dirent en ceste maniere, *Ecce spiritus Dei malus exagit te: iubeat dominus noster rex, ut serui tui qui coram te sunt, querant hominem scientem psallere cithara, ut quando arripuerit*

*arripuerit spiritus domini malus,
psallat manu sua, & leuius feras.*

De maniere qu'il y a des parolles
& coniurations, qui font trem-
bler le diable, lequel, pour ne les
ouyr, abandonne le lieu, qu'il a-
uoit choisi pour son habitation.

Et ainsi Iosephe raconte que Sa-
lomon laissa par escrit certaines
manieres de coniurer, par le moyé
desquelles non seulement, pour
l'heure, on chassoit dehors le dia-
ble, mais aussi cest esprit malin
n'osoit iamais retourner au corps
d'où vne fois il estoit sorty. Le
mesme Salomon monstra pareil-
lement vne racine d'vne odeur
tant abhominable, pour le dia-
ble, que l'appliquant aux narines
du patient, on chassoit inconti-
nent le diable dehors. Le diable
est si ord, triste & ennemy des
choses nettes, gayer & cleres, que

*Au 8. liu.
des antiqui-
tez, cha. 2.*

L' E X A M E N

Iesus Christ entrant au pays des Geraseens , saint Mathieu racõte qu'il trouua en son chemin certains diables , qui s'estoyent mis en deux corps morts, qu'ils auoiẽt tirẽ du monument , lesquels parloyent & disoyent , Iesus fils de Daud , quelle indignation as tu contre nous , d'estre venu deuant le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu oũ nous sommes, tu nous laisses entrer en ce troupeau de pourceaux qui est là. Et pour ceste cause, la sainte escriture les appelle esprits immondes : au moyen dequoy est clairement entendu; que l'ame raisonnable non seulement veut, au corps , les dispositions qui le puissent informer & estre commencement de ses œures, mais aussi, pour demourer en luy , comme en lieu propre & ac-

comme

commodé à son naturel : & puis les diables (estans de substance plus parfaite), abhorrent aucunes qualitez corporelles , & reçoivent plaisir & contentement des contraires. Parquoy l'argument de Galen ne vaut rien (l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur , elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter , à ce propos, est que le diable non seulement appetit les lieux alterez avec qualitez corporelles, pour y demourer à son plaisir, mais aussi quand il veut faire quel que chose qui luy importe beaucoup , il se sert des qualitez corporelles, qui aydent à ceste fin. Et pourtant si ie demande main-

L' E X A M E N

tenant pourquoy le diable , vou-
lant deceuoir Eue , se transfor-
ma en vn serpent veneneux plus-
toft qu'en vn cheual , en vn
ours, en vn loup & en plusieurs au-
tres animaux qui n'estoient pas
de si espouventable figure ? ie ne
sçay pas que l'on me pourra respõ-
dre : ie sçay bien que Galen ne re-
çoit pas les dits & sentēces de Moy-
se ny de Christ , nostre redēpteur,
pource que tous deux, dit il, parlēt
sans demõstration. Mais i'ay tou-
iours desiré sçauoir la solution de
ce doute , & personne ne me la
peut dōner. Il est certain (comme
nous l'auons deia proué) que la
colere aduste ou bruslee , est vne
humeur qui enseigne à l'ame rai-
sonnable comme se doiuent bras-
ser les embusches & tromperies.
Entre les bestes brutes, ne se trou-
ue aucun animal, qui participe tāt
de

*An liure
2. de la dis-
s. pouls.
chap. 3.*

de ceste humeur que fait le serpet: Mais le ser
 voire mesme l'escriture sainte por pent estoit
 te tesmoignage qu'il en ha plus q̄ plus cause-
 tous les autres, pour ce qu'il est fin leux que
 & malicieux. L'ame raisonnable, tous les au-
 posé le cas qu'elle est la moindre tres ani-
 de toutes les intelligences, est de maux de la
 la mesme nature que le diable & terre que
 les anges. Et comme elle se fert de Dieu auoit
 ceste colere veneneuse, afin que faits. Gen.
 l'homme soit fin & cauteleux, auf- chap. 3.
 si le diable (mis au corps de ceste
 cruelle beste) se fit plus ingenieux
 & subtil. Ceste maniere de philoso
 pher n'estõnera pas beaucoup les
 philotophes naturels, pour ce qu'el
 le ha quelque apparence de veri-
 té: mais ce qui leur parfera le iuge-
 ment, est que Dieu voulant deli- En cela se
 urer & comme defenchanter le connoist la
 monde qui estoit deceu, & luy en- grâdeur de
 feigner, à plain, la verité (œuure Dien, le-
 contraire à celuy diable) il vint que l'estant
tout p̄uis-
sans, & s̄s

L' E X A M E N

*avoir aucun
ne nécessité
de ses crea-
tures, se fert
d'elles, com-
mes'il estoit
agent natu-
rel.* en figure de colôbe, & non d'aigle
ny de paon, ny d'autres oiseaux,
qui font de plus belle figure : ce
qu'il fit pource que la colôbe par-
ticipé fort de l'humeur qui tend à
droiture, verité & simplicité : & n'a
point de colere, qui est l'instru-
ment de l'astuce & malice. Galen
n'accepte aucune de ces choses,
ny les philosophes naturels, pource
qu'ils ne peuvent entendre côm-
me l'ame raisonnable & le diable
(qui sont substances spirituelles)
se peuvent alterer ou changer par
qualitez materielles (comme est
la chaleur, la froideur, l'humidité
& la siccité) car si le feu introduit
vne chaleur au bois, c'est pource
que tous deux ont corps & quan-
tité, pour suiet : ce qui de fault es
substances spirituelles, mais il est
impossible que les qualitez corpo-
relles puissent changer la substan-
ce

ce spirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raisonnable, pour voir les couleurs & figures de choses? quel sentiment & flair, pour recevoir les odeurs? quelle ouye pour la musique? quel toucher, pour estre offensez de la grande chaleur? à quoy sont necessaires les organes corporels. Et si l'ame raisonnable separee du corps, est offensee, reçoit douleur & tristesse, il n'est possible que son naturel ne change & ne vienne à se corrompre. Ces difficultez & argumés ont trompé Galen & les philosophes de nostre temps, mais ils ne me font rien: car quand Aristote a dit que la plus grande propriété que la substance tiene, est d'estre simple & des accidens, il ne la pas liee à la corporelle ny spirituelle, pource que les especes participēt egallement de la propriété du gē-

L' E X A M E N

re:& pour ceste cause il ha dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable:& ceux de l'ame, au corps : sur lequel principe, il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il ha escrit de la phisionomie : ioint que les accidens desquels se changent & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matiere:& ainsi se multipliét en vn moment, par vn milieu ou moyen, & passent par vne verriere sans la rompre : & deux contraires accidens peuuent estre en vn mesme suiet, avec toute l'estendue qu'ils peuuent auoir : & à raison de ces proprietiez, le mesme Galé les appelle, (Indiuifibles) & les philosophes vulgaires (Intentionnels) & estans de cestemaniere, ils se peuuent bien proportionner avec la substance spirituelle. le ne peux
laisser

laisser d'entendre que l'ame raisonnable (separee du corps) & le diable aussi, ayent puissance, de voir, de sentir, d'ouir & de toucher. Ce qui me semble facile à prouuer: car s'il est vray q̄ les puissances se cognoisēt par les actiōs il est certain que le diable a la puissance de sentir & fierer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon enuoyoit apliquer aux narines des demoniaques: & qu'il ha la puissance d'ouir, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saul. Mais de dire que le diable receuoit ces qualitez avec l'entēdemēt, cela ne se peut pas affirmer, en la doctrine des philosophes vulgaires: car ceste puissance est spirituelle, & les obiects des cinq sens, sont materiels: & pour ceste cause est besoin trouuer autres puissances en l'ame raisonnable, &

L' E X A M E N

au diable , avec lesquelles ils se
puissent proportionner. Autremēt
posons le cas que l'ame du riche
aure , obtiendra d'Abraham que
l'ame du Lazare , vienne au monde,
à prescher ses freres & leur per
suader d'estre bons, à fin de ne ve
nir au lieu destourmés, où il estoit.
Je demande à ceste heure, comme
l'ame du Lazare pourra certaine
mēt venir en la ville, & en la mai
son de ceux là: S'il les rencontrera
en chemin (en compagnie d'au
tres) s'il les cognoistra par leurs
visages , & s'il les sçaura remar
quer & choisir certainement d'en
tre ceux qui seront en leur compa
gnie? Et si ces freres du riche aua
re luy demanderont qu'il est , &
qui l'euoyc: s'il ha aucune puissan
ce pour ouyr leurs parolles? On
peut demander cela mesme , du
diable, quand il alloit apres Iesus
Christ

Christ nostre redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quand ils disputerent & eurent propos ensemble au desert : on peut demander par quelle ouye, le diable entendoit les parolles & responces de Iesus-Christ. C'est certainement faute d'esprit & bõ entendemēt, penser que le diable, ou l'ame raisonnable (separée du corps) ne puisse cognoistre les objets des cinq sens, combien qu'elle soit priuée d'instrumēs corporels : car par la mesme raison, ie leur prouueray q̄ l'ame raisonnable (separée du corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres, de dire que l'ame raisonna

L' E X A M E N

raisonnable, estât separee du corps, ne puisse raisonner & entendre, pource qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grâde folie. Ce qui se prouue par la mesme histoire d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in vita tua, & Lazarus, similiter mala: nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris: & in ijs omnibus inter nos & vos, chaos magnū firmatū est, ut hi qui volunt hinc trāsire ad vos, non possint: nec inde, hūc transire. Et ait, Rogo ergo te, pater, ut mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque fratres, ut testetur illis, ne & ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Fils, souuienne toy que tu as eu des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé & tu demoures en tourment: & en tout cela, il y a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere

DES ESPRITS. III

maniere que ceux qui veulent venir icy, ne le peuuent : ny ceux qui veulent aller où vous estes aussi. Et il dist, Je vous prie donc pere, de l'enuoyer en la maison de mô pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie concluds, que comme ces deux ames s'arraisonnerét ensemble, & que le riche auare se souuint qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere: qu'Abrahã luy remit en memoire, la bonne vie qu'il auoit menee au monde, & les traux du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau: ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels: ouir sans oreilles: gouster, sans langue: sentir, sans nés: & toucher, sans nerfs ny chair: voire mesmes beaucoup mieux sans comparaison. Cela mesme est entendu du diable, leq̃l est doué d'vne mesme

L' E X A M E N

me nature que l'ame raisonnable. L'ame du riche auare pourra resouldre tous ces doutes là: duquel S. Luc raconte qu'estant en Enfer, il leua les yeux : & vid le Lazare qui estoit au sein d'Abraham: au moyé dequoy il parla & dist ainsi, Pere Abraham ayez pitié de moy: enuoyez le Lazare, mouiller seulement le bout du doigt en l'eau, à fin de rafraichir ma langue : car ceste flamme me tourmète beaucoup. On peut recueillir par la doctrine susdite, & par ces parolles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer, est materiel, comme celuy que nous auons icy, & qu'il fait mal au riche auare & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur : & que si le Lazare luy portoit vne seillee d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation,

en

en se mettant en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demourer au corps, par l'excessiue chaleur de la fièvre: & qu'ad il beuuoit de l'eau froide, s'il est certain que son ame estoit vne grande recreation, pourquoy n'entendrós nous cela mesme, estant iointe aux flâmes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puiſſances de l'ame, à fin que l'écriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encores peut on inferer & conclure que si l'ame raisonnable est atteinte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & changé par qualitez contraires) elle est corruptible &

L' E X A M E N

& mortelle. On voit que les cédres font cōposées de quatre elemēs, & neātmoins de fait ny de puissance il n'y a agent naturel au mōde qui les puisse corrōpre, ny qui leur fasse perdre les qualitez cōuenables à leur naturel. Nous sçauons tous que le naturel temperament des cendres, est froid & sec: & neantmoins combiē que nous les mettions dedās le feu, elles ne perdrot iamais leur froideur radicale: & combien qu'elles demourent cēt mille ans dedās l'eau, il est impossible, estans tirees, qu'elles demourent avec humidité propre & naturelle, & neātmoins on ne laissera pas de confesser que par le moyen du feu, elles reçoieuēt chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez sont superficielles es cendres & durent peu au suiet: pource qu'estans separees

parees du feu, elles retournét prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles sont tirées de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vn doute se presente au propos & colloque du riche auare, avec Abraham, qui est, pour quoy & cōment l'ame d'Abrahā sceut raisons plus subtiles & hautes, que celles du riche auare, veu que nous auons dit ailleurs, que toutes les ames raisonnables (sorties du corps) sont d'egalle perfection & sçauoir? Auquel on peut respondre en deux manieres. La premiere est, que la science & le sçauoir qu'eut l'ame, estant au corps, ne se perd, quand l'homme se meurt, ains deuient plus parfaite, pource qu'elle se resoult d'aucuns erreurs. L'ame d'Abraham, partit, tres-sage, de cete vie, & plaine de plusieurs reuelations &

L' E X A M E N

secrets que Dieu luy cōmuniqua, pource qu'il luy estoit amy: mais il estoit force que celle du riche aua re, sortist sans sapience: premiere- ment, pour le peché, que l'ignorā- ce nourrit en l'hōme, & puis pour ce que les richesses produisent ef- fe& cōtraire à celuy de la pauvre- té: laquelle donne esprit à l'hōme, comme nous prouuerōs cy apres, & la prosperité & richesse le luy oste. Il y a vne autre responce, sui- uant nostre doctrine, qui est Que la matiere de laquelle ces deux ames parloient, estoit theologie scolastique: car de sçauoir si, estāt en enfer, il y auoit lieu de miteri- corde, & si le Lazare pouuoit pas- ser du Limbe en Enfer, s'il estoit conuenable d'enuoyer au monde quelque mort, qui declarast aux viuans, la peine & les horribles tourmens des condamnez, sont
tous

rous poinçts scolastiques, desquels la decision appartient à l'entendement, comme ie prouueray en apres: & entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne quitrouble rât cete puissance, que fait l' excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté: mais l'ame d'Abrahâ demouroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation: au moyen dequoy ne se faut pas ébahir si ses raisons estoient meilleurs. Parquoy ie côclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres contraires, ils reçoient cõtent: mêt. Et pour cete cause ils appetent de demourer en certains lieux & fuient la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

L E X A M E N.

Comme est donnee à chacune différence d'esprit, la science qui luy respõd en particulier : en luy ostant celle qui luy est repugnant. & contraire.

C H A P. VIII.

Pour Ar-
chie Poete.



Est deus in
nobis, &c.
Ouid. de
fastis.

Tous les arts (dit Cice-
ron) sont constituez &
establiz souz certains
principes vniuersels,
lesquels se peuent aprendre, par
estude & trauail. Mais l'art de poë-
sie est en cela, tant particulier, que
si Dieu ou la nature ne font l'hom-
me poëte, on ne gaigne gueres de
luy enseigner par reigles & prece-
ptes, comme il doit faire des vers:
& pour cete cause il dit. *Ceterarũ
rerũ studia & doctrina & praceptis
& arte constant: Poeta natura ipsa
ualet & mentis viribus excitatur &
quasi*

DES ESPRITS. 115

quasi diuino quodam spiritu afflatur.

Les études & doctrine des autres choses gisent en preceptes & art: le Poete se sert de la nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de l'esprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raison en cela: car de fait ne se trouue science ny art inuenté en la republique, que l'homme puisse apprendre, luy defaillant l'esprit, combien qu'il traueille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes: au lieu que si dauanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyôs qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poesie, sans aucune difference: car si ce luy duquel le naturel y est propre, se met à composer des vers, il les fait avec grâde perfection: autrement, il est tousiours vn mauuais

L' E X A M E N

Poete. Estant d'oc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, à fin que chacun entende avec distinction (sachant deia son naturel) à quel art l'on peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'aquerent par le moyen de la memoire, sont celles qui s'ensuiuent, la Grammaire latine ou de quelque autre langue: la theorique de la Iurispudence ou du Droit: la Theologie positive: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'étendement sont telles, la Theologie scolastique: la theorique de Medecine: la Dialectique: la Philosophie naturelle & morale: la pratique de Iurispudence, que l'ó appelle Aduocacerie. De la bõne
imagina

imagination naissent & procedēt tous les arts & sciences qui consistent en figure , correspondance , harmonie & proportion: qui sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique & çauoir prescher. Quāt à la pratique de medecine , mathematiques, Astrologie, art militaire, gouuernemēt d'vne republique : quāt à peindre, tracer, escrire, lire : quāt à ce que nous voyons vn homme gracieux , affable , beau parleur, gentil & subtil: quant à tous les esprits, desleings & œures que font les ouriers, & quant à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmerueille , qui est de dicter à quatre escriuains ensemble , matieres diuerfes, de maniere qu'elles soiēt toutes bien ordonnees , nous ne pouuons en faire euidente demonstration, ny prouuer chacune chose à part , pource que ce

L' E X A M E N

ne seroit iamais fait : mais le faisant en trois ou quatre sciences, la mesme raison pourra seruir aux autres. Au catalogue des sciences que nous auons dit appartenir à la memoire , nous auons mis la langue Latine , & les autres que parlent toutes les nations du monde : ce que nul homme sage ne peut nier : car les langues ont esté inuentees par les hommes , à fin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, sans plus grand mystere, ny autres principes naturels : de s'estre les premiers inuenteurs assemblez, ie veux bien (comme dit Aristote) former les vocables & donner à chacun sa signification. De là vient vn si grand nombre d'iceux , & tant de manieres de parler, sans principe ny raison, de sorte que si l'homme n'a bonne memoire,

*Au x. liure
de l'inter-
pretation.*

moire, il luy est impossible les cō-
 prendre, par aucune autre puissan-
 ce. Et quāt à ce que l'imagination
 & l'entendement ne font propres
 pour apprendre les langues & ma-
 nieres de parler, l'enfance le prou-
 ue clairement, qui est l'âge auquel
 l'homme est le plus de proueu de
 ces deux puïssances: & neātmoins
 Aristote dit que les enfans apren-
 nent mieux quelque langue que *En l: 30*
 soit, que les hommes faits, bien *sect. p 106*
 qu'ils soyent plus raisonnables, &
 qu'ils ayēt meilleur entédemēt. Et
 sans que personne nous le die, l'ex-
 perience nous le montre claire-
 ment: car nous voyons que si vn
 Bizcain de trente ou quarāte ans,
 vient demourer à Castille, il n'a-
 prend iamais le naturel language:
 mais s'il est ieune hōme, en deux
 ou trois ans, il semble natī de To-
 lede. Autant en est de la langue La-

L' E X A M E N

tine & de toutes les autres du monde : car ceste mesme raison sert en tous lieux. Veudonc qu'en l'âge auquel regne le plus, la memoire, (& moins sert l'entendement & l'imagination) l'on apprend mieux les langues, que quand il y a faute de memoire (estant l'entendement en vigueur) il est certain qu'elles s'aquierēt par la memoire, & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistēt en discours ny raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir : & pourtant est necessaire ouyr d'un autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire: au moyen dequoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet : pource qu'il ne peut entendre d'un autre, la prononciation des mots, ny la signification q̄ les inuenteurs leur ont

*Au 4. liure
de l'histoire
des animaux,
cha-
pit. 9.*

ont donné. Que les langues soyēt inuentees au plaisir & volôté des hommes, se prouue claiemēt, par ce qu'en toutes, se peuuent enseigner les sciences, & en chacune se peut dire & declarer ce que l'autre veut entendre. Parquoy ne se trouuera pas vn des graues auteurs, qui ait esté chercher vne lāgue estrangere, pour donner à entendre les cōceptions: ains les Grecs ont escrit en Grec: les Romains, en Latin: les Hebrieux, en Hebrieu: & les Mores en Arabic: & ainsi ay-ie *Pourquoy* escrit en Hespagnol, pource que *l'Auteur a* ie scay mieux ceste langue q̄ nulle *escrit en* autre. Les Romains comme sei- *Hespagnol* gneurs du monde, voyās leur estre necessaire auoir vne langue cōmune, au moyen de laquelle, toutes nations peussent cōmuniquer ensemble: & eux mesmes ouyr & entendre ceux qui viendroyent vers eux,

L' E X A M E N

eux, leur demander iustice, & choses cōcernant leur gouuernemēt, commāderēt d'ouuir escoles par tous les endroits de leur empire, en laquelle l'on enseignast la langue Latine : à raison dequoy elle ha duré iusques auourd'huy. Il est certain que la theologie scolastique appartient à l'entendement, attendu que les œuures de ceste puisſāce, sont, Distinguer, inferer, raisonner, iuger & elire, pource que rien ne se fait en ceste faculté, que ne soit douter, par inconueniens : respondre, par distinction, & contre la responce interer ce qu'en bonne consequence se peut recueillir : & retourner respondre iusqu'à tant q̄ l'entendement s'apaise & soit content. Mais la plus grande preue qui se puisse faire sur ce poinct, est de dōner à entendre, avec cōbien grande difficulté
s'assēm

s'affemble la lāgue Latine avec la theologie scolastique:& cōme ordinairement on ne voit aduenir, qu'vn homme soit ensemble bon Latin & profond scolastique. Duquel effect se sont emerueillez certains curieux (qui s'y sont rencontrés) lesquels en ont voulu trouuer la cause & raison , & ont veu que comme ainsi soit que la theologie scolastique est escrite en langue plaine & cōmunc, & que les bons Latins prestent volōtiers l'oreille au stile elegant de Ciceron , ils ne sepeuent accommoder à icelle. Ce pourroit bien là estre la cause aux Latins , pourquoy forçant l'ouye (par l'vſage) leur mal receoit remede: mais à parler à la verité, c'est plustost douleur du chef, que mal de l'ouye. Ceux qui sont bons Latins , ont cōſequentment vne grāde memoire: car autrement ils

L' E X A M E N

ils ne pourroyent deuenir si excellens, en vne langue, qui n'est à eux propre. Et pource que la grande & heureuse memoire est cōme contraire au grand & haut entendement, en va suiet, elle l'abaisse & deprime aucunemēt. Et de là viēt que celuy qui n'a tant bon & haut entendement (qui est la puissance à laquelle apartiēt, distinguer, conclure, raisonner, iuger & elire) n'a quiet le parfait poinct de la theologie scolastique. Quiconque ne se contentera de ceste raison, lise S. Thomas, l'Escot, Durād & Caetan (qui sont les premiers & principaux de ceste faculté,) & il trouuera grādes subtilitez en leurs œures, dites & escrites en gros & cōmun Latin. Dequoy n'y a autre raison, sinō q̄ ces graues auteurs ont eu, des leur enfance, fort pauvre memoire, pour estre excellens
en

en langue Latine. Mais estans venus à la Dialectique, Meraphyfique, & Theologie scolastique, ils ont obtenu la cognoissance telle que nous voyons, pource qu'ils auoyent vn grand entendement. l'ay cogneu vn Theologien scolastique, (& plusieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel estant le premier en ceste faculté, ne parloit tant s'en faut elegammét, que mesmes en lisant, ses disciples notoient qu'il parloit grossieremét Latin: au moyen dequoy, ils luy cõseillerent, cõme gens qui ignoroient ceste doctrine, de laisser aucunesfois l'estude de la Theologie scolastique, pour employer secretemét quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoissant que ce cõseil luy estoit baillé, par ses bons amis, il tascha de remedier à ce defaut non seulement en secret,

L * E X A M E N

secret, mais aussi en public : car a-
cheuât de lire la matiere de la Tri-
nité (ou comme le Verbe diuin a
peu prendre chair humaine) il en-
troit pour ouyr vne leçon en La-
tin : mais c'est vne chose notable
qu'en long temps qu'il fit ainsi, il
n'aprint nõ seulement aucune cho-
se de nouueau, mais par ce moyẽ il
vint à perdre le Latin cõmũ qu'il
sçauoit au parauant, à raison de-
quoy force luy fut lire en sa lãgue
maternelle. Et comme le pape Pie
quatriesme demanda quels theo-
logiẽs estoient au Cõcile de Trẽte,
pour les plus signalez, on luy dist
qu'il y auoit vn singulier Theolo-
gien Hespagnol, duquella resolu-
tion, argumens, respõces & distin-
ctions estoient dignes d'admira-
tion. Et le Pape desirãt voir & co-
gnoistre vn hõme tant signalé, il
luy mãda qu'il vint à Rome, pour
luy

luy ſçauoir dōner raiſon de ce qui ſ'eſtoit paſſé au concile: & quand il fut à Rome, le Pape luy fit beaucoup de faueurs, l'enuoya querir & le prenant par la main, le mena en ſe promenant, iuſques au chateau S. Ange: & luy deuifa en Latin fort elegant, de certains baſtimens, qu'il y faiſoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demanda ſon aduis. A quoy il reſpōdit avec telle peine & ſi confuſément (pource qu'il ne ſçauoit parler Latin) q̄ l'embaffadeur d'Heſpagne (qui eſtoit lors don Loys de Requeſenes grand cōmendeur de Caſtille) vint luy faire honneur avec ſon Latin, pour distraire le Pape à autre matiere differēte. En fin le Pape diſt à ceux de ſa chambre, qu'il n'eſtoit poſſible qu'un hōme entendant ſi peu Latin, fuſt ſi ſçauant en theologie que l'on diſoit.

L' E X A M E N

Mais cōme il l'esprouua en ceste lāgue (qui est œuure de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il l'eust fondé en choses concernans l'entendement, il luy eust dit & amené cōsiderations diuines. Nous auons mis du commencement , la poesie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imaginatiō, non point d'auanture, ny par faute de cōsideratiō : mais pour donner à entendre , cōbien sont éloignez d'entendement ceux qui ont bōne veine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerōs nous, qu'il y a telle difficulté & encores plus grande, sans comparaison , entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine avec la theologie scolastique. Cest art est tant contraire à l'entendemēt, q̄ par la mēme raison qu'aucun se
rendra

rēdra excellēt en la poēsie, il peut
 donner congé à toutes les sciēces
 qui appartiennent à ceste puissan-
 ce : & mesmes à la langue Latine,
 pour la contrariété qui est entre la
 bōne imagination & la bōne me-
 moire. Aristote n'a point trouué
 la raison du premier: mais cōfirme *En la 30.*
 mon opiniō, par vne experiēce, di- *sect. probl.*
 sant. *Marcus cuius Syracusanus poe-*
ta erat praestantior, dum mente alie-
naretur. C'est à dire, Marc de Siracuse
 estoit meilleur Poete, quād il
 estoit hors du sens : & c'est pour-
 quoy la différēce de l'imaginatiō
 (à laquelle appartient la poēsie) est
 celle qui requiert trois degrez de
 chaleur : & ceste chaleur si grāde,
 comme nous auōs dit autre part,
 fait perdre du tout, l'entendemēt.
 Ainsi la noté le mesme Aristote:
 car il dit que Marc de Siracuse se
 venant à moderer auoit meilleur

L' E X A M E N

entédemét: mais qu'il ne cōpofoit pas fi biẽ, pour le defaut de la chaleur, par laquelle ceste difference d'imagination vient à exercer fon œuure. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il ha monſtré voulant eſcrire en vers les faits heroïques de fon conſulat, & l'heureuſe naiſſance de Rome, en ce qu'el le auoit eſté par luy gouuérnee: car il dit ainſi,

O fortunatã natã, me cõſule, Romã!

Et pource que Iuuenal n'entédoit pas, que la ſcience de Poëſie eſtoit contraire à vn homme de ſi bon eſprit que Cicero, il le taxe en ſes ſatyres, & dit: Si tu euſſes dit & prononcé tes Philippiques, contre Marc Antoine, au ton de ce vers tã mal raborté, il ne t'eufſt pas couſté la vie. Platon a dit que la poëſie n'eſtoit ſcience humaine, mais reuelatiõ diuine, pource que
les

*An. ſophi-
ſte.*

les Poëtes n'estas hors d'eux mesmes & plains de Dieu, ne peuuent composer ny dire chose qui soit excellëte. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement, ne peut faire des vers: mais Aristote le repréd disant que l'art de poësie n'est pas ^{En la 30.} habilité humaine, mais reuelatiõ ^{sect. probl.} diuine: & auouë que l'homme d'e-^{r.} sprit, & qui est en son bon & libre iugement, ne peut estre Poëte. La raison est que là où il y a beaucoup d'esprit, il est force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartient l'art de composer: ce qui peut estre demonstré plus clairement, sachant que depuis que Socrates eut appris l'art poetique, il ne peut avec tous ces preceptes & reigles, faire vn vers: & neantmoins il fut iugé, par l'oracle d'Apollon, le plus sage homme du monde.

L' E X A M E N

Ainsi dōc ie tiens pour chose certaine & manifeste q̄ le ieune homme lequel a bonne veine, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui y est necessaire, sans grande consideration, ne scait ordinairement avec eminence la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie scolastique, ny les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et ainsi le voyons nous par experience: car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à aprēdre par cœur, il ne le sçaura en deux ny trois iours: mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour presenter quelque comedie, il retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux là se gastent à lire les liures de cheualeries, Roland, Boscan, Diane de Monte-maior &

& autres semblables, pource que toutes ces œuvres là appartiennēt à l'imagination. Et puis que dirōs nous du chant, & des musiciens, desquels l'esprit est fort mal propre au Latin, & à toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire? Autant en est du toucher des instrumens & de tout genre de musique. Par ces trois exemples que nous auōs tiré du Latin, de la theologie scolastique & de la poesie, nous entendrons que ceste doctrine est veritable: & que nous auons bien fait la diuisiō susdite, cōbien que nous ne fassions preuue particuliere des autres arts & sciences. L'écriture découure pareillement l'imagination: & par ainsi voit on peu d'hommes de grand entendement qui escriuent bien: dequoy i'ay noté plusieurs exemples: & specialle-

L' E X A M E N

ment i'ay cogneu vn theologien
scolastique fort sçauant, lequel fa-
ché de voir la mauuaise lettre qu'il
faisoit, n'osoit escrire aucunes
missiues à personne, ny respondre
à celles qu'on luy enuoioit, tant
qu'il delibera faire venir secrette-
mēt vn maistre en sa maison, pour
luy enseigner aucunemēt à mieux
escrire qu'il ne faisoit. Mais ayant
trauaillé plusieurs iours en cela, il
perdit son temps, pource qu'il n'y
fit aucun profit: & pourtant il lais-
sa là tout: & le maistre qui l'ensei-
gnoit fut ébahy de voir vn hom-
me si sçauant en sa faculté, tant in-
habile à l'écriture. Mais quant à
moy qui sçay bien que la bonne
écriture depend de l'œuure de l'i-
magination, j'ay prins cela pour
vn effect naturel. Si si quelqu'vn
le veut voir & noter, considere les
estudians qui gangnent leur vie
aux

aux vniuersitez à escrire & copier papiers, en bonne lettre, & l'on trouuera qu'ils sçauēt peu de Grammaire, peu de Dialectique & peu de Philosophie: & s'ils estudient en Medecine ou en Theologie, ils n'y sont iamais profonds. Parquoy le ieune homme lequel avec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bõ traict, n'est propre à aucun genre de lettres: mais doit estre mis avec vn bon Paintre, pour faciliter son naturel, par le moyen de l'art. Lire bien & facile mēt découure aussi vne espece d'imagination: & si est ce chote fort notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le tēps, à l'estude des lettres, mais faire seulement qu'il gangne sa vie, à lire des proces. Il y a en cela vne chose digne de noter: c'est que la difference de

L' E X A M E N

L'imagination, qui rend les hōmes gracieux, affables, & beaux parleurs, est contraire à celle, qui est necessaire à l'homme pour lire facilement: & ainsi nul ayant ceste grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir iouer à la prime, & enuyer faussement & au vray, vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le point de son contraire, & sçauoir bien descarter, est œuure appartenant à l'imagination. Autant en est de iouer au cēt, & à la trionfe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre nō seulement ceste difference d'esprit, mais aussi découure toutes les vertuz & vices de l'homme, pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu, occasions par lesquelles l'hōme demonstre ce qu'il feroit aussi bien

bien en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des Eschers est vne des choses qui découure le plus l'imagination : & pour ceste cause celuy qui entend fort biẽ ce ieu, est en danger d'estre mal propre aux sciences qui appartiennẽt à l'entendement & memoire : si n'estoit qu'il eust deux ou trois puiffances assemblees, cõme nous l'auons deia noté. Et si vn certain Theologien scolastique que j'ay cogneu fort sçauãt, eust aquis ceste doctrine, il eust eu resolution d'vne chose, de laquelle il doutoit. Cestuy iouoit souuent avec vn sien domestique, & perdant il luy disoit, Qu'est cecy? tu ne sçais ny Latin, ny Dialectique, ny Theologie (combien que tu y ayes estu dié) & tu me gangnes, nonobstãr que ie fois plain de l'Escor & de S. Thomas. Est-il possible q̃ tu ayes meilleur

L' E X A M E N

meilleur esprit que moy? ie pense
que le diable te reuelle ce ieu, &
ne le puis croire autrement. Tout
le mystere qui estoit en cela est q
le maistre auoit grand entende-
ment, par le moyen duquel il par-
uenoit aux subtilitez de l'Escot &
de S. Thomas & estoit de prouueu
de la difference d'imagination, par
laquelle on ioue aux eschets: mais
le ieune hôme auoit mauuais en-
tendement & memoire, & l'ima-
gination fort grande. Les estudiás
qui ont leurs liures bien dressez &
arrágés en leur estude (estát chacu
ne chose en son lieu ppre) ont vne
certaine difference d'imaginatió
fort contraire à l'entendement &
memoire. Les hommes propres,
mistes, nets & gentils, qui vont
chercher les poils de la cappe, &
qui sont fachez des rides & plis
d'vn accoustrement, sont d'vn
meisme

L'habillement du corps d'une

mesme esprit : ce qui procede certainement de l'imagination : car si vn hōme ne sçauoit faire des vers, & qu'il y fust mal propre, si dauant il deuiet amoureux, Aristote dit qu'il se fait bō Poète : pource l'amour échaufe & deseiche le cerueau, qui sont les qualitez de l'imagination. Luuenal note que l'indignatiō en fait de mesme, qui est vne passion laquelle pareillement eschaufe le cerueau.

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire.

Si nature ne veut, l'indigné fait le vers.

Les beaux parleurs, plaisans, & qui sçauent donner vn bon trait, ont aussi vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Et pour ceste cause ils ne sont iamais bons Grammai

L' E X A M E N

Grāmairiés, Dialecticiens, Theologiens scolastiques, Medecins ny Legistes. Ceux qui sont subtils, fins & rusez en tout ce qu'ils entreprenēt: pronts à parler & respōdre à propos, sont propres pour seruir au palais, pour solliciter, & manier les affaires des marchands, & mēmes pour acheter & vendre: mais ils ne sont pas bōs aux lettres. En cecy le vulgaire se trompe grandemēt de penser que ceux qui sont ainsi adroits & subtils à toutes choses, seroient propres à l'estude des lettres s'ils y estoient mis: car, de fait, il n'y a aucun esprit, qui soit plus contraire & repugnant aux sciences, que de ceux là. Les ieunes hōmes qui tardent beaucoup à parler, ont en la langue & au cerueau beaucoup d'humidité: & quand elle est consommee par laps de temps, ils deuiennent

uiennent fort eloquents, & grâds
 parleurs, à cause de la grande me-
 moire qu'ils ont, depuis que ceste
 humidité se vient à moderer : ce
 que nous sçauons estre autrefois
 aduenü à ce grand Orateur De-
 mosthene, duquel nous auons dit
 que Ciceron s'estoit émerueillé,
 sachât que de ieunesse il auoit esté
 fort rude à parler, & qu'à ceste heu-
 re là il estoit deuenü si eloquent.
 Les ieunes hommes aussi qui ont
 bonne voix, & qui fredonnent de
 leur gorge, sont fort ineptes &
 mal propres à toutes les sciences,
 pource qu'ils sont froids & humi-
 des: lesquelles deux qualitez, io in-
 tes ensemble, sont perdre la partie
 raisonnable. Les estudians qui re-
 citét leur leçon ny plus ny moins
 que le maistré la leur a faite, de-
 monstrent bien qu'ils ont bonne
 memoire : mais l'entendement le
 doit

L' E X A M E N

doit bien payer, lequel ils n'ont pas bon. Aucuns Problemes & doutes se presentent en ceste doctrine. La respõce ausquels, pourra par auanture mieux seruir, pour entendre estre veritable ce que nous auons dit. Pour le premier, on peut demander d'où vient que les bons Latins sont plus arrogãs & presomptueux, en leur sçauoir que ne sont les hõmes fort doctes au genre de lettres qui appartiennent à l'entendement : de maniere que pour entendre que c'est du Grammairié, on peut dire en cete maniere, *Grammaticus ipsa arrogantia est.* Le Grammairié n'est autre chose que la mesme arrogã-

ce. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant contraire à l'esprit des Hespagnols, & tãt propre & naturelle aux François, Italiens, Alemãs, Anglois & à tous les

L'Esprit
des Hespã-
gnols repu-
gnant à la
langue La-
tine.

les autres qui habitent vers le septentrion: cōme l'on voit par leurs œuvres: car voyans vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'auteur d'iceluy est. estrangier, & si nous en voions vn autre en langage barbare & mauvais Latin, nous cognoissons qu'il ha esté fait par vn Hespagnol. Pour le troisieme, cōme les choses qui se disent & escriuent en langue Latine, sonnent mieux, font plus agreables & ont plus d'elegance, qu'en quelque autre langue, tant bonne soit elle; ayant dit autrefois que toutes les langues dépendent de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuētees, sans aucun fondement naturel. Pour le quatriesme, comment se peut faire, qu'estans toutes les sciences qui appartiennent à l'entendement, écrites en Latin, ceux

L' E X A M E N

qui font depourueuz de memoire, les peuuent lire & estudier dedans les liures, veu que par cete raison, la langue Latine leur est repugnan te. On peut respondre au premier, que pour cognoistre si vn homme est depourueu d'entendement, ne se trouue plus certain signe, que de le voir, hautain, presomptueux, enflé, ambicieux, poignâr, & plain de ceremonies. La raison de cela est, que tout cela est œuure d'vne differéce ou maniere d'imagina tion, qui ne demâde pas plus d'vn degré de chaleur, avec lequel com patit aisement vne grande humi dité, qui demande la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la resouldre. Au contraire, l'hom me qui est naturellemēt humble, qui ne fait cas de foy, ny de ses be songnes, qui ne se vante ny ne se loue, mais se fache des louanges que les

que les autres luy dōnent & qui est ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonstre certainement & par vn indice infalible, qu'il est pourueu d'vn entendemēt merueilleux, & qu'il a peu d'imaginatiō & memoire. l'ay dit naturelle-
 mēt hūble : car s'il l'est avec artifice, ce signe la n'est pas certain, c'est *On trouue qui s'humilie malicieusement :*
 pourquoy l'ō voit, que cōme ainsi soit que les grammeriens sont de *duquel l'interieur est plain de tromperie.*
 grāde memoire, & assemblent l'imagination avec cete difference, par consequent ils sont de prou-
 ueuz d'entendement, & tels que *Eccles. chap. 19.*
 dit le prouerbe, Que le grammerien n'est autre chose qu'vne pure arrogance. Quant au second, on peut respondre, que Galen recherchant l'esprit des hommes, par le temperament de la region, en laquelle ils habitēt, dit que ceux qui demourent au deilus de septen-
Amis. que les mœurs de l'esprit. chap. 9.

L' E X A M E N

trion, ont tous faute d'entēdemēt:
& ceux qui font situez entre le Se
ptentriō & la zone torride ou bru
lante, font fort prudens & adui
sez: laquelle situation respōnd iu
stement à nostre pays d'Espagne,
qui n'est pas si froid que le Nort,
ny si chaud que la zone torride du
milieu. Aristote est de cete opiniō,
quand il demande pourquoy ceux
qui habitent en pays fort froids,
n'ont pas tant bon entendement
que ceux qui naissent en regions
plus chaudes? En la respōce il trai
te fort mal les Flamans, Alemans,
Anglois & ceux de ces regions là,
disant que leur esprit ressemble à
celuy des yurongnes: à raison de
quoy, ils ne peuvent sçauoir la na
ture des choses. Dequoy est cause
la grande humidité qu'ils ont au
cerueau, & es autres parties du
corps: ce que demōstre la blâcheur
du vi

*En la 14.
sect. pro
ble. 15.*

du visage & la couleur iaune des cheueux: car c'est merueille, quād on voit vn Aleinā chauceils sont tous grands, à cause de la grande humidité qui est en eux, qui leur fait dilater les membres. Ce qui se trouue tout au contraire, aux Hespagnols, qui sont vn peu basanez avec le poil noir, de moyenne stature, & la plus part, chauues: qui est vne disposition que Galen dit venir du cerueau qui est chaud & sec. *Au liure de l'art me dec. chap.* Ce qu'estāt vray, il est force, qu'ils ^{14. & 15.} ayent mauuaise memoire & grand entendement: au cōtraire des Alemans, qui ont grande memoire & peu d'entendement. Au moyē de quoy les vns ne peuēt sçauoir Latin, & les autres l'apprennent facilement. La raison que dōne Aristote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au dessouz du Septentrion, est, Que

L' E X A M E N

la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre: au moyé de quoy ceux là ont vne grande humidité & chaleur, qui fait qu'ils sont prouuez d'vne grande memoire, pour les langues, & d'vne bonne imagination, pour faire orloges, trouuer les moyens d'aller souz l'eau, forger machines & œures de grand esprit, que les Hespagnols ne peuvent faire, pour estre priuez d'imagination: mais s'ils sont mis sur les pointcs de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Hespagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses, en ses termes barbares, que ne fera pas vn estrangier en son beau Latin, lequel hors mis l'elegance & netteté du parler ne dit chose qui soit excelléte.

Galen

Galen dit, pour aprobaton de ce- ^{Au liure,}
 ste doctrine, *In Scythijs, vnus vir fa-* ^{Que les}
ctus est philosophus: Athenis autem ^{mœurs de}
multi tales. C'est à dire, En Scithie ^{l'esprit. cha}
 p. 10.

prouince Septentrionale, par mer-
 ueille est fort y vn homme philo-
 sophe, & en Athenestous naissent
 tels. Mais combien que ces Septé-
 trionaux ne soyent nez à la philo-
 sophie, ny aux autres sciences que
 nous auôs dit, les Mathematiques
 & l'Astrologie leur sont conuen-
 ables, pource qu'ils ont bonne ima-
 gination. La responce au troisié-
 me probleme depend d'vne que-
 stion fort celebre qui est entre Pla-
 ton & Aristote. L'vn dit se trouuer *In Cratic.*
 noms propres, qui naturellement
 signifient les choses, & qu'il faut
 vn grand esprit pour les trouuer:
 qui est vne opinion que la sainte
 escriture fauorise, disant qu'Adam
 imposito nom propre & conue-

L' E X A M E N

nable à toutes les choses que Dieu
*Au liure 1. de l'inter-
pre. chap 2.* auoit mis deuant luy : mais Ari-
stote ne veut pas accorder qu'il y
ait, en aucune langue, nom ny ma-
niere de parler qui signifie natu-
rellement la chose, pource que
tous les termes & noms sont in-
uentez à l'appetit & volonté des
hommes. Et ainsi voit on par ex-
perience que le vin ha plus de soix-
ante noms & le pain autant (vn,
en chacune langue) & ne peut on
dire lequel est le propre, naturel,
& cōuenable, pource que tous les
hommes du monde en vseroient.
Ce neantmoins l'opinion de Pla-
ton est plus veritable : car, posé le
cas que les premiers inuenteurs
des vocables & termes, les ayent
forgez à leur plaisir, ils ont eu,
neantmoins, vne volonté raison-
nable, communiquee à l'ouye, à la
nature de la chose, & à la grace de
la

la prononciation , ne faifans les mots courts ny longs : autrement n'eust esté neceffaire mōſtrer vne laideur de la bouche , au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardât autres conditions que doit auoir la langue , pour eſtre elegante & non barbare. De ceſte opinion de Platon fut vn cheualier Heſpagnol, qui prenoit tout ſon plaifir à eſcrire liures de cheualeries, pour ce qu'il eſtoit proueu d'vne certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fiſtions & menſonges. On dit de ceſtuy là qu'introduifant en ſes œures vn geāt furieux, il demouralōg temps à imaginer vn nom, qui fuſt du tout correſpondant à ſon audace : & iamais ne le peut trouuer ; iuſqu'à ce que iouant vn iour, aux cartes , en la maiſon d'vn

L' E X A M E N

sien amy, il ouit dire au maistre de la maison ces mots, *O là mochacho traquitantos à esta mesa* : c'est à dire, O garçon apporte icy desiettons ou marques pour mettre en ieu. Incontinent il trouua ce mot, *traquitantos* de bonne grace, & le sentit bien sonner à ces oreilles: & sans regarder dauantage, il se leua, disant. Messieurs, ie ne iouë plus, car il y a long temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geât furieux que i'introduy en certaines fictions que ie compose: & ie ne l'ay peu encores trouuer iusques à ceste heure, que ie suis venu en ceste maison, où ie reçoÿ tousiours quelque plaisir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoyët la curiosité de ce cheualier, & par ce moyé ont trouué vn langage bien sonnant aux oreilles. Parquoy ne se
faut

faut pas ébahir si les choses qui se disent & escriuent en Latin sonnent tant bien, & aux autres langues, si mal : pource que les premiers inuêteurs d'icelles ont esté barbares. L'ay esté cōtraint de mettre le dernier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y sont trôpez, veu que la solution en est fort aisée : car ceux là qui ont grād entendemēt, ne sont pas du tout priuez de memoire : pource que n'en ayāt point du tout, l'entendemēt ne pourroit iamais discourir ny raisonner, d'autāt que ceste puissance est celle, qui ha la matiere & les fantasies, sur lesquelles se fondēt les cōsideratiōs : mais pource qu'elle est remise ou lasche de trois degrez de perfection qui se peuuent aquerir en la langue Latine, qui sont, l'entendre, l'escrite & le bien parler, elle ne peut passer la premiere,
 si ce

L'EXAMEN

si ce n'est mal & grossièrement.

Comme il est prouvé que l'éloquence & netteté de parler, ne peut être aux hommes de grand entendement.

CHAP. IX.



LE vulgaire pense & se persuade, que l'homme est fort sage & prudent, quand il l'entend parler avec vne grande eloquence, & ornement de langage, avec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodés à propos, en la matière qu'il traite: ce qui vient d'une cōiunction qui se fait de la memoire avec l'imagination, au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resoudre l'humidité du cerveau, & sert à eleuer les figures & les faire soudre: au moyen dequoy se decouurent plusieurs cōceptions

Cicéron dit que l'honneur d'homme est d'auoir l'esprit propre à l'éloquence.

ceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entendement se trouve en ceste assemblée, pource que nous auons deia dit & prouué vne autre fois, que ceste puissance abomine grandement la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. Que si les Atheniés eussent eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas tant émerueillez de voir vn homme si sage que Socrate, qui ne sca-
 voit parler, de maniere que ceux
 qui entendoient parler de sa gran-
 de sagesse, disoyent que ses paroles & sentences ressembloyent à
 certaines caisses de matiere rude
 & mal polie par dehors, qui auoyent au dedás besongnes riches & peintures dignes d'admiration. En la mesme ignorance ont esté ceux lesquels voulans donner raison del'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirét que expressément,

à fin

*Platon le
 cōte au dia-
 logue de la
 science, &
 au bāquet.*

L' E X A M E N

à fin que ses œuvres eussent plus grâde autorité, il ha escrit sans ornement de langage & belles phrases de parler. Et si nous considerôs

*Cicéron
louant l'e-
loquēce de
Platon dit,
que si Iupi-
ter eust vou-
lu parler
en Grec, il
eust parlé
comme Pla-
ton. De cla-
ris orator.*

pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefueté de laquelle il escrit, l'obscurité de ses raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerons que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuvres d'Hippocrate, voyôs nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il ha à dire, pour emplir ceux qui sont vuides de doctrine? Que diray- ie plus: sinon que voulant raconter à Damagete son amy, cōme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, avec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il

qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de son royaume, (ayant surce plusieurs demãdes & responces) il dist ainsi, *Persarum rex accersuit, ignarus quòd apud me maior est sapientia ratio quàm auri.* Vale. C'est à dire, Le Roy des Perfes m'a mandé, ne sçachât que i'estime plus la sagesse que l'or. Si ceste matiere fust tombee entre les mains d'un Erasme ou de quelque autre de bõne imaginatiõ & memoire cõme luy, il en eust emply plus d'une main de papier d'escri-ture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de ceste doctrine, par l'esprit naturel de S. Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entendement & de peu de memoire, & qu'il ne pouvoit, par ses forces, sçauoir les langues, ny les parler avec ornement & elegance, s'il n'eust dist ainsi:

Nihil

L' E X A M E N

2. Cor. cha- *Nihil me minus fecisse à magnis A*
 pit. 11. *postolis existimo : nam imperitus*
sum sermone, s. d non scientia. C'est à
 dire, Je cōfesse que ie ne sçay par-
 ler, toutesfois en sçauoir & sciēce,
 personne des Apostres ne me sur-
 passe. Ceste difference & maniere
 d'esprit estoit fort propre à la pu-
 blication de l'Euangile, & n'eust
 esté possible en choisir vne meil-
 leure : car en ceste charge n'estoit
 pas conuenable d'estre eloquent,
 ny se seruir d'vn ornement de lan-
 guage: attendu que la force des o-
 rateurs de ce tēps là se découuroit,
 à faire entendre au peuple les cho-
 ses fausses pour vraies, & luy per-
 suader par les preceptes de leur
 art, le cōtraire de ce qu'il receuoit
 pour bon & profitable: qu'ils sou-
 stenoient mesmes qu'il valloit
 mieux estre pauure que riche: ma-
 lade, que sain : ignorant que sça-
 uant,

uant, & autres choses qui estoient manifestement contre l'opinion du vulgaire: & pour ceste cause les Hebreux les appelloyēt *Genanin*, qui signifie trompeurs. Caton le vieil fut de ce mesme aduis, & trouua qu'il estoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome: veu que les forces de l'empire Romain estoient fondées sur les armes, & que ceux cy commançoient deia à persuader qu'il estoit bon que la ieunesse Romaine les laissast, pour s'adonner à ce genre de science: & ainsi en brief il les fit chasser de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defendue. Dauantage si Dieu eust trouué vn prescheur eloquent, qui fust entré en Athenes ou dedans Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié en Hierusalem vn homme qui estoit

L' E X A M E N

vray Dieu , & qu'il est mort de sa propre & agreable volonté , pour racheter les pecheurs : qu'il est resuscité le troisieme iour , & qu'il est monté au ciel où il est maintenant , qu'eussent pensé les auditeurs de ce theme , sinon quelque folie & vanité telle que les orateurs ont coustume de mettre en auant par la force de leur art? Et pour ceste cause saint Paul a dit,

1. Cor. ch. 1. *Non enim misit me Christus baptizare sed euangelizare , non in sapientia verbi, ut non euacuetur crux Christi.* C'est à dire , Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé pour baptiser , mais pour prescher , non par l'art oratoire , à fin que le peuple ne pensast que la croix de Christ fust quelque vanité, de celles que les orateurs ont coustume de persuader. L'esprit de saint Paul estoit propre à ce ministere; car il auoit grand

grand entendement pour soustenir & prouuer aux sinaguogues & aux Gentils que Iesus Christ estoit le Messie promis en la loy: & que il n'en falloit attendre vn autre: ce neantmoins il estoit de peu de memoire: à raison dequoy il ne pouuoit parler avec ornement de parolles douces & miellees: aussi la publication del'euangile auoit besoin d'vn tel ministre. Ie ne veux pas dire pourtant que saint Paul n'eust le don des langues: car il parloit en routes aussi bien qu'en la sienne: i'entens aussi peu, que pour defendre le nom de Christ, les forces de son grand entendement fussent suffisantes, sans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite: ie veux dire seulement que les dons supernaturels œurent & produisent meil-

L'EXAMEN

leurs effectz en vne bonne nature , qu'en vn homme de soy-mesme tardif & ignorant. A quoy fait ce que dit saint Hierosme en son proeme sur Esaie & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayât qu'un S. Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaie, l'un propose les choses qu'il escrit, avec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respōd à ce doute que le S. Esprit s'accōmode à la maniere naturelle de proceder de chacū prophete , sans changer leur naturel & leur enseigner le langage par lequel ils doiuent publier la prophetie. Et partāt faut sçauoir qu'Esaie estoit vn cheuallier illustre nourry en la court & cité de Hierusalem: & pour ceste cause il parloit avec elegance & ornement.

Mais

Mais Hieremie estoit né & auoit esté nourry en vn vilage de Hierusalem, qui s'appelloit Anathothites, au moyen dequoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler: & neâtmoins le S. Esprit s'est bien voulu seruir de son stile en la prophetie qu'il luy a communicue. L'on en peut dire autant des Epistres de S. Paul, auquel le S. Esprit assistoit, en les escriuant, à fin qu'il ne peust errer: ce neantmoins S. Paul parloit son naturel langage, propre & accommodé à la doctrine qu'il escriuoit, pour ce q̄ la verité de la theologie scolastique abhorre l'abondance de parolles. A la Theologie positive se ioint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du langage, pour ce que ceste faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'un amas de dictz &

Bien que

l'Epistre

aux He-

brieux soit

de S. Paul,

plusieurs

ont voulu

dire, à cau-

se du stile de

uers, qu'il

ne pouoit

faire que

l'Esprit

pour here-

tique.

L' E X A M E N

sentées Catholiques, prises des S. Docteurs & del'escriture sainte, & gardées en ceste puissance, comme fait vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres auteurs Latins qu'il lit: lequel cognoissant l'occasion de les alleguer, met en auant quelque chose de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il monstre aux auditeurs son sçauoir & erudition. Ceux là qui ont ensemble l'imagination avec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui ha esté dit & escrit en leur faculté, le sçauent bien mettre en auant, quand l'occasion se presente, avec vn grand ornemét de parolles & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences, est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent
cette

ceste doctrine, qu'ils sont fort profonds, & hauts: mais quand ils viennent à fonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils découvrent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient sçavoir la verité des choses des leur racine) ne se peut ioindre à l'ornement du langage & abondance de paroles. De ceux là l'écriture sainte parle en ceste maniere, *Vbi verba sunt plurima, ibi frequenter egestas.* ^{Proverbes.} comme voulant dire, L'homme ¹⁴ ayant beaucoup de paroles est volontiers deproueu d'entendement & de prudence. Ceux qui sont prouueuz de l'imaginatio & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretation de la sainte écriture, leur semblant aduis q̄ pour sçavoir beaucoup d'Hebreu, beaucoup de Grec & de La-

L' E X A M E N

tin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray sens de la lettre: & de fait, ils se perdent : premierement pource que les vocables de la sainte escriture & les manieres de parler d'icelle, ont plusieurs autres significations que celles que sçauoit Cicerō: & puis, pource que telles gens ont faute d'entendement (qui est la puissance qui verifie si vn esprit est Catholique ou depraué) elle peut élire, par la grace supernaturelle, de deux ou trois sens de lettre, celuy qui est le plus veritable & Catholique. Platon dit que les trôperies & deceptiōs n'auient iamais es choses diffeubles & fort differentes, si non lors que plusieurs se presentent qui ont grâde similitude entre elles: car si nous mettons deuant vn clair voyant vn peu de sel de sucre, de farine & de chaux viue,

ue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du gouſt, ſi avec les yeux il penſoit remarquer & cognoiſtre chacune de ces choſes ? diſant, C'eſt là du ſel: c'eſt là du ſucre: voila de la farine: voila de la chaux: ie ne fay pas doute qu'il ne ſe trôpaſt, pour la grâde ſimilitude que toutes ces choſes ont enſemble. Mais s'il voioit vn môceau de Bled, vn autre d'auoyne, vn autre de paille, vn autre de terre, & vn autre de pierre, il eſt certain qu'il ne ſe trôperoit iamais à remarquer chacune choſe, encores qu'il ne viſt gueres, pource q̄ chacune de ces choſes eſt de tant diuerſe maniere & figure. Nous voyons tous les iours la meſme choſe aduenir au ſens que les Theologiens donnent à la ſaincte eſcriture: car, de prime face, tout ſens a apparence d'intex-

L' E X A M E N

pretation catholique, qui conuîet bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel, & q̄ le saint Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour elire de tels sens le meilleur & reprouer le mauvais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire ny de l'ima- gination, mais de l'entendement seul: parquoy ie dy que le Theolo- gien positif se doit conseiller au scolastique pour le requerir deluy donner de ces sens & interpreta- tions, celle qu'il trouuera la meil- leure, s'il ne veut tomber en l'in- quifition. C'est pourquoy, les he- resies ont en telle horreur la theo- loge scolastique, & taschent de l'oster & extirper du môde, pour- ce qu'en distinguant, inferant, rai- sonnât, & iugeant se vient à sça- uoir la verité & decouuir le men- songe.

Com

Comme se prouue que la theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imaginacion.

CHAP. X.

C'EST vne questiō fort commune non seulement entre les hommes sçauans, mais aussi entre les vulgaires de demander pourquoy vn theologien estant grand scolastique, subtil, facile à respondre, & d'vne doctrine admirable à escrire & à lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent predicateur, eloquēt & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de theologie scolastique: & pour ceste cause n'est ce pas bien conclu, Vn tel est grand theologien scolastique, il sera dōc bon

L' E X A M E N

bon predicateur. Et au contraire ne peut on accorder cecy, Vn tel est grand predicateur, il s'enfuit qu'il sçait beaucoup de theologie scolastique: car pour desfaire l'vne & l'autre consequence, s'offriroyent à chacun plus d'instances, qu'il n'y a de cheueux en la teste. Personne, iusques à ceste heure, n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'attribuer le tout à Dieu, & à la distributiõ de ses graces. Je trouue bon que l'on n'en sçache plus particulièrement la cause: ce neãtmoins nous auonsaucunemêt respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pastant en particulier qu'il est conuenable. J'ay dit que la theologie scolastique appartient à l'entendemêt: maintenant ie dy & veux prouuer que la prediciõ (qui en est la pratique) est œuure
de

de l'imagination : Et comme il est difficile d'assembler en vn mesme cerueau & grand entendement & imagination, aussi ne se peut faire qu'un homme soit grand theologien scolastique & fameux predicateur. Que la theologie scolastique soit œuvre de l'entendement, nous l'auons demonstéré ailleurs, prouuant comme elle est contraire & repugnante à la langue Latine : & pourtant n'est besoin vser en cest endroit de redite. Je veux seulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, depend du tout de l'imagination, & en partie de la bonne memoire, qui besongne en cela. Et fin q̄ ie me puisse mieux expliquer, & que ie fasse toucher cecy au doigt, il faut supposer premierement que l'homme est animal

L' E X A M E N

mal raisonnable, politique & amateur de société: & à fin que la nature d'iceluy se fist & dressast mieux avec l'art, les philosophes anciens

La science humaine consiste en deux : au langage ordonné & en la distinction des choses. Paul. en la 2. aux Col. ch: p. 1. ont inuenté la Dialectique, pour luy monstrer, comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes: comme il deuoit definir les natures des choses, distinguer, diuiser, inferer, discourir, iuger & elire: desquelles œuures il est impossible qu'aucun se puisse passer. Et à fin de pouuoir estre sociable & politic, il estoit necessaire qu'il sceust parler & donner à entendre aux autres hōmes les choses qu'il conceuoit en son esprit. Et à fin qu'il ne les explicast sans ordre ny raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique, laquelle par ses preceptes, luy embellit sa parole par le moyen des beaux termes, & elegantes manie

res de parler, par affections & couleurs gracieuses. Mais ny plus ny moins que la Dialectique n'enseigne pas l'homme à discourir & philosopher en vne seule science, ains en toutes sans distinction: la Rhetorique aussi enseigne à parler en la Théologie, en la Medecine, en la science des loix, en l'art militaire & en toutes les autres sciences & conuersations traitees par les hommes: de maniere que si nous voulons faindre vn parfait Dialecticien, ou Orateur, il n'est possible de le considerer, sans qu'il sçache toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles, sans aucune distinction, pratiquer leurs reigles & preceptes: non comme la Medecine, de laquelle la matiere est limitée: comme la philosophie naturelle,

L' E X A M E N

relle, morale, Metaphysique, Astrologie & les autres: & pour ceste cause Ciceron dit, *Oratorē ubi cunq̄ue constituerit, consistere in suo.*

An liure du parfait Orateur. Et en vn autre endroit, *In Oratore perfecto, inest omnis Philosophorum scientia.* Et pour ceste cause le mesme Ciceron a dit, Qu'il n'y a ouurier plus difficile à trouuer qu'vn parfait Orateur: ce qu'il eust dit avec plus de raison, s'il eust sceula repugnance qu'il y a d'assembler toutes les sciences, en vn particulier. Les Iurifconsultes estoient anciennement en grand prix par le nom & office d'orateur, pource que la perfection de l'auocacerie, requiert la cognoissance de tous les arts du monde, à cause que les loix iugent vn chacun. Et pour sçauoir le droit & la deffence que chacun art s'attribue, il estoit besoin auoir vneparticuliete cognoissance

fance de tous: au moyen dequoy
 Ciceron a dit, *Nemo est in oratorum munero habendus, qui non sit omnibus artibus perpolitus.* Mais voyãt <sup>Au liure, de l'Ora-
 teur.</sup> qu'il estoit impossible d'apprendre toutes les sciẽces, à cause de la briueté de la vie, & mesmes pource q̃ l'esprit de l'homme est limité, ils ont laissé cela, & au besoin se sont contentez, d'ajouster foy aux maistres de l'art qu'ils entreprenent deffendre. Apres cete maniere de deffendre les causes, est venue incõtinẽt la doctrine Euãgelique, laquelle se pouuoit persuader par art oratoire mieux que tout tant de sciences qu'il ya au monde, pour estre la plus certaine & veritable : mais Christ nostre redempteur enuoya S. Paul, pour n'estre annoncẽe par art oratoire, qu'il dit, en *sa sapieẽce du mor*, à fin que le peuple ne pensast point q̃ ce fust mẽsonge tardé

L'EXAMEN

seemblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant deia la foy re ceuë, depuis tant d'annees, il est maintenant bien permis de prescher par lieux cômuns, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du tēps de S. Paul: ains voyôs nous que le predicateur eloquent profite plus, & a beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui ne se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les cōditions d'vn parfait orateur. La raison en est toute manifeste: car si les anciens orateurs faisoient eniendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aydās en cela de leur art) l'assemblee des Chrestiens se gagnera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice,

tifice, ce q̄ elle entend & croit de ia:
attēdu q̄ la sainte escriture est, en
certaine maniere, toute chose,
pour la vraye interpretation de la
quelle toutes sciences sont neces-
saires, suivant ce dictāt celebre, *Aux Pro-*
Misit ancillas suas vocare ad arcem. verb.
Il n'est pas besoin en charger cela *chap. 9.*
aux predicateurs de nostre temps,
ny de les auiser de ce faire: car (ou
tre le profit qu'ils pretendent fai-
re par le moyen de leur doctrine)
leur principal estude est de trou-
uer vn bon suieēt, auquel ils puis-
sent apliquer, à propos, plusieurs
gētiles sentēces tirees de la sainte
escriture, des saints docteurs, des
Poetes, historiens, medecins & le-
gistes sans obmettre aucune scien-
ce, & parlent avec elegance & quā-
tité de parolles. Au moyē de quoy
ils dilatent & estēdent leur suieēt,
par l'espace d'vne heure ou de

L' E X A M E N

deux, s'il est besoin. Cicéron mef-
me dit que c'estoit là proprement
la professiõ du parfait Orateur, en
son tẽps. *Vis oratoris professio, ipsa*
bene dicendi, hoc suscipere ac polliceri
videtur, ut omni de re quacunque sit
proposita, ab eo ornate copioseq; dica-
tur. C'est à dire, La force de l'ora-
teur & la professiõ mesme de biẽ
dire semble entreprendre & pro-
mettre de traiter & parler avec or-
nement & elegance de toute cho-
se que l'on puisse proposer. Or si
nous prouuons maintenãt que les
graces & conditions que doit
auoir le parfait orateur, appartiẽ-
nent toutes à l'imaginatiõ & à la
memoire, nous sçauõs q̃ le Theo-
logien, qui les aura, sera grand pre-
dicateur: mais si on le met en la do-
ctrine de S. Thomas & de l'Escot,
il n'y entendra gueres de choses,
pour estre vne science, qui appar-
tient

tient à l'entendement: en laquelle
 puissance, il est force, qu'il soit
 beaucoup remis, c'est à dire lasche
 & tardif. Nous auõs deia dit ail-
 leurs 'quelles choses appartiennent
 à l'imagination, & commēt
 on les doit cognoistre: & mainte-
 nant nous le retournons dire,
 pour en rafraichir la memoire.
 Tout ce qui est dit bonne figure,
 bon propos & suiet, qui est bien
 compris & deduit, depend des gra-
 ces de l'imagination, comme les
 faceties, louanges, broquards, figu-
 res & comparaisons. Pour la pre-
 miere chose que doit faire le par-
 fait orateur (qui sçait deia ce qu'il
 doit deduire) il doit chercher argu-
 mens & sentences accommodees,
 pour dilater & prouuer son fait
 nõ avec toutes sortes de parolles,
 mais seulemēt avec celles qui son-

*Sçavoir
 choisir pa-
 rveillement
 un theme,
 entre plu-
 sieurs, ap-
 partient à
 l'imagina-
 tion.*

L' E X A M E N

nent bien aux aureilles , & pour cete cause Cicerō a dit, *Oratorem eū esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententiis accommodatis ad probandum uti possit.* C'est à dire , l'estime celuy Orateur qui peut se seruir de ioyeuses parolles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de parolles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondemēt le parfait Orateur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuentiō: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dictz & sentences tirees à propos, il ha besoin d'estre proueu d'une grande imagination, qui soit
comme

comme le chien veneur qui cherche & luy mette en la main sa proye & pourchas : & quand il ne sçaura plus que dire, qu'il fasse vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause, nous auons dit vne autre fois q̄ la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pource que ceste qualité élue les figures & les fait bouillir. Et poourtant se decouure tout ce que l'on peut voir en icelles : & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imaginatiō est contraincte, non seulement de composer vne figure qui s'accommode avec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estrāges & impossibles, selō l'ordre de nature, de maniere que d'icelles il vienne à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention les orateurs se peu-

L' E X A M E N

uent seruir de la grande lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignēt est definy & limité : & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine , qui iette tousiours l'eau fresche. Pour retenir ce que l'on ha leu , il est besoin d'auoir grande memoire : & de le reciter aisement deuant vne assemblee, ne se peut faire , sans la mesme puissance : & pour ceste cause Ciceron a dit, *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc tam graui dignu nomine, qui quaeunque res incidit, qua sit dictione explicanda, prudenter, copiose, ornate & memoriter dicat.* C'est à dire, L'Orateur à mon aduis , sera digne d'vn si graue nom , qui pourra deduire tout ce qui se presentera , prudemment (qui est de s'accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps , &

occa

occasion) elegamment , & par cœur. Nous auons deia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire : & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginatiue: & de reciter tant de choses sans se reprendre & faire pause, il est certain que cela se fait par le moyen de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit que le bon Orateur doit parler par cœur & non par escrit, il faut sçauoir que maître Anthoine de Nebrix estoit venu, à cause de la vieillesse, à tel defaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, la leçon de rhetorique qu'il faisoit à ses escoliers: & selon qu'il estoit excellent en sa faculté, ayant son intention bien prouuée, il ne regardoit point son

L' E X A M E N

escriit : mais ce qui ne se peut souffrir , fut que mourant soudainement d'apoplexie, il recommanda l'université d'Alcala , & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux predicateur, lequel inventa & disposa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fut possible : mais le temps fut si court, qu'il n'eut loisir d'apprendre sa harangue par cœur : à raison dequoy il monta en chaire , avec le papier en la main, & commença à dire ainsi, Messieurs, j'ay deliberé faire comme faisoit ordinairement cest excellent personnage, quand il lisoit à ses disciples : & ce à cause de sa mort tant soudaine : il m'a enchargé de faire sa harangue funebre : mais il est mort si soudain que ie n'ay eu ny le temps ny le loisir d'estudier ce qu'il falloit dire , ny mesmes de le mettre en memoire :

re:

re : i'ay par escrit en ce papier , ce que i'ay peu faire ceste nuit. Je vous supplie l'entendre avec patience , & excuser ma petite memoire. Ceste maniere de prescher par escrit sembla si mauuaise au peuple , que l'on ne fist que souzrire & murmurer : & pourtant Ciceron a bien dit , qu'il falloit harâguer par cœur & non par escrit. Ce predicateur, de fait, n'auoit aucune propre inuention : il la deuoit tirer tout des liures : & pourtant est besoin de grande estude & memoire : mais ceux qui inuentent de leur teste , n'ont besoin d'estudier, n'ont besoin du temps ny de la memoire , pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux là pourroyent prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire
deux

L' E X A M E N

deux fois ce qu'ils ont presché vingt ans au parauant : & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention, en deux Carefmes cueillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent avec leurs petits papiers & memoires: de maniere qu'à la troisieme, il est besoin qu'ils s'en aillent prescher ailleurs: autrement on diroit d'eux, Cestuy-cy ou cestuy-là presche cōme il faisoit l'année pāsée. Tiercement le bon Orateur doit sçauoir disposer ce qu'il ha inuenté, mettant chacun dit & sentence en son lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute chose responde à l'autre: & pourtant Ciceron a dit, *Dispositio, est ordo & distributio rerum qua demonstrat quid quibus in locis, collocandum sit.* comme s'il eust dit, La dispo

En sa rhethorique à Herēnius.

Dispositio, est ordo & distributio rerum qua demonstrat quid quibus in locis, collocandum sit. comme s'il eust dit, La dispo

dispositiō n'est autre chose qu'un ordre & moyen qu'il faut tenir à distribuer les dictz & sentences que l'on doit alleguer, demonstrent en quel lieu, chacune chose doit estre assise, à fin qu'estât bien accommodce avec le demourant, il en reuienne vne bonne figure. Ceste grace (n'estant naturelle) a coustume de donner beaucoup de peine aux predicateurs: car apres auoir trouué dedans les liures beaucoup de choses à dire, chacun ne les peut pas aisement disposer en lieu conuenable. Il est certain que ceste propriété d'ordonner & distribuer, est œuure de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme le tout doit estre bien correspondant en soy. La quatriesme propriété des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, est l'action, par laquelle ils donnent.

L' E X A M E N

donnent estre & vie aux choses qu'ils disent , & par laquelle mefme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire estre veritable ce qu'ils luy veulent persuader : & pourtât Ciceron a dit en ceste maniere , *Actio que motu corporis , qua gestu , qua vultu , qua vocis confirmatione ac varietate moderanda est.* C'est à dire , L'Action se doit moderer par le mouuement du corps, par les gestes , qui sont requis, par la contenance du visage, en haussant la voix & l'abaissant, en se fachant, & retournât soudain à s'apaiser: parlant aucunes fois viste, aucunes fois à loisir : en rançant, & adoucissant, demenât le corps ores d'un costé, ores de l'autre, retirant les bras, & les depliant, en riant & plorant , & donnant vn coup, ou frapant, à bonne occasion. Ceste grace est de si grande importance

AUX

*Au liure,
du parfait
Orateur.*

aux predicateurs, qu'elle leur suffit, sans l'invention & disposition des choses de peu de conséquence, à faire vn sermon qui réde le peuple tout émerueillé, à cause de ceste action qui s'appelle autrement esprit ou prononciation. Il ya en cela vne chose notable par laquelle se découure, combien peut ceste grace: qui est que les sermons qui se trouuent tant excellens par le moyē de l'esprit & de l'action, ne valent rien en vn papier, par écrit, & ne se peuuent lire: & la cause de cela est que par le moyen de la plume, il n'est possible de peindre & représenter les gestes & mouuemens de l'action, qui fait trouuer les predicatiōs agreables, en vne chaire. Autres sermons se trouuent bons par écrit, lesquels estans preschez ne se peuēt oyr, pource qu'on ne leur donne l'action

L' E X A M E N

*En l' Apo-
log.* ction qu'ils requerent. Et pour ce-
ste cause Platon a dit, que la ma-
niere de parler est bien differente
de la maniere que requiert l'escr-
iture : & pour ceste cause voyons
nous plusieurs hommes qui parlét
fort bien, & escriuent mal: autres,
au contraire, escriuent fort bien,
qui discourent fort mal. Ce qui se
doit entierement reduire & rap-
porter à l'action, laquelle est cer-
tainement œuure de l'imagina-
tion, pource que tout ce que nous
auons dit d'icelle fait figure, corre-
spondance & bonne consonance,
qui sont œuures de l'imagination.
La cinquiesme grace qu'il doit a-
voir est de sçauoir dire le mot, ti-
rer exemples propres & bonnes
cōparaisons: ce que les auditeurs
goustent plustost qu'aucune autre
chose: car par vn bon exemple, ils
entēdent facilement la doctrine,
& sans

& sans exemple, ils ne comprennent rien : & pourtāt Aristote demande, pourquoy ceux là qui entendent les orateurs prennent plus grand plaisir aux exemples & fables dont ils vſent, pour prouuer ce qu'ils veulent persuader, qu'à tous les argumēs & raisons qu'ils alleguent. A quoy il respond que par les exemples & fables, les hōmes aprennent mieux, pour estre preuue laquelle appartient au sens: ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumēs & raisons, pour estre chose qui requiert grand entēdemēt. Et pour ceste cause Chriſt nostre redēpteur vſoit en ſes ſermōs de plusieurs ſimilitudes & paraboles, par le moyen deſquelles il donnoit à entendre beaucoup de ſecrets diuins. Or eſt il certain que ceste maniere de faire & de remonſtrer par fables & comparai-

*En la 18.
ſect. probl.*

3.

L' E X A M E N

sons appartient à l'imagination: pource que c'est figure, qui correspond & ha consonance. La sixieme propriété du bon Orateur est d'auoir bon langage, propre & non affecté, termes purs, & maintes gracieuses manieres de parler: desquelles graces nous auôs parlé maintesfois ailleurs, prouuât que vne partie d'icelles appartient à l'imagination, & l'autre partie à la memoire. Le septieme poinct que doit auoir le bon Orateur, est ce q' dit Ciceron, *Instructus voce, actione, & lepore*. Instruct & doué d'vne bonne voix, action & grace: d'vne voix sonnante, paisible, non aspre, enrouée ny trop deliée. Et cōbien qu'il soit vray que cela vienne du temperament de l'estomac & de la gorge, si est-il certain que du mesme temperament que viét la bonne imagination (qui est la chaleur)

chaleur) vient aussi la bonne voix : ce qu'il faut bien sçavoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuvent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grãde imperfection, pour môter en chaire. Aristotele prou- *En la sect.*
 ue ainsi, par l'exemple des vicilles *II. probl. 34*
 gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'vne modérée humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristotele deman- *En la sect.*
 de pourquoy ceux qui sont na- *II. probl. 65*
 turellement chauds, ont tous vne voix ferme & bonne. Nous voyôs cela, par le contraire, aux femmes & aux eunuques, lesquels pour la grande froideur de leur temperament, comme dit Galen, *Au liure de la semēce, chap. 16.*
 ont la voix fort delice, de maniere

L' E X A M E N

que quand nous entendrons quelque bonne voix, nous ſçaurons bien dire qu'elle viét de beaucoup de chaleur & humidité de l'eſtomac: leſquelles deux qualitez (venans iuſques au cerueau) font perdre l'entendémēt, & cauſent vne bonne memoire & bonne imagination, qui ſont les deux puiffances deſquelles ſe ſeruent les bons predicateurs, pour contenter les

*Au liure
de l'Orateur.*

eſcoutans. Ciceron dit que la huitieme proprieté du bon Orateur, eſt d'auoir la langue à commandement, pronte & bien pendue: grace qui ne peut échoir aux hōmes de grand entendement: car pour eſtre pronte, eſt beſoin de beaucoup de chaleur & de ſiccité moyenne: ce qui ne peut aduenir aux melâcholiques tant naturels, que

*En la ſect.
1. probl. 38.*

par aduſtion. Ariſtote le prouue quand il demande pourquoy ceux
là

là qui hésitent & sont longs à parler, sont tous de complexion mélancholiques : à quoy il respond fort bien, disant que les mélancholiques ont vne grâde & forte imagination, & que la langue ne peut proferer si vite que l'imagination va dictât : & ainsi elle la fait faillir & hésiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre chose sinon que les mélancholiques ont tousiours grâde abondance d'eau & de saliuë en la bouche : au moyen dequoy ils ont la langue humide & fort lasche: chose qui se peut voir clairement par l'abondance de la saliuë qu'ils crachent. Aristote donne *En la sect. 1. probl. 53.* ceste mesme raison, quâd il ha demandé pourquoy aucuns hésitent & demourent à parler: à quoy il répond que ceux là ont la langue fort froide & humide, qui sont deux qualitez, qui l'endormissent

L' E X A M E N

& la rendent tardifue, tellement qu'elle ne peut pas fuiure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit qu'il est bon de boire vn peu de vin:ou deuât qu'aller discourir en la presence d'vn peuple, exercer la voix & parler fort & ferme, à fin que la langue s'echaufe & se dessèche. Mais Aristote dit aussi que ce defaut de la parole peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la lague,& amene l'exemple des coleriques, lesquels estans faschez ne parlét certainement & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort eloquens, au cõtraire des hõmes flegmatiques, lesquels estans en paix, ne peuuent parler:mais estans faschez,ils alleguent sentècces& parlent avec eloquence. La raison de cela est fort manifeste:car combié qu'il soit vray que la chaleur ayde à l'ima-

à l'imaginatiō, & à la langue auffi, si est ce qu'il se peut faire qu'elle ayde à la perdre: d'vn costé, pource que ne luy viennent les dits & sentences aigues, & pource que la lāgue ne peut biē proferer à cause de la grāde siccité d'icelle, & ainsi, voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques, estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderee qui est necessaire à la langue & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils sont fachez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imaginatiō. Les flegmatiques estans sans facherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne sçauent que dire, & leur langue est trop lasche, à cause de la grande humidité. Mais quand ils sont

L' E X A M E N

fachez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & éleue l'ima-
gination: & pourtant ils ont de-
quoy parler, & n'est leur langue
empeschée, pource qu'elle s'est é-
chauffée à raison de ceste colere.
Ceux là n'ont pas bonne veine
pour faire des vers, à cause qu'ils
sont froids, de cerueau, & quand
ils sont fachez ils font de meilleurs
vers, & avec plus grande facilité,
contre ceux qui les ont irrités: &
à ce propos Iuuenal a dit,

*Si natura negat, facit indignatio
versum.*

C'est à dire.

*Nature ne voulant, l'indigné fait
des vers.*

Les hommes de grand entende-
ment ne peuuent estre bons ora-
teurs ny bons prescheurs, pour ce
defaut de la langue: ioint que l'a-
ction requiert aucunes fois de par-
ler

ler haut, aucunes fois bas. Et ceux qui sont trauaillez de la langue, ne peuuent orer ny harâguer sans crier à haute voix : ce qui est vne des choses qui degouste les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, *En la sect.*
 Pourquoi les hommes qui hésitēt ^{11. prob. 35.} de la langue ne peuuent parler à voix basse : à quoy il respond fort bien disant, que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se denouë mieux avec force que sans effort : comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par la pointe, la leue mieux avecques force & tout d'vn coup que peu à peu. Il m'est auis que i'ay suffisamment prouué que les bonnes proprieté de nature que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la plus part de la bonne imagination, & aucunes, de la memoire. Et s'il est vray que

L' E X A M E N

les bons predicateurs de nostre temps, contentent les auditeurs, pour estre douëz des mesmes graces, il s'ensuit que celuy qui sera grand predicateur, sçaura peu de rheologie scolastique:& le grand scolastique ne sçaura pas prescher à cause de la cōtrarieté qui est entre l'entendement & l'imaginatiō avec la memoire. Aristote a bien veu par experience que combien que l'Orateur aprenne la philosophie naturelle & morale, la Medecine, Metaphysique, Jurisprudēce, Mathematiques, Astrologie & toutes les autres sciēces, il ne sçait de chacune que les fleurs & sentēces auerees, sans sçauoir la raison d'icelles:mais il pensoit que de ne sçauoir le Theologie, ny la raison des choses, venoit de ce que l'on ne s'y estoit point adonné:& pourtant il demande en quoy nous pensons

penfons que le philofophe differe de l'orateur, puis qu'ils eftudient tous deux en philofophie. A quoy il respond que le Philofophe employe tout fon eftude à ſçauoir la raifon & caufe de chacun effect: & l'orateur, à cognoiftre feule- ment l'effect & non plus. Ce qui aduient pource que la Philo- ſophie naturelle appartient à l'en- tendement, de laquelle puiffan- ce les orateurs ſont priuez: & ainſi ne peuuent ils auoir de la philo- ſophie autre choſe qu'une ſuper- ficieſle cognoiſſance. Cefte meſ- me difference eſt entre le Theo- logien ſcolafique & le poſitif: car l'un ſçait la raifon de ce qui tou- che & concerne la faculté: & l'au- tre, les propoſitiōs auerees & non dauantage. Parquoy, il y a dan- ger que le predicateur ait la char- ge & autorité d'enſeigner au peu- ple

L' E X A M E N

ple Chrestien la verité , & que
 l'auditeur soit obligé à le croire:
 Or que leur defaille la puissance,
 par laquelle on cognoist la verité
 des choses & les causes d'icelles,
 nous pourrons alleguer cecy de
 Christ nostre sauueur , *Laissez les:*
ils sont aueugles & conducteurs des
aueugles: or si l'aueugle conduit l'aueu
gle, ils tomberôt tous deux en la fosse.
 C'est grand cas de voir de quelle
 hardiesse se mettēt à prescher ceux
 qui ne sçauēt pas vn mot de theo-
 logie scolastique, & n'ont habili-
 ténaturelle, pour la pouuoir aprē-
 dre. S. Paul se plaind grandement
 de ceux là dilant , *Or la fin de la loy*
de Dieu est la charité, de cœur pur, de
bonne conscience & de foy non fain-
te: desquelles trois choses tous se sepa-
rans, se tourment & ont recours à vne
vaine maniere de parler, voulans
estre docteurs de la loy, sans entendre
 ny ce

En 5. Ma-
thieu, chap.
 15.

En la 1. a
Ti, chap. 1.

nyce qu'ils disent, ne ce qu'ils affirment. Le vain langage & parler des theologiens Alemâs, Anglois, Flamans, François, & de tous les autres qui habitent le Septentriõ, a fait perdre & gaster l'assemblee Chrestienne, par vne si grãde co-
 gnoissance des langues, par vn tel ornemēt & grace à prescher, pour ce qu'ils n'ont l'entendemēt propre pour trouuer la verité. Or auõs nous deia prouué que ceux là sont deprouuez d'entendement, suyuant l'opiniõ d'Aristote, sans plusieurs autres raisons & experiences que nous arons amenees à cest effect. Mais si les auditeurs Anglois & Alemans sçauoient bien ce que S. Paul escrit aux Romains (qui estoient pareillement seduits d'autres faux predicateurs) ils ne se fussent par auanture pas trom- *Chap. 16.*
 pez sitost. *Or ie vous prie, mes freres,*
que

L' E X A M E N

que vous regardiez à ceux qui causent dissensions & scandales & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez apprise: séparez vous d'eux: car ils ne seruent pas à nostre Seigneur, mais seulement à leur ventre & par leurs douces paroles & benedictions ils seduisent les cœurs des innocens, & abusent ceux là qui ne scauent guerres. Suiuuant cela, nous auons prouué autre part, que ceux là qui sont prouuez de grãde imagination, sont coleres, fins, malitieux & cauteux, lesquels sont tousiours enclins à mal, & le scauent faire avec vne grãde astuce & adresse.

En la 18.
sec. prob 4

Aristote, touchant les orateurs de son temps, demãde, pourquoy nous appellõs l'orateur fin & caut & non pas le musicien ny le basteleur: & la difficulté eust esté plus grande, si Aristote eust sceu que la musique & la representation sont ceures

œuvres de l'imagination. Aquoy il respond que les musiciens & les representans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent: mais l'orateur tafche d'aquerir pour soy:& pour ceste cause il ha befoin d'vfer d'astuce & cautelle, à fin que les auditeurs n'entédent à quel but il téd. Ces choses là font propres à ces fauxpredicateurs, desquels l'Apostre escrit ainsi aux Corinthiens. 2. chap. 11.

Orie crains que comme le serpent a seduit Euz, par son astuce, voz sens soyent ainsi corroyez: car ces faux apostres sont casuez: & aux ouvrierz, qui se transforment en apostres de Christ: dequoy ne se faut pas émerueiller: car Satan mesmes se trāsforme en Ange delumiere: il ne se faut d'oc pas ébahir si ses ministres se changent comme en ministres de iustice, l'œuure desquels sera leur fin.

L'on

L' E X A M E N

L'on entend bien que toutes ces proprietez font œuures de l'imagination, & qu' Aristote a tresbien dit q̄ les orateurs font cauteleux & fins: pource qu'ils p̄sent tousiours à leur profit. Nous auôs deia dit vne autre fois, q̄ ceux là qui ont vne forte & grande imagination, sont de temperament fort chaud: & de cette qualité procedent trois principaux vices de l'homme, l'Arrogâce, la Gloutonnie & la Luxure: & pour ceste cause l'Apotre a dit, *Telle maniere de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sauueur, mais à leur vêtre.* Et pourtât ils mettent peine d'interpreter l'escriture sainte de maniere que ce soit selon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que les prebſtres se peuuent marier: qu'il n'est pas besoin d'vn careſme, ny de ieufnes, qu'il ne faut

faut pas manifester au confesseur les pechez que nous commettons cõtre Dieu. Et vñs de cete ruse, par l'écriture mal apropiée, ils font paroistre leurs vices, vertuz, & le peuple lesestime saints. Que de la chaleur prouient ces trois mauuaises inclinations, & de la froideur, les vertuz contraires, Aristote le prouue disant, *En la 30. Et quoniam scit. probl. 1*
vim eandem obinet morum instituendorũ, mores enim calidum cõdit & frigidum omnium maximè qua in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.
 Comme s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froideur procedèt toutes les coustumes & mœurs del'homme: pource que ces deux qualitez alterent plus nostre nature que nulle autre. Et de là vient que les hommes de grande imagination sont ordinairèmēt malins

L' E X A M E N

& vicieux, pource qu'ils se laissent aller apres leurs naturelles inclinations & volonteZ, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et
*En la 29.
sec. prob. 7.* pourtant Aristote demande, Pour quoy l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. Aquoy il respõd que cet homme a grãd esprit & grãde imagination: à raison de quoy il trouue maintes imaginations à faire mal: & dautant qu'il appete naturellement ses plaisirs, & d'estre plus grand & plus heureux que les autres, il s'enfuit qu'il doit offenser & faire mal, pource que ces choses là ne se peuuent acquerir, sans faire tort à plusieurs. Mais Aristote n'a pas bien sceu coucher ce probleme, ny respondre à iceluy cõme il faloit: il eust micux fait de demander, Pourquoi les mauuais ordinairement sont de grãd esprit?
entre

entre lesquels ceux qui ont meilleur esprit ou habilité plus grâde, font de plus grâdes mechâcetez & desordres, veu qu'il est raisonnable, que le bon esprit de l'homme s'incline plustost à la vertu & bonté qu'aux vices & maux: à quoy l'õ peut répondre que ceux là qui ont beaucoup de chaleur, sont hõmes de grande imagination, & que la mesme qualité qui les fait ingenieux les semõd à estre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendemõt domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceste puissance tød à froideur & siccité, desquelles deux qualitez procedent plusieurs vertuz, cõme la contiẽnce, l'humilité, & la tempeance: au lieu que de la chaleur procedent les contraires. Si Aristote ^{En la 30.} eust trouué cete philosophie, il ^{sec. prob. 9.} eust sceu respõdre à ce probleme,

L^e E X A M E N

par lequel il demãde, *Cur genus id hominũ, quod Dionysiacos technitas id est, artifices bacchanales aut histriones appellam⁹, improbis esse morib⁹, magna ex parte consueuerũt?* Cõmes'il demãdoit, Parquoy les comedĩes, cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se trouuẽt en tous les bãquets & festins, pour ordonner les viãdes, font ordinairement mauuais & vicieux? Aquoy il rãpõd, disant, q̃ pour estre occupez en ces offices de Bacche, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur vie avec incontinẽce: à quoy mesme fait la pauureté, laquelle ha de coustume d'amener beaucoup de maux: mais de fait, ce n'ẽ est pas la raison: ains faut dire q̃ la representation des comedies, & la maniere de cõmander aux festes de Bacche, viẽt d'vne differẽce d'imaginatiõ, laquelle inuite l'hõme à

me à

me à cete maniere de viure. Et pource que cete difference d'imagination consiste en chaleur, tous ceux là ont bon estomac, & vn grand appetit de boire & de manger: & còbien qu'ils s'addonnassent aux lettres, ils n'y feroiēt aucun proffit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroient pas d'estre affectionnez à tels offices, quād bien ils seroiēt beaucoup plus vils, pource que l'esprit & habilité attire vn chacū à l'art, qui luy correspond en proportion. Et pour cete cause Aristotele demāde, *Cur in ijs studijs que s'ēt. aliqui sibi delegerint quanquam interdum prauis, libentius tamē quàm in honestioribus versantur? verbi gratia, prestigiatores aut mīrōs, aut iibicinos se potius esse, quàm astronomum aut oratorem velit, qui hæc sibi delegerit?* C'est à dire, Pourquoy

L' E X A M E N

se trouuent aucuns qui ayment mieux estre Comediens, balleteurs, ou ioueurs d'instrumés, que Orateurs & Astrologues? Aquoy il respond fort bien disant, que l'homme sent incontinent à quel art il est naturellement disposé: pour ce qu'il ha en soy mesme qui le luy enseigne: & peut bié tâ la nature, par son instigatiō & poursuite q̄ cō bié q̄ l'art & office soit mal seâr à la dignité de celuy quil'aprend, il faut neâtmoins qu'il s'y addōne, & qu'il laisse tous les autres honorables exercices. Mais puis q̄ nous auōs reietté cete maniere d'esprit, cōme mal propre à la charge de la predicatiō, & puis q̄ nous sommes tenuz dōner & departir à chacune differēce d'habilité, les lettres qui luy respōdēt en particulier, il faut môstrer quelle sorte d'esprit doit auoir celuy, q̄ l'on doit cōmettre à
la

la charge de la predication: qui est vne chose de grande importance à la Republique Chrestienne. Il faut donc sçauoir que combien que nous ayôs proué autre fois qu'il y a vne naturelle repugnance & contrarieté de ioindre & assembler vn grand entendement avec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigletant generalie en tous les arts, qui n'ait quelque exception. Nous prouuerons au chapitre penultieme de cest œuure, fort au long, qu'estant nature avec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme suiect, grand entendemēt, avec vne grāde imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoyent contraires & ne fussent naturellemēt

L' E X A M E N

opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la predication, si se trouuoient plusieurs suiets qui la peussent obtenir: mais cōme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre difference d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les medecins & philosophes, il y a grande dissention pour auer le temperament & les qualitez du vinai-
gre, de la colere aduste, & des cendres, voyans que ces choses là produisent aucunesfois effect de chaleur: aucunesfois, de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuées differentes: mais la verité est que toutes ces choses
qui

*Galen au
liure 1 des
Simpl. cha-
pit. 19.*

qui souffrēt le bruler, & que le feu a consommé, sont de diuers temperament. La plus grāde partie du suieēt est froid & sec: mais se trouuent entre-deux, autres parties tāt subtiles & delicates & de si grāde chaleur & ferueur, que combien qu'elles soyent en petite quantité: elles sont neātmoins de plus grāde efficace à exercer leur œuure, que tout le demourāt du suieēt. Et par ainsi voyons nous que le vinaigre & la melancholie par adustion ouurent la terre, à raison de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs soit froide. De là peut on inferer, que les melancholiques par adustion, assēblent vn grād entendement avec vne grande imagination: mais ils sont tous deprouuez de memoire, à cause de la grande siccité & durté que

L' E X A M E N

l'adustio a fait au cerueau. Ceux là font bõs pour prescher, au moins les meilleurs qui se puissent trouver, hors mis ces parfaits que nous auõs dit cy dessus: car cõbiẽ qu'ils ayent faute de memoire, leur propre inuention est si grande que la mesme imagination leur sert de memoire & de resouuenance, & leur suggere plusieurs figures & sentèces, à alleguer, sans auoir faute d'aucune chose. Ce que ne peuvent faire ceux, qui aprennẽt leur sermon mot apres mot, lesquels venans à faillir demourent tout court, sans auoir qui leur fournisse matiere, pour passer outre. Que la melancholie, par adustion, ait ceste varieté de temperament, froideur & siccité pour l'entendement, & la chaleur pour l'imagination, Aristote le dit en ceste maniere,
Homines melancholici varij inaequalesq;

*lesq̄, sunt : quia vis attr. bilis varia
 & inequalis est, quippe qua vehemen-
 ter tum frigida, tum calida reddi ea-
 dem possit.* C'est à dire, Les hōmes
 melācholiques, par aduſtion, ſont
 diuers & de complexion inegale,
 pource q̄ la colere aduſte eſt fort
 differente, & inegalle : aucunefois
 fort chaude : aucunefois, fort froi-
 de. Les ſignes par leſquels ſe co-
 gnoiffent les hommes qui tiennēt *Auſſi ſont*
 cetemperament, ſont tres-mani- *ils la veñe*
 feſtes : ils ont la couleur du viſage *courte à*
 paſſe & cendree : les yeux fort en- *cauſe de la*
 flammez & ardans : à raiſon de- *grande ſic-*
 quoy ſe dit (Il eſt homme qui a du *ciſſe du cer-*
 ſang en l'œil) le poil noir, & la te- *veau. A-*
 ſte chauue : peu de chair, aſpre & *riſt. au lin.*
 velue : les veines groſſes : ils ſont af- *& veille.*
 fables & de bonne cōpagnie : mais
 ils ſont luxurieux, ſuperbes, hauts,
 renieurs, cauteleux, doubles, iniu-
 rieux, vindicatifs & enclins à faire
 mal.

L' E X A M E N

mal. Cela s'entend lors que la melancholie s'enflamme: mais si elle se refroidit, incontinent naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & reuerence de Dieu, Charité, misericorde & grande recognoissance de leurs pechez, avec souspirs & larmes. Et pour ceste cause ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunefois le vice surmôte en eux: aucunefois, la vertu: mais nonobstât toutes ces imperfectiôs, ils sont les plus ingenieux & habiles au ministere de la predication, pour ce qu'ils ont entendemēt pour trouuer la verité, & grāde imaginatiō pour la sçauoir persuader. Sinon, voyōs que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au vêtre de sa mere, à fin qu'il fust habile, de decouvrir au monde la venue de son fils, & qu'il eust la charge

*Quand il a
pleu à
Dieu qui
m'a separé
du ventre
de ma mere,
& m'a
appellé par*

charge de prouuer & persuader ^{sa grace,}
 que Christ estoit le Messie promis ^{pour reue-}
 en la loy : & nous trouuerons que ^{ler son fide,}
 le faisant de grád entendement & ^{en moy. S.}
 imagination, par consequent (re ^{Paul aux}
 gardant à l'ordre naturel) il la tiré ^{Gal. cha. i.}
 & fait colere & aduste. Cela se voit
 clairement, en cõsiderant le grád
 feu & ardeur de laquelle il perfe-
 cutoit l'eglise, & la peine q̄ receu-
 rent les Sinaguogues, quand elles
 le virent conuertý, cõme s'ils euf-
 sent perdu vn homme de grande
 consequence, qui leur eust peugã-
 gner & vaincre la partie cõtraire.
 Cela se voit aussi manifestement
 par les repliques & deffences de
 colere raisonnable, qu'il amenoit
 aux proconsuls & iuges qui le pre-
 noyent, deffendant sa personne &
 le nom de Christ, avec telle dexte-
 rité, qu'il les rendoit tous confuz.
 Il estoit aussi imparfait de la lan-
 gue,

L' E X A M E N

gue, & n'estoit fort prompt à parler: qui est vne propriété, à laquelle Aristote dit que les melancholiques par aduſion, ſont ſuiets. Les vices deſquels il cōſeſſe auoir eſté entaché, deuant ſa conuerſion, demontrent pareillemēt qu'il auoit

En la 1. à ceſte réperature. Il eſtoit blaſphémateur, inurieux & perſecuteur:
2^m. cha. 1.

ce qui vient entieremēt de la trop grande chaleur. Mais le ſigne plus euident qui le demōſtre auoir eſté coleric aduſte, ſe prent de ceſte bataille continuelle: que luy meſme conſeſſe auoir eſté en luy, entre la partie ſuperieure & inferieure, diſant, *Videō aliam legem in membris meis repugnantem legi mēis mea & ducētem me in captiuitatem peccati.* Il voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me conduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, ſuyuant l'opinion d'Aristote, que

les melancholiques par aduſtion, ont ceſte meſme guerre & debat: il eſt vray qu'aucuns expliquent & fort bien, que ceſte bataille proce de du deſordre que fait le peché originel, entre l'eſprit & la chair: & quant à ce qu'elle eſtoit ſi grande, ie croy biẽ auſſi, qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduſte, que lon dit bile noire, qu'il auoit en ſa naturelle cõpoſition. Le prophete Royal Dauid participoit egallẽment du peché originel, & ne ſe plaignoit pas tant que faisoit S. Paul: ains diſoit qu'il trouuoit la partie inferieure accordant avec la raiſon, quand il ſe vouloit réiourner avec Dieu. *Cor meum & caro* Pſeal. 38.
mea exultauerunt in Deum viuum.
 Mon cœur & ma chair ſe ſont éiournez en Dieu viuant. Et comme nous dirons au chapitre penultieme, Dauid auoit la meilleure tempera

L'EXAMEN

perature, qu'il estoit possible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons, par l'opinion de tous les philosophes, incliner ordinairement l'homme à l'estat de vertu, sans grande contradiction de la chair. Donques les esprits qui se doyuent élire pour prescher, sont en premier lieu, ceux qui asssemblent vn grand entendement avec vne grande imagination, & memoire: dont nous alleguerons les signes au penultime chapitre. A faute de ceux là, succedent en leur place, les melancholiques par aduersion, lesquels ioignent vn grand entendement, avec vne grande imagination: mais ils sont de prouueuz de memoire. Et pourtāt ils ne peuvent auoir abondance de parolles: ny prescher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troisieme lieu succedent les hommes
de

de grand entendement, lesquels neantmoins sont deprouueuz d'imagination & memoire. Ceux là prescheront avec vne grande disgrâce : mais ils enseigneront la verité. Les derniers, auxquels ie ne voudroy recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire avec vne grande imagination, & sont deprouueuz d'entendement. Ceux là attirent vn peuple à eux, & le tiennent émerueillé & content: mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en l'inqui-

sition, pource que *par douces parolles & benedictions, ils séduisent les cœurs des innocens.* *Aux Rom. chap. 16.*

* * *

y

L' E X A M E N

Comme la theorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouverner une republique, à l'imagination.

CHAP. XI.



LN langue Hespagnole, ce mot (*letrado*) est vn terme cōmun pour tous les hōmes de lettres, theologiens, legistes, medecins, dialecticiēs, philosophes, orateurs, mathematiciens & astrologues: & neantmoins en disant, *Fulano es letrado*, nous entendons d'vn commun consentement, que la professiō d'vn tel est la cognoissance des loix, comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La respōce à ce doute est facile: mais pour la donner telle qu'il faut, est propre

propre de ſçauoir premiere-
ment que c'eſt de la loy: & à quoy s'o-
bligent ceux qui ſe mettent à eſtu-
dier en ceſte faculté: pour ſe ſeruir
d'icelle eſtans iuges ou aduocats.

La loy n'eſt autre choſe, qu'une *Que c'eſt,*
volonté raifonnable du legiſlateur, *la loy.*
par laquelle il explique & declare
en quelle maniere il veut que ſe
determinent les cas, qui ordinai-
rement aduennent en ſa republi-
que, pour entretenir les ſuiets en
paix, & leur enſeigner comme ils
doiuent viure, & dequoy ils ſe doi-
uent garder. L'ay dit, que la loy e-
ſtoit volonté raifonnable, pource
qu'il ne ſuffit pas que le Roy &
l'Empereur (qui ſont la cauſe effi-
ciente de la loy) expliquent &
declarent leur volonté en quel-
que maniere que ſoit, à fin que
elle ſoit loy: car ſi elle n'eſt iuſte
& conforme à la raiſon, elle ne

L' E X A M E N

peut estre appellee loy , pource
qu'elle ne l'est pas aussi: comme ce
luy ne seroit pas homme, qui se-
roit priué d'ame raisonnable. Et
pourtôt a esté aduisé que les Rois
establissent leurs loix par le con-
seil des hommes soit sages & en-
tendus, à fin qu'elles se fassent avec
droicture & equité, & que les su-
iets les reçoient de bon cœur, &
soient davantage tenuz à les gar-
der & accóplir. La cause materiel-
le de la loy est qu'elle se fasse des
cas qui ordinairement écheent en
la Republique, suyuant l'ordre de
nature, & non des choses impos-
sibles & qui n'adiennent pas sou-
uent. La cause finalle est ordóner
la vie de l'hóme, & luy enseigner
ce qu'il doit faire & ce qu'il doit
fuir, à fin que la Republique bien
ordonnee soit entretenue en paix
& tranquillité. Et pour ceste cause
ils

ils font escrire les loix par paroles claires, non equiuoques, ny obscures, ny ayâs diuers sens: sans chiffres ny abreuiaures, & tât manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et à fin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, à fin que celuy qui les enfreindra puisse estre chastié. En apres, veu le soing & diligēce, que les bons legislateurs employent, à ce que leurs loix soient iustes & manifestes, ils enioignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actio- nibus vel iudiciis suo sensu utatur, sed legum auctoritate ducatur.* Ne faites, ^{à part, ce} *sed* qui vous ^{semble bon:} voulans dire, Nous deffendons à ^{man fay} tous iuges & aduocats d'vser de ^{seu. mēt ce} leur entendement, de disputer si la ^{que ie se cō} loy est iuste ou iniuste, & de luy ^{māle: n'a-} donner autre sens que celuy que ^{ionste rien} au Sei-

L' E X A M E N

gneur, ny declare la compositiõ de la lettre,
mediminc. Dont sensuit que les Legistes doi-
Deuter.ch. uent cõstruire le texte de la loy, &
 22. prendre le sens qui resulte de la
 construction & non autre. Ceste
 doctrine donc estant ainsi suppo-
 see, c'est vne chose fort claire de
 sçauoir, pourquoy le Legiste s'ap-
 pelle *Letrado*, & nõ pas tous les au-
 tres hõmes de lettres: c'est pour-
 ce qu'il est (*à letrado*) adonné
 à la lettre, c'est à dire, homme qui
 n'a liberté d'opiner selon son en-
 tẽdement, mais qui est cõtraint de
 suyure la composition de la lettre.
 Et pour entendre cela, ceux qui
 sont fort excellens en ceste pro-
 fession, n'osent nier ny affirmer
 aucune chose, touchant la decisiõ
 de quelque cas, s'ils n'ont deuant
 eux la loy, qui le determine en pro-
 pres termes. Et si aucunefois ils
 parlent de leur teste, & entremes-
 lent

lent leur iugement & raison, sans s'arrester au droit, ils le font avec vne crainte & hôte : & pour ceste cause ils disent en commun proverbe, *Erubescimus dum sine lege loquimur*. C'est à dire, Nous auons honte de iuger & conseiller, quand nous n'auons loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous est proposé. Les Theologiens ne se peuuent appeller lettrez en ceste signification, pource qu'en la sainte escriture, *Littera occidit : spiritus autem viuificat*. 1. Cor. ch. 3 La lettre occit, & l'esprit viuifie. La sainte escriture est pleine de misteres, de figures, & chiffres : elle est obscure & non manifeste à tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que scauent les vulgaires lettrez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre & qui prendra

L' E X A M E N

le sens qui resulte de la cōstructiō grammaticalle, tombera en plusieurs erreurs. Les medecins aussi ne s'assuietissent à la lettre: pource que si Hippocrate & Galen & les autres graues auteurs de cestefaculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & raison montrent le contraire, ils ne sont tenuz de les suiure, pource qu'en la medecine l'experience ha plus de force que la raison: & la raison, plus que l'autorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'autorité d'icelles, & ce qu'elles decernēt ha plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuvent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons deia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requerent: car si le Legiste doit auoir l'entendement & l'imagination propre à
suyure

suyure ce q̄ dit la loy, sans y aiou-
 ster ny diminuer, il est certain que
 ceste faculté appartient à la me-
 moire:& que l'on doit traualier à
 sçauoir le nombre des loix & rei-
 gles du droict& se souuenir de cha-
 cune à part, dire par cœur la sen-
 tence & decision d'icelle, à fin que
 l'occasion se presentât l'on sache
 qu'il y a vne loy qui determine ce
 qui se presente, de telle & telle
 maniere. Et pourtât il m'est aduis
 qu'il est meilleur au Legiste d'a-
 uoir grande memoire, & peu d'en-
 tendement, que beaucoup d'en-
 tendement & peu de memoire.
 Car s'il ne se doit seruir de son es-
 prit & habilité,& regarder à vn si
 grand nombre de loix qu'il y a,
 tant differâtes les vnes des autres,
 avec tant d'imperfections, limi-
 tations & amplifications, il vaut
 mieux sçauoir par cœur, ce qui est

L' E X A M E N

determiné au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir avec l'entendement, cōme elle se pourra determiner : car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint q̄ nē doit auoir l'aduis d'autruy plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que la theorique de la iurisprudence appartient à la memoire & nō à l'entendement ny à l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tant positives, & que les Legistes ont l'entendement tant adonné à la volonté du Legislatteur, ne pouuans contremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont cōgé de dire, Je regarderay mes liures sur ce fait: ce q̄ si le medecin disoit, quād on luy demande remede sur quelque maladie, ou le

Theolo

Theologiẽ en cas de la cõscience, on les tiendroit pour gẽs peu sçauãs en leur faculté. La raison est q̃ ces deux sciences ont leurs defini-tiõs & principes vniuersels, au des-sous desquelles choses, sont cõte-nuz les cas particuliers. Mais en la science de droict, chacune loy cõ-tient seulemẽt vn cas, sans q̃ celle qui suit, en depende, cõbien qu'el-les soiẽt toutes deux sous vn mes-me titre. Et partant est necessaire sçauoir toutes les loix, estudier cha-cune particulièrement, & les gar-der distinctement en la memoire.

Mais au contraire de cela, Platon *Au liure des loix.* note vne chose digne de grãde cõ-fideratiõ : c'est qu'en son temps, il soupçonnoit le lettré, qui sçauoit beaucoup de loix par cœur, (voyãt par experience que tels n'estoient pastãt bõs iuges & aduocats, cõme il sembloit à les voir) duquel effect
il ne

L' E X A M E N

il ne deuoit toucher la cause , puis
qu'il ne la dit en lieu tant cōuenable:
il vidseulemēt par experiēce, q̄
lesLegistes ayans bōne memoire,
qui venoient deffendre vne cause
ou la iuger, n'apliquoient le droit
tant bien qu'il estoit conuenable.
Il est aisē , selon ma doctrine , de
donner la raison de cela , supposé
que la memoire est contraire à l'ē
tendement & que la vraye inter-
pretation des loix , amplification,
restriction & composition d'icel-
les, avec leurs opposez & contrai-
res, se fait en distinguant, inferant,
discourant , iugeant & élisant: qui
sont œures de l'entendement,
lesquelles le lettré ayant gran-
de memoire ne peut faire en sorte
quelconque. Nous auons deia dit
vne autre fois, que la memoire n'a
en la teste, autre office que de gar-
der fidelement les figures & fan-
tasties

taies des choses: & que l'entendement & l'imagination les mettent en œuvre. Et si le lettré a tout l'art en la mémoire, & que l'entendement & l'imagination luy defailent, il n'a nō plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le Digeste, lesquels comprenans toutes les reigles & loix dudroict, ne peuuent neantmoins faire vn escrit. Dauantage, combien que la loy deust estre telle que porte la diffinitio d'icelle, si est ce qu'à grand peine se trouuent les choses, tant parfaites que l'entendement les fait. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle s'escrue par termes clairs & manifestes, qu'elle n'ait point de doubtes, ny de contrarietez, & qu'elle ne recoiue diuers sens, ne se peut pastouours faire,
 pource

L' E X A M E N

*Les penſees
des hommes
timides, &
noix, prou-
dences ſont
incert. une.
Sap. cha 9.*

pource qu'en ſin, elle ha eſté eſta-
 blie par conſeil humain, lequel n'a
 force pour donner ordre à tout ce
 qui eſt à venir. Ce qui ſe voit tous
 les iours par experiēce: car depuis
 qu'une loy a eſté faite, par bon cō-
 ſeil & meure deliberation, en peu
 de temps elle ſe défait, pource que
 par l'vſage d'icelle, ſe ſont décou-
 uers mille inconueniens, auſquels
 perſonne n'auoit penſé, quād elle
 fut eſtablie. Et pour ceſte cauſe le
 droit aduiſe les Rois & les Empe-
 reurs de n'auoir honte de corriger
 leurs loix, pource qu'ē ſin, ils ſont
 hommes, & ne ſe faut pas étonner
 s'ils errent: veu meſmement que
 l'on ne ſçauroit trouuer aucune
 loy, qui puiſſe cōprendre par ſen-
 tēces ny paroles toutes les circon-
 ſtances du fait qu'elle determine,
 pource que l'aſtuce & cautelle des
 mauuais eſt plus grande pour in-
 uenter

uenter faiçts, que la prudence des bons, pour se prouuoir de deffen- ce, & preuoir quel iugemēt se doit affeoir: & pour ceste cause est diçt:

Neque leges, nec senatusconsulta ita L. Nec le-
scribi possunt, ut omnes casus, qui quā ges. ff. ii. de
doque inciderint, comprehendantur. le.

Sed sufficit ea qua plerunque accidūt contineri. C'est à dire, Il n'est possible d'ẽcrire les loix de telle maniere, qu'elles comprennent tous les cas qui peuuent ẽcheoir: c'est assez de determiner ceux qui aduient ordinairement: & si autres aduenoient, qui n'eussent loy, qui les decidaſt en propres termes, le droit n'est pas tant deprouueu de reigles & principes, que si le Iuge ou l'aduocat a bon entendement, pour ſçauoir inferer & conclure, il ne trouue la vraye decision & deſenſe, & le lieu d'oũ il la peut tirer. De maniere

L' E X A M E N

niere que si se trouuent plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour les faire de nouveau: & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droit. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuuent faire cela: car si les cas que l'artleur met en la bouche, ne sont tous taillés & maschez, ils ne sont habiles à dauantage. L'on a coustume de cōparer le lettré qui sçait beaucoup de loix par cœur, au fripiet ou cousturier qui ha beaucoup de sayes en monstre en sa boutique: lequel pour en bailler vn, à la mesure de celuy qui le demande, les fait rous essayer: & s'il ne s'en trouue aucun bien seant, il r'enuoye le marchand: mais le lettré de bon entendemēt est comme le bon cousturier,

urier, qui ha les cifeaux en la
 main, & la piece de drap en la mai-
 son: lequel prenant la mesure, tail-
 le vn faye à la maniere de celuy
 qui le veut: les cifeaux du bon ad-
 uocat, est l'entendemēt aigu, par
 lequel il prend la mesure au cas,
 & luy baille vestement de la loy,
 qui le determine, & s'il ne la trou-
 ue entiere, pour le decider en pro-
 pres termes, il luy fait vn acoustre-
 ment de pieces du droict, pour le
 defendre. Les Legistes qui sont
 douez d'vn tel esprit, ne se doiuent
 pas appeller lettrez, pource qu'ils
 ne construisent la lettre, & ne s'a-
 muserent aux parolles formelles de
 la loy; ains ils semblēt legislateurs
 ou luriscōsultes, ausquels les mes-
 mes loix demādent, Parquoy, s'ils
 ont pouuoir & autorité deles inter-
 preter, reserret, amplifier, & d'en
 tirer exceptiōs, s'ils les peuēt cor-

L' E X A M E N

riger & améder, ie dy bien qu'ils
semblét Legiflateurs. On dit d'vn
tel ſçauoir que cetuy, *Scire leges nō*
ff. de leg. 1. hoc est verba earum tenere, sed vim
bus & ſen. ac potestatem habere. Cōme ſi l'on
cōſu. l. ſire vouloit dire, Perſonne ne penſe
leges. que ſçauoir les loix, ſoit la memo
re des formelles parolles, eſquel
les on les a eſcrites : mais ſçauoir
les loix, eſt entēdre iuſques où s'e
ſtendent leurs forces, & que c'eſt
qu'elles peuuēt determiner : pour
ce que la raiſon d'icelles eſt ſuiete
à pluſieurs diuerſitez à cauſe des
circonſtances, du temps, de la per
ſonne, du lieu, du moyen, de la ma
tiere, cauſe & de la choſe. Tout ce
la fait changer la determinaiſon
de la loy. Et ſi le iuge ou l'aduocat
n'a bon entēdement, pour tirer de
la loy, ſouſtraire & adiouſter ce
qu'elle ne peut dire par parolles, il
fera beaucoup de fautes, ſuiuant
la

la lettre. Et pourtant est dit, *Verba legis non sunt capiendâ Iudaicè.*

C'est à dire, Les termes de la loy *Glo. in. l.* ne se doiuent prendre à la maniere *dâni. pa. s.* Iudaïque, qui est cōstruire la lettre *is. verb. alî* & en prendre seulement le sens. *quas. de dâ no infecto.*

Parce que nous auons dit, nous cōcluôs que l'aduocacerie est œuure de l'entendement, & que si le lettré a grande memoire, il n'est aucunemēt propre à iuger ny aduocacer, pour la repugnāce de ces deux puiffances: & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne défendoient pas biē les causes & n'appliquoient le droit, cōme il falloit. Mais il y a une difficulté, en cete doctrine, & non legere à mon aduis: car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy qui le determine, ea distinguât, limitât, amplifiant, inferant & respondant aux argu-

L' E X A M E N

mens de la partie contraire, cōment est il possible que l'entendement fasse cela, si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enjoint que, *Nemo in actionibus vel iudicijs suo sensu utatur, sed legū auctoritate ducatur.* C'est à dire, Que personne aux actions & iugemens ne se serue d' sō sens, ains soit induit par l'autorité des loix. Suyuāt cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & regles du droit deuant que venir à ce qui fait à la cause: car encores que nous ayons dit que l'aduocat de bon entendement est maistre des loix, si est ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doiuent estre fondez & appuyez sur les principes de cete faculté, sans lesquels ils sont de nul effect & valeur. Et à fin de pouuoir faire cela, il est besoia

soin d'une grande memoire, laquel le garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites aux liures. Cet argument prouue estre necessaire au parfait aduocat d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confesse. Mais, quant à moy ie veux dire, que, là où ne se trouuera vn grand entendemēt ioinct à vne grande memoire (à cause de leur repugnance) il vaut mieux que l'aduocat soit prouueu d'vn haut entendement, & de peu de memoire, que d'vne grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour supleer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, cōme les liures, tables abecedaires & autres inuentiōs des hōmes: mais s'il ha faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. *Au liure de la Memoire & de son uenue.*

L' E X A M E N

qu'ils foyent deprouuez de memoire) ont vne grãde reminiscence ou refouuenãce , au moyen de laquelle ils ont vne certaine cognoiffance cõfufe de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy ou leu , surquoy discourant, ils la remettẽt en memoire. Et combiẽ que ne se peussent trouuer tant de remedes, pour representer tout le droit à l'entendement, les loix sont fondees sur vne telle & si grande raison , que les anciens (comme dit Platon) appeloient la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'aduocat de grand entendement (iugeant ou conseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failliroit gueres, s'il auoit avec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc adient maintes fois qu'vn Iuge de bon enten

entendement dōne sentence, sans sçauoir la decision de la loy, qu'il va trouuer puis apres dedans les liures: ce que mesmes nous voyons aduenir aux aduocats, quand aucun fois ils donnēt leur aduis sur le chāp. Les loix & reigles de droict font la fontaine & l'origine, d'où les aduocats tirent leurs argumēs & raisons, pour prouuer ce qu'ils veulēt, ce qui se fait avec l'entendement, de laquelle puissance si l'aduocat est deprouueu, ou qu'il l'ait lasche & de peu de force, il ne sçaura iamais former vn argumēt, encores qu'il sçache tout le droict par cœur. Nous voyons clairement cela en ceux qui estudiant l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'apprendre: car combien que ils apprennent par cœur les Topiques de Cicerō, (qui sont les lieux & fontaines d'où sourdent les ar-

L' E X A M E N

gumés, pour prouuer chacun problème & question, par la partie affirmatiue & negatiue) ils ne peuvent neantmoins former vne raison. Autres viennent de grand esprit & habilité, lesquels sans voir liure & sans estudier les topiques, & lieux des argumens, en formét neantmoins mille, accommodez au propos duquel il est question. Ceste mesme chose se voit aux Legistes de grande memoire, qui reciteront fidelement tout le droit par cœur, & ne sçauront tirer d'vn si grand nombre de loix qu'il ya, vn argument sur lequel ils se puissent fonder. Au cõtraire s'en trouuent autres, lesquels ayans mal estudié à Salamanque, sans liures, font merueilles en l'auocacerie. Parquoy se peut facilement en-

Examen & tendre combien importe à la Re-
deliõ d'e- publique de faire ceste election &
examen

examen d'esprits pour apprendre les sciences, puis que les vns, sans art, sçauent & entendent ce qu'ils doyuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pour ce qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille absurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer, se fait en distinguant, inferant, discourant & élitant, il est raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des loix, ait bon entendement, puis que telles œures appartiennēt à ceste puissance & non à la memoire ny à l'imagination. Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut entendre, si le ieune homme est doué de ceste differēce d'esprit ou non: & faut dire & auerir premierement les qualitez de l'entendement & toutes les differences d'iceluy, à fin que nous sçachions di-

L'EXAMEN

stinctement , à laquelle d'icelles
les loix appartiennent. Quant au
premier, il faut sçauoir que com-
bien que l'entendement soit la
puissance la plus noble de l'hom-
me, & de la plus grande dignité, il
n'y en a pas vne neantmoins, qui
*Sur 3. liu.
de l'Ame.* se trompe si aisément entour la ve-
rité, qu'elle fait. Aristote a com-
mencé à le prouuer disant, que le
sens est tousiours veritable: mais
que l'entendement, pour la plus
part, discourt mal. Ce qui se voit
clairement par experience: car si
ainsi n'estoit, on voirroit de gran-
des dissentions entre les graues
philosophes, medecins, theolo-
giens & legistes: on voirroit sur
chacune chose diuerses opinions
& iugemens, attendu qu'il n'y a
qu'vne verité. Il est aisé à enten-
dre d'où vient que les sens sont si
certains, ne se trompans iamais à
l'endroit

l'endroit de leurs objets, au lieu que l'entendement est tant sujet à se tromper entour le sien: ce que nous entendrons en considerant que les objets des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se connoissent, sont fermés & stables, naturellement deuant que les connoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & compose: elle est entierement desiointe & dissipée en ses materiaux, comme la maison conuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois & chauls, desquels se pourroyent faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroyent d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait (composant la verité) car si n'est celuy

L' E X A M E N

celuy qui ha bon esprit, tous les autres commettent mille fautes, avecques mesmes principes. De là vient la diuerse opinioñ des hommes, touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exempts de ces erreurs & opinions: car les yeux ne font pas la couleur: ny le goust, les saueurs: ny le toucher, les qualitez qui se touchent: le tout est fait & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiect. Et pour ce que les hommes ne sont aduertis de ceste mauuaise condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, sans cognoistre certainement la maniere & differéce de leur esprit, & s'il compose bien ou mal, la verité. Sinon, demandons à aucuns hommes

mes de lettres lesquels (apres auoir escrit & confirmé leur opinion , par plusieurs argumens & raisons) ont changé d'aduis, quelque temps apres , comment ils pouuoient entendre qu'ils se fussent trompez à ceste composition de verité ? Premièrement ils confessent eux mesmes qu'ils ont failly : & puis ils se retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la seconde fois ie dy qu'ils se doyuent moins fier à leur entendement , pource que la puissance , qui ha vne fois mal composé la verité, se confiant trop en ses raisons & argumens, peut encores faillir vne autre fois ayant la mesme raison , veu mesmement que s'est veu par experience, qu'il a eu au commencement la vraye opinion , & depuis, vne pire , & moins probable. Ils
ont

L' E X A M E N

ont pour indice suffisant , & croient que leur entendement compose bien la verité , quand ils le voyent affectonné à ceste figure , muni d'argumens & raisons qui l'incitent à composer de telle maniere. Mais, de fait ils se trompent : car il y a tel regard de l'entendement avec ses fausses opinions , que des autres puissances inferieures , avec les differences de leur objet : pource que si nous demandons aux medecins quelle viande est la meilleure & la plus salubre, de toutes celles que l'hom-

*Hip. au li-
vre, des ai-
mens.*

*Am 1. livre
de la facul-*

me mange, ie pense qu'ils diront ne s'en trouver aucune (pour les hommes intemperez & de mauvais estomac) qui soit absolument bonne ny mauuaise, si ellen'est conforme à l'estomac qui la reçoit. Car Galen parle d'aucuns esto

estomacs, qui se trouuent mieux ^{de des ali-}
 de manger de la chair de bœuf, ^{mens.}
 que des chappons, perdrix & truites : autres qui abhorrent les œufs & le lait, & autres qui aiment cela merueilleusement. Et en la maniere d'aprester les viandes, les vns veulent la chair rostie : les autres, la demandent bouillie : & en la rostie, aucuns la veulent sanglante : autres, la veulent toute brulée de cuire : & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent aujourdhuy vne viande, de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vne autre pire. Tout celas'entend lors que l'estomac est bon & sain : car s'il est malade & vicié, il appete des choses que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & charbons
 que

L' E X A M E N

que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generative, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez: car se trouuent aucuns hommes qui apètent vne laide femme, & abhorrent la belle: autres ayment mieux vne ignorante, qu'vne accorte: autres, la maigre, que la grasse: autres haïssent celles qui sont propres, & bien parées, & ayment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les membres genitaux sont en santé: mais s'ils tombent en la maladie susdite de l'estomac corrompu & vicié, ils appetent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitive, pource que des qualitez qui se peuuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente

vn chacun , pource que quelques vns reposent mieux en vn liēt dur qu'en vn mol:& autres en vn mol, qu'en vn dur. Toute ceste diuerſitē de gouſt & appetits eſtranges ſe trouuēt es cōpoſitiōs q̄ l'entendement fait : car ſi nous aſſemblons cent hommes de lettres,& ſi nous leur propoſons quelque queſtion , chacun en iuge particulièrement , & en parle de diuerſe forte : vn meſme argument ſemble à l'vn,raiſon ſophiſtique, à vn autre vrayſemblable & probable , à vn autre tres certaine: voire meſme voyons nous par experience que vne meſme raiſon ſe trouue certaine & veritable en vn meſme entendement, en vn temps & en vn autre, non. Et pourtāt voyons nous tous les iours, les hommes changer d'aduis: les vns recourrās avec le temps vn entendement

A

L' E X A M E N

plus subtil, cognoissent la faute de la raison qui les menoit au parauant: les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité & aprouuēt le mensonge. Mais si le cerueau tombe

* *Que l'on appelle Malicia.* en la maladie susdite, * nous voirrons à ceste heure là des iugemens & cōpositions estranges: les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables: telles gens respondent à vn bon argument: & le mauuais les fait rendre. Des choses premieres mises en auant, ils tirēt faulſe conclusion, & par argumens estranges, & raisons mal fondées, ils prouuent leurs mauuaises imaginations. A quoy ayans égard les hommes graues & sçauans, ils taschent de dōner leur aduis, en trouuant les raisons en quoy ils se fondent: car les hommes se persuadēt qu'au

qu'autant vaut l'autorité humaine, que la raison en quoy elle se fonde peut auoir de force: & selon que les argumés sont tant differens pour conclurre (à cause de la diuersité des entendemens) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il ha: & ainsi tient on pour vne plus grande grauité de dire, C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me mouuent à cela, que d'expliquer les argumens auxquels ils se tiennent. Mais estans contrains de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pource que celuy qu'ils ne pensent pas, conclud mieux aucunefois, & est de plus grande force & vertu que le bon. En quoy se montre la grande misere de nostre entendement qui compose & diuise, argumente &

L' E X A M E N

discourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuve pour cognoistre si son opinion est veritable. Les Theologiens ont ceste incertitude es matieres qui ne sont de la foy: car apres auoir bien discouru il n'y a preuve infallible ny succes cuidét, qui decouure qu'elles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre avec apparence aux argumens de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder d'auantage. Mais es affaires du medecin & du capitaine general, apres auoir bien discouru, & repproué les fondemens de la partie contraire, l'on doit prendre garde au succes: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En cas

cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouver aucun erreur: car Dieu entendant combien les raisons de l'homme sont incertaines, & comme aisement il se trompe, il n'a permis que choses de si grande importance & si hautes, fussent par luy seulement determinees: mais s'assemblas deux outrois en son nom, avec la solennité de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il approuve ce qu'ils disent de bon: il reiette les erreurs & reuele ce qui ne se peut trouver par les forces humaines. Ainsi dōc, *Dieu reue-*
pour prouuer les raisons qui sont *le les choses*
alleguees es matieres de la foy, il *profondes*
faut regarder seulement, si elles *& cachees.*
prouuent & inferent ce que dit & *Dan. ch. 2.*
declare l'Eglise Catholique: car si
l'on peut recueillir quelque chose
du cōtraire, telles raisons sont cer-

L' E X A M E N

tainemēt mauuaises. Mais en toutes les autres questiōs, où l'étende mētaliberté d'opiner, n'a esté trouuee aucune maniere, pour sçauoir quelles raisons cōcluent, ny mesquand l'entendement cōpose bien la verité. On se tiēt seulement, en la bonne consonance ou conformité d'icelles : ce qui est vn argument qui peut tromper : car on trouue maintes faussetez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choses vrayes. Les medecins & ceux là qui gouvernent en la guerre, tiennēt le succes & l'experience, pour la preuue de leurs raisons : car si dix capitaines preuuent par plusieurs raisons qu'il est conuenable de donner la bataille, & autant d'autres defendent le cōtraire, le succes confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et si deux medecins debaten sur la
mort

mort ou la vie du malade, guarissant ou mourant, on découvrira lequel auoit raison. Mais neantmoins, le succes n'est pas preuue suffisante, pource qu'ayant vn effect plusieurs causes, le succes peut estre bon d'vn costé, & pour vne d'icelles: mais les raisons peuuent estre fondees en vne autre cōtraire. Aristote dit aussi que pour sçauoir les raisons qui concluent, il est bon de suiure la commune opinion: car quand plusieurs sçauans hommes disent & assirment vne mesme chose, & quand tous concluent par mesmes raisons, c'est vn argument (bien qu'il soit topique) qu'ils sont conclués & qu'ils composent bien la verité. Mais si l'on regarde bien, c'est pareillement vne preuue qui trôpe, pource qu'és forces de l'entendement, l'intension ou force sert plus que

*Au 1. liure
des Topi-
ques.*

L' E X A M E N

le nombre : car il n'en prend pas comme des forces corporelles, où quand plusieurs s'amassent & se ioignent ensemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup : & au contraire, quand il y a peu de gens, ils ne peuuent gueres aussi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee, vaut mieux vn haut enten demét, que cent mille qui ne sont tels, & la cause de cela est que les entendemens ne s'aydent pas, & de plusieurs ne se peut faire vn, cõ me en la vertu du corps. Et pour rant le sage a bien dit. *Multi paci fici sint tibi, & consiliarius vnus de mille.* C'est à dire, Ayez beaucoup d'amis qui te defendent, s'il est question de venir aux mains: mais pour prendre conseil, ely vn seul entre mille. Suiuant laquelle sen tence Heraclite dit pareillement, *Vnus mihi instar est mille.* Vn m'est autant

autant que mille. Au plaider des causes, chacun lettré donne son opinion, selõ que mieux il la peut fonder en droict: mais apres auoir fort bien discouru, il n'a point d'art pour cognoistre avec certitude, si son entendement a fait la composition que la vraye iustice demande. Car si vn aduocat prouue par le droict, que le demãdeur ha raison: & l'autre deffend par le mesme droict, que non, comment sçaura l'on lequel des deux aduocats forme les meilleures raisons? La sentence du Iuge ne demõstre la vraye iustice, & ne se peut appeller succes: pource que sa sentence est pareillemõt opinion, & qu'il ne fait qu'aprocher & se ioindre à la cause de l'vn des deux aduocats: & croistre le nombre des lettrez, en vn mesme aduis, n'est pas argument pour estimer q̃ ce qu'ils

L' E X A M E N

difent & alleguent soit verité: car nous auons deia dit & prouué que plusieurs mauuais entendemens, encores qu'ils se ioignent pour decouurir quelque verité fort cachee, iamaïs ne viēdrōt au point de la vertu & forces d'vn seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demontre certainement, se voit assez, pource que la partie condamnée en appelle en vn autre siege superieur, où elle est reuoquée par vn autre iugemēt: & ce qui est pis, il peut aduenir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du Iuge superieur ne soit pareillemēt prouue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous les iours des mesmes actes & des
mesmes

mesmes iuges sortir sentences cō-
 traies: de maniere qu'il est à pre-
 sumer que celuy, lequel est trom-
 pé vne fois, se confiant trop en ses
 raisons, se trompera encores vne
 autrefois: & ainsi se doit on moins
 fier en sa sentence: car, *Qui semel* En la Sa-
est malus, esice. Les aduocats voyās pièce ch. 9.
 la grande diuersité des entende-
 mens des iuges, comme chacun
 est affectonné à la raison, qui con-
 uient à son esprit, & comme au-
 iourd'huy ils concluent, par vn ar-
 gument, & vn autre iour, par le
 contraire, se hazardent à deffen-
 dre chacun proces, pour la partie
 affirmatiue & negatiue: voyans
 mesmement par experience, que
 des deux manieres ils obtiennent
 sentence en leur faueur: & ainsi est
 veritable ce qu'a dit la Sapience,
Cogitationes mortalium timida &
incerta prudentia nostra, Les pen-
 sées

L' E X A M E N

sees des hommes sont timides & noz prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puisque les raisons de la cognoissance du droit, n'ont point de preuueny d'experience) est d'élire personnages de grand entendement, pour estre iuges & aduocats: car Aristote dit que les raisons & argumens de ceux là sont aussi certains & fermes que la mesme experience. Et faisant ceste electiō, il semble que la Republique sera asseuree de l'administration de iustice par ses officiers. Mais si on permet en ces cas, que les hommes entrēt en ces charges, à la foule, sans faire preuve de leur esprit (comme maintenant est la coustume) tousiours aduiendront les defordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons deia dit aucunemēt ailleurs par quels signes on pourra cognoistre

*Au 1. liure
de la meta-
physique.*

gnoistre si celuy qui veut estudier les loix, a la difference de l'entendement que ceste faculté requiert: mais pour en refreschir la memoire & le monstrier plus amplement il faut sçauoir que l'enfant, lequel aprenant à lire, cognoistra bien tost les lettres & nommera facilement chacune en son alphabet, ha grande memoire, pource que ceste facilité qu'il a d'apprendre est l'indice: car il est certain que l'entendement ne fait pas cest œuvre, ny l'imagination aussi, ainsi est ce l'office de la memoire de garder les figures des choses, & de dire le nom de chacune, quand il est besoin: & s'il a grande memoire, nous auons deua prouué autre fois, que par consequent il ha faute d'entendement. Nous auons dit aussi que la facile esécriture & les bons traits & lettres decourent vne grande imagina

L' E X A M E N

imagination:& pourtāt quand vn enfant en peu de iours ſçait biē aſſeoir la main, faire ſes lignes droites & la lettre pareille, & de bōne forme & figure, c'eſt vn mauuais ſigne pour l'entendement, pource que ceſt œuvre ſe fait par le moyen de l'imagination : & ces deux puiffances ſont cōtraires, comme nous auōs dit & noté. Et eſtāt mis à la Grammaire, s'il l'aprend aſſe-mēt, s'il parle latin en peu de tēps, s'il l'eſcrit elegamment, & à l'imitation de Cicerō, il ne fera iamais bon iuge ny aduocat, pource que c'eſt vn ſigne qu'il ha vne grande memoire, de maniere q̄ c'eſt grād cas d'auēture, s'il n'eſt de proueu d'entendement. Mais ſi ceſtuy là ſe met à l'eſtude des loix, & s'il demeure aux eſcoles long temps, il fera fameux lcteur, & aura pluſieurs auditeurs, pource que la lan

gue

que Latine est fort gracieuse en la chaire: & pour lire avec grande apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceller en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et combien qu'en la chaire on doive distinguer, inferer, discourir, iuger & élire pour tirer le vray sens de la loy, si est ce qu'en fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resout les doutes & contrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn aduocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entre eux il y a vn iuge pour decider le different: c'est vn vray proces, où n'est parlé comme si l'ô escriroit
sans

L' E X A M E N

fans aduerfaire. Et si l'enfant ne profite bien en la Grammaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement : ie dy qu'il y a soupçon : car il ne s'enfuit pas que celuy qui ne peut aprédre Latin, ait bon entendement, ayant proué ailleurs, que les enfans de grande imagination, ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut decourir cela pour ce que ceste science se rapporte avec l'entendement, côme la pierre de touche avec l'or. Et pourtât il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oyt les arts, ne cōmance à discourir & ne se presentent à luy argumens & responce en la matiere qui se traicte, il n'a aucun entendemēt : mais s'il profite bien en ceste science, c'est vn argument infallible, qu'il a vn tel entendement que les loix demandent :

dent:& pourtant peut il aller incontinent les estudier, sans y regarder l'og temps. Toutesfois estimay-ic qu'il vaut mieux ouir premierement tout le cours des arts: car la Dialectique n'est non plus à l'entendement, que les trauers que l'õ met aux pieds d'vne mule, pour la faire aller l'able, & d'vne maniere gracieuse & posee. L'entendement prend en ses disputes cete mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant aprins par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais si ce ieune homme (que nous examinons) ne profite en Latin ny en la Dialectique, comme il faut, il est besoin de voir s'il est proueu de bonne imagination, deuant que nous l'ostions de l'estude des loix: car en cela se trouue vn fort grand secret, & est bon que la Republique le sache, c'est que se trou

B

L' E X A M E N

uent des lettrez lesquels mis en chaire, font merueilles en l'interpretatiõ du droit, & autres à l'aduocacerie, aufquels si l'on met vn baston ou sceptre en la main, ils n'ont l'esprit de gouverner non plus que si les loix n'auoient esté faites à ce propos. Et au contraire se trouuent autres avec trois mal entédues, aprinſes à Salamanque, lesquels commis à vn gouuernemét, s'en ſçauent aquiter le mieux du monde. Dequoy font emerueil lez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuét ſçauoir la raison: qui est que le gouuernemét appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ny a la memoire. Et qu'ainſi ſoit, il est aisé à le prouuer, considerât, que la republique doit estre gouuernee par bon ordre & conseil, mettrât chacune chose en son lieu, de maniere q̄ tout ioin& face

face vne bonne figure, & soit cor respōdant. Ce que nous auōs prouué beaucoup de fois, estre l'œuure de l'imaginatiō. Et ne gāgneroit on nō plus de bailler vn gouuerne ment à vn grād lettré, q̄ de faire vn fourdinge de la musique: mais cela se doit entēdre cōmunémēt & non pas comme reigle generale. Car nous auons deia prouué qu'il y a moyē de faire q̄ nature puisse ioin dre grand entendement avec grāde imagination. Parquoy n'est ce chose repugnante d'estre grād ad uocat, & fameux gouuerneur, voire mesmes decouuirons nous cy apres qu'estāt la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & avec vne matiere biē saisonnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imaginatiō: lequel estudiant les loix, sera fameux rector,

L' E X A M E N .

grand aduocat , & non moindre
gouuerneur : mais nature forme
tant peude ceux là, que cete rei-
gle peut passer pour generale.

*Comme se prouue qu'une partie de la
theorique de Medecine appartient
à la memoire, l'autre partie à l'en-
tendement , & la pratique à l'i-
magination.*

C H A P . X I I .



V temps que la Mede-
cine des Arabes florif-
soit, y auoit vn mede-
cin fort renommé, tât
à lire, comme à escrire, argumen-
ter, distinguer, respondre & cõclu-
re: duquel le bruit estoit (veu son
grãd esprit) qu'il deuoit resusciter
les morts & guarir toute maladie:
ce qui luy aduenoit tât aurebours,
qu'il ne gouuernoit aucũ malade,
duquel il peust sortir à son hon-
neur,

neur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusement irrité, il se rédit moyne, se plaignât de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exemples plus frais font meilleure prouue & conuainquent mieux les sens, plusieurs graues medecins ont opiniõ q̄ Icã Argétier, medecin moderne de nostre tēps, a surpassé de beaucoup Galen, à reduire l'art de medecine en meilleure methode: & neantmoins on dit qu'il estoit tāt infortuné en la pratiq̄, q̄ nul malade, le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignāt les mauuais succes d'iceluy: dequoy il semble q̄ le vulgaire a bien occasion de s'e merueiller, voyāt par experiēce non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voions, qu'estant

L' E X A M E N

vn medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: de quoy Aristote a voulu donner la raison, mais il n'y a peu venir. Quāt à ce qu'il n'aduenoit q̄ les medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pensoit q̄ cel auenoit de ce qu'ils auoiēt vne cōmune cognoissance de l'hōme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au cōtraire des Empiriques qui mettoyent peine de sçauoir les proprietéz indiuidues des hōmes, sans s'adōner aucunemēt à l'vniuersel) mais il n'auoit raison: car les vns & les autres s'exercēt à guarir les singuliers de travail lent tant qu'ils peuēt à auerir cette nature particuliere. Ainsi dōc la difficulté n'est qu'à sçauoir pourquoi les medecins fort lettrés, biē qu'ils s'adonnēt toute leur vie à guarir, ne sont jamais bōs practiciens:

&c au

& autres ignorans avec trois ou quatre reigles de medecine qu'ils ont aprins à l'escole, en beaucoup moins de tēps, sçauent mieux pratiquer & faire la medecine. La vraye responce à ce doute est fort difficile, veu qu'Aristote ne l'a peu trouuer, combiē qu'il en ait approché aucuneiment : mais nous tenans aux principes de nostre doctrine, nous y respondrons entierement. Ainsi donc il faut sçauoir que la perfection du medecin consiste en deux choses, autant necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux plantes des pieds pour cheminer. La premiere est de sçauoir, par methode, les preceptes & reigles de medeciner l'homme en commun, sans venir au particulier. L'autre, de s'estre long temps exercé à medeciner, & cognoistre, à l'œil, le grand nô-

*Galen sur
liu. 7 de sa
meth. ch. 9.*

L' E X A M E N

bre des malades : car les hōmes ne font pas tant differens entre eux, qu'ils ne cōuiennent en plusieurs choses : ny tant conformes aussi, qu'il n'y ait entr'eux certaines particularitez de telle nature qu'elles ne se peuuent dire ny escrire, ny enseigner, ny recueillir, de maniere qu'on les puisse reduire en art : mais seulement congnoistre en ceux qui les ont. Ce qui se peut facilement entendre en considerāt qu'estant le visage del'hōme composé de si petit nombre de parties, comme sont les deux yeux, le nez, les deux iouës, la bouche, le front, nature fait tant de compositions particulieres, que si l'on voyoit cent mille hommes assemblez, chacun se pourroit remarquer avec son visage tāt singulier & propre, qu'à peine s'en trouueroient deux qui se ressemblassent
entie

entierement. Le mesme cas a lieu aux quatre elemens & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur, humidité & siccité, de l'harmonie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que celles cy, nature fait tant de proportions, que si cent mille hommes s'engendrent, chacun sort avec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement & à l'improuiste leur troquoit la proportion de ces premieres qualitez, ils demoureroient tous malades, exceptez par auanture deux ou trois, lesquels se rencontreroient conformes & de mesme paste & proportion. Dequoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est que tout homme qui tombera en maladie, se doit guarir selõ sa par-

L'EXAMEN

ticuliere proportion, de maniere que si le medecin ne le remet à la cōuenāce & accord des humeurs & qualitez qu'il auoit au precedent, il ne demoure guarir: l'autre, que pour ce faire, comme il faut, il est necessaire que le medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quād il estoit en santé, en luy touchant le pouls, voyant son urine, la couleur de son visage, & remarquant sa tēperature, à fin qu'il puisse iuger, quand il sera malade, de cōbien il est élongné de sa santé: & le guarissant, qu'il sçache en quel estat il le doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçauoir la theorique & composition de l'art) Galen dit qu'il est necessaire d'auoir grād entendemēt & beaucoup de memoire, pource qu'une partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en expe-

rience

rience & histoire : à quoy, pour le premier, est requis l'entendement, & pour l'autre, la memoire : & selon qu'il est tant difficile d'assembler ces deux puissances en degré intensif, necessairement le medecin doit deffailir en la theorique: & ainsi voyons nous plusieurs medecins grands Latins & Grecs, grands anatomistes & herboristes (desquels les œuvres appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auerer la cause de quelque effet (qui appartient à l'entendement) n'y entendēt rien. Autres se voyēt au contraire, lesquels en la dialectique & philosophie de l'art, se monstrent de grand esprit & habilité: mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie, ils n'y font pas grand profit, pour ce qu'ils sont deprouueuz de memoire:

L' E X A M E N

moire : & pour ceste cause, Galen
au lin. de l'ordre de ses liures. a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in medica & philosophica exercitatione studioque versantur, inueniri tam paucos, qui rectè in illis profecerint.* C'est à dire, Je ne suis pas émerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'adônent à la medecine, peu deuiennent bons medecins: dequoy donnant la raison, il dit, qu'à peine se trouue l'esprit requis en ceste science, ny maistre qui l'enseigne avec perfection, ny qui l'estudie songneusement. Mais avec toutes ces raisons, Galen ne vient pas au point, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne ne deuiant parfait medecin. Toutesfois quād il a dict, qu'à peine se trouue, entre les hommes vn esprit conuenable à ceste science, il a dit vray, bien qu'il n'ait spécifié

cifié cela , comme nous ferons maintenant : car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement avec vne grande memoire , personne ne deuiet parfait en la theorique de la medecine. Et pour ce qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir avecques certitude) à peine se trouue vn medecin , qui ait la parfaite cognoissance de la medecine , que lon dit theorique , & qui soit bon praticien : ny au contraire , vn bon praticien , qui sçache bien la theorique. Or est-il aisé à prouuer que l'imagination est la puissance , de laquelle le medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers : & non pas l'entendement , en supposant la doctrine

L' E X A M E N

doctrine d'Aristote , qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers , ny faire difference d'un avec l'autre , ny cognoistre le temps & lieu , ny autres particularitez qui font differer les hommes entre eux , & medeciner chacun de differente maniere: de quoy la raison est (selon que disent les philosophes vulgaires) que l'entendement est vne puissance spirituelle , qui ne se peut alterer des singuliers , pour estre remplis de matiere. Et pour ceste cause Aristote a dit , que le sens est des singuliers , & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doyuent faire à l'endroit des singuliers & non des vniuersels (qui ne se peuvent engendrer & sont incorruptibles) l'entendement est vne puissance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté est
mainte

maintenant de ſçavoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuvent auoir bons ſens extérieurs, pour les ſinguliers, eſtans puiffances tant différentes? La raiſon en eſt fort claire, qui eſt que les ſens extérieurs ne peuvent bien ouurer, ſi la bonne imagination ne leur aſſiſte. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Ariſtote, lequel voulant declarer que c'eſt de l'imagination, dit eſtre vn mouuement cauſé du ſens extérieur, de la maniere que la couleur (qui ſe multiplie de la choſe coloree) altere l'œil, ce qui eſt ainſi: car ceſte meſme couleur qui eſt en l'humeur criſtallin, paſſe plus auant en l'imagination, & fait en icelle la meſme figure qui eſtoit en l'œil. Et ſi l'on demande de laquelle de ces deux eſpeces ſe fait la cognoiſſance du ſingulier,

tous

*Au liu. 3.
de l'ame.*

L' E X A M E N

tous les philosophes disent fort bien, que la seconde figure est celle qui altere l'imagination : & des deux est causee la cognoissance, suivant ce dict tant commun, *Ab obiectis & potentia, paritur notitia.* Des obiects & de la puissance, la cognoissance s'engendre. Mais de la premiere qui est en l'humeur cristalin & de la puissance de la veuë, n'est causee aucune cognoissance, sans l'esgard de l'imagination : ce que les medecins preuent manifestement, disant, Que

si l'on coupe ou brusle la chair à vn malade, lequel pourtant ne sent point de douleur, c'est signe que l'imagination est distraite en quelque partie du corps & ne que profonde contemplation : & ainsi le voyons nous par experience en ceux qui sont sains : car s'ils sont distraits en quelque imagination, ils ne voyent les choses qui sont

Quiconque est malade en quelque partie du corps & ne sent douleur, a l'esprit malade. Hip 2. des Aph. 6.

font deuant eux, & ne gouftēt les bonnes viandes, encores qu'ils en mangēt : à raifon dequoy, il eft certain que l'imaginatiō eft celle qui caufe le iugement, & la cognoiffance des chofes particulieres, & non l'entendement ny les fens extérieurs. Il s'enfuit donc fort bien, que le medecin qui ſçaura beaucoup de theorique, ou pource que il ha grand entendement ou grand memoire, fera indubitablemēt mauuais practicien, pource qu'il doit auoir faute d'imaginatiō: & au contraire celuy qui fera grand practicien, par confequent fera mauuais theoricien, c'eſt à dire n'aura pas la theorique, pource que la grande imaginatiō ne ſe peut aſſembler avec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy perſonne ne peut eſtre parfait medecin, & pratiquer

C

L' E X A M E N

ſans faillir : car pour n'errer en la pratique, il faut ſçauoir l'art & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer : & nous auons prouué que ces deux choſes là ſont incompatibles. Le medecin ne va iamais cognoiſtre & curer quelque maladie, qu'il ne falſe en ſoy-mefme vn ſilogiſme en *Dart*, combien qu'il ſoit empirique: par lequel vne partie de ſa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination. Et pour ceſte cauſe les plus grands theoricienſ errent ordinairement en la mineur : & les grands praticienſ en la maieur : comme ſi nous diſions ainſi, Toute chaleur qui depend des humeurs froids & humides, ſe doit curer par medecinſ chaudes & ſeiches (prenant l'indice de la cauſe) la chaleur que ſouffre ceſt homme depend des humeurs

humeurs froids & humides, il se doit donc curer par medecines chaudes & seiches. L'entendement prouuera bien la verité de la matiere, pour estre vniuerselle, disant que la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & siccité : pource que chacune qualité se diminue, de force, par son contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne sert de rien, pour estre chose particuliere & d'autre iurisdiction, dont la cognoissance appartient à l'imagination, en prenant des cinq sens extérieurs les propres & particuliers signes de la maladie. Et si l'indice se doit prendre de la chaleur, ou de sa cause, l'entendement ne le peut sçauoir. Il enseigne seulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger : mais la seule imagination

L' E X A M E N

demonstre, lequel des indices est le plus grand, conferât le mal que fait la chaleur, avec celuy du symptome, la cause, le peu de force, ou grande vertu. Pour auoir ceste cognoissance, l'imagination a certaines proprietéz infallibles, par lesquelles elle atteint aux choses qui ne se peuuent dire ny entendre, & ne se trouuent arts, pour icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn medecin vers vn malade, lequel par la veüe, l'ouye, le sentir, le toucher, trouue ce qui semble impossible, de maniere que si nous demandions à ce medecin mesme, comme il a peu atteindre à vne si haute cognoissance, il n'en pourroit donner raison: car c'est vne grace qui vient d'une fecondité de l'imagination, qui s'appelle autrement *Solertia*, qui veut dire Industrie, laquelle par signes communs, incertaines con-

iections & de peu de fermeté, en moins d'un rien, trouue mille differences de choses esquelles consiste la force de medeciner & pronostiquer certainement. De ceste maniere d'industrie sont priuez les hommes de grand entendement, pour estre vne partie d'imagination. Et ainsi, ayant les signes deuant les yeux, que ceux qui sont auisez de la maladie, ne reçoient en leurs sens aucune alteration, pource qu'ils sont deprouuez de la puissance imaginatiue, vn medecin me demanda vne fois, secretement, pourquoy ayant estudié curieusement toutes les reigles & considerations de l'art de pronostiquer, & les sachant fort bien, il n'auoit iamais que son pronostic fust veritable. Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'apred l'art de me-

L' E X A M E N

decine, & que par vne autre ce
mesme art se met en execution.
Cetuy là auoit fort bon entende-
ment : mais il estoit deprouueu
d'imagination. Mais il y a en
ceste doctrine vne grande difficul-
té, qui est, de sçauoir comme les
medecins de grande imagination
peuent apprendre l'art de mede-
cine, veu qu'ils sont deprouueuz
d'entendemét: & s'il est ainsi qu'ils
pratiquent mieux que ceux qui la
sçauent bien, de quoy sert aux hô-
mes d'aller l'apprendre aux escol-
les. On peut respondre à cela, estre
chose de grande importance sçauoir
premierement l'art de mede-
cine, pource qu'en deux ou trois
ans, l'homme apprend tout ce que
les anciens ont trouué en deux
mille: de maniere que s'il le deuoit
aquerir par experience, il luy fau-
droit viure trois mille ans: en quoy
esrou

esprouant les medecines, il tueroit, deuât que sçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hômes: en quoy il sera excusé s'il lit les liures des medecins raisonnables & experimentez: lesquels aduisent les estudians de ce qu'ils ont trouué durant leur vie, à fin que les nouveaux medecins se seruent hardiment d'une chose, & se gardent d'une autre, pource qu'elle est veneneuse. Dauantage il faut sçauoir que les choses communes & vulgaires de tous les arts, sont fort claires & faciles à aprendre, mais elles sont les plus importantes en l'œuure: & au contraire les plus curieuses & hautes sont les plus obscures & les moins necessaires pour la pratique. Les hommes de grâde imagination ne sont totalement priuez d'entendement ny de memoire. Et ainsi par la diminution de

L' E X A M E N

ces deux puissances , ils peuuent
apprendre le plus necessaire de la
medecine , pource qu'il est le plus
aisé & le plus clair: & par la bonne
imagination , ils peuuent mieux
cognoistre la maladie & sa cause,
q̄ les plus raisonnables & entēduz:
veu que l'imaginatiō est celle qui
trouue l'occasion du remede qui
se doit appliquer: en quoy consiste
la plus grande partie de la prati-
que. Et pourtant Galen a dict, que

Ann 6. des
Æpid. par.
5. com. 1. le propre nom du medecin est, *In-*
uentor occasiois: & sçauoir cognoi-
stre le temps, le lieu & l'occasion,
il est certain qu'il appartient à l'i-
magination, puis qu'elle porte fi-
gure & correspondāce. La difficul-
té est maintenant de sçauoir, à la-
quelle de tant de differēces de l'i-
magination , appartient la prati-
que de la medecine: car il est cer-
tain qu'elles ne conuiennent tou-

tes

tes en vne meſme raiſon particulière : laquelle conſideration m'a donné plus de peine & trauail d'eſprit que toutes les autres. Et neârmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, ſi non qu'elle vient d'vn degré de chaleur moins que n'a la différence de l'imagination, par laquelle ſe font les vers & couplets. Toutesfois ie ne certifie pas cela du tout, pource que la raiſon en laquelle ie me fonde eſt, Que ceux que i'ay conſideré bons praticiens, ſont tous vn peu adonnéz à l'art de verſifier, & n'eſt leur contemplation trop haute, ny leurs vers merueilleux: ce qu'il peut aduenir auſſi de ce que deſaut la chaleur du poinct que la Poëſie requiert: & ſi c'eſt pour ceſte raiſon, la chaleur doit eſtre telle, qu'elle touche vn peu la ſubſtance du cerveau, ſans reſouldre beaucoup la

L' E X A M E N

chaleur naturelle: combien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement avec l'imaginatio par aduision. Mais ceste imagination n'est pas tant bone pour guarir, cōme celle qu'on cherche: car elle innite l'hōme à estre superstitieux, magicien, sorcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes sont tāt cachees & secretes, qu'il font tous iours deuiner ce qui en est. Ceste difference d'imaginatio est facheuse à trouuer en Hespagne: car nous auons proué ailleurs que ceux là qui demourent en ceste regio ont faute d'imaginatio & de memoire, & sont prouuez de bon entendement. L'Imaginatio aussi de ceux qui habitent au dessouz du Septentrion ne vaut rien pour la mede

medeciner car elle est fort tardifue
 & la scherelle est bonne seulement
 pour faire horloges, painures, e-
 guilles & autres mesmes beson-
 gnes pour le service de l'homme.
 Il n'ya que l'Ægypte qui engéde
 en ses habitans ceste maniere d'i-
 magination:& pourtant les histo-
 riens ne disent iamais du tout, cõ-
 bien les Girains sont magiciens &
 forciers, & prongs à cognoistre les ^{Peuples de}
 choses & à trouuer les remedes à ^{Cette, cité}
 leurs necessitez. Iosephe pour ^{de Palesti-}
 louër & priser la grãde sagesse de ^{ne.}
 Salomõ, dit en ceste maniere, *Tã-
 ta fuit sapientia & prudentia quam
 Salomon diuinitus acceperat, ut om-
 nes priscos superaret atq; etiam Æ-
 gyptios qui omnium sapientissimi ha-
 bentur.* Salomon a esté si sage &
 prudent, qu'il a surmonté tous les
 anciens voire mesme ceux d'Ægy-
 pte, qui sont estimez les plus sages
 de

L' E X A M E N

de tous. Platon dit bien aussi que les *Ægyptiens* surpassent tous les hommes du monde, à sçavoir gagner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imaginatiõ. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imaginatiõ ont esté inuentees en *Ægypte*: comme les mathematiques, l'astrologie, l'arithmetique, perspective, iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos, me conuin le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le treschrestie & magnanime François de Valois Roy de France molesté d'vne longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & court ne luy donnoyent remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit, il disoit n'estre possible que les medecins Chrestiens

stiés le sceusēt guarir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estant fâché de se voir tousiours en chaleur, il depescha vne fois, vn courrier en Hespagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pout le prier de luy enuoyer vn medecin Iuif, le meilleur qu'il eust en sa court, duquel il pensoit pouoir trouuer remede à sa maladie, si aucun y en auoit en l'arr: de laquelle demande on se mit à rire en Hespagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit d'vn homme qui estoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel medecin, iusques hors le royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn medecin nouveau Chrestie, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomplie. Mais quād le medecin fut en France, deuant le

L' E X A M E N

le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gracieux, auquel fut decouvert q̄ le medecin estoit Chrestien, & pour ceste cause le Roy ne se voulut seruir de luy. Le Roy (avec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis, s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy. Sire (respondit le Medecin) ie n'atren pas le messie promis en la loy Iudaique. Et vous sage en cela, dit le Roy: car les signes notez en la sainte esriture, pour cognoistre sa venue, sont deia accompliz long temps y a. Nous autres Chrestiens (respondit le Medecin) scauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accompliz: car il y a aujourd'huy & compté l'on mil cinq cens quarante & deux ans qu'il vint: il fut au monde trente trois ans, au bout desquels

quels il mourut crucifié & le troi-
 sieme jour resuscita: & puis il mō-
 ta aux cieus où il est maintenant.
 Vous estes donc Chrestien, dist le
 Roy? Ouy, Sire, respondit le Me-
 decin, par la grace de Dieu. Puis
 qu'ainsi est dist le Roy, retournez
 à la bonne heure, en vostre pays:
 car j'ay en ma Court de grans me-
 decins Chrestiens: i'en vouldroy
 auoir de Iuifs, lesquels, à mon ad-
 uis, sont ceux qui ont vne naturel-
 le habilité de guarir & pratiquer.
 Parquoy il le r'enuoya sans luy
 vouloir bailler le pouls, sans luy
 faire monstret son vrine, & sans
 luy toucher aucun mot de sa ma-
 ladie. Et tout soudain il enuoya en
 Constantinoble pour faire venir
 vn Iuif, lequel le guarit avec du
 lait d'anesse seulemēt. Ceste ima-
 gination du Roy François (à ce que
 ie pése) est fort veritable, & croy
 qu'il

L' E X A M E N

qu'il est ainſi : car aux grandes in-
 temperatures chaudes du cerueau,
 j'ay experimenté autrefois que l'i-
 magination trouue ce que l'hom-
 me eſtant en ſanté, elle ne peut fai-
 re. Et à fin qu'il ne ſemble que ce-
 la ſoit dit ſans fondement , il faut
 ſçauoir que la diuerſité des hom-
 mes, tant en la compoſition du
 corps , comme en l'eſprit, & con-
 ditions del'ame , vient d'habiter
 regions de differente temperatu-
 re, de boire eaux contraires & de
 n'vſer tous de meſmes & ſembla-
 bles alimens: & pour ceſte cauſe

*Au dialo-
 gue, de la
 nature.*

Platon a dit , *Alij ob varios ventos
 & aſtus, & moribus & ſpecie diuerſi
 inter ſe ſunt: alij ob aquas quidē, pro-
 pter alimentum ex terra prodiens,
 quod non ſolum in corporibus melius
 ac deterius, ſed in animis quoque id
 genus omnia patere non minus poteſt.*
 C'eſt à dire, aucuns hōmes differēt
 des

des autres , à cause des vêts côtraires, ou pour ce qu'ils boiuent eaux differêtes, ou pource' que tous n'v sent de mesme viande: & cete difference non seulement se trouue au visag: & compositiô du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenât que le peuple d'Israël demoura plusieurs ans en Aegypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à cete differêce d'imagination, nous aurôs aueré l'opinion du Roy de Frâce, & sçaurons aussi par mesme moyê, quels esprits se doiuent élire en Hespagne pour la medecine. Quant au premier, il faut tçauoir que Abrahâ demandant les signes En Genes. chap. 15. pour entendre que luy ou ses successeurs deuoyent posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, qu'en dormant Dieu luy respondit en ceste maniere,

D

L' E X A M E N

Scito, pranosces quod peregrinum futurum sit semē tuum, in terra nō sua: & subycient eos seruituti & affligem quadringentis annis : verumtamen gētem cui seruituri sunt ego iudicabo: & postea egrediētur cum magna substantia. C'est à dire. Saches Abrahá, que tes successeurs errerōt en pays estrange, où ils seront assuiettis quatre cens ans: mais fois certain que ie chastieray le peuple qui les opprimerá, & que ie les deliureray de cete seruitude, & leur donneray beaucoup de biens. Cete prophētie s'est acomplie: combien que Dieu, pour certain respect, y ait aiousté trente ans dauātage: & ain
si dit le texte diuin, Habitatio autē filiorum Israel, qua manserunt in Aegypto, fuit quadringentorum triginta annorum, quibus expletis, eadē die egressus est omnis exercitus domini, de terra Aegypti: C'est à dire, Le
 peuple

Exode,
chap. 12.

peuple d'Israel a demouré en Ægypte quatre cens & trente ans, lesquels accópliz, ce mesme iour tout l'exercite du Seigneur fut deliuré de seruitude & sortit de la terre d'Ægypte. Mais combien que ce texte die manifestement que le peuple d'Israel a demouré quatre¹ cens trente ans en Ægypte, vne glose declare que par ce nombre d'ans est entendu tout le temps que le peuple d'Israel fut vagabond, iusqu'à tant qu'il eut vne terre propre : & qu'il ne fut en Ægypte que deux cens & dix ans : laquelle declaration ne s'accorde bien à ce qu'a dict S. Estienneen ce propos qu'il eut avec les Iuifs, Il faut sçavoir que le peuple d'Israel demoura quatre cens, & trente ans en la seruitude d'Ægypte. Et combien que la demeure des deux cens & dix ans fust suffi-

L' E X A M E N.

fante au peuple Romain, pour prendre les qualitez d'Ægypte, si est ce que ne fut perdu pour luy, le temps qu'il en fut hors, quant à ce qui touche l'esprit: car ceux qui viennent en seruitude, en tristesse & ennuy en pays estrange, engendrent beaucoup de colere adulte, pource qu'ils n'ont pas liberté de parler ny se vanger du tort qu'on leur fait: & cet humeur, estant rotty, est l'instrument de l'astuce ou ruse, de l'industrie & de la malice. Et pourtant voit on par experience, ne se trouuer pires coutumes & conditions que celles de l'esclau, lequel imagine tousiours comment il endommagera son maistre & se deliurera de seruitude. Dauantage la terre par laquelle chemina le peuple d'Israel n'estoit pas fort estrange ny elongnee des qualitez d'Ægypte,
car

rareu egard à sa misere & sterilité, Dieu promet à Abraham, qu'il luy en donneroit vne autre abondante & fertile. Or est il certain, tant en bonne philosophie naturelle qu'on experience que les regions sterilles, maigres & qui n'abondent en fructs de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil:& au contraire les terres grasses & fertiles engendrent les hommes membruz, courageux & de grandes forces corporelles: mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & racóter la propriété de la region de Grece, pour produire hommes de grand esprit:& particulierement Galen dit, par merueille qu'à Athenes naquit vn homme ignorant, & note que cestoit la terre la plus pauvre & sterile En son orai rille de toute la Grece. Parquoy il son.

L' E X A M E N

colige que par les qualitez d'Ægypte & des autres prouinces où le peuple d'Israel alla, il se fit d'vn esprit fort subtil:mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Ægypte cree cete difference d'imagination:ce qui est fort clair, sachât qu'en ce pays là le soleil est fort ardent, & pour cete cause ceux qui y habitēt ont le cerueau tout brulé & la colere aduste, qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie:

En la. 14. à raison de quoy Aristote demâde, ses. prob. 4. Cur blasus pedibus sunt Æthiopes & Ægyptij. Comme disant, Pourquoy les noirs d'Ætiopie & les naturels d'Ægypte sont de formes & contrefaits des iambes & ont le nez camus? Aquoy il répôd que la grande chaleur du pays brule la sustâce de ces membres, & les fait griller côme le cuir aupres du feu: & par la mesme raison se crespent
leurs

leurs cheueux. Nous auons desia prouué que ceux là qui habitēt en pays chaud , sont plus aduisez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion d'Aristote, lequel demãde, *Cur locis calidis homines sapientiores sunt quàm frigidis?* D'ou vient que les hōmes qui demourent en pays chauds , sont plus sages que ceux là qui demourent en pays froids? mais il ne respond pas bien au problème, & ne fait distinction de la sagesse : car nous auons desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudence en l'homme : vne de laquelle Platon a dit, *Scientia qua est remota à iustitia, calliditas potius quàm sapientia est appellanda.* La science qui est separee de la iustice, se doit plustost appeller ruse que sagesse : l'autre est iointe à la droiture & simplicité , sans aucune tromperie : & ceste là est pro-

sect. 14.
probl. 5.

L' E X A M E N

prement appellee sagesse , pource
qu'elle est tousiours assiste de la
iustice & droicteure. Ceux qui habi
tent en pays fort chauds , sont sa
ges , au premier genre de sagesse,
& sont ceux d'Ægypte. Voyons
maintenant apres que le peuple
d'Israel fut sorty d'Ægypte, & mis
au desert , quelles viandes il man
gea , quelles eaves il beut , & de
quelle téperature estoit l'eau où
il alla : à fin que nous entendions,
si pour ceste raison , il changea
l'esprit , qu'il auoit quand il sortit
de ceste captiuité , ou s'il le retint

En Exode,
chap. 17.

tousiours. L'escriture dit que Dieu
nourrit & enretint ce peuple , a
uec la manne , par l'espace de qua
râte ans : qui estoit la viade la plus
delicate que iamais homme man
gea : de maniere que Moyse voyât

En Exode,
chap. 16.

la delicatesse & gratieuse saueur
d'icelle , il en chargea à son frere

Aaron

Aaró d'emplir vn vaisseau d'icelle pour le mettre en l'arche de l'aliãce: à fin que ceux qui descendoyẽt de ce peuple (estãs en la terre promise) vissent le pain duquel Dieu auoit nourry & lüstanté leurs peres, cheminãs par le defert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa maiesté, pour vn tel benefice. Et à fin que nous autres qui n'auons veu ceste nourriture, cognoissĩõs que elle estoit telle, il est bon que nous nous representiõs la manne que nous produit la nature, & y a ioustant vne plus grãde delicateffe, nous pourrons entierement imaginer la hõte d'icelle. La cause materielle, dont la manne s'engédre est vne vapeur fort delicate, que le Soleil enleue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estãt parvenue au haut de la region, se cuit & se parfait: & suruenant le froid

L' E X A M E N

de la nuit elle tóbe sur les arbres
& pierres, d'où on l'amasse, & la
met l'on en certains vases pour
manger: on l'appelle, *Mel rosfi-*
dum & *aëreum*: miel de rosee &
d'air: pour la semblance qu'elle a
avec la rosee, & pour avoir esté fai-
te en l'air: sa couleur est blanche,
& est de saveur douce, comme le
miel: la figure d'icelle ressemble à
celle du coriandre: lesquels signes
l'écriture sainte donne pareille-
mēt à la manne, que le peuple d'Is-
raël mangea au desert: au moyen
dequoy, ie pense q̄ les deux auoyēt
vne mesme nature: & si la manne
que Dieu crea estoit d'une substan-
ce plus friande & delicate, nous
confirmerons d'autant mieux no-
stre opinion: mais i'ay tousiours
creu que Dieu s'accommode des
moyens naturels, quand par le
moyé d'iceux, il peut faire ce qu'il
veut:

veut:supleant au defaut de nature,
 par sa toute-puissance. Je le dy,
 pource que de bailler à ce peuple
 la manne à mager au desert (hors
 mis ce que par icelle Dieu vouloit
 signifier) il semble qu'elle pou-
 uoit venir de la disposition de la
 terre , laquelle auiourd'huy pro-
 duit la meilleure manne qui soit
 au monde: & pourtant Galen dit *Au lin. 3.*
 qu'au mont Liban (qui n'est pas *des facult-*
 loin de là) elle se fait en grande *tez des ali-*
 quâtité, de maniere que les labou- *més, ch. 39.*
 reurs ont coustume de châter par
 passêtemps, que Iupiter en ce pays
 là, enuoye vne pluye de miel. Et
 combien que Dieu creast à ceste
 heure là miraculeusement la man-
 ne, en si grande quantité, à iours
 determinez, si est ce qu'il se peut
 faire qu'elle fust de la mesme natu-
 re de la nostre, côme l'estoit l'eau
 que Moÿse tira des pierres, & le
 feu

L' E X A M E N

feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa parole : qui furent choses naturelles, combié qu'elles fussent miraculeusement tirees. La manne de paine en la saincte escriture estoit comme rosee, *Quasi semen coriandri, album gustusq; eius quasi simile cum melle.* c'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blanche, & douce comme miel: qui sont les conditions propres à la mâne que la nature nous produit. Les medecins disent que le temperament de ceste nourriture, est chaud & de parties subtiles & fort delicates : qui est vne composition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebreux mangerent. Et pourtant ils s'ennuyerēt de sa delicatesse & dirent ainsi, *Anima nostra iam nau-seat super cibo isto leuissimo.* c'est à dire, Nostre estomac ne peut plus souffrir

En Exode
chap. 16.

Mesue au
2. liure cha
pit. 16.

foufrir cet alimēt tāt leger. La philosophie de cela estoit, qu'ils auoyēt forts estomacs, entretenus d'aulx, oignons, & pourreaux, de maniere que venans à manger vn aliment de si peu de resistance, il se conuertissoit du tout en colere.

Et pour ceste cause, Galen defend *Au liure I. de la vertu des alimēs. chap. I.* à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de māger du miel, & autres legers alimens, pource qu'ils se corromproyent, & au lieu de se cuire, se bruleroyent comme suie. Ce qui aduint aux Hebreux, avec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste : à raison dequoy ils estoient merueilleusement secs & maigres, pource que cest alimēt n'est propre pour engresser. *Anima nostra arida est, Aux Nom. nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi manna.* Nostre ame est seiche & consummee, & noz yeux ne voyēt
autre

L' E X A M E N

- En Exode,*
chap. 15. autre chose que mâne. L'eau qu'ils beuoyēt avec ceste viande, estoit telle, qu'ils demâdoient: & s'ils ne la trouuoient telle, Dieu môstroit à Moÿse vn baston de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grosses & troubles, il les faisoit deuenir bōnes & delicates: & quand ils n'auoyent aucune eau,
- En Exode,*
chap. 16. Moÿse prenoit la verge de laquelle il ouurit la mer rouge, de laquelle frappant les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort agreable à leur goust, de maniere q̄ S. Paul a dit,
- En la 1.*
aux Cor.
chap. 10. *Petra consequente eos.* Cōme disant, L'eau de la pierre les suyuoit, ayāt vn goust delectable & fauoureux. Et ils auoyent l'estomac fait à boire des eaux grosses & ameres: car
- En 6. des*
Epid p. 4.
com 10. Galen raconte qu'en Ægypte elles se cuisent, pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompues: de maniere que beuuant des eaux
tant

tant delicates, elles ne pouuoient
 faillir de se conuertir en eux en co-
 lere, pource qu'elles auoiēt peu de
 resistēce. Galē dit que l'eau pour se
 biē cuire en l'estomac, & ne se cor- *Aus. des*
 rōpre, doit auoir les mesmes qua- *Aphor. 26.*
 litez que l'alimēt solide que nous
 mangeons. Si l'estomac est fort, il
 luy faut bailler aliment correspon-
 dant : mais s'il est petit & delicat,
 les alimens doyuent estre sembla-
 bles. On doit auoir sēblable egard
 en l'eau; & ainsi voyons nous par
 experience que si vn hōme est ac-
 coustumé à boire de grosses eaux,
 iamais n'apaiſe sa soif, avec les
 eaux delicates, & ne les sent en l'e-
 stomac, ains l'alterent dauantage,
 pource que la grande chaleur de
 l'estomac les brule & resoult in-
 continent à l'entree, d'autāt qu'el-
 les n'ont resistance. Nous pourrōs
 dire aussy qu'ils iouissoient au de-
 sert

L' E X A M E N

fert d'un air subtil & delicat : car
allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux
frais , clair & fans aucune corruption: pour ce qu'ils n'arrestoyent

*En Exode,
chap. 13.*

en nullieu. Ils l'auoyent tousiours
temperé : car de iour , se mettoit
vne nue deuant le Soleil , à fin que
ils n'eussent trop grand chaud : &
la nuit apparoiſſoit vne colomne

*En la 14.
sect. probl.*

de feu, pour temperer l'air. Aristote dit que la iouissance d'un tel air,
rend l'esprit fort vif. Considerons
maintenât cōbiē deuoit estre delicate la semence de ce peuple, mangeant vne viande tāt fauoureuse, &
beuāt les eaux q̄ nous auons dit,
avec la iouissance d'un air tāt purifié & net: & cōbien estoit subtil le
sang menstrual des Hebreux, &

*Au 2. liure
des parties
des anim.*

nous souuenons de ce qu'a dit Aristote, qu'estât ce sang subtil & delicat , l'enfant qui s'en engēdrera,
sera

fera hōme de bō esprit. Nous prouuerōs biē au long au dernier chap. de cet œuure, cōbien importe aux peres de māger viandes delicates, pour engendrer enfans de grand esprit. Et pource que tous les Hebreux māgerēt vne mesme viande tāt spirituelle & delicate & beurēt vne mesme eau, tous leurs enfans furēt de grād esprit, es choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israel en la terre de promission, avec vn esprit tāt subtil, cōme nous auons dict, il eut en apres tāt de maux & aduerfitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & soumis à tāt de peines & mauuais traitemēs, q̄ cōbiē qu'il n'eust tiré d'Ægypte & du desert ce téperamēt chaud, sec & rosty, q̄ nous auōs dit, il l'eust rédu tel, en ceste mauuaite & triste vie: pource q̄ la cōtinuelle tristesse & facherie assemble les esprits vi-

E

L' E X A M E N

taux & le sang des arteres au cerueau, au foye & au cœur : & estans là, les vns sur les autres, ils se viennent à bruler & rostir. Parquoy souuēt ils font leuer vne chaleur, & ordinairement causent la melancholie par aduersion : de laquelle quasi tous participent iusques au iourd'huy, veu ce q̄ dit Hippocrate, *Meius & moestitia diu durans, melancholia significat.* Nous auōs dit autrefois q̄ ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce, cautelle, & malice : laquelle est accommodée aux coniectures de la medecine : & par le moyē d'icelle congnoit l'on la maladie, la cause & le remede que elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres-chrestien Roy François tenoit cōtra merueilleusement, & eut grande raison en ce qu'il dist : si l'on ne pēse que par, la grande chaleur lōg tēps soufferte, & par la tristesse de se voir malade, & sans remede, le

6. des Aph
23.

cerueau se brula en luy, & s'eleua soudain l'imaginatiō, laq̃lle (comme nous auons prouué autre fois) ayāt le temperamēt qu'il luy faut, fait dire incōtinēt à l'hōme ce que iamais il n'aprint. Mais cōtre tout ce q̃ nous auōs dit se presente vne difficulté fort grāde: qui est, q̃ si les enfās ou nepueux de ceux qui ont esté en *Ægypte*, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy dessus, estoient éleuz pour medecins, il semble q̃ l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui font descēduz d'eux ayēt gardé iusqu'au iourd'huy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & travaux que leurs predecesseurs endurerēt en la captiuité de *Babylone*, c'est chose qui ne se peut entendre: car si

L' E X A M E N

en quatre cés & tréte ans q̄ le peuple d'Israël fut en Ægypte & quarâte ans au deserr, la seméce d'iceluy peut aquerir ces dispositions d'habileté, elles se pouuoient plus aisemēt perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorty du deserr: & principalement estant venu en Hespagne, region tant contraire à l'Ægypte, & où il a mǎgé viandes differentes & beudes eaux qui ne sont pas d'vn si bon temperament & sistance quelà. La nature del'homme est telle & de quelque animal & plante que soit, que tout aussi tost il prend les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celles qu'il a apporté d'autre part: & en quelque chose qu'il s'employe, en peu de iours il en vient à bout, sans cōtradiction. Hippocrate fait mention d'vne maniere d'hōmes, lesquels pour

*An livre
de l'air,
liens, &
eaux.*

pour se rendre differés du vulgaire, voulurent auoir, pour marque de leur noblesse, la teste pointue & pour faire, par art, vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les commeres auoient le soin de luy ferrer la teste avec certaines bandes, iusqu'à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il se conuertiten nature, pource qu'avec laps de temps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient deia la teste pointue: au moyen de quoy vint à cesser l'art & diligence des commeres. Mais ayans laissé, vn temps, la nature libre, sans la contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut auenir de mesme au peuple d'Israël: car posé le cas que le pays d'Égypte, la manne, les eaux delicates & la tristesse cau

L' E X A M E N

fassent ces dispositions d'esprit en leur semence, si est il que cessans ces raisons & causes & suruenans autres cōtraires, il est certain que se deuoient perdre peu à peu, les qualitez de la matne, & succeder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoient, aux viandes & eaux, dont ils se nourrissoient, & à l'air qu'ils respiroyent. Ce doute, en philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn momēt, & durent tousiours au suiet, sans se pouoir corrompre: autres se trouuent, qui demourent autant à se perdre, qu'ils ont demouré à s'engendrer: & aucunes fois plus, aucunes fois moins, selon la force de l'agent, & la disposition de celuy qui patit. Pour exēple du premier, il faut sçauoir que d'vne grande peur & espouuante

uantement qui fut fait, vne fois, à vn homme, il demourant defait & decoloré, qu'il resembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut transféré en ses enfans, qu'il engendra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster ceste couleur. Suyuant ce propos, peut estre qu'é quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Égypte, quarante au desert, & soixante en la captiuité de Babylone, qu'eussent esté necessaires plus de trois mille ans à faire que la semence d'Abraham acheuast de perdre les dispositions de l'esprit causees par la manne: puis que pour corrôpre la mauuaise couleur, que ceste frayeur suscita en vn moment, furent requis plus de cent ans. Mais à fin de sçauoir de fonds en cime la verité de ceste doctrine, il faut respon-

L'EXAMEN

dre à deux doutes, qui font à ce propos, que iamais l'on n'acheue de souldre. Le premier est, D'où vient que tant plus les viâdes sont delicates & fauoureuses, comme chapons & perdrix, tant plustost l'estomac les viêt à hair & abhorrer: & au contraire d'où vient, que nous voyons l'homme manger la chair de bœuf toutel'ãnee, sans en estre aucunement ennuyé & degousté. L'autre est, Pourquoi n'estant le pain de fromêt, & la chair de mouton de si bonne substance ne si delicate, comme le chapõ ou la perdrix, iamais l'estomac ne les refuse ny abhorre, combien que nous en vsions, toute nostre vie, de maniere que nous defaillant le pain, nous ne pouuons mäger toutes les autres viandes, & ne nous semblent bonnes. Celuy qui scaura respõdre à ces deux doutes entendra

tendra facilement pourquoy ceux qui sont descenduz du peuple d'Israël n'ont perdu les dispositiōs & accidens, que la manne auoit introduit en la semence, de maniere que la subtilité d'esprit qui leur est venue à ceste raison, ne cesse sitost. On trouue en la philosophie naturelle, deux principes certains & veritables, desquels depend la responce & solution de ces doutes. Le premier est, que toutes les puissances qui gouuernent l'homme sont deneues & priuees des cōditiōs & qualitez de leur obiect à fin qu'elles puissent cognoistre & iuger de toutes les differences. Les yeux ont cela, lesquels ayans à recevoir toutes les figures & couleurs, par consequent sont priuez totalement d'icelles: cars'ils estoient pasles, cōme de ceux qui sont

Tout receuant doit estre denué de la nature de la chose receuë. au liure 2. de l'ame, & au 3.

L' E X A M E N

royent, leur sembleroit de la me-
me couleur. La langue aussi, qui
est l'instrumēt du gouſt, doit estre
priuee de toutes ſauours : & si elle
est douce ou amere, nous ſçauons
par experience q̄ tout ce que nous
mangeons & beuōs tient la me-
me ſauour. Autant en eit de l'ouye
du ſlerer & toucher. L'autre prin-
cipe est, q̄ toutes les choses creées
appetent naturellement leur con-
ſeruation & taſchēt de durer touſ-
iours, de maniere que l'estre receu
de Dieu & de nature, ne prenne
iamais fin, combien qu'en apres
elles doiuent obtenir vne meilleu-
re nature. Aceſte cauſe, toutes cho-
ſes naturelles qui ont cognoiſſan-
ce & ſens abhorrent ce qui altere
& corrompt leur naturelle com-
poſition, & le fuient. L'Eſtomac
est denué & priué de la ſubſtance
& qualitez de toutes les viādes du
monde

monde (comme l'œil l'est des couleurs & figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que l'estomac la vainque, si est ce que le mesme alimēt, oppugne l'estomac (pour estre contraire au principe) altere & corrompt sa temperature & substance : car il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerçant sa force, ne patisse à l'encōtre. Les alimens fort delicats & savoureux alterent grandement l'estomac : l'un, pource qu'il les cuit & reçoit d'un grand appetit : l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans excremens, ils demourent en la substance de l'estomac & n'en peuvent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere sa nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & convenables, il le vient à hair : & si d'avanture il le mège, il luy faut faire plusieurs

*Arist. an
livre 2. de
l'Ame &
Gal. au li-
vre des can-
s. des sim-
ples.*

L' E X A M E N

plusieurs fausses, pour le mettre en appetit & le deceuoir par ce moyen. La manne eutout cela des le commencement: car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israël en fut ennuyé, & dist, *Ani ma nostra iam nauseat, super cibo isto leuissimo*. Plainte indigne d'un peuple tant fauorisé de Dieu, qui l'auoit prouueu de ce remede, faisant que la manne eust vn goust &

*Aux Nom
bres. ch. 21.*

Ceux qui faueur agreable. Panem de caelo praesentem accou-
stumez à *stisti eis, omne delectamentum in se habentem.* Vous leur avez baillé vn pain du ciel, contenant en soy toute delectatiõ & faueur. Et pour tant plusieurs de ce peuple le vindrent: pour- drent à manger de bon appetit, & avec plaisir, pource qu'ils auoyét, les oz, les nerfs & la chair tât im- bues de la manne & de ses qualitez, que pour la semblâce, ils n'ap- petoient

petoient plus autre chose. Autant en est du pain de fromēt que nous mangeons à present, & de la chair de mouton. Les grosses viandes, qui ne sont de bonne substance (comme la chair de bœuf & de vache) ont beaucoup d'excremens, & l'estomac ne les reçoit d'une telle conuoitise comme les delicates & saourecuses: & pourtant il demeure d'avantage à s'alterer d'icelles. Dont s'ensuit que pour corrompre l'alteration que la manne avoit fait en vn iour, il falloit manger autres viâdes contraires, vn mois entier. Et suyuant cela, pour defaire les qualitez que la manne avoit introduit en la semence en quarâte ans, en sont requis quatre mille & d'avantage. Autrement faignons qu'ainsi que Dieu tira d'Ægypte les douze lignes d'Israël, il ait pareillement
tiré

L' E X A M E N

tiré douze negres masles & autāt de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre regiō: en combiē d'annees pēsez vous que ces negres & leurs succeffeurs viendrōt à perdre leur couleur, ne se meflans point avec les blancs? il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demoureroyent long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Egypte en Espagne, leurs nepueuz & succeffeurs n'ont peu neātmoins, perdre la subtilité d'esprit & l'industrie, que leurs peres auoyent apporté d'Egypte, ny mesmes la couleur basannee: tant est grande la force de la semence humaine, quand elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinee. Et comme les negres communiquēt en Espagne à leurs neueux & descendants,

dans, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Æthiopie, ainsi le peuple d'Israël, y venāt aussi, peut communiquer à ses successeurs, la subtilité d'esprit, sans estre en Ægypte, & sans manger la manne : car estre ignorant ou sçauant est aussi bien accidēt de l'homme, cōme d'estre blanc ou noir. Il est biē vray qu'ils ne sont maintenāt si aiguz & subtils qu'ils estoient il y a mil ans, pource que des qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commencerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes contraires, & qu'ils sont en pays differēt de l'Ægypte, qu'ils ne beuent les eaux tant delicates, comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez avec ceux qui sont descenduz des Gentils, lesquels

L' E X A M E N

lesquels sont priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tous iours, & faut cōfesser, qu'ils n'ont perdu entierement ceste naturelle habilité.

Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire: & par quels signes se doit cognoistre l'homme prouueu de ceste maniere d'esprit.

C H A P. XIII.

*En la 27.
scit. prob. 5.*



RISTOTE demande pourquoy, n'estant la vaillance la plus grãde vertu de toutes, mais plustost la iustice & prudence, la Republique neantmoins & quasi tous les hommes, d'un commun consentement, estiment plus en leur cœur, vn vaillant hōme, & luy font plus d'honneur, qu'aux iustes & pru

& prudens, bien qu'ils soyent con-
stituez en grandes charges & di-
gnitez? Il respôd à ce probleme
& dit, Qu'il n'ya Roy au monde,
qui ne fasse guerre à vn autre, ou
qui ne la souffre: & comme ainsi
soit que les vaillâs hommes main-
tiennent les Roys en leur empire,
& les vangent de leurs ennemis,
ils font plus d'honneur non à la
vertu supreme, qui est la iustice,
mais à celle, qui leur est plus pro-
fitable: car s'ils ne traitoient ainsi
les vaillans hommes, cōment leur
seroit il possible de trouuer capi-
taines & soldats qui de bon cœur
hazardassent leurs vies pour la def-
fense de leurs maiestez & estatz?
On dit que ceux d'Asie estoiet esti-
mez fort courageux, ausquels com-
me l'on eust demandé pourquoy
ils ne vouloient point de Roy ny
de loix: ils respondirēt que les loix

*Hippo. au.
liure de
l'air, liure
C. en. III.*

F

L'EXAMEN

les faisoÿt couards , & qu'ils trouuoient que c'estoit vne grand beste de se mettre aux hazards de la guerre, pour agrander l'estat d'autruy: qu'ils aÿmoÿt mieux cōbarre pour eux mesmes & recueillir le fruit de la victoire que de le bailler à vn autre: mais cete responce est d'hommes barbares & non d'vn peuple raisonnable, qui est certain que sans Roy, sans Republique & loix, il est impossible que les hommes se puissent maintenir en paix. Aristote a fort bien respōdu, bien qu'il y ait vne autre meilleure responce: qui est, Que quād Rome honoroit les capitaines de guerre, par triomphes & passētēps, elle ne prenoit ny guerdonnoit seulement la vertu & vaillance de celuy qui triōphoit, mais aussi la iustice, par laquelle l'armee estoit maintenue en paix & con-

corde:

corde: la prudence, de laquelle on procedoit aux affaires: la temperance, dont elle via, ostant le vin, les femmes, & la gourmandise qui font troubler le iugement & errer le conseil. Voire mesme la prudence se doit trouuer plustost en vn Chef de guerre & capitaine General, & se doit plustost premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegete, il n'auient pas souuent que les Capitaines fort vaillans, fassent de grands actes: & la cause est, que la prudence est plus necessaire en la guerre, que la hardiesse de combattre. Mais Vegete n'a onques dit quelle est cete prudence, & n'a sceu denoter de quelle difference d'esprit doit estre prouueu celuy, qui doit gouverner vne armee: & ne m'en esbahy pour n'auoir encores este trouuee la maniere de

L' E X A M E N .

philosopher, dont elle depend. Il est vray que d'aucrer cela, est contre l'intentiō qui nous meinc (qui est d'elire les esprits que les lettres requerent) mais la guerre est bien tant perilleuse, & est chose tant importante & necessaire au Roy de sçauoir, à qui sa maiesté doit commettre sa puissance & son Estat, que nous ne ferons moindre seruice à la Republique, de noter cete difference & signes d'esprit, que nous auons fait, à depaindre toutes les autres. Et pourtant faut sçauoir que la malice & milicie, (qui veut dire guerre) conuient quasi de nom & ont aussi vne mesme definition, pource que comme par échange, de l'vn aisement se fait l'autre. Ciceronal-

Au liure de la nature des dieux. legue quelles sont les proprietes & nature de la malice, quand il dit, *Malicia est versuta & fallax nocendatatio.*

diratio. La malice n'est autre chose, qu'un double, cauteleux & fallacieux moyen de faire mal : & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure propriété que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra : ce qui se prouue par cecy, *Nō credas inimico tuo in a. r* Est Eccl.
nū : in labijs suis indulcat, & in corde ch. p. 12.
suo insidiatur vt subuertat te in fo-
ueā : in oculis suis lachrymatur, & si
venerit tempus non satiabitur sangui-
ne. Ne crois iamais ton ennemy : car il t'vsera de parolles emmiellées, & il te trayra en son cœur, pour te tuer & te faire choir en la fosse : il pleure, & s'il trouue l'opportunité, il ne se saoulera de ton sang.

L' E X A M E N

*Judith,
chap .10.*

Nous auons de cela vn exemple
manifeste en la saincte escripture:
Car comme le peuple d'Israël fut
affiegé en Betulie & trauaillé de
soif & de faim, la fameuse Iudith
sortit en intentiõ de tuer Holofer
ne:& cheminant par l'armee des
Assiriens, elle fut prinse par les sen
tinelles & gardes, qui luy deman
derent où elle alloit, & elle res
pondit finement, Je suis fille des
Hebrieux, que vous tenez assie
gez, & m'enfuy pource que ie
sçay qu'ils doiuent tomber entre
voz mains, & que vous auez de
libéré de les traiter mal, pour
ce qu'ils n'ont voulu se rendre à
vous. Et pour ceste cause, ay-ie
deliberé m'en aller à Holoferne,
pour luy descourir les secrets
de ce peuple obstiné, & luy en
seigner comme il pourra entrer

en

en Betulie sans perdre vn seul soldat. Quand Iudith fut deuant Holoferne, elle se ietta à ses pieds, & ioignant les mains, commença à l'adorer, & vser de propos les plus fallacieux du monde, de maniere, qu'elle fut volontiers entendue, & Holoferne avec tous ceux de son conseil, arousta foy à ses paroles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedans le cœur, trouuât l'occasion à propos, elle luy trancha la teste. L'amy tient la condition cõtraire, & pour ceste cause il doit estre touliours creu: & ainsi mieux eust valu à Holoferne croire Achior, puis qu'il estoit son amy, lequel luy dist d'vn grand zeile, à fin qu'il ne leuast ce siege, à son grãd deshõneur. Sire, sçachez premierement si ce peuple a offensé son Dieu: car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans que vous vous met-

L' E X A M E N

tiez en peine de le vaincre : mais
s'il est en sa grace , soyez certain
que nous ne le pourrons vaincre.
Mais Holoferne ne print bié cest
aduis comme vn homme credule,
adonné aux femmes & qui beu-
uoit du vin : lesquelles trois choses
peruertissent le conseil, qui est ne-
cessaire en l'art militaire. Et pour

*Au liure,
des Loix.*

ceste cause Platon a dit, qu'il trou-
uoit bonne la loy des Carthagi-
nois, par laquelle ils defendoient
au chef general, estant en l'armee,
de boire du vin : pource que ceste

*En la 14.
sect. probl.
15.*

liqueur, comme dit Aristote, trou-
ble l'esprit des hommes, & leur
donne vn merueilleux courage
(ainsi que se demonstre en Holo-
ferne, par les parolles tant furieu-

*Au lin. de
la nature
des Dieux.*

ses qu'il dist à Achior) Cicero a
touché l'esprit qui est necessaire,
tant pour dresser embusches que
pour les cognoistre, & y trouuer

le

le remede qu'il faut, amenant l'etymologie de ce mot (*versutia*,) & a dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, ris*) pource que ceux là qui sont fins & cauteleux, sentent incontinent la tromperie, & y touchent facilement: & ainsi l'a monstré Cicero par exemple, disant, *Chrysippus homo sine dubio versutus & callidus: versutos appello quorum celerior mens versatur*. Ceste propriété de toucher incōtinent au point, est industrie, & subtilité qui appartient à l'imagination, pource que les puissances qui cōsistent en chaleur, sont incontinent l'œuure, & pour ceste cause les hommes de grand entendement ne sont pas propres à la guerre: car ceste puissance est fort tardifue en son œuure, & est amie de droicteure, de simplicité, bōté & misericorde: ce qui est fort contraire en la guerre.

L'EXAMEN

Dauantage les hommes d'entendement ne ſçauent point de rufes & cautelles, & n'entendent les ſtratagemes de la guerre, à raiſon dequoy, ils ſont le plus ſouuēt trompez, pour ce qu'ils ſe fient en tous. Ceux là ſont propres pour auoir affaire avec les amis, entre leſquels n'eſt beſoin auoir la prudence de l'imagination, mais ſeulement la droiſture & ſimplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune tromperie ny permettre quel'on faſſe mal à perſonne. Mais ceux là ne ſont pas propres avec les ennemis, qui ne penſent qu'à ſurprendre par cautelle: & eſt beſoin de la meſme dextérité, pour ſe garder des embuſches. Et pourtant Chriſt noſtre redempteur aduiſe ainſi les diſciples, &

*En S. Mathieu chap.
10.*

Ecce miſſo uos ſicut oues in medio luporum : eſtote ergo prudentes ſicut ſerpen

Serpentes: & simples sicut columba.

Le vous enuoye comme brebis au milieu des loups, foyez donc aduisez cōme serpens, & simples comme colōbes. Il se faut seruir de prudence avec l'ennemy, & de simplicité avec l'amy. Si donc le capitaine ne doit croire son ennemy, & s'il doit penser tousiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuineresse, ingenieuse, & qu'il sçache cognoistre les embusches qui se brassent souz quelque couuerture: car la mesme puissance qui les inuente & trouue, peut y trouuer le remede conuenable. L'autre difference d'imagination semble estre celle, qui trouue & fait les subtils moyens & machines, pour gagner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui pose chacun escadron en son lieu, qui cognoit

L'EXAMEN

cognoit quand il faut combattre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appointemens avec l'ennemy. A toutes lesquelles choses l'entendement n'est non plus propre, que l'ouye, à la veüe. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination: car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure, & correspondance. La difficulté est maintenant de noter particulièrement, par quelle difference d'imagination se doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me scauroy resoudre certainement, pour estre vne cognoissance haute: toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la pratique de medecine. Or qu'elle attire la colere à se bruler du tout, se voit clairement parce que les capitai

capitaines fort cauteleux, ne sont beaucoup courageux, & n'ayment à rompre ny donner bataille, ains procedēt au fait de la guerre par embusches, surprinses & deceptions : laquelle proprieté est trouuee meilleure de Vegece que nulle autre. *Boni enim duces non aperto pralio in quo est commune periculum, sed ex occulto semper attentant, ut in regis suis, quantum possunt, hostes interimant ceriè aut terreant.* C'est à dire, Les bons capitaines ne sont ceux, qui combattent ouuertemēt & dōnēt vne bataille, en laquelle le danger est commun : mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les épouuantent. Le Senat de Rome cognoitloit bien le profit qui viēt de ceste maniere d'esprit : car combien qu'aucuns fameux & vaillans capitaines qu'il auoit,

vain

L' E X A M E N

veinquirent plusieurs batailles, si est ce qu'estans venuz à Rome recevoir le triomphe & gloire de leurs faiets, les pleurs & plaintes que faisoient les peres de leurs enfans: les femmes, de leurs maris, & les freres, de leurs freres, estoient si grands, que l'on ne s'elouyffoit point des ieux & passe-temps, à raison de la perte de ceux qui estoient demourez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouver capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combattre: & trouua, comme vn Q. Fabius, daquel est escrit, qu'il ne mettoit jamais en danger l'armee des Romains, principalement qu'ad il estoit loing de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement se-

couru

coure : toute son industrie estoit de faire place à l'ennemy, & trouver ruses & embusches, par lesquelles il ha faict de grandes choses, & obtenu de grandes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cestuy là estoit receu à Rome en grande alegresse, d'vn chacun : car s'il en auoit leué cent mille combattâs, il les remenoit tous (hors mis ceux qui mouroyent de maladie) de maniere que le cry de ioye estoit ce qu'a dit Ennius,

Vnus homo nobis cunctando restituit rem.

*Ci: eren ab
ai. loque de
la vnilleffo.*

C'est à dire,

*Vn homme en dilayant remit la re-
publique.*

Comme voulant dire, Vn seul faisant place à l'ennemy, nous fit seigneurs du monde & nous retourna noz soldats. Depuis, quelques capitaines se sont efforces de l'imiter,

L'EXAMEN.

ter, & pource qu'ils n'estoyent
prouuez de son esprit & ruse, ils
ont laissé passer plusieurs fois l'oc
casion de combattre: dequoy font
suruenues plus grandes pertes &
inconueniens, qu'ils eussent pron
tement combattu. Aussi pouuons
nous amener pour exemple ce
vaillant capitaine des Carthagi
nois, duquel Plutarque escrit ces
parolles, Quand Hannibal eut a
quis ceste grande victoire, il com
manda que sans rançon, on don
nast congé à plusieurs qui auoyent
esté prins, du nom Italië, à fin que
la renommée de son humanité &
pardon se diuulgast entre les peu
ples: bien que son esprit fust bien
loin de ces vertuz. Il estoit natu
rellement fier & inhumain, telle
ment instruit desia premiere en
fance, qu'il n'auoit aprins loix ny
coustumes ciuiles, mais seulement
guerres,

guerres, morts & trahisons. Et pourtāt fut il fort cruel capitaine, & malicieux à decevoir les hommes, pensant tousiours comme, il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouvoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il ha monstřé legement en la presente bataille, & par celle qu'il eut au parauant contre Sempronius aupres de la riuie-re Trebia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'hōme qui aura ceste difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de cōtemp-
 plation: & pour ceste cause Platon *Au dialo-
 que, de la
 science.* dit, que l'hōme qui sera fort sage (en ce genre d'habilité que nous traitons) ne peut estre vaillant ny bien conditionné: car Aristote dit *En la sect.
 14 probl. 3.* que la prudence consiste en froideur & le courage & valance en

G

L' E X A M E N

chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & contraires, il est impossible qu'un homme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est necessaire que la colere se brule & se fasse la bile noire, à fin que l'homme soit prudent: mais la crainte & courdise naist

*Les enfans qui seroient no-
re, et in-
sifs demon-
st. et curi-
ment que
ils seroient ho-
mes fort
prudents,
pource que
la semence & force.
de laquelle
ils ont. Ste
engendrez,
estoit forte,
roste, & premieres
de la nature
de la bile
le noire.*

incōtinent, là où se trouue ce genre de melancholie, pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demãde la chaleur, pour ce que c'est œuvre qui appartient à l'imagination, mais non pas en si haut degré, que la vaillance: & ainsi se contredissent en l'intension la semence & force. Mais en cela y a vne chose digne à noter, que des quatre vertus morales, Justice, Prudence, Force & Temperance, les deux premières ont besoin d'esprit & d'un bon temperament, pour estre exercées: car si vn iuge n'a en-

tende

rendemēt pour trouuer le poinct de la iustice, il sert de peu d'auoir la volonté, d'adiuger le bien à qui il appartient: il peut errer avec sa bonne intention, & l'oster à celuy qui y a droit. Le mesme s'entend de la prudence: car si la volonté suffisoit pour faire les choses bien ordonnées, les hommes ne failliroient iamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy: mais le larron qui n'a esprit de dérober finement, est incontinent decouvert, & le capitaine deprouueu d'imagination, est bien tost vaincu. La Force & Temperance sont deux vertuz que l'homme tiēt en main (combien que luy defaille la dispo

L' E X A M E N

fition naturelle) car s'il veut faire peu cas de sa vie, & estre vaillant, il le peut faire : mais s'il est vaillant par disposition naturelle, Aristote & Platon disent fort bien qu'il est impossible qu'il soit prudent, encores qu'il le voulast : de maniere que suyuant cela, il n'y a point de repugnāce d'assembler la prudence, avec le courage & la vaillance, pourcé que le prudent & sage tiét pour certain, q̄ pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour estre tāt honorez, sont si vaillans, & n'y a personne qui trauaille plus en la guerre, combien qu'ils ayent esté nourris en tous plaisirs & delices, de peur qu'on ne les appelle couards. Parquoy l'on dit (Dieu nous deliure du noble de iour, & du moyen

moyne de nuit), car l'un pour estre veu & l'autre pource qu'on ne le cognoist pas, combatēt d'un cœur double. Par ceste mesme raison est fondee la religion de Malte: car sachant combien importe la noblesse, pour estre vaillāt, elle veut & constitue, que tous les cheualiers de Malte soyent nobles de race, de pere & de mere, pensant que pour ceste cause chacun combatera, pour deux genealogies & maisons. Mais si l'on en chargeoit à vn gētilhomme d'assoir vn cāp, & desfaire son ennemy, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez: car la prudence n'est pas au pouuoir des hommes: mais si on luy en chargeoit de garder vne tranchee ou rempart, ou s'en pourroit bien fier en luy, combien

L' E X A M E N

qu'il fust naturellement couard.
La sentence de Platon se doit entendre quand l'homme prudent fuit son inclination naturelle, & qu'il ne la corrige par la raison. Ainsi est il vray que l'homme fort sage ne peut estre vaillant par disposition naturelle : pource que la colere aduste qui le fait prudent, le fait craintif & couard, comme

6 des Apho dit Hippocrate. La seconde proposition, 23. (que ne peut auoir l'homme, qui sera prouueu de ceste difference d'esprit) est d'estre doux & de bonne complexion : car sachant que pour quelque erreur & negligence se vient à perdre vne armee, il pose le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de sçauoir appelle le soucy, negligence & empeschement sans repos : le chastiment, cruauté : la remission, misericorde : le souffrir & diffinia

dissimuler des choses mal faites, vne bonne nature & complexiõ. Et de fait, cela vient de ce que les hommes sont ignorans qui ne cognoissent la valeur des choses, ny où elles tendent: mais les prudens & sages n'ont point de patience & ne peuuent souffrir les choses qui vont mal, combien qu'ils n'y ayent interest: & pour ceste cause ils ne viuent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit, *De- En l' Eccle. di quoque cor meum ut scirem pru- chap. 1. dentiam atque doctrinam, erroresq; & stultitiam, & agnoui quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio: & qui addit ad scientiam addit & dolorem.* Commes'il vouloit dire, l'ay esté ignorât & sage, & i'ay troué qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui apprend

L' E X A M E N

beaucoup de sagesse, acquiert par consequent mauuaise conditiõ & douleurs: par lesquelles parolles, il semble que Salomon donne à entendre, qu'il viuoit plus contêt en son ignorance, que quand la sagesse luy fut donnee. Et de fait les ignorans viuent en plus grand repos que les autres, pource qu'ils n'ont aucune peine ny ennuy, & ne pensent qu'en sçauoir personne les surpasse: lesquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voyant que rien ne les offense, qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne reprennent les choses mal faites & qu'ils passent par tout: mais s'ils consideroyét la sagesse & condition des Anges, ils verroyent comme ceste parolle conuient mal, & que c'est vn cas d'inquisition. Car des que nous auons vsage de raison, iusques à l'heure de nostre mort, ils ne font

autre

autre chose que nous reprendre de ce que nous faisons de mal, & nous aduifer de ce qu'il nous fait faire. Et comme ils parlent à nous en leur langage spirituel, mouuant l'imagination, s'ils nous disoyent par paroles expressees & materielles, leur aduis, nous les tiendions pour importuns & mal complexionnez. Regardons que cest Ange, duquel parle S. Matthieu, sembla tel à Herodes & à la femme de son frere Philippe, veu que pour n'ouyr sa reprehension, ils luy firent trâcher la teste. Mais le vulgaire ignorât parleroit plus certainement, si au lieu d'appeller ces hommes Anges du ciel, il les appelloit asnes de la terre: car entre les bestes brutes, Galé dit, qu'il n'y en a point de plus doux & de moindre esprit que l'Asne, cōbien qu'il ait meilleure memoire que

*S. Jean Ba-
ptiste estoit
Ange, en
son office.
Mat. ch. 11*

*Aut. Mor.
chap. 7.
Notez, cō-
bien est cō-
traire la*

L' E X A M E N

memoire de la puissance que Dieu donne aux bestes brutes. toutes les autres: il ne refuse aucune charge, il va où l'on le chasse, sans aucune contradiction: il ne rue point, ny ne mord: il ne fuit point & n'est point malicieux: si on le frappe, il nes'en fache point: il est du tout fait au plaisir & contentement de celuy qui en a affaire. Les hommes que le vulgaire appelle Anges du ciel tiennent ces mesmes proprietéz; ausquels cette complexion tant douce vient de ce qu'ils sont ignorans & deprouueuz d'imagination, & pour ce qu'ils ont la faculté de l'ire imbecille: ce qui est vn grand defaut en l'homme, demonstrent qu'il est mal composé. Il n'y eut i'amaïs au monde Ange ny homme de meilleure complexion que Christ nostre redempteur, lequel neantmoins entrant vn iour au temple, donna de bons coups à ceux qu'il

trouua

trouua y vendre certaines marchandises. La cause de cela est, Que la puissance de l'ire est le baston & l'espee de la raison : & l'homme qui ne reprend les choses mal faites, ou le fait comme ignorant, ou pource qu'il est deprouueu d'ire : de maniere que l'homme sage à peine est doux, ny de la complexion que desireroyét les mauuais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Jules Cesar sont estonnez de voir come les soldats pouuoient souffrir vn homme tant rude & reuefche: ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisieme proprieté de ceux qui sôt prouueus de ceste maniere d'esprit, est de ne soucier de l'ornement de leur corps: car ils sont quasiment mal propres, sales & ords: ils ont les chausses röpues, la cape mal
agen

L'EXAMEN

agencee, ils sont vestuz de vieils accoustremés, & ne les changét ia mais. Horace dit de ceux qui sont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne soucient pas de se couper les ongles, ny de se lauer les mains, tant ils sont sales. Lucius Florus raconte que ce fameux capitaine Viriatus de nation Portugais auoit ceste propriété: & dit, louant sa grande humilité, qu'il se soucioit tant peu de l'agencemét de sa personne, qu'il n'y auoit soldat en toute son armée, qui fust en pire equipage qu'il estoit. Et certainement n'estoit ce vertu, & ne le faisoit par art ny expressement: c'est vn effect naturel de ceux qui ont ceste différence d'imaginatio, que nous cherchons. Le mal propre de Iules Cesar deceut & trompa grandement Cicerô: car, apres la bataille, comme il luy eust demandé,

mandé, pourquoy il auoit fuyuy le party de Pompee, Macrobe raconte qu'il respondit, *Pracinctura me fecellit*, comme voulât dire, l'ay esté trompé de voir, que Iules Cesar estoit vn homme mal propre en ses accoustremens, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour ceste cause les soldats se rioyent de luy: mais cela les deuoit inciter à entendre qu'il auoit vn esprit requis pour le conseil de la guerre: comme Silla le touche, ainsi que dit Tranquille, lequel voyât Iules Cefarenfant, mal propre en ses habits, aduisa les Romains de cela & leur dist. *Caueo puerum male pracinctum*. C'est à dire, Gardez vous, Romains, de cest enfât mal ceinct. Les historiens necessent de reciter d'Hannibal le peu de soucy qu'il auoit de se tenir propre en ses accoustremens. Ceste propriété & netteté

P. v. le ve-
stemt je co
gnos l'hom
me, & s'il
est bien pa-
ré d'autant
plus le faut
suir Hipp.
au liure de
l'acoustre-

L' E X A M E N

*ment con-
venable.*

netteté appartient à vne differen-
ce d'imagination, fort basse, qui
contredit à l'entendement, & à la
difference d'imaginatiō que l'art
militaire requiert. Le quatriesme
signe est d'auoir la teste chauue
dequoy la raison est fort claire
car ceste difference d'imaginatiō
reside en la partie de deuant de la
teste, comme aussi toutes les au-
tres. Et l'extreme chaleur brusle
le cuir de la teste, & clost les pores
& lieux par où les cheveux doiuent
passer: ioint que la matiere de la-
quelle ils s'engendrent est l'excre-
ment du cerueau, comme disent
les medecins, au temps de sa nour-
riture: de maniere que par le grad
feu qui y est, tous les excremens
sont consommez, & defaut la ma-
tiere pour engendrer le poil. Si
Iules Cesar eust sceu ceste philoso-
phie, il ne se fust pas tant fasché
d'a

d'auoir la teste chauue, lequel pour la couvrir, faisoit rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendoit sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bié aile de porter tousiours la couronne de laurier sur sa teste (côme si le Senat luy eut enchargé) seulement pource qu'elle estoit chauue & qu'il la vouloit couvrir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre & de grosse composition : qui est signe que l'homme est deprouueu d'entendement, d'imagination & de memoire. Le cinquiéme signe par lequel se cognoissent ceux qui tiennent ceste difference d'imagination est, Que tels parlent peu & sentétieusement, pource qu'estât le cerueau dur, il est force qu'ils soyent deproueus de memoire à laquelle appartient l'abondance des parolles.

Et

L' E X A M E N

Et quant à ce que l'homme parle beaucoup, cela vient de l'assemblée qui se fait de la memoire avec l'imaginatiõ au premier de gré de chaleur. Ceux qui obtiennent ceste coniunction des deux puissances, sont ordinairement méteurs, qui n'ont y'amaïs faute de propos, encoresqu'õ les escoute tousiours. La sixiesme propriété de ceux qui ont ceste differéce d'imagination, est d'estre honnestes, & de s'offenser notamment des parolles des-honestes & vilaines. Et pour ce-

*Au 2. li-
vre des Of-
fices.* ste cause, Ciceron dit, que les hommes fort raisonnables, imitent l'honnesteté de la nature, laquelle ha caché les parties laides & hõteuses, qu'elle ha fait, pour les prouoir de leur necessitez & nõ pas pour les embellir: car mesmes elle ne content que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nom-

mr.

mer. Cela se peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elle s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais, au dernier chapitre nous donnons raison de cet effect, & le rapportons à l'entendement & iugeôs de prouuez de cete puissance ceux qui ne sont offenzés de la deshonesteté. Et pource que la difference de l'imagination que l'art militaire requiert, se ioinct quasi à l'entendement, les bons capitaines sont treshonestes: & pour tant en l'histoire de Iules Cesar se trouuera vn acte d'honesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'on le pougnardoit au Senat (voyât qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agencea de l'accoustrement Imperial, de telle maniere, que de puis qu'il fut mort, on le trouua estendu, avec grande honesteté,

H

L' E X A M E N

ayant les pieds couuerts & toutes les autres parties, qui pouuoient offenser la veüë. La septiesme proprieté & la plus importâre de toutes, est que le Chef general soit biẽ fortuné & heureux : par lequel signe, nous entendrons clairement, qu'il ha l'esprit & habilité requise au fait de la guerre: car veritablement, il n'y a rien qui fasse les hommes infortunez: & quand les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduiẽt pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires, qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit prouueu d'vne grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut ia mais au monde, de maniere qu'aux plus grands dangers, il encourageoit les soldats, disant, Ne craignez

craignez point: car la bonne fortune de Cefar vous accompagne. Les philosophes Stoiques ont entendu que comme il ya vne cause premiere,eternelle,route-puissante, de ſçauoir infiny, cogneue par l'ordre & diſpoſition de ſes œuvres admirables, il y en ha auffi vne autre imprudente, nonchalante & incertaine, de laquelle les œuvres ſont ſans ordre ny raiſon & deprouuees de ſçauoir: car, par vne affection irraiſonnable, elle donne & oſte aux hommes les richeſſes, dignitez & honneurs. Ils l'appellerent de ce nom, *Fortune*, voyant qu'elle eſtoit amie de ceux qui font leurs affaires *fortuite* *ment*, c'eſt à dire à l'auanture, ſans prudence & raiſon. On la repreſentoit (pour donner à entendre ſes mœurs & manieres) en forme de femme, avec vn ſceptre Roial

L'EXAMEN

en lamain, ayant les yeux bandez,
& les pieds sur vne boule ronde,
accompagnee d'hommes igno-
rans, tous sans art & maniere de
viure. Par la figure de femme, on
denotoit sa grande legereté & in-
côstâce: par le sceptre Roial, on la
confessoit dame des richesses &
honneurs: & par les yeux bandez,
on donnoit à entendre le peu d'e-
gard qu'elle a à departir ses biens
& honneurs: & quant à ce qu'elle
ha les pieds sur vne boule ronde,
c'estoit pour signifier le peu de
fermeté qu'elle ha és faueurs qu'el
le donne: car elle les oste aussi fa-
cilement comme elle les donne,
sans estre aucunement stable.
Mais le pis qui se trouue en elle,
est qu'elle fauorise les mauuais &
persecute les bons: qu'elle ayme
les ignorans & abhorre les sages:
qu'el

qu'elle abaisse les nobles, & eleue les vils & inobles: q̄ le laid luy est agreable, & le beau en horreur. En laquelle propriété se confians plusieurs hommes, qui cognoissent leur bonne fortune, osent bien faire actes fols & remeraires, qui leur succedent fort bien: & autres hommes sages & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuuent conduire avec grande prudence, sachant par experience que telles choses ont souuent mauuais succés. *Aristote* En la 29.
sec probl. 8 prouue combien la fortune est amie des mechans, quand il demande, Pourquoi, les hommes mechans sont volontiers pour la plus part, pluïstost riches que les gens de bien, qui sont volontiers pauures? Aquoy il respond & dit, est ce pource que la

L' E X A M E N

Fortune est aueugle, & qu'elle n'a
discretion pour elire le meilleur?
Mais cete responce est indigne
d'vn si grand philosophe: car il n'y
a point de Fortune, qui donne
les richesses aux hommes: &
quand il y en auroit, elle n'a
point de raison, pource qu'elle fa-
uorise tousiours les mechans, &
chasse les bons. La vraye solu-
tion de cete demande est, Que les
mechans sont fort ingenieux
& ont vne forte imagination,
pour tromper, en achetant & ven-
dant: ils scauent amasser le bien,
& comme il en faut auoir. Mais
les bons ont faute d'imagina-
tion, plusieurs desquels ont vou-
lu imiter les mauuais, mais en fin
ils s'y sont trouuez courts.

En S. Luc Christ nostre redempteur no-
chap. 16. ta bien cela, voyant l'habilité
decc

de ce maistre d'hostel auquel le maistre demanda compte de l'administration de la maison : ce que fit prudemment le dispensateur, combien qu'il eust dissipé beaucoup des biens de son maistre. Et Dieuloua ceste prudence (encores qu'elle fust en mal) & dist, *Qua filij huius seculi prudentiores filijs lucis in generatione sua sunt.* C'est à dire, Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inventions & fineses, que ceux qui sont du costé de Dieu : car ceux cy sont volontiers de bon entendement : par laquelle puissance ils s'affectionnent à la loy de Dieu, & sont prieuz d'imagination : à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde : & ainsi plusieurs sont bons moralement, pource qu'ils n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais : ceste

L' E X A M E N

responce est plus certaine & veritable. Les philosophes naturels ne pouuans toucher à ce poinct, ont controuué vne cause autant sottise & impertinente, comme la Fortune, à laquelle ils attribuent les bons & mauvais succez, & non à l'imprudēce & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'un les veut rechercher: aucuns se trouuent qui sont sages & ne le semblent: autres le semblent, qui ne sont pas tels: autres ne sont sages, ny ne le semblent. On trouue vne maniere d'hōmes taciturnes, tardifs à patler, à respōdre, & n'ayās aucun ornement de parolles, lesquels ont en eux vne puissance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoissent le temps, l'occasion, & l'adresse

l'adresse de mener les affaires sans le donner à entendre à personne. Le vulgaire appelle ceux là heureux & bien fortunez, pensant que tout leur vient à souhait, avec peu de sçauoir & prudence. Au contraire, se trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouverner tout le monde, & pensent comme avec peu d'argent on pourroit gagner à viure, & ceux là, au dire du peuple, sont sçauans: mais quand ils viennent à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux la se plaignent de la fortune & l'appellent aueugle, forte & brutalle, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnees avec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit, Vous

H 5

L' E X A M E N

estes fots & ignorans : car vous vous estimez sages , au lieu que vous estes mal aduisez : vous vlez de mauuais moyens , & vous demandez les bons succez. Ceste maniere d'hommes est prouueuë d'une difference d'imagination qui establit vn ornement & grace aux parolles & raisons: qui les fait sembler & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie concluds que le Chef general , qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premiere-ment ce qu'il veut faire , sera bien heureux & fortuné: autrement est ce folie de penser , qu'il obtienne aucune victoire: si n'est que Dieu combatte pour luy , comme il faisoit es armées d'Israel: & neantmoins , il choisissoit les plus sages & prudens capitaines qu'il eust, pource qu'il n'est pas conuenable
aux

aux hommes de remettre tout à Dieu, ny de se fier trop aussi en leur esprit & habilité : il vaut mieux assembler le tout : car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des échets, fit vn modele de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le iouëur qui vainc & surmonte son aduersaire : aussi le Capitaine qui vaincra, se doit appeller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ny malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnée en ce ieu, est qu'en donnant echecc & mat au Roy, le contraire demeure victorieux : pour donner à entendre que toutes les forces d'une
armee,

L' E X A M E N

armee, consistent au bon sens & cerueau de celuy qui la gouerne & conduit. Et pour demonstret cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de pieces à l'vn, comme à l'autre, à fin que celuy qui perdra sçache, que le sçauoir luy a defaillly & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidentment en ce que vn bon iouëur, donne à vn moindre que luy, la moitié des pieces, & neantmoins il le gangne. Et en ceste maniere l'a bien noté Vegece, disant, *Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt saepe victoriam.* C'est à dire, Il auient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait

An 3. li. v.

ce, disant, Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt saepe victoriam. C'est à dire, Il auient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a fait

fait aussi en sorte, que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduifer le Chef general de regarder diligemment à son fait, deuant que faire marcher ses soldats, & les mettre en œuvre: car s'ils s'auancent legerement & à l'auanture, il leur cōuient demourer plustost & mourir en la place que tourner le dos: car le soldat ne doit sçauoir le temps de fuir & de combattre en la guerre, sinon par le moyen & adresse de celuy qui le gouuerne: & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Auec ce, il a fait vne autre loy, que le pion qui paruiendra iusques au septieme lieu de l'echiquier, reçoynie estre nouveau de piece d'honneur, & puisse aller où il voudra & s'affoir aupres du Roy, comme piece afranchie & noble. En quoy est

L' E X A M E N

est donné à entendre, qu'il importe beaucoup, en la guerre (à fin de rendre les soldats vaillans) de récompenser ceux qui ont fait de grandes prouesses & actes magnimes. Et si les successeurs doyuent iouyr des honneurs & profits, ils employent vn plus grand cœur & vaillance. Et pour ceste

*Au 1. liure
de l' Ame.*

cause Aristote dit, que l'homme estime plus l'estre vniuersel de sa race, que sa vie particuliere. Saul entendit bien cela, quand il fit faire vne criée en son exercite, qui por-

*Au 1. liure
des Rois,
chap. 27.*

toit, *V'irum, qui percusserit eum dabit rex diuitijs magnis, & filiam suam dabit ei, & domum patris eius faciet absque tributo in Israel.* C'est à dire. Le soldat qui tuera Goliath aura du Roy beaucoup de richesses, lequel luy donnera sa fille en mariage, & exemptera la maison
de

dé son pere de tailles & subſides. Suiuuant ce cry, y auoit vne Court en Heſpaigne, qui ordonnoit, que le ſoldat qui pour ſes bons ſerui- ces auoit vingt cinq liures de paye & ſalaire (qui eſtoit le plus que l'on donnoit à vn ſoldat en la guerre) demourast & tous ſes ſucceſſeurs auſſi, à iamais exempt de payer tailles & impoſts. Les Mo- res (ſelon qu'ils ſont grands iouèurs d'echets) gardent ſept degrez de paye, à l'imitation des ſept lieux que doit paſſer le pion, pour eſtre dame: & ainſi ils hauſſent d'vne paye à deux, & de deux à trois: iuſques à venir au ſept, ſelon les actes du ſoldat & les ſerui- ces qu'il aura fait: & ſ'il eſt ſi vail- lant qu'il merite la plus grande paye, on la luy donne: & pour ce- ſte cauſe l'on appelle ceux la Sep- tenai

L' E X A M E N

tenaires , lesquels ont de grandes libertez & exemptions , comme en Hespagne les gentilzhommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle : car il n'ya pas vne faculté de toutes celles qui gouvernent l'homme , qui vueille trauailler & œuurer de bõ cœur si elle ne voit le profit deuant soy , qui la mouue. Ce que prouue Aristote de la puissance generatiue ou qui engendre , & s'en peut autant dire des autres. Nous auons deia dit autrefois que l'honneur & le profit est l'obicct de la faculté de l'ire. Si cest obiect defaut , le courage & la vaillãce cesse incontinent. De tout cela s'entendra la grande signification qu'emporte le pion , en ceste maniere qu'il a de se faire dame & piece d'honneur , quand il passe (sans estre

*En la 4.
sect. probl.
16.*

estre prins) les sept carreaux du tablier. Car toute la noblesse qui a esté au monde, est & sera à iamais, est venue & viendra de pions & hommes particuliers, lesquels par la vertu de leurs personnes ont tant fait qu'ils ont merité & meritent pour eux & leur posterité, tiltre de gentilshommes, cheualiers, nobles, Comtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est vray, qu'aucuns se trouuent tant ignorans, & priuez de consideration, de dire que leur noblesse n'a receu commencement, mais qu'elle est eternelle & cōuertie en sang, non par grace speciale & particuliere du Roy, mais par la supernaturelle & diuine. A propos de cela, encores que ie m'elongne vn peu de nostre sujet, ie veux raconter icy vn gentil deuis qui se passa entre le prince don Charles nostre Seigneur, & le

L' E X A M E N

docteur Suarez de Toledé, estant
President de la court en Alcala de
Henares.

LE PRINCE, LE DOCTEUR.

QUE vous semble de ce peu-
ple?

LE DOCT. Tout bien, Mon-
seigneur : car il iouyt du meilleur
ciel & pays qui soit en Hespagne.

LE PRIN. Les medecins l'ont
choisi tel, pour ma santé : auez
vous veu l'vniuersité?

LE DOCT. Non, M^oseigneur.

LE PRIN. Voyez la, elle est
celebre, & en laquelle on medit
qu'il y a bon exercice des lettres
& sciences.

LE DOCT. Certainement i'en
ay ouy faire grand cas: elle est fort
renommee : & par ainsi doit elle
bien estre telle d'effect, que dit vo-
stre Altesse.

LI

LE P R. Où auez vous estudié?

LE D O C T. A Salemanque, monseigneur. LE P R I N. Estes vous Docteur passé à Salamãque?

LE D O C T. Non, môseigneur.

LE P R I N. Il me semble fort mauvais, d'estudier en vne vniuer sité, & prendre ses degrez en vne autre.

LE D O C T. Vostre Alteſſe doit ſçauoir , que la despenſe , es degrez , est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela , & vont en lieu où ils puissent se graduer à meilleur marché , ſçachans que l'habilité & les lettres ne s'aquierēt pas, du degré, mais par l'estude & le travail, com bien q̄ mon pere ne fust si pauure, que, s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque: mais vostre Alteſſe ſçait bien, que les docteurs de ceste vniuersité

L' E X A M E N

iouissent des mesmes franchises, que les nobles d'Espagne (qui s'appellent *Hidalgos* :) & à nous qui le sommes de nature ceste exemption nous fait tort, au moins à noz nepueux & à ceux qui viendront apres nous.

L E P R I N. Quel Roy de mes predecesseurs ha fait vostre race noble?

L E D O C T. Nul : car vostre Altesse doit sçauoir qu'il y a deux sortes de nobles en Espagne. Aucuns le sont de sang, les autres, par priuilege: ceux qui sont nobles, de sang, comme ie suis, n'ont receu leur noblesse de la main du Roy: mais ceux qui le sont par priuilege, ouy bien.

L E P R I N. Je ne peux bien entendre cela : ie seray bien aisé que vous me l'eussiez déclaré, en termes manifestes : car si mō sang
Royal

Royal (contant de moy , à mon pere, de mon pere à mon ayeul & de luy aux autres par ordre) vient à commencer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedant) si nous contons ainsi & regardons à vostre race, viendrés nous pas à acheuer en quelqu'un qui n'estoit noble?

LE DOCT. Ce discours ne se peut pas nier: car toutes choses ont prins commencement.

LE PRIN. Je demande donc maintenant, d'où le premier qui ha donné commencement à vostre noblesse, auoit prins la sienne: car il ne se pouoit exempter ny affranchir de soy mesme des tailles que iusques là, ses predecesseurs auoyent payé au Roy: car c'eust esté vn larcin, & crime de s'esleuer ainsi, du patrimoine

L' E X A M E N

Royal : & n'est pas raisonnable que les nobles de sang ayent vn si mauuais commencement que cestuy là. Il s'enfuit donc que le Roy l'affranchit & le fist noble: si vous ne me dites d'où il eut sa noblesse.

LE D O C T. Vostre Altesse conclud fort bié: car il est certain, qu'il n'y a aucune* vraye noblesse, qui ne vienne du Roy & qui ne soit facture Royale. Mais nous appellons nobles de sang ceux, du commencement desquels n'est point de memoire, & ne se sçait par escrit, quand leur noblesse commancea, & quel Roy leur fit ceste grace. La Republique tient ceste obscurité beaucoup plus honorable, que de sçauoir distinctement le contraire, &c. La Republique fait pareillement des nobles: car quand vn homme est vertueux, & riche, elle

* A la difference des autres qui s'acqurent autrement comme l'on sçait, par industrie, ruse, & par le moyē des tesmoins & d'un receueur, plus tost que du Roy.

ne

ne l'ose assuictir, & luy semble qu'il est digne de viure en liberté, sans l'egaller au bas populaire. Tel le estime s'estandant aux enfans & neveux, se conuertit en nobleſſe, de maniere qu'ils ont droit contre le Roy. Ceux là ne ſont nobles ny afranchiz par la ſolde, & les armes: mais pource qu'on ne le ſcauroit prouuer, ils paſſent pour tels. L'Heſpagnol qui trouua ce nõ (hijo dalgo) donna bien à entendre la doctrine que nous auons propoſee: car ſuyuant ſon opiniõ, les hõmes ont deux manieres de naiſſance. L'vne eſt naturelle, par laquelle tous ſont egaux: l'autre eſt ſpirituelle, quand l'homme fait quelque acte heroique, & qu'il demontre quelque vertu excellente, il naiſt de nouveau, recouure autres meilleurs parens, & perd ſon eſtre premier.

L' E X A M E N

Ayer s'appelloit fils de Pierre & nepueu de Sancho: maintenant il s'appelle fils de ses œuures: & de là procede le prouerbe Castillã , qui dit , *Cada vno es hijo do sus obras*: C'est à dire, Chacun est fils de ses œuures: & pource que l'escriture

Ann. A. *cha. 5.* sainte appelle les bonnes & vertueuses (algo) c'est à dire quelque chose , & les vices & pechez (nada) qui veut dire riẽ , il ha composé ce nom, *Hijo dalgo* , qui veut dire maintenant , Le descendant

S. Jean, *chap. 1.* ou fils de celuy qui a fait quelque chose vertueuse, au moyen de laquelle il a esté premiẽ & recompensé du Roy , ou de la Republique , luy & tous ses successeurs , à

En la ley *cap. 2. tit. 11.* iamais. La loy de la condition dit que *Hijo dalgo* , veut dire fils de biens: mais si elle entend des biens temporels, elle entend mal: car on trouue plusieurs nobles & affranchis

chis en ceste maniere qui font pauvres, & autres infinis riches, qui ne sont nobles & n'ont pas telles franchises que ceux qui s'appellent de ce nom *Hijo dalgos*: mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous avons dit. Quant à la seconde naissance que doyvent avoir les hommes, hors la naturelle, nous en avons vn exemple manifeste en la sainte escriture, où Christ nostre Redempteur reprend Nicodeme, ^{En S. Ioh. chap. 3.} de ce qu'estant docteur de la loy, il ne sçauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournaist naistre, pour avoir vn estre meilleur & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en ceste signification, *hijo de nada*, c'est à di-

L'EXAMEN

re, Homme de nulle valeur, combien que par les predeceffeurs, il ait le nom d'*Hijo delgo*. A ce propos, ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn chevalier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race : auquel se voitra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend ceste seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de chevaliers, traitants de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'vn d'eux, luy fit, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du pays, & fils de pauvres parés, d'un petit village, peu habité: & le Capitaine se relentant de ceste parole, respondit en ceste maniere, Seigneur, sache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien
trouuer

trouuer en Hespagne, pour le grád nóbre de loix qu'il y a cõtre ceux qui mettét la main à l'éspee. Les autres cheualiers, voyás qu'il vsoit dece mot, seigneurie, ne se peurent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, dist en ceste maniere, Voz mercis s'achent que la seigneurie d'Italie, est en Hespagne, mercy: & pource que le seigneur Capitaine est faict à l'vsage & coustume de ce pays là, il vse de ce terme, seigneurie, au lieu de mercy, comme il doit dire. Le Capitaine respondit à cela & dist, vostre seigneurie ne me tienne pour vn homme tant ignorát que ie ne me sache accommoder au langage d'Italie, estant en Italie, & à celuy d'Hespagne, estant en Hespagne. Mais celuy qui m'appellera ou me diravo⁹, en Hespagne, pour

L' E X A M E N

pour le moins doit estre Seigneurie d'Hespagne, encoresqu'il m'en fasse bien mal. Le cheualier à demy piqué de ces parolles, luy repliqua, en ceste maniere, Cōment cela, Seigneur Capitaine ? n'estes vous pas natif de telle part ? & fils d'vn feulon ? & avec tout cela, sçavez vous pas qui ie suis, & quels ont esté mes predecesseurs ? Seigneur, dist le Capitaine, ie sçay bié que vostre Seigneurie est fort bō cheualier & que voz peres l'ont esté aussi : mais moy & mon bras droict (que maintenant ie recognoy pour pere) sommes meilleurs que vous & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vsa d'vne allusion à la secōde naissance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droict que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouvoit auoir fait telles œures, par son

son bon entendemēt & son espee, qu'il esgalloit par la valeur de sa personne, la noblesse du cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la plus part cōtraires : car vous voyez que nature <sup>En Ger-
s¹⁴⁷.</sup> fait vn homme, d'vn cœur tres-prudent, illustre, genereux, libre, & d'vn esprit pour commander à tout le monde : mais pource qu'il naist en la maison d'Amicla (qui estoit vn payfan fort pauvre & cōtemprible) il demoure par la loy priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a constitué. Au cōtraire nous en voyés autres, des quels l'esprit & mœurs ont esté ordonnées pour estre esclaves & serfs : mais pource qu'ils naissent en maisons illustres, ils sont faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne chose notable, à quoy ce croy-ie, l'on n'a onques pensé, & qui toutesfois

L' E X A M E N

tesfois est digne de consideratiō:
c'est qu'à grāde peine sortent des
hommes vertueux ou de grand es-
prit pour les sciences & armes qui
ne naissent es bourgs & villages,
& non pas aux plus grandes villes.
Et neantmoins le vulgaire est bié
si ignorant, qu'il préd cela, de nai-
stre en lieux vils , comme pctis
bourgs & villages, pour vn argu-
ment au contraire. Dequoy nous
auons vn exemple manifeste en la
saincte escriture, Que le peuple
d'Israël estonné des grandeurs de
Christ nostre redempteur , dist,
*A Nazareth potest quisquam boni
exire?* C'est à dire , peut il sortir
q̄lque chose de bon de Nazareth?
Mais retournant à l'esprit de ce
Capitaine que nous auons dict, il
deuoit auoir grand entendement
avec la difference de l'imagina-
tion que l'art militaire requiert.

Et

Et pour ceste cause comprint il en ce colloque, vne grande doctrine, de laquelle nous pourrions recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable: & si aucune d'icelles luy defaut, il en demeurera moins estimé. Mais elles ne sont pas toutes constituees en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

LA premiere & principale est la valeur de la propre personne: en prudence, en iustice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres: de ce commandement tiennent leur origine toutes les noblesses du monde. Qu'ainsi soit, allons aux grandes maisons d'Espagne

L' E X A M E N

d'Espagne & nous trouuerons qu'elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers , lesquels par la valeur de leurs personnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiennét maintenant. Ce qui en apres honore l'homme , est le bien , sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la republique. La troisieme chose, est la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grande, estre bien né, & de noble race: mais il ya vn defaut bien grand, que seule & à part elle n'est pas de grãd profit, ny pour le noble , ny pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bõne ny pour manger , ny pour boire, ny pour vestir ny pour chauffer, ny pour donner, ny pour confier, ains elle fait viure l'hõme en mourant , le priuant des remedes qui sont pour accõplir ses necessitez: mais

mais estant conioincte à la richesse, il n'ya point d'honneur qui l'égale. Aucuns ont coustume de cōparer la noblesse au zero du chiffre & nombre: car estant seul, il ne vaut rien, mais estant ioint avec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatriesme, qui fait estimer l'homme est d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire il n'y a rien qui abaisse tant l'homme, que de gangner sa vie en charge mecanique. La cinquiesme, est d'auoir vn bon & gracieux nom, qui sonne bien aux oreilles d'vn chacun: fans s'appeller ny pillon ny mortier, cōme i'en cognoy. On lit en ^{l'Espagnol} la generalle histoire d'Espagne, ^{dit, Majagracias, à} qu'vn iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Roy dō ^{majadero.} Alonse neufiesme, luy demander vne de ses filles, pour estre femme

L' E X A M E N

Roy Philippe leur souuerain Seigneur, desquelles l'une estoit fort belle, & s'appelloit Vrraque: l'autre n'estoit pas tant belle ny gracieuse, mais elle se nommoit, Blanche. Quand elles furent toutes deux deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroient madame Vrraque, pource qu'elle estoit la plus grande, la plus belle & la mieux agencee: mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furent offenzés du nom d'Vrraque, & eleurent madame Blanche, disans, que ce nom seroit mieux receu en France que l'autre. Le sixiesme point qui honore l'homme, est la propriété de la personne, aller bien vestu & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques. La vraie descente des nobles d'Espagne, dits *Hijos dalgo*, est de ceux, les
quels

quels pour la valeur de leur personne, & actes magnanimes, auoyent en la guerre vingt cinq francs de paye. Les modernes escriuans n'ont peu auerer cete origine: car sans les choses qu'ils trouuēt escrites ou dites par autres, personne n'a aucune propre inuention. La differēce que met Aristote entre la memoire & la reminiscence, est que si la memoire a perdu quelque chose, de ce qu'elle sçauoit au precedent, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne apprendre: mais la reminiscence a vne grace particuliere, que si elle a oublié quelque chose, & elle vient à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est deia perdue tant es liures qu'en la memoire des hommes, quelle est la

*Au liure
de la memoire & reminiscence,*

L' E X A M E N

Court qui parle en faueur des bõs
soldatz: ce neantmoins ces parol-
les sont demourees, (*Hijo dalgo de
deuengar quinientos sueldos*) segun
fuero de España y de solar conocido.
Sur lesquelles si l'on discourt &
raisonne, on trouuera aisement
celles qui les accompagnent. An-
toine de Nebrixé donnant la si-
gnification de ce verbe *vendico as*,
dit qu'il signifie, tirer pour soy ce
qui est deu pour paye, ou de
droict, comme nous difons main-
tenant, par vne nouvelle manie-
re de parler, tirer gages du Roy ou
solde. Et est la coustume en Castil
le la vieille tant cõmune de dire,
Fulano bien à denengado su trauajo:
c'est à dire, il a bien tiré le salaire
de sa peine (quãd il est bien payé)
qu'il n'y a entre les personnes
d'etrofe & qualité maniere de par-
ler, qui soit plus à propos. De cetè
signifi

signification a prins origine cete maniere de dire *vengar*, c'est à dire venger, quand quelqu'un se paye de l'iniure qu'un autre luy a faite: car l'iniure, par metaphore, est appelée debte. Suiuant cela ie voudroy dire maintenant, *Fulano es es hijo dalgo de deuengar quinientos sueldos*: c'est à dire descendant d'un soldat tant vertueux que pour ses faits d'armes il a merité de tirer vne telle paye: & cetuy là, par l'ordonnance de la Court d'Espagne, & tous ses successeurs estoient affranchis & exemptz de payer tribut au Roy. Tout ce qu'éportent ces motz, *El solar conocido*, est que quand un soldat entroit au nombre de ceux qui tiroient du Roy la plus haute paye, l'un couchoit par escrit le nom du soldat, es liures du Roy, le lieu de sa nais-

L' E X A M E N

fance, & ses parens, pour auoir certitude de celuy auquel se faisoit tel le grace. Commel'on voit aujour d'huy au liure du Coustumier qui est en Simanque, où se trouuent es crits les commencemens quasi de toute la noblesse d'hespagne. Saul vsa de la mesme diligence quand Daud tua Goliath: car il commada incontinet à son capitaine Abner, de sçauoir de quelle race en Israel estoit descendu ce ieune hōme. Anciēnement appelloit on (solar) la maison tant du païsan que du noble. Mais, apres ceste digressiō, il faut retourner prēdre nostre sujet, & sçauoir d'où viēt qu'au ieu des echers (puis q̄ nous disōs qu'il est le pourtrait de la militie, ou art militaire) l'hōme se fache plus de perdre qu'ē nul autre ieu, encores qu'il ne ioue riē & qu'il n'y ait point

*Au 1. des
Rois,
chap. 18.*

point d'interest: & d'où vient que ceux là qui voyent iouër, cognoissent mieux les ruses du ieu que ceux là qui iouënt, combien qu'ils l'entendent moins? Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté est que nous voyôs des iouëurs, lesquels, à ieu, trouuent plus de ruses, qu'apres auoir mangé: & les autres iouënt mieux apres le repas. Il n'y a pas grande difficulté au premier doute: car nous auons deia dit qu'il n'y a point de fortune, ny en la guerre, ny au ieu des echets, si l'on y pense bien: pource que l'on perd par ignorance & negligence: & l'on gangne au contraire par prudence & soucy. Et combien que l'homme soit vaincu, en choses d'esprit & habilité (sans pouuoir donner autre excuse que son ignorance) il ne peut laisser de se facher: car il est raisonnable &

L' E X A M E N

amy d'honneur, & ne peut souffrir qu'aux œuures de ceste puissance, vn autre le surpasse. Et pour ceste

*En la 30. cause Aristote demande pourquoy
scet. probl.* les anciens ne voulurent qu'il y
10.

eust prix & loyer notable pour ceux qui vaincroient ou surpasseroient les autres es sciences : & pourquoy ils l'ont estably pour le meilleur fauteur, coureur, tireur de masse de fer ou autre pesant metal & luteur? A quoy il respond qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'auoir des iuges, pour iuger de l'excez que l'vn fait à l'autre: pour ce qu'ils pourront, à iuste cause, donner le prix à celuy qui vaincra : car il est aisé à cognoistre qui saute plus loin, & qui court le plus legerement. Mais, en la sciēce, il est bien difficile, de sçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre,
pour

pourcé que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourrôt pas entendre, pour estre vn iugemét tât caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceste responce, Aristote en donne vne autre meilleure & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup, d'estre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & sauter, qui sont choses en quoy les bestes brutes nous surpassent & auacent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'un autre soit iugé plus sage & prudent: & pour ceste cause ont ils les iuges en haine & taschent de se vanger d'eux, pensant qu'ils les ont trompez, en fauorisant malicieusement les autres. Et pour eiter cest inconuenient, ils n'ont permis d'establi iuges ny prix en ce qui concerne

L' E X A M E N

la partie raisonnable: d'où s'infer
& s'ensuit que les Vniuersitez font
mal, qui donnent prix de premier,
second & troisieme lieu és licen-
ces à ceux qui font le mieux. Car
outre ce que tous les iours adien-
nent les inconueniens qu' Aristote
a dict, la doctrine Euangelique
ne permet, de mettre les hommes
en debat pour la preeminence ou
le premier lieu. Ce qui est manife-
ste, parce que cheminans vn iour,
de compagnie, les disciples de
Christ nostre redempteur, ils par-
lerent entr'eux, & traicterent le-
quel de la compagnie deuoit estre
le plus grand: & quand ils furent
en la maison, leur maistre leur de-
máda de quoy ils auoyent parlé en
chemin: & à ceste heure là, enco-
res qu'ils fussent rudes, ils con-
gneurent bien que ceste question
n'estoit licite ny raisonnable: & le
texte

texte dit, qu'ils ne luy oferent pas
 dire : mais selon que rien n'est ca-
 ché à Dieu, il leur dist en ceste ma-
 niere, *Si quis vult primus esse, erit* *En saint*
omnium nouissimus & omnium mi- *Marc, cha*
nister. C'est à dire : Celuy qui veut *Pi. 9.*
 estre premier, fera le dernier & ser-
 uiteur de tous les autres. Christ no- *En S. Ma*
 stre redempteur auoit en haine les *thieu. ch. 23*
 Phariseens, pource qu'ils aymoyét
 les premieres places es cenes, &
 les premieres chaires aux Sinaguo-
 gues. La principale raisõ de ceux
 qui donnent & establisent de grés
 en ceste maniere, est de dire, que
 les Estudians, qui sçauent quel'on
 donne prix & honneur, selon la
 capacité, ne cesseront tant qu'ils
 ayent bien estudié, & qu'ils soyent
 dignes du degré qu'ils pretendét:
 ce qu'ils ne feroient, s'il n'y auoit
 vn loyer pour celuy qui trauaille,
 & chastiment pour celuy qui se
 donne

L' E X A M E N

donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui presuppofe vne faulſſeté grande, qui eſt que la ſcience ſ'acquiert touſiours pour trauailler ſur les liures, pour l'entendre de bons maîtres, ſans iamais perdre la leçon: mais ils ne penſent pas que ſi l'eſtudiant n'a l'eſprit & habilité propre aux lettres qu'il eſtudie, pour neant il ſe rompt la teſte nuit & iour apres les liures. L'erreur eſt telle, que l'on voit entrer en concurrence deux differences d'eſprit fort eſtranges & cōtraires: car l'vn pour eſtre fort ſubtil (ſans eſtudier ny voir liure) acquiert la ſcience en vn momēt: & l'autre, pource qu'il eſt rude & peſant, trauaille toute ſa vie, & iamais ne ſçait riē. Et lors les iuges viennent (eſtans hommes) à donner le premier lieu, à
celuy

celuy que nature a fait habile, & qui n'a trauaillé: & le dernier; à celuy qui est nay fans esprit, & qui n'a onques cefsé d'estudier: comme si l'vn auoit aquis les lettres en feuilletant les liures, & l'autre ne les auoit aquises, par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'vn eust bõs pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les vniuersitez n'admettoient aux sciences, sinõ ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fusset egaux, ce seroit bien fait, qu'il y eust loyer & chastiment: car il est certain que celuy qui sçauoit le plus auroit trauaillé dauantage, & celuy qui sçauoit le moins, se seroit donné bon temps. On peut repondre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour

L' E X A M E N

re pour voir les figures & couleurs : ainsi l'imagination , ha besoin de lumiere dedans le cerueau , pour voir les figures & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil, ny la chandele ne donnent pas ceste clarté , mais seulement les esprits vitaux , qui naissent au cœur , & se distribuent par tout le corps. En outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides : & ainsi Aristote demande, Pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix , des mains, & de la leure? A quoy il respond que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur , & que toutes les parties du corps demourent froides. Nous auons dit vne autrefois , suyuant l'opinion de

*En la 27.
sect. probi.
6.*

de Galen, que la froideur endor-
mit & appesantit toutes les facul-
tez & puissances de l'ame, de ma-
niere qu'elles ne peuvent œurer.

*Au liure,
Que les
maurs de
l'esprit, cha
pit. 7.*

Par ce moyen est manifeste la re-
sponce au scôd doute, qui est que
ceux qui iouënt aux echers ont
peur de perdre, pource que ce ieu
n'est pas hazardeux, & que la for-
tune n'y a point de lieu, comme
nous auons dit, de maniere que
s'amassans les esprits vitaux au
cœur, l'imagination demoure en-
dormie, à cause de la froideur, &
les fantasies à l'obscur: pour les-
quelles deux raisons, celuy qui iu-
ge ne peut bien œurer. Mais ceux
qui regardent, n'y ayans aucun in-
terest, & n'ayans point peur de
perdre, avec moins de sçauoir en
ce ieu, cognoissent mieux les ru-
ses d'iceluy que ceux qui iouënt,
pource que leur imagination n'est
desli

L' E X A M E N

destituée de chaleur, & que les figures sont éclairées de la lumière des esprits vitaux. Il est vray, q̄ la gr̄de lumière obscurcit pareillemēt l'imagination : ce qui aduient quād celuy qui iouē est faché de voir qu'on le gangne. Cependant, avec l'énuy, la chaleur naturelle, croist & allume d'auantage qu'il ne faut: dequoy est exempt celuy qui regarde. De là aduieēt vne chose fort en vsagē au monde, que le iour que l'homme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile, ce iour mesme il fait pis que s'il n'y pensoit pas. Autres se trouuent au contraire, lesquels estans en *aprieto* font vne grande monstre d'eux : mais estans sortis de là, ils ne sçauent rien : dequoy la raison est fort claire: car à celuy qui ha beaucoup de chaleur naturelle

relle en la teste, estant remarqué en vingt & quatre heures d'une lesion opposite, vne partie de la chaleur naturelle qui est extreme fuit au cœur, & par ce moyen le cerueau demoure temperé: & en ceste disposition, nous prouuerons au chapitre ensuiuant, que se presentent à l'homme beaucoup de choses à dire. Mais à celuy qui est fort sage & qui ha grand entendement, estant pressé, ne demoure la chaleur naturelle en la teste avec la crainte: & ainsi par faute de lumiere, il ne trouue que dire en sa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs stratagemes & l'ordre qu'ils mettent au camp, consideroyent cela, ils verroyent la difference qu'il y a de regarder la guerre de sa maison, & de rom-

L

L' E X A M E N

pre vne lance & iouër des cousteaux, avec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'vn Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au medecin, pour guarir le malade : car nous auons prouué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle est plustost offensee par la froideur qu'autre puissance quelconque, pource que son œuure consiste en chaleur. Et ainsi se voit par experience, que les medecins guarissent mieux le menu peuple que les princes & grands seigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (sçachant que ie traitoye de ceste inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel il estoit bien payé, s'offroyent à luy plusieurs loix & appointemens en droict : & en celuy,

*Les riches
sont plustost
mal medecinez,
que les pauures
Gal. 11. de
sa meth. ch.
15.*

luy, auquel on ne faisoit compte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit? auquel ie fis responce que l'interest appartient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur : & si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doyuent voir les figures qui sont en la memoire : mais estant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable ha la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hommes de grand entendement ont ce defaut, qu'ils sont échars, & pourchassans fort leur proffit : & en ceux là peut on voir la propriété de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble que soit acte de iustice, de vou-

L' E X A M E N

loir estre payé, quand on traueille en la vigne d'autruy. La mesme raison peut estre pour les medecins, lesquels estans bien payez, trouuent plusieurs remedes: autrement l'art les fuit aussi bien que le lettré & legiste. Mais il faut noter icy vne chose fort importâte, qui est que la bonne imagination du medecin, en vn moment trouue ce qu'il faut faire: & s'il y pense long téps, soudain accourent mille inconueniens, qui le metent en doute, le tiennent suspens & ce pendant se passe l'occasion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon medecin de bien regarder ce qu'il ha à faire: mais qu'il execute ce que premierement luy a semblé bon de faire. Car nous auons prouué autrefois que la grande consideration, surpasse d'vn poinct la chaleur naturelle,

relle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empesche l'imagination: mais il n'y aura point de mal que le medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à contempler: car, par ce moyen, venant la chaleur à monter au cerueau, elle obtiendra le poinct que ceste puissance requiert. Le troisieme doute, pour ce que i'ay dit, a la responce manifeste: car la difference de l'imagination, de laquelle on iouë aux échets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses: & celuy qui iouë bien à ieun a cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il passe d'vn poinct qu'il ne faut: & par ainsi il ne iouë pas si bien. il aduiët au contraire à ceux qui iouent apres le repas: car montant la chaleur avec les alimens & le vin, ils

L' E X A M E N

trouuent le poinct qui leur defail-
loit à ieun : & par ainſi faut corri-

*An dialo-
gue, de la nature
nature.* ger vn lieu de Platon, qui dit que
de la nature ha prudemment élongné

le foye, du cerueau, de peur que les
alimés, par leurs vapeurs, ne trou-
blaſſent la contemplation de l'a-
me raifonnable. S'il entend cela
des œuures qui appartiennent à
l'entendement, il dit bien : mais
ce! a n'a lieu en nulles differences
de l'imagination. Ce qui ſe voit
clairement par experience aux fe-
ſtins & bâquets: car au milieu d'i-
ceux, les banqueteurs commancét
à deuifer avecques grace & à dire
pluſieurs fornettes & faceties: mais
au commencement perſonne ne
diſoit mot, & à la fin, à peine ad-
uiét il à ceux qui ſont aſſiz de par-
ler, pource que la chaleur que l'i-
magination requiert eſt montee
trop haut d'vn degré. Ceux qui
ont

ont besoin de boire & manger vn peu, à fin d'émouuoir l'imagination, sont les melancholiques par aduſtiō: car ceux là ont le cerueau comme chauls viue, laquelle prinſe en la main, eſt froide & ſeche au toucher: mais ſi on l'arrouſe de quelque liqueur, la chaleur qui en procede eſt inſupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'a-meine Platon des Carthaginois: *Au 2. des Loix.* par laquelle ils deffendoyent aux Capitaines de boire du vin en la guerre: & aux gouuerneurs auffi durant l'annee de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres-juſte, & qu'il en faſſe grâde eſtime, il faut neât moins en ceſt endroit faire diſtinctiō. Nous auons deia dit vne autrefois que l'œuure de iuger appartient à l'entendement: & que ceſte puissance abhorre la chaleur: à quoy le

L' E X A M E N

vin fait vn grand dommage. Mais de gouverner vne republique (qui est autre chose que de prendre vn procès en main & en donner sentence) il appartient à l'imaginatió: & ceste là demande chaleur. Mais le gouverneur n'arriuât au point qui est necessaire, peut bien boire vn peu de vin, à fin d'y venir. Autant en faut il entendre du Capitaine general, duquelle conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit móter, il n'y en a pas vne qui le fasse tant bien que le vin: mais il le faut boire modérément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme, tât d'esprit que fait ceste liqueur. Et ainsi faut il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imaginatió est de celles qui

ONT

ont besoin du boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bié si elle requiert d'estre à ieun: car en cela feulemēt consiste de trouuer vn expediēt, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il est icy declaré à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy, qui aura ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIII I.



QVAND Salomon fut eleu Roy d'vn peuple si grand qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour le pouuoir regir & gouverner, il demanda sagesse du ciel & non d'auantage. Qui fut vne demande tant agreable à Dieu, que pour ceste cause il le fit le plus

*Au 3. des
Rois, cha. 3.*

L'EXAMEN

sage Roy du monde : & non content de cela, il luy donna de grandes richesses & gloire, faisant tous iours grand cas de sa demãde. De là voit on clairement que la plus grande prudence & sagesse que puisse auoir l'homme, est le fondement auquel tient & gist l'office de Roy : laquelle conclusion est tãt certaine & veritable, qu'il n'est besoin perdre temps à la prouuer. Il conuient seulement monstrer à quelle difference d'esprit appartient l'art d'estre Roy & tel que la Republique requiert; & declarer les signes par lesquels il faut cognoistre l'homme ayant tel esprit & habilité. Parquoy, il est certain que comme l'office de Roy surpasse tous les arts du monde, aussi requiert il la meilleure & plus grãde difference que nature puisse faire. Nous n'auons encores touché

ché iusques à presēt quelle est ceste
 difference , ayans esté occupez
 à despartir à tous les autres arts
 leurs differences & moyens. Mais
 puis que nous la tenons mainte-
 nāt entre les mains, il faut sçauoir
 que de neuf temperamens qui se
 trouuent en l'espece humaine, Ga- *An I. liure*
 len dit qu'vn seul rend l'homme *des tempe-*
 tres prudent, en tout ce que natu- *ramens, ch.*
 rellement il peut auoir. En iceluy *9. & au li-*
 les premières qualitez sont telle- *ure, Quod*
 ment mesurées, que la chaleur ne *animi mo-*
 surpasse la froideur, ny l'humidi- *res. chap. 4.*
 té, la siccité: ains se trouuent e- *& en Pla-*
 gaux & conformes, comme si de *ton, de la*
 fait entre eux n'y auoit contra- *nature.*
 rieté & naturelle opposition. De-
 quoy resulte & prouient vn instru-
 ment tant propre aux œuures de
 l'ame raisonnable, q̄ l'hōme vient
 à auoir parfaite memoire, pour les
 choses passées: vne grāde imagina-
 tion

L' E X A M E N

tion, pour voir ce qui est à venir & vn grand entendemēt pour distinguer, inferer, discourir, iuger & elire. Nulle de toutes les autres differences d'esprit que nous auōs traité, n'est entierement parfaite: car si l'homme est de grand entendement, à raison de la siccité, il ne peut aprēdre les sciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raison de la grande chaleur) elle demeure sans habilité pour les sciences de l'entendemēt & de la memoire: & s'il ha grande memoire (à cause de l'humidité) nous auōs deia dit ailleurs combien telles gens memoratifz, sont inhabiles à toutes les sciences. La seule differēce d'esprit que nous cherchons est celle qui correspond & est proportionnee à tous les arts. Platon a bien noté
quel

quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier depend de la cognoissance de toutes. Il ny a pas vne forte ou genre de lettres, tant impropre soit il à vn autre, que le sachât bien n'aide à sa perfection. Mais ayant cherché ceste difference d'esprit, avec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Hespagne. Et pour ceste cause Galen a bien dit que hors mis le pays de Grece, ny par le somme, nature ne fait vn homme temperé, ny avec l'esprit que toutes les sciences requerent. Galen mesme ameine la raison de cela & dit que la Grece est la region la plus temperee qui soit au monde: où la chaleur de l'air, ne surpasse la froideur: ny l'humidité la siccité: laquelle température fait les

*An 2 liure
de la cōser-
uation de
santé.*

L' E X A M E N

les hommes tresprudens & habiles à toutes les sciences, comme l'on voit par la consideration du grand nombre des hommes illustres qui en sont sortiz, Socrate, Platón, Aristote, Hippocrate, Galé, Theophraste, Demosthene, Homere, Thales Milesié, Diogene Cinique, Solon & autres infiniz desquels les histoires font mention, & qui ont fait des œuvres plaines de toutes les sciēces: non comme les Escriptuans des autres prouinces, lesquels escriptuans en medecine ou en quelque autre science, à peine ioignent ils la cognoissance des autres lettres pour leur ayder: ils sont tous pauvres & sans fonds, pource qu'ils n'ont l'esprit propre à tous les arts. Mais ce qui plus estonne, touchât la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant cōtraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neât-

moins, trouuees tant de Grecques seignalees es sciēces, qu'elles ont presque egallé les hōmes plus raisonnables & sçauans: cōme on lit de Leoncium, femme tressage, qui a escrit contre Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philosophe de son temps, & l'a noté de plusieurs erreurs en philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorti d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez: à raison dequoy les hōmes se font laids, endormiz, negligens & de mauuaises mœurs. Et pourtāt Aristote demande pourquoy ceux qui habitēt en pays, ou trop chauds ou trop froids, sōt de mauuais regard & mœurs? Aquoy il respōd fort biē & dit, que la bonne tēperature nō seulement rend le corps gracieux, mais

*En la 14.
sect. prob.
1.*

L' E X A M E N

mais aussi sert à l'esprit & habilité. Et comme les excès de chaleur & de froideur empêchent nature de faire l'homme bien formé, par la mesme raison l'harmonie de l'ame se debande, & l'esprit deuiet tardif. Les Grecs sçauoyent bien cela, veu qu'ils appelloyent toutes les nations du mōde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de sçauoir. Et ainsi voyons nous que nul philosophe, de tout tant qui naissent & estudient hors de Grece, n'arriue à la doctrine de Platōny d'Aristote: & s'ils sont medecins, à celle d'Hippocrate & de Galen: s'ils sont orateurs, à l'eloquence de Demosthene: s'ils sont

*Je suis deb-
reur aux* Poètes, au sçauoir d'Homere:
Grecs & ainsi en toutes autres sciences
barbares, & arts, les Grecs ont tousiours eu
sages & nō la preeminence sans aucune con-
sages. Aux tradiction. Au moins le probleme
Rom, cha. 1. d'Aristote

d'Aristote, se verifie pareillement par les Grecs : car, de fait, ils sont les plus beaux hommes du monde & de plus grand esprit: n'estoit qu'ils ont esté infortunez, oprimez par armes, assuictiz & mal traitez par la venue du Turc, lequel a banny les lettres & sciences, de Grece, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris ville capitale de France, où elle est maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuez, se perdēt ces tant bons esprits que nous disons à cete heure. Es autres regions, hors la Grece, combien que l'on trouue des escoles, & qu'il y ait exercice de lettres, personne n'en est toutesfois fort y eminent ny excellent. Le medecin pense auoir assez fait d'entēdre par les forces de son esprit ce qu'a dit Hippocrate & Galen: & le philosophe naturel s'estime sçauant,

M

L' E X A M E N

pource qu'il luy est aduis qu'il entend Aristote. Ce neantmoins, ie ne veux dire que soit vne reigle generale que tous ceux qui naissent en Grece doiuent estre necessairement tēprez & sages & les autres distemperez & ignorans. Car le mesme Galé dit qu'Anacharsis du pays de Scithie fut d'esprit admirable entre les Grecs, combien qu'il fust barbare: & cōme vn Philosophe natif d'Athenes, l'eust taxé d'estre barbare & Scithe de nation, il respondit, *Patria mihi dedecori est, tu verò, patria.* C'est à dire, Mō pays me fait deshonneur, & tu fais deshōneur au tiē: pource que Scithie estant vne region tant intemperee, & où naissent tant d'hommes ignorās, i'en suis sorty sage: & toy qui es né en Athenes (lieud'esprit & de sagesse) tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à
raison

*En sa harā
gue So.*

raison de cete temperature,ny pē
 ser estre impossible la trouver
 hors de Grece, principalement
 en Hespagne(region nō trop in-
 temperée)car par la mesme raison
 que i'en ay troué vne,il y en aura
 plusieurs autres, qui ne sont ve-
 nues à ma cognoissance & que ie
 n'ay peu examiner. Parquoy il
 vaudra mieux amener les signes
 par lesquels l'homme temperé se
 cognoist, à fin qu'il ne se puisse ce-
 ler où il sera. Les medecins en cō-
 stituent plusieurs,pour decouvrir
 cete difference d'esprit: mais les
 principaux& qui la donnēt mieux
 à entendre sont ceux qui s'ensui-
 uent. Le premier, comme dit Ga-
 len, est le poil blond ou iaune, qui
 d'âge en âge se dore tousiours de
 plus en plus, pource que la cause
 materielle des cheueux, est (com-
 me disent les medecins)vne g^l of-

*Au liure
 de l'art de
 med. ch. 13.*

L' E X A M E N

se vapeur qui s'eleue de la concoctiō, que fait le cerueau au temps de sa nourriture:& font les excemens de la couleur du membre ou ducerueau, si le cerueau a beaucoup de flegme en sa composition, le poil fort blanc : s'il ha beaucoup de colere, il fort iaune: mais estās ces deux humeurs egalemēt meslez, le cerueau demoure temperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, avec le poil roux, participant des deux extremes. Il est vray que Hippocrate dit que cete couleur aux hommes qui sont au dessouz de Septentrion (comme sont les Anglois, Flamens & Alemans) vient de la blancheur qui est haue & bruslee, pour la grande froideur & non pour la raison que nous auōs dit. Et pourtant faut prendre garde à ce signe: car il peut grandement

*Au liure
de l'air,
lieux &
eaux.*

mément tromper. Galen dit que l'au-^{*Au liure,*}
 tre signe est d'estre bien fait, beau,^{*De la bon-*}
 de bonne grace & facctieux, de^{*ne constitu-*}
 maniere que la veue se recree en^{*tion du*}
 voyant vn tel homme comme vn^{*corps.ch. 4.*}
 figure de grande perfection. La^{*ou l.l. de la*}
 raison en est claire : car si nature^{*conservatiō*}
 ha beaucoup de force, & si la se-^{*de santé.*}
 mence est biē assaisonnee, elle fait
 tousiours des choses possibles, la
 meilleure & la plus parfaite en
 son genre : mais se voyant de prou-
 uēue de forces, elle met bien sou-
 uent peine en la formatiō du cer-
 ueau, pource qu'il est le siege prin-
 cipal de l'ame raisonnable. Et ain-
 si voyons nous plusieurs hommes
 grāds & diformes, qui ont neant
 moins bon esprit. Galē dit, au mes-
 me lieu, que la quantité du corps
 que doit auoir l'homme temperé
 n'est pas determinee : car il peut
 estre grand, petit & de moyenne

L' E X A M E N

stature, selon la quantité de la seméce temperee au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'esprit, la moyéne stature vaut mieux aux hommes temperez que la grande ny la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extremes, il vaut mieux estre petit que grād: car nous auons deia prouué, par l'opinion de Platon & d'Aristote, que les gtos oz & la chair, nuisent grandement à l'esprit. Suiuanc cela, les philosophes naturels ont coustume de demāder, Pourquoi les hommes petis de corps sont volontiers plus sages que les grands? pour la preuue de laquelle chose ils citent Homere qui fait Vlixes tres prudēt & petit de stature: & au contraire Ajax fol & temeraire & de grāde stature. Ils respōdent fort mal à cete demande & disent, que l'ame raisonnable amassée en brieç,

*Alexandre
Sphrod.
liure. 1.
probl. 25.*

brief, a plus de force pour œurer, suyuant ce dict fort celebre, *Virtus vnica fortior est seipsa dispersa.* c'est à dire, la vertu vnüe & assemblee est plus forte que quand elle est dispersee. Et au cõtraire estant en vn corps large & spacieux, elle n'a force suffisante pour le mouuoir & animer. Mais ceste n'est la raison, & faut dire qu'elle vient de ce que les hommes grands & larges ont beaucoup d'humidité en leur composition, laquelle dilate grandement la chair, & la fait obeissante à l'augmentation que la chaleur naturelle tasche tousiours de faire. Il aduient au contraire aux petis hommes: car pour leur grande siccité, ils ne peuuent se dilater ny engraisser par la chaleur naturelle: a raison dequoy ils demourent petis. Et entre les premieres qualitez, nous auõs proué

*Galen au
lure de la
bonne
tion des
corps. ch. 4.*

L' E X A M E N

autre part, ne s'en trouuer pas vnē qui nuise tant aux œuures de l'ame raisonnable, que fait la grande humidité, & qui rende l'entendēmēt si vigoureux que fait la siccité. Ga-

*Au 1. liu.
de la cōser-
uatiō de la
santé.*

*Au Dialo-
gue de la
nature.*

len dit que le troisiēme signe de la temperature de l'homme, est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit que quand l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il ha quelque qualité intemperee qui l'incite à pecher: & s'il luy cōuient œuurer selon la vertu, il luy faut premierement renoncer sa naturelle inclination. Mais celuy qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi, n'a que faire d'vser de ceste diligence, pour ce que les puissances inferieures ne feront aucune resistan-

*Au 2. liu.
de la cōser-
uatiō de la
santé.*

ce à la raison. Et pour ceste cause Galen dit qu'il ne faut point taxer ny limiter à vn homme de telle tempe

temperature, ce qu'il doit boire & manger, pource qu'il n'excede jamais la quantité & mesure que l'art de medecine luy pourroit prescrire & limiter. Et Galen ne se contente de les appeller tres-temperrez : mais dit aussi n'estre besoin de moderer les autres passions de l'ame, pource que leur ennuoy, leur tristesse, leur plaisir & alegette sont toujours mesurez par la raison. Et de là vient qu'ils sont toujours sains, & non malades: qui est le quatriesme signe. Mais Galen n'a point de raison en cela : car il est impossible de composer vn homme qui soit parfait en toutes les puissances (côme le corps est temperé) de maniere que l'ire & la cōcupiscence ne surpassent la raison & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quel que température qu'il ait, de suyure

L' E X A M E N

toujours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la raison. Cela s'entend facilement, en considerant le temperament que doit auoir le cerueau , à fin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison: celui que doit auoir le cœur , à fin que l'ire appete gloire, empire, victoire, & soit par sus tous : celui que doit auoir le foye, pour cuire les viâdes, & celui que doyuent auoir les couillons pour conseruer l'espece humaine, & faire qu'elle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs, que le cerueau doit estre humide pour la memoite : sec, pour l'entendement : & chaud, pour l'imagination. Mais ce non-obstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & de bilité de ces deux qualitez , aucunefois nous
l'apel

DES ESPRITS. 278

l'apellõs chaud, aucunesfois froid,
aucunesfois humide & autresfois,
sec: mais iamais de la froideur &
humidité, il ne vient à surpasser
ny dominer. Le foye, où reside la
faculté de concupiscence, a pour
naturel temperament la chaleur
& humidité qui domine, duquel
iamais il ne sort, tant que l'hom-
me est vivant: car si nous disons
aucunesfois que le foye est froid,
c'est pource qu'il n'a tous les de-
grez de chaleur, que requierent
ses œuures. Galen dit que le cœur *de l'ure,*
(instrument de la faculté de l'ire) *de l'je plus.*
est si chaud de sa propre nature,
que si l'animal estant vif, nous
mettions le doigt dedans ses con-
cautez, il seroit impossible l'y re-
tir vn seul momēt, sans se brusler.
Et combien que nous le diuõs
froid aucunesfois, cela ne se doit
entendre par domination: car il
est

L'EXAMEN

est impossible: mais il se peut taire qu'il n'ait le point de chaleur que requierent les operations d'iceluy. Autant en est des couillons, esquels reside l'autre partie de la faculté de concupiscence: car le naturel temperament d'iceux est la chaleur & siccité qui dominant: car si nous difons aucune fois que l'homme a les couillons froids, cela ne se doit pas entendre absolument ny par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degre de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infer

*Le cœur en
noye la cha
leur au cer
veau, par
les arteres:
le foye, par
les veines,
& les couil
lons par les
mesmes
voies.* clairement que si l'homme est bien composé & organisé, il doit auoir par consequent le cœur excessiuelement chaud: autrement la faculté de l'ire demoureroit fort debile: & si le foye n'est chauden excez, il ne pourra cuire les aliments, ny faire le sang pour la
nourri

nourriture : & si les couillons n'estoyent plus chauds que froids, l'homme demoureroit impuissant & sans forces pour engendrer. Parquoy, estâs ces membres tant forts, comme nous difons, necessairement le cerueau se doit alterer, par la grande chaleur qui est vne des qualitez qui trouble plus la raison: mais le pis est que la volonté estant libre s'irrite & veut condescendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il semble que nature ne peut faire vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combien repugne à la nature de l'homme, de sortir & estre fait enclin à vertu, si nous considerons la composition du premier homme, laquelle bien qu'elle ait esté la plus parfaite qui se

Cōbiē que l'hōme soit irrité par sa mauuaise composition, si est ce que il demoure libre, pour faire ce qui luy plaist.

L' E X A M E N

foit onques trouuee en tout le genre humain (depuis celle de Christ nostre redempteur) pour estre venue de la main d'vn si grand ouurier, se fust neantmoins inclinee à mal (pour estre impossible autrement) si Dieu ne luy eust infus vne qualité supernaturelle, pour reprimer la partie inferieure. Or que Dieu ait fait Adam de parfaite puissance d'ire & concupiscence, est aisé à entendre : car quand il luy dist, *Crescite & multiplicamini, & replete terram:* il est certain qu'il luy donna puissance forte pour engendrer, & qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy en chargea de remplir la terre d'hommes: ce qui ne se peut faire sans beaucoup de chaleur. Il ne donna pas moins de chaleur à la faculté nourriciere, pour repa-
rer, par le moyen d'icelle, la sus-
stance

*Il n'a bail-
lé de l'eau
& du feu à
ce que tu
voudras:
D'esta main.
Ecl. ch. 15.*

stance perdue, & en refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a dit, *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram & uniuersa ligna quae habent in semetipsis sementem generis sui, ut sint vobis in escam.* C'est à dire. Je vous ay donné toute herbe apportant semence sur la terre & tout bois qui fructifie, à fin de vous nourrir. Si Dieu leur eust fait le foye & l'estomac froid, & leur eust octroyé peu de chaleur, il est certain qu'ils n'eussent peu cuire la viande ny se conferuer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia pareillement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour estre Roy & seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy dist, *Subycite terram & dominamini piscibus maris, & volatilibus caeli, & uniuersis animantibus quae mouent*

INT

L' E X A M E N

tur supra terram. Et s'il ne luy eust baillé beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ny autorité, pour auoir empire, commandement, gloire, maicsté & honneur. On ne sçauroit dire le grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au prince : car pour ceste seule cause, les suiets ne le craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeir. Apres auoit fortifié l'ire & la concupiscence, (donnant aux membres que nous auons dit, tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel poinct froid & humide & d'vne substance tant delicate, que l'ame peult, par le moyen d'iceluy, discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons deia dit & prouué ailleurs que Dieu pour donner quelque science supernaturelle aux hommes,

mes,

mes, leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, donnees de sa main) de la recevoir. Et ainsi le porte la sainte escriture, *Et En l'Ecclesiasticus dedit illis excogitandi & discipli* chap. 17. *na intellectus repleuit illos.* Estant, en apres, la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grande chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister, Dieu prouueut l'homme d'une qualité supernaturelle (que les Theologiens appellent Justice originelle) par laquelle fussent reprimees les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demourast superieure & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que noz premiers patens eurent peché, ils perdirent ceste qualité, & demoura la faculté de l'ire & de la

L' E X A M E N

concupiscence en son naturel, par dessus la raison, (pour la force des trois membres que nous auons dit) & l'homme *Pronus ab adolescentia sua ad malum*. C'est à dire, Enclin à mal dès son adolescence. Adam fut créé en l'âge d'adolescence, laquelle selon les medecins est la plus temperee de toutes : & depuis cest âge il fut enclin à mal, sinon ce peu de téps qu'il fut en grace, & avec iustice originelle.

*Galè au 6.
livre de la
conservation
de santé.*

DE ceste doctrine s'infere en bonne philosophie naturelle que si l'hôme doit faire quelque acte de vertu (en contradiction de la chair) il est impossible que ce soit sans l'aide exterieure de quelque grace speciale, pource que les qualitez desquelles œuure la puissance inferieure, sont de plus grande efficace : l'ay dit (avec
contra

contradiction de la chair) pour-
ce que se trouuent plusieurs ver-
tuz en l'homme , qui viennent de
la lascheté & debilité de l'ire &
de la concupiscence , comme la
chastereté, en l'homme froid : mais
cela est plustost vne impuissance
que vertu.

P A R Q V O Y, sans que l'Egli-
se Catholique nous enseigne, que
hors mise l'aide particuliere de
Dieu, nous ne pouuons vaincre
notre naturel , la philosophie
naturelle nous le monstre: qui est
que la grace conforte nostre vo-
lonté. Galen a voulu dire, depuis,
que l'homme temperé surpasse en
vertu tous les autres qui ont faute
de ceste bonne tēperature , pour-
ce qu'elle est moins irritee, par la
partie inferieure. La cinquies-
me propriété que tiennent ceux
de ceste temperature est , qu'ils

L' E X A M E N

viuēt longuement , pource qu'ils font fort puiffans pour refifter aux caufes qui font les hommes malades. Et c'eft ce que le Prophete Ro

Psalm 81. *yal Dauid a voulu dire, Dies annorū noſtrorū in ipſis ſeptuaginta anni: ſi autem in potentibus, octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes viuent iufques à foixante & dix ans: & ſi les plus robuſtes viuent quatre vingts ans & qu'ils paſſent ceſt âge, ils viuent en mourant. Il appelle puiffans ceux qui font de ceſte temperature, pource qu'ils refiſtent mieux que tous,

Au 1. liure des temp- tations, ch. 9. aux caufes qui abregent la vie. Ga- len eſcrit le dernier ſigne & dit, Que les tresprudens font de grand de memoire pour les choſes paſſee, de grande imagination pour prevoir ce qui eſt à venir & de grand entendement pour ſçauoir la verité en toutes choſes. Ils ne font

font point malicieux, cauteleux ny trompeurs : ce qui vient du vice du temperament. Il est certain que nature n'a pas fait vn tel esprit, pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philosophie, la medecine, la Theologie ny les loix: car posé le cas qu'il peust aisement apprendre toutes ces sciences, nulle d'icelles ne peut emplier toute sa capacité. L'office de Roy seulemēt luy est propre & conuenable, & se doit employer seulement à regir & gouverner. Cela s'entendra facilement en discourant toutes les proprietéz & signes que nous auons dit, des hommes temperez, considerans comme chacun est conuenable au sceptre royal, & combien elle est impertinente à toutes les autres sciences & arts. Quand le Roy est beau & gracieux c'est vne des choses qui conuie le

L' E X A M E N

*Au dialo-
gue , du
Beau.* plus les suiets à le cherir & aymer.
Car Platon dit que la beauté & bonne proportion est l'obiet de l'amour : mais si le Roy est laid & mal proportionné, il est impossible que ses suiets luy portent affection, & sont fachez qu'un homme imparfait & deprouueu des biens de nature, les vienne regir & gouverner. Il est aisé à entendre combien importe au prince d'estre vertueux & de bones mœurs: car il faut que celuy qui donne à ses suiets, reigles & loix de viure selon raison, en fasse tout autant: car les grands, moyens & petits se conforment à l'exemple du Roy & sont tels que luy. Ioint que par ce moyen il autorisera dauantage ses commandemens & pourra, à bon droit, chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfait

parfait en toutes les puissances qui gouvernent l'homme, generative ou de l'engendrer, de la nourriture, de l'ire & de la raison, est plus conuenable au Roy, qu'à nul autre ouurier : car comme dit Platon en sa Republique bien ordonnee, il seroit besoin qu'il y eust des braiseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoître les qualitez des personnes qui se marieroient, pour donner à chacun la femme, qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi, vn mary determiné. Et par ce moyen, seroit tousiours bonne la principale fin du mariage: car nous voyons par experience, qu'une femme ne peut concevoir avec le premier mary, & se mariant à vn autre, incontinent elle peut engendrer : nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfans

In Theeteto.

L' E X A M E N

de la premiere femme , lesquels se remarians, en ont incontinent, sans diferer. Platon dit que cest art feroit principalement conuenable és mariages des Roys : car comme ainsi soit qu'il importe tât à la paix & tranquillité d'vn Royaume , que le prince ait enfans legitimes, qui succedent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'auanture , rencontrast vne femme sterile, de laquelle il fust empesché toute sa vie, sans esperance de lignee: lequel mourant sans heritiers , engendre guerres ciuiles entre les princes pour venir à la couronne. Mais Hippocrate dit que cest art est necessaire aux hommes intemperez , & non à ceux qui sont douez du temperament parfait que nous auons dit & depaint. Ceux là n'ont besoin de faire election de femmes,

ny

*Au liure de
la nature
humaine,
cou. 11.*

ny chercher celle qui leur sera correspondante en proportion : car Galen dit qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entéd pour-^{Aus des Aphorif. com. 62.} ueu que la femme soit saine, & de l'âge de faire enfans, selon l'ordre de nature. Ainsi la fecundité est meilleure au Roy qu'en aucun autre, pour les raisons que nous auõs dit. Si la puissance nutritiue ou de nourriture, est goulue, Galen dit que cela vient de ce que le foye & l'estomac n'ont la temperature ^{Au liure de la conseruation de la santé.} qui conuient à ses œuures : au moyé dequoy les hommes se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont remperez, comme il faut, le mesme Galen dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour sustanter la vie : laquelle proprieté est tât importâte

L' E X A M E N

au Roy que Dieu tient pour bien
heureuse la terre qui trouue vn tel

En l'Ecccl. chap. 10. prince. *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius principes vescuntur in tempore suo ad reficiendum & non*

Au liure de l'art med. chap. 9 & 36. & au I. liure de la conseruatiō de la santé. *ad luxuriam.* Galen dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal cōposé & n'a la temperature que la perfection de ses œures requiert: desquels deux extremes le Roy

doit estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire avec le grand pouuoir, n'est chose conuenable aux suieets. Aussi ne conuiēt au Roy d'auoir la faculté del'ire trop foible: car s'il passe legerement les choses mal faites & les attentats en son royaume, il ne sera point redouté ny respecté de ses suieets: dont aduiennent souuentefois grands desordres

en

en la Republique aufquels il est malaisé de prouoir. Mais si l'hōme est temperé, il se fache, avec grande raison, & s'appaife quand il est befoin: propriété, qui est autant necessaire au Roy, que toutes les autres que nous auons di&.

On peut clairement prouuer combien peu il importeur que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire & l'entendement) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre: car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuuent pratiquer & mettre en œuvre par les forces de l'esprit humain: mais pour gouverner vn royaume, & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est befoin que le Roy ait vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste

L' E X A M E N

assiste & luy ayde à gouverner : & ainsi le note la sainte escriture, *Aux Pro- verbes, 11.* disant. *Cor Regis in manu domini.* Le cœur du Roy est en la main de Dieu. De viure aussi plusieurs années & estre tousiours sain , est plus conuenable à vn bon Roy qu'à autre quelconque: car l'industrie & travail d'iceluy est vniuersel pour tous : & s'il n'est sain, pour le pouuoir supporter , la republique demoure perdue. Cete doctrine que nous auons traité, se confirmeroit clairemēt si nous trouuions par hiistoire veritable, qu'en quelque temps se fust eleu quelque homme fameux pour Roy , auquel se fussent trouuées toutes les marques & conditions que nous auōs dit. Il est vray qu'elle n'a faute d'argumens pour estre prouuée. Il est dit en la sainte Es- *Am 1. des Rois, ch. 16.* criture que Dieu estāt faché contre

tre

tre Saul (pour auoir sauué la vie à Malec) commanda à Samuel d'aller à B.lem, & oindre Roy d'Israel vn fils d'Ylay, de huit qu'il auoit. Et pendant le S. personnage que Dieu se contéteroit d'Eliab, pour ce qu'il estoit de grande stature, il luy demanda ainsi, *Num coram domino est Christus eius?* A laquelle demande fut respõdu en ceste maniere, *Ne respicias vultum eius, nec altitudinem stature eius, quoniam abiici eum: nec iuxta intuitum hominis, ego iudico: homo enim videt ea que parent, dominus autem intuetur cor.* C'est à dire, Ne regarde, Samuel, à la stature d'Eliab, qui est grande: ie l'ay deprimee en Saul. Vous iugez les hommes par les signes extérieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle se doit gouverner mon peuple. Samuel (informé auëc crainte

L' E X A M E N

crainte de ceste election) passa
outré, pour executer le comman-
dement de Dieu, luy demandant
tousiours l'vn apres l'autre, lequel
il vouloit estre oingt pour Roy, &
comme nul ne luy fust agreable, il
dist à Ysay, as tu point d'aventure
plusd'enfans que ceux qui sont icy
presens? Il respondit qu'il en auoit
encore vn qui gardoit le bestail
aux champs: mais qu'il estoit petit
de corps, & qu'il pésoit bien qu'il
ne fust propre, pour le sceptre Ro-
yal. Mais Samuel estant deia ad-
uertey que la grâde stature n'estoit
pas bon signe, fit venir cetuy là. Et
est chose notable que deuant que
l'escriture recite cō:ne il fut oingt
Roy, il est dit en icelle, *Erat au-
tem rufus & pulcher aspectu, decorâ-
que facie, surge & unge eum, ipse
est enim.* C'est à dire, Il estoit
blond & beau de visage: leue toy,
Samuel

Samuel & l'oings pour Roy: car il est celuy que ie demande: de maniere que Daud auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien fait, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bonnes mœurs (qui est la troisieme marque d'un Roy) car Dieu dist deluy, *Inueni virum iuxta cor meum*. Y'ay trouué *Aux Act. chap. 13.* vn homme selon mon cœur. Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtāt le nom & habit de vertueux, non plus que celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il fasse quelque chose de bon, ne perd pourtant le nom de mauuais & vicieux.

Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain, toute sa vie: car, il n'est fait mention en *Au 3. des Rois, cha. 1.* l'histoire que d'une seule maladie:
qui

L' E X A M E N

qui estoit vne dispositiō naturelle de ceux qui viuent longtems: car s'estant en luy resoluë & conformee la chaleur naturelle, il ne pouoit s'echauffer dedans le liēt: au moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoiselle, pour le tenir chaud. Et ainsi il vesquit tāt

1^{er} des d'annees, que le texte dit, *Et mor-*
Paral.cha. *tuus est in senectute bona, plenus die-*
29. *rum & diuitijs & gloria.* C'est à di-
 re, Dauid est mort vieil, plain de
 iours, de richesses & de gloire: a-
 pres auoir souffert tant de trauaux
 en la guerre, & fait si grande peni-
 tence de ses pechez. Il a vescu lōg
 temps, pource qu'il estoit bien tē-
 peré & composé pour resister aux
 causes qui font les maladies, & qui
 accourcissent la vie de l'homme.
1^{er} des Rois, Saul nota bien la grande pruden-
chap. 16. ce & sçauoir d'iceluy, quād il dist.
 Seigneur ie cognoyvn grand mu-
 sicien

sicien fils d'Ysay natif de Belem, courageux pour combatre, prudēt en ses raisons, & beau de vilage. Par lesquelles marques susdites il est certain que David estoit homme temperé, & que à telles gēs est deu le sceptre royal: car leur esprit est le meilleur que nature puisse faire. Mais contre cete doctrine le presentevne difficulté fort grande, qui est, Pourquoi Dieu cognoissant tous les esprits & habilitez d'Israel, & sachant que les hommes temperez ont la prudence & le sçauoir, requis à l'office de Roy, en la premiere election, il ne trouua vn homme tel: car le texte dit *1. Rois, ch. 9.* que Saul estoit si grand, qu'il surpassoit des espaules tout le peuple d'Israel. Et ce signe (non seulement en philosophie naturelle) est vn mauvais signe pour l'esprit, mais aussi nous voyons que Dieu



L' E X A M E N

mesme, comme nous auons prou-
né, reprint Samuel, de ce qu'incité
par la grande stature d'Eliab ille
vouloit oindre Roy. Mais, ce dou-
te declare estre vray ce que dit Ga-
len, que hors de Grece ne se trou-
ue vn homme temperé, puis qu'en
vn peuple si grand qu'Israel, Dieu
n'é troua vn pour estre eleu Roy:
n'estoit qu'il fut besoin attendre
que Dauid fust grand, cependant
lequel temps ileleur Saul. Car le
texte dit qu'il estoit le meilleur de
tout Israel:& de fait, il deuoit auoir
plus de bonté que de sciēce: ce qui
ne suffit pas pour regir & gouver-
ner. *Bonitatem & disciplinam &*
scientiā doce me: disoit le prophete
Royal Dauid, voyant qu'il ne sert
que le Roy soit bon & vertueux,
s'il n'a par mesme moyen la sage-
se. Par cet exemple, il semble que
nous ayons suffisamment confir-
mé

*Am 2. liure
de la conser-
uation de
la santé.*

P'se au. 118.

mé nostre opinion: mais en Israel
 naquit pareillement vn Roy, du-
 quel a esté dit, *Vbi est qui natus est*
rex Iudæorū? Et si nous prouuions En S. Ma-
 qu'il fut blond, biē proportionné, thieu. chap.
 moyen de corps, vertueux, sain & ^{2^e}
 de grande prudence & sçauoir,
 cela ne nuirait point à nostre do-
 ctrine. Les Euangelistes ne se sont
 point amusez à dire la composi-
 tion de Christ nostre redempteur:
 pource que cela ne seruoit pas à
 la matiere qu'ils vouloyēt traiter:
 mais c'est vne chose aisée à enten-
 dre, supposé que d'estre propre-
 ment temperé, est toutela perfe-
 ction que l'hōme sçauroit auoir.
 Et veu que le S. Esprit le composa
 & le forma, il est certain que la
 cause materielle dont il le forma,
 ny l'intemperature de Nazareth
 ne peurent luy resister ny le faire
 errer en ses œures, comme les

L' E X A M E N

autres agés naturels : ains il a fait ce qu'il a voulu : car il n'a eu faute de pouuoir, de ſçauoir, & de volôté, pour faire vn hōme tresparfait & ſans aucune faute. Ioin cēt que ſa ve nue (cōme luy meſme le dit) a eſté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enſcigner la verité. Or auōs nous prouué ailleurs, que cete tēperature eſt le meilleur inſtrumēt naturel pour ces deux choſes. Et ainſi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus proconſul eſcriuit au Senat Romain de Hieruſalē, en cete maniere. De noſtre temps eſt apparū vn homme qui eſt viuant à cete heure, de grāde vertu, appellé Ieſus-Chriſt, que le peuple appelle vray prophete, & duquel les diſciples diſent qu'il eſt fils de Dieu. Il reſuſcite les morts, il guarit les malades : il eſt homme de moyenne ſtature, & droite :

*En S. Iean
chap. 18.
S. Math.
chap. 20.*

*Lettres de
P. Lentu-
lus procon-
ſul, tou-
chāt Ieſus-
Chriſt.*

droite: beau de visage, auquel se voit vne telle reuerce imprimee, que ceux qui le regardent sont induitz à l'aymer & craindre. Il a les cheueux de couleur d'auelaine bié meure: iusques aux aureilles ils s'ot vniz & d'vne mesme forte, mais depuis les aureilles iusques aux espauls ils sont de couleur de cire, & pour cete cause ils reluisent davantage. Au milieu du front & en la teste, il est ny plus ny moins que les Nazareens: il a le front vny & fort serain: le visage sans aucune ride ny tache, accôpagné d'vne couleur moderee. On ne sçauoit trouuer à redire ny à son nez ny en sa bouche: il ha la barbe espaisse à la semblâce des cheueux, non large, mais fêdue par le milieu: il a vn regard fort graue: il a les yeux clairs & esclatâs: il est tône quâd il reprêd: & quâd il amoneste, il est gracieux

L' E X A M E N

il se fait aymer : il est ioyeux avec
 grauité : iamais on ne le vid rire,
 mais bié l'a on veu plourer : il a les
 mains & les bras gracieux à voir :
 en cōpagnie il cōtète fort : mais il
 ne s'y trouue gueres , & quād il s'y
 trouue, il est fort modeste : en sa re
 presentatiō, il est le plus bel hōme
 q̄ l'ō sauroit imaginer. En ce recit
 sont contenus trois ou quatre si
 gnes de l'hōme tēperé : le premier
 est la cheuelure & la barbe blōde
 tirāt sur la couleur d'auelaine, qui
 est vn iaune bruslé, de laquelle cou
 leur Dieu vouloit q̄ fust la beste q̄

Aux Nom l'on deuoit sacrifier, pour la figure
bres, ch. 19. de Christ. Et quād il entra au ciel,
 en triōphe & maieité telle qu'il ap
 partenoit à vn tel prince, aucūs an
 ges dirēt, qui ne sçauoient rien de

En Esaié, son incarnatiō, *Quis est iste qui ve-*
chaf. 63. *nit de Edō, in cœlis vestibus de Bofra?*
 Qui est cestuy là qui viét de la ter

re

re rouge, ayant les accoustremens taints de la mesme couleur: ce que ils disoyēt à cause de sa chevelure & barbe qu'il auoit rousse, & à cause du sang, dont il estoit marqué. L'écriture recite aussi qu'il estoit le plus bel hōme que l'on vit onc: qui est le second signe que doyuēt auoir les hommes temperez: & ainsi estoit pronostiqué en la sainte écriture, pour signal à fin de le cognoistre. *Speciosus forma pra* ps. 139. 44.
filij hominum. Et en vne autre part l'écriture porte, *Pulchriores sunt oculi eius, vino: & dentes eius lacte* En Genes. chap. 49.
candidiores. Il est beau entre les fils des hommes: ses yeux sont plus beaux que le vin, & ses dents plus blanches que lait. Laquelle beauté & bonne composition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fussent affectionnez, n'ayant en soy chose qu'on peust

L' E X A M E N

abhorrer. Et ainfi l'efcriture dit que chacun l'aimoit & luy portoit grande affection. Elle declare auffi qu'il estoit de corps moyen: nō pas pource que le S. Esprit eust faite de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auōs prouué ailleurs de l'opinion de Platon & d'Aristote, que chargeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grand tort à l'esprit. L'efcriture certifie pareillement en luy, le troisieme signe, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs. Les Juifs n'ont peu prouuer le contraire, avec leurs faux tesmoignages, & ne luy ont peu respondre, quād il les a interroguez. *Quis vestrum arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, affirme de

*Au 2. li.
ure d. l'ant.
tiquite ch.
9.*

de luy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grande nature q̄ d'homme, veu la bonté & sçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre redempteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait, si on l'eust laisé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel, il eust vescu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demourer quarante iours & quarant

En saint
Matth. ch. 4

tenuict en vn desert, sans boire & manger, se defendroit & prefereroit mieux des autres choses plus legeres qui le pouoyent alterer & offenser: combien que ce fait soit repaté pour miracle & chose qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez, susfisoient pour donner à entendre que le sceptre Royal est deu aux

O ;

L' E X A M E N

hommes temperez, & que ceux là ont l'esprit & prudence que cest office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour estre Roy & seigneur de toutes les choses créées. Il la fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, sain, de grande vie & tres-prudent : & ne sera pas mal fait, de le prouuer. Platon tient pour chose impossible que Dieu ny la nature puissent faire vn homme temperé, en pays de mauuaise temperature : & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort sage & temperé, trouua vn lieu, où la chaleur de l'air n'excedast la froideur : ny l'humidité la siccité. Et la sainte escriture (où il a trouué ceste sentence) ne dit pas que Dieu crea Adam dedans le Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort temperé

Au Dialogue de la nature.

temperé qu'il dit) mais que depuis qu'il fut formé , il le mit là. *Tulit ergo dominus Deus hominem, Gen. ch.2.*
 & posuit eum in paradysum voluptatis, ut operaretur & custodiret illum.
 Dieu donc enleva l'homme & le mit au paradis de volupté , à fin qu'il fît son œuvre & qu'il le gardast. Car estât le pouvoir de Dieu infiny, & son sçavoir sans mesure, & en volonté de luy donner toute la perfection naturelle qui peut estre au genre humain, il est à croire, que le morceau de terre duquel il le forma, ny l'intemperature du champ Damascene (où il fut crée) nel'ont peu empêcher de le faire temperé. L'opinion de Platon, d'Aristote & de Galen, a lieu es œuvres de nature : & bien que l'on habite en pays intemperez, il advient, neantmoins aucunesfois d'engendrer vn homme
 tempe

L' E X A M E N

temperé. Mais il est manifeste que Adam auoit la chevelure & la barbe rousse, qui est le premier signe de l'homme temperé: car eu égard à ceste marque tant notable, on luy imposa ce nom, *Adam*, lequel signifie, comme S. Hierosime l'interprete, *Homorufus*. Hôme roufseau ou blond On ne se iuroit nier non plus qu'il n'ait esté bien fait & bien proportionné: car quand Dieu eut acheué de le creer, le tex

Gen. ch. I. te dit, *Vidit Deus cuncta que fecerat & erant valde bona.* Par consequent il est certain qu'il ne sortit laid de la main de Dieu & mal basty: car, *Dei perfecta sunt opera:*

Au Dent. chap. 32. & le texte dit des arbres qu'ils estoient fort beaux à voir. A plus forte raison l'estoit Adam, que Dieu auoit fait pour vne principale fin, & pour estre seigneur & presliant du monde. On peut recueillir

cueillir qu'il fut sage, vertueux & de bonnes mœurs (qui est la troisieme & sixieme marque) par ces parolles, *Faciamus hominem ad Gen. cha. 3. imaginem & similitudinem nostrā.* Car, suyuant les anciens philosophes, le fondement en quoy gist la semblance qu'a l'homme avec Dieu, est la vertu & science. Et pour ceste cause Platon dit que *Au liure, Pvn des plus grans contentemens des Loix.* q̄ Dieu reçoynie au ciel, est d'ouyr louer & agrâdir en la terre l'homme sage & vertueux: car vn tel homme est le vray pourtraict de luy. Au contraire, il se fâche si les ignorans & vicieux sont estimez & honorez: ce qui est pour la grande dissimilitude qui se trouue entre Dieu & eux. Il n'est pas difficile à prouuer qu'il ha vescu sain & fort long temps (qui est le quatriesme & cinquieme signe) puis qu'il a vescu

L' E X A M E N

vescu neuf cens & trente ans accōplis. Et ainsi ie peux cōclurre q̄ l'hōme qui fera rousseau, bié fait, de moyēne stature, vertueux, sain, & de lōgue vie, sera par cōsequēt, de grāde prudēce, & aura vn esprit propre & conuenable au sceptre Royal. Nous auons par mesme moyen découuert comme se peut ioindre & assembler vn grād entédemēt, avecvne grāde imaginatiō & memoire: bié qu'il y ait vn autre moyē, sans q̄ l'hōme soit tēperé. Mais nature en fait si peu de ceste maniere, qu'il ne s'en est iamais trouué que deux, de tout tant d'esprits q̄ i'ay peu examiner. Il est facile à entēdre cōme se peut faire, qu'un grād entédemēt s'assemble avecvne grāde imaginatiō & memoire, n'estant l'hōme tēperé, supposant l'opiniō d'aucūs medecins, qui affirmēt q̄ l'imagination reside

refide en la partie de deuant du cerueau : la memoire en la partie de derriere, & l'entēdement en celle du milieu : on peut dire le meſme en noſtre imagination : mais c'eſt grād cas qu'eſtant le cerueau non plus gros qu'vn grain de poyure, quād nature le forme, il faſſe, neāt moins, vn ventricule & lieu de ſemēce fort chaude, vn autre de fort humide, le troiſieme du milieu, de fort ſeche : mais en fin ce n'eſt pas vne choſe impoſſible.

Comme les peres doyuent engendrer enfans ſages & d'eſprit ſel que requierent les lettres : en quoy ſe trouuent choſes notables.

C H A P. XV.



'E S T vne choſe digne de grande merueille, qu'eſtāt la nature telle que nous ſcauōs tous, prudente,

L' E X A M E N

prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir & pouuoir, si elle se trôpe tant à faire l'hôme, de maniere q̄ pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en crée vne infinité qui sont deprouueuz d'esprit: dequoy cherchant la raison & causes naturelles, i'ay trouué, que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature a estably, & ne sçauent les conditions qui se doyuent garder: à fin que leurs enfans soyent prudés & sages. Car par la mesme raison qu'en quelque region que ce soit, temperee ou non téperée, naistra vn homme fort ingenieux, en sortiront autres cent mille, si l'on garde de tousiours ce mesme ordre de causes. Si nous pouuions remedier à cela, par art, nous auriôs fait à la republique le plus grand bien que l'on sçauroit faire. Mais la difficulté de

té de ceste matiere est, qu'elle ne se peut traiter par termes tant hōnestes que requiert la honte naturelle que les hommes ont: & par la mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou cōtemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu: de maniere que l'opinion de plusieurs graues philosophes est que les hommes sages engendrent ordinairement des enfans fort ignorans: pource qu'en l'acte charnel, ils se gardent, par hōnesteté, d'aucunes diligēces, qui sont requises, à fin que l'enfant tire la sagesse du père. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les veus sont naturellement honteux, quand on leur met deuant les instrumens de la generation: & pourquoy l'ouye est offensee, quād elle en entend par-

P

L' E X A M E N

ler : estās esmerueillez de voir que nature ait fait ces parties avec vn tel soucy & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre humain immortel : & neantmoins que l'homme plus est sage & prudent, plus est honteux & émeu quand il les regarde ou qu'il les entéd nommer, Aristote dit que la honte & l'honesteté est propre passion de l'entendement, de maniere que quiconque ne s'offensera par le nom & actes de la generation, est certainement de proueu de ceste puissance, comme nous dirions que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se bruleroit. Par ce moyen Caton l'ancien descourit que Manilius, homme illustre estoit de proueu d'entendement, pour ce qu'on l'aduertit qu'il befoit sa femme en
la

*Au 3 liure
de l'ame &
au 4. des to
pic.*

la presence d'une sienne fille qu'il auoit. Et pour ceste raison il le pria du Senat, & ne peut tant faire qu'il fut admis au nôbre des Senateurs. De ceste contéplatiõ, Aristote a fait vn probleme demandant, *En la 4. sect. probl.* Pourquoy les hõmes qui veulent exercer l'acte Venerien, ont hõte de le cõfesser: & quãd ils ont enuie de viure, ou de manger ou de faire quelque autre chose, ils ne se souciẽt point de le dire. A quoy il respõd & dit: Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses, qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sõt de si grãde importãce, q̃s'il ne les mettoit en execution, elles le feroient mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien est plustost indice d'abõlãce q̃ de faute. Mais certainement le probleme est faux & la respõce aussi: car non seulement l'hõme a honte

L' E X A M E N

de manifester le desir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire ny faire, si n'est aueques peine & honte: & avec ce il va au lieu le plus secret, à fin que personne ne le voye. Nous voyons mesmes des hommes tant honteux qu'ayans grande enuie de pisser, ils ne le peuuent faire, si quelqu'un les regarde: & si on les laisse seuls, ils peuuent pisser incontinēt & à leur aise: ce qui est l'appetit de ietter ce qui est superflu au corps: de maniere que si on ne le faisoit, l'homme viendroit à mourir & beaucoup plustost qu'il ne feroit pas, s'il ne mangeoit ny ne beuuoit. Et si aucū le dit ou fait en presence d'un autre, Hippocrate dit qu'il n'est pas en son libre iugemēt, Galen dit que la semēce a telle

*Lib. 6 des
liens affect.
lib. 6.*

a telle proportion & conuenâce, avec les vases spermatics quel'vrine avec la vessie: car comme la quantité de l'vrine incite la vessie à la chasser de là, la quantité de la seméce moleste aussi les vases spermatics. Et quant à ce qu'Aristote pèse quel'homme & la femme ne deuiennent malades & ne meurent à cause de la retention de la seméce, c'est contre l'opinion de tous les medecins, principalement de Galen, qui dit & affirme que maintes femmes, demourans ieunes & veufues, sont venues à perdre le sens & le mouuement, le pouls & la respiratiõ, & sur les entrefaires, la vie. Le mesme Aristote allegue plusieurs maladies que les hommes continens souffrent, pour la mesme raison. La vraye responce au probleme ne se peut donner en philosophienaturelle: car ellen'est

*Aug livre
des lieux
affectez,
chap. 6.*

L' E X A M E N

de sa iurisdiction. Et pourtant est
 besoin passer à autre science supe-
 rieure, que l'on appelle Metaphy-
 sique, en laquelle Aristote dit, que
 l'ame raisonnable est la plus basse
 de toutes les intelligēces: & pour-
 ce qu'elle est procedee de la natu-
 re des Anges, elle est fachee, de se
 voir mise au corps, lequel ha cō-
 munité avec les bestes brutes. Et
 ainsi la sainte escriture note, cō-
 me chose contenant mistere, que
 le premier homme estant nud, n'a
 uoit point de honte: mais que se
 voyant ainsi il se couurit, cognois-
 sant que par sa faute, il auoit per-
 du l'immortalité: & que son corps
 estoit suie & à alteration & corrup-
 tion & qu'on luy auoit baillé ces
 instrumens & parties, à fin que ne-
 cessairement il mourust & laissast
 vn autre en sa place: & que pour
 conseruer ce peu de temps qu'il
 auoit

*Au liure
 12. de la
 Metaph.*

auoit à viure, il luy estoit necessai-
 re de boire & de māger, & de iet-
 ter hors de si mauuais excremens.
 Et s'est augmentee en luy la hôte,
 voyāt q̄ les Anges, ausquels il tou-
 choit, sont immortels, n'ont que
 faire de boire, de māger ny de dor-
 mir, pour la conseruation de l'auie
 & n'ont instrumens pour s'engen-
 drer les vns les autres : ains qu'ils
 ont esté creez tous ensemble de
 nulle matiere & sans crainte de se
 corrompre: dequoy sont naturelle-
 ment instruits les yeux & l'ouye.
 Parquoy l'ame raisonnable, s'en
 fāche & a honte que luy viennent
 en memoire les choses que l'on a
 donné à l'homme pour estre mor-
 tel & corruptible. *Notex, vn
 indice de
 l'immorta-
 lité de l'a-
 me.* Que ceste soit
 la cōuenable raison, il appert clai-
 rement : car Dieu pour contenter
 l'ame, apres le iugement vniuer-
 sel & pour luy dōner entiere gloi-

L' E X A M E N

re, il doit faire que son corps ait les proprietés d'un Ange, luy donnât subtilité, agilité, immortalité & splendeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger ny de boire, comme les bestes brutes. Et estans au ciel de ceste maniere, les ames n'auront honte de se voir en chair, cōme maintenant ne l'ont Christ nostre redempteur & sa mere: ains vne gloire accidentalle de voir cesser l'usage des parties qu'auoyēt coustume d'offenser l'ouye & la veuë. Aysnt l'homme, en apres regard à l'honesteté naturelle de l'ouye, il tache d'eiter les termes durs & aspres de ceste matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne se peut excuser. L'honneste lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes soyent de bon esprit, c'est vne des choses

dont la republique a plus de besoin: attendu que par la mesme raison, naistront des hommes vertueux, bien faits, sains, & de longue vie. Il me semble propre de diuiser la matiere de ce chapitre en quatre principales parties, pour éclaircir ce qui se doit dire, & à fin que le lecteur ne se confonde. Premièrement il faut môstrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuent auoir, à fin de pouuoir engendrer: secondemêt il faut declarer quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soyent masles & nô femelles: tiercemêt, comme ils viendront sages & nô ignorans: & puis côme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez, pour conferuer leur esprit. Pour venir aupremier poinct, nous auôs deia dit, del'opinion de Platon, qu'en *In Theet.*

L' E X A M E N

la republique bien ordonnée de-
uroyent estre des forgeurs de ma-
riages , qui sceussent , par art, co-
gnoistre les qualitez des person-
nes qui se marieroyent, pour bien
accorder l'une & l'autre partie. En
laquelle matiere Hippocrate &
Galen ont commancé à trauailler
& ont donné quelques reigles pour
cognoistre la femme qui est fecô-
de , & celle qui ne peut enfanter:
& quel homme est inhabile à en-
gêdrer, & lequel est puissant pour
ce faire. Mais de tout cela ils n'ont
dit gueres de choses , & n'en ont
parlé avec telle distinction qu'il
falloit , au moins au propos qui se
presente: à raison dequoy sera be-
soin commancer l'art des les prin-
cipes , & luy donner en brief l'or-
dre qu'il faut, pour éclaircir de q̄ls
peres sortent enfans sages & de
quels, ignorâs & paresseux. Aquoy
faire,

faire, il est besoin ſçauoir premie-
 rement vne certaine Philoſophie
 particuliere, laquelle eſtant fort
 manifeſte aux maiſtres de l'art, le
 vulgaire toutesfois n'è a point de
 foucy, veu que tout ce qui ſe doit
 dire touchant le premier poinct,
 depend de ſa cognoiſſance: c'eſt
 quel'homme (bien qu'il nous ſem-
 ble de la compoſition que nous
 voyons) ne differe point de la fem-
 me, ſelon que dit Galen, d'autre
 choſe que de ce qu'il ha les mem-
 bres genitaux hors du corps. Car ſi
 nous faiſons anatomie d'vne fem-
 me nous trouuerons qu'elle a au
 dedans deux couillons, deux vaſes
 ſpermatiques & le vêtre, de la meſ-
 me cōpoſition q̄ le mēbre del'hō-
 me, ſans qu'aucun lineament luy
 defaille. Ce qui eſt tāt veritable, q̄
 ſi nature acheuāt de forgervn hō-
 me parfait, le vouloit conuertir en
 femme

*Au liure
 de la diſſe-
 ction de la
 matrice, &
 au 2. liure
 de la ſemē-
 ce. chap. 5.*

L' E X A M E N

femme, il n'y auroit autre chose à faire, que de remettre au dedans les instrumens de la generation : & si estant la femme faite, elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre chose à faire qu'à luy tirer les couillons de hors. Cela est auenu plusieurs fois à la nature, estât la creature aussi biẽ au corps comme de hors : dequoy les histoires sont plaines: mais aucuns ont pensé que c'estoit vne chose fabuleuse, veu que les Poëtes en ont fait leur profit: & toutesfois il est ainsi. Car nature ha souuent fait vne fille, qui ha demouré vn ou deux mois au ventre de sa mere, & suruenant aux membres genitiaux abondâce de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir de hors & fera vn masculin. On cognoit apres apercement qui sont ceux, auxquels est auenu ceste transmu

transmutation au ventre de leur mere, en certains mouuemēs qu'ils ont, qui ne sont propres ny conuenables aux hommes: Ils sont feminins: ils ont la voix delicate cōme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombēt ordinairement au peché execrable. Au contraire nature a fait souuentefois vn masse, avec les mēbres genitiaux de hors, & suruenāt vne froideur, elle les a fait retourner au dedans & en a fait vne femelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'vne telle fille a l'air d'vn garçon, tant en la parole, qu'en tous ses mouuemens & œuures. Il semble que cela soit difficile à prouuer: mais considerant ce que plusieurs anciens historographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soyent conuees en hommes, depuis

L' E X A M E N

puis la naissance, le vulgaire ne s'étonne de l'entendre: car outre ce qu'en racôtét pour chose vraye plusieurs anciens, c'est vne chose qui est auenue en Hespagne, depuis peu d'annees en ça, de maniere qu'il n'est besoin debatre ny disputer ce q̄ l'experience demonstre. Dauantage, il est aisé à entendre quelle est la raison & cause que les membres genitaux s'engendrent dedás ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon: sachant que la chaleur dilate & élargit toutes choses & la froideur, les detient & referre. Par quoy tous les philosophes & medecins accordent que si la semen-

Galen au ce est froide & humide, se fait vne
2. liure de fille & non pas vn garçon, mais si
la semence, elle est chaude & seiche que s'engendreras vn garçon & non pas
chap. 5. vne

vne fille: d'où s'inferẽ clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme: ny femme chaude, au respect de l'homme.

Aristote dit, que la femme pour estre feconde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du lait, pour sustanter neuf mois, la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & consumeroit.

Tous les philosophes & medecins disent qu'il y a telle concourence entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, qu'entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs n'osent

*En la 4.
sect. prob. 2.*

*Galẽ, 4me
aphorisme,
com. 62.*

L' E X A M E N

n'osent semer, pour ce que la semēce ne prend ny germe: & entre les terres, celles là sont les plus fecondes & fertiles, qui ont plus de froideur, & d'humidité: comme se voit par experience, es pays du Nort, Angleterre, Flandre & Alemagne, l'abondance desquels en biens de la terre, rend esmerueillez ceux qui n'en sçauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariee, qui soit sterile & qui ne porte des enfans, à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combié que la femme doiuue estre froide & humide, à fin de concevoir, elle pourroit, neantmoins, l'estre en tel excès, qu'elle gasteroit la semence, comme nous voyons que les bleds se perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuuent meuir, qu'ad le temps est trop froid. Parquoy l'on peut entendre

entendre que ces deux qualitez doi-
 uent estre moderees, autrement la
 fecondité se perd. Hippocrate tiét *Lib. I. des*
 pour feconde la femme de laquel- *Aphor. 62.*
 le le vêtre est temperé de telle ma-
 niere que la chaleur n'excede la
 froideur, ny l'humidité, la siccité:
 & ainsi dit il que les femmes qui
 ont leurs ventres froids ne con-
 çoyent ny celles qui les ont fort
 humides, fort chauds & secs. Et cō-
 me il est impossible que la femme
 puisse concevoir, & moins encore
 estre femme, si elle & ses membres
 genitaux sont temperéz, (pource
 que si la semence de laquelle au cō-
 mancement elle est formee, estoit
 temperée, les membres genitaux
 sortiroiét dehors & en seroit fait
 vn garçon avec la barbe, & mes-
 mes le plus parfait que nature sa-
 che faire) aussi peu la matrice & la
 femme peut estre chaude, en ex-

Q

L' E X A M E N

ces & domination: pource que si la semence de laquelle elle a esté engendree auoir cete temperature, elle fust sortie masle & non femelle. Il est donc certain que la froideur & l'humidité sont les deux qualitez qui rendent la femme feconde: car la nature del'hōme a besoin de beaucoup de nourriture, pour se pouuoir engendrer & conseruer. Et pour cete cause voyons nous que de toutes les femelles qui se trouuent entre les brutz animaux, n'y en a pas vne qui ait menstrues comme la femme. Parquoy estoit necessaire la faire toute froide & humide, & en tel point ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peult estre galté ny cōsommé: i'ay dit sang flegmatic, pource qu'il est propre à la generation du lait, duquel Galen & Hippo-

*En la 5.
se. 7. probl.
92.*

Hippocrate disent que la creature se maintiét, tout le temps qu'elle demoure au ventre de la mere. Que si elle estoit temperee, elle engendreroit beaucoup de sang, mal propre à la generatiõ du lait, qui se refouldroit du tout (comme en l'homme temperé) & ainsi ne demoureroit chose aucune, pour maintenir la creature. Par quoy ie tiés pour impossible qu'aucune femme soit temperee: elles sont toutes froides & humides, si les medecins & philosophes ne me donnent la raison pourquoy la barbe ne viét à aucune femme, & qu'à toutes, estans en santé, leur viennent les menstrues, ou pourquoy, si la semence de laquelle la femme a esté faite, estoit temperee ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'un garçon? Mais combien qu'elles soient toutes

Q 2

L' E X A M E N

froides & humides, elles ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucunes le sont au premier: autres, au second: & autres, au troisieme: toutes lesquelles peuvent deuenir grosses & enceintes, si l'homme correspond en la proportion de chaleur, que nous dirons cy apres. On ne trouuera pas vn philosophe ny medecin, qui ait encores dit iusques à present, par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & sçauoir laquelle est froide & humide, au premier: quelle au second: & quelle au troisieme. Mais considérant les effets q̄ ces qualitez produisent aux femmes, nous pourrôs les departir, par le moyé de la force & vigueur: & ainsi nous pourrôs enredre le premier par l'esprit & habilité de la femme: l'autre, par les mœurs

mœurs & cõplexion: le troisieme, par la grosse voix ou deliee: le quatrieme, par la chair, en abõdance ou au cõtraire: le cinquieme, par la couleur: le sixiesme, par le poil: le septiesme, par la beauté ou laidur. Quant au premier, il faut sçauoir, que encores qu'il soit vray (comme nous auons prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme suit le temperament du cerueau, & non d'aucun autre membre: si est il pourtãt que la matrice & couillõs d'icelle font de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps, que s'ils sont chauds & secs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperature, Galen dit que les autres parties en tiennent & font de mesme. Mais tous les medecins disent que de tous les membres, le cerueau reçoit les altera-

*Au 4. des**Aph. com.**62.**Hippo. au**6. de epid**37. com. 2.*

Q3

L' E X A M E N

tions le plustost, cōbien qu'ils n'a
yent raison, sur laquelle ils puis-
sent fonder vne telle conuenan-
ce. Il est vray, que par experience
Galen prouue, que chafrant vne
truite, incontinent elle s'adoucit &
s'engraisse, & luy deuient la chair
tendre & sauoureuse: mais si les
couillons luy demourent, la chair
en est dure à manger, comme la
chair d'vn chien, Parquoy se peut
entēdre que la matrice & les coail-
lons sont de grande efficace, pour
communiquer à toutes les autres
parties du corps, leur tempera-
ment: principallemēt au cerueau,
pource qu'il est froid & humide,
cōme eux: & où, par la semblāce,
le passage est fort aisé. Et si nous
prenons garde que la froideur &
humidité sont qualitez qui nui-
sent à la partie raisonnable, & que
leurs contraires (la chaleur & sic-
cité)

*Au 1. liure,
de la semē-
ce, chap. 15.*

cité) la rendent parfaite & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui montrera vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré: & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisieme degré: & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au second degré: car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche & auoir vn esprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'est vne fort grande erreur: car si la femence de laquelle elle a esté formee se fust trouuee chaude & seiche par excez, il en fust prouenu vn garçon & non pas vne fille: mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille & non pas vn garçon. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on considere l'esprit de la

Q+

L' E X A M E N

premiere femme qui fut au monde: car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaite en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle sçauoit beaucoup moins qu'Adâ: & pour ceste cause le Diable sçachât cela, fut vers elle pour la tenter, & n'osa venir à l'homme, cognoissant son grand esprit & sçauoir: & de dire que Dieu osta tout le sçauoir à Eue, qui luy defailloit pour egaller Adam à cause de son péché, personne ne le peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encore offensé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand qu'Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le tēperament necessaire, pour estre feconde & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçauoir: car s'il l'eust faite temperee, cōme Adâ, elle se fust trouuee tres-sage: mais

mais elle n'eust peu enfanter, ny auoir ses fleurs, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonda en ceste nature, quand il dist, *Mulier in silentio discat, cum omni subiectione: docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire, Que la femme aprenne en silence, avec toute suiectiõ: ie ne veux pas que la femme enseigne, ny qu'elle domine l'homme, mais qu'elle se raise, & qu'elle obeisse à son mary. Mais cela s'entéd, quãd la femme n'a l'esprit ny autre plus grãde grace que sa dispositiõ naturelle: car si elle a quelque dô special, elle peut bié enseigner & parler. Nous sçauons bié que cõme le peuple d'Israël fut opprimé & assiegé par les Assyriens, Judith femme tres-sage, enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabri & Charmi

Qs

L' E X A M E N

& les tãça, difant: Pourquoi fouffre lon à Ozias de dire, que fi dedans cinq iours, ne luy vient fecours, le peuple d'Israel tombera à la mifericorde des Affyriens? Voycz vous pas que ces parolles prouoquent Dieu à ire, & non pas à mifericorde? pourquoi est ce que les hõmes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoi limitét ils le iour auquel il les peut fecourir & deliurer? Et acheuant de les reprendre en ceste maniere, elle monstra comme ils deuoyent appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoient. Elbore auffi (femme non moins fage) enseigna au peuple d'Israel le moyé de rendre graces à Dieu, pour la grãde victoire qu'il auoit eu de ses ennemis. Mais quand la femme demoure en fa dispositiõ naturelle, tout le genre de lettres & fçauoir est

est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise catholique, à iuste cause, defend à toute femme de prescher, cōfesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ny discipline. On decouure aussi par les mœurs & cōplexion de la femme, en quel degré de froideur & humidité gist son temperament: car si avec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & facheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auōs prouué ailleurs, que la mauuaise cōplexion tiēt tousiours à la bōne imagination: celle qui ha ce poinct ou degré de froideur & humidité, n'ose & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bōne cōpagnie, & ne s'estonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque

L' E X A M E N

quelque fornette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se dōne aucune peine, qu'elle rid à toute occasion, qu'elle passe par tout, qu'elle dort fort bien, elle découure le troisieme degré de froideur & humidité: car la grande moleſſe du cerueau & esprit, est ordinairement accompagnee de peu de ſçauoir. Celle qui participe des deux extremes, est froide & humide au ſcōd degré. Galen dit que la voix forte & aspre est indice de grande chaleur & ſiccité: nous le prouons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote: par où nous entendrons que si la femme a la voix cōme d'un hōme, elle est froide & humide au premier degré: & si elle l'a fort deliée & delicate, elle l'est, au troisieme. Et si elle participe des deux extremes, elle ha vne naturelle voix de femme;

*Au liure
de l'art
med.
Hip. au 6.
des Epid.*

femme, & meſmes eſt froide & chaude au ſecōd degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des ſignes de l'homme, combien depend la parolle du tēperament des couillōs. La femme fort charnue demonſtre auſſi vne grāde froideur & humidité: car les medecins diſent q̄ l'embonpoint & la greſſe ſ'engēdre aux animaux par ce moyē. Et au cōtraire ſi elle eſt ſeiche & maigre, elle demōſtre auoir en ſoy peu de froideur & humidité: & ſi elle n'eſt ny trop graſſe ny trop maigre, c'eſt ſigne qu'elle eſt froide & humide, au ſecond degré: la moleſſe & aſpreté de la chair monſtrēt auſſi les degrez de ces deux qualitez: la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité, la fait aſpre & dure: & la moderee la fait de bonne ſorte. La couleur du viſage & des autres parties

L' E X A M E N

parties du corps décourent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche, Galen dit que c'est signe de grande froideur & humidité: & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré: & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup de poil, & qu'elle a vn peu de barbe, c'est vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur & humidité: car sçachant la generation du poil & de la barbe, tous les medecins disent que le poil vient de chaleur & siccité: & s'il est noir, il demonstre beaucoup de chaleur & de siccité: si la femme n'a gueres de poil ny cheuclure, elle tient la temperature contraire: celle qui est froide

de & humide au second degré, a vn peu de poil, mais il est blond & doré. La laideur & beauté aydent beaucoup a cognoistre les degrez qu'a la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme fort au premier degré des susdites qualitez: car la seméce seche dont elle ha esté formée, a empesché sa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable, à fin que le potier la puisse former & en faire ce qu'il voudra: mais si elle est dure & seche, les vases en seront laids & mal formez. Aristo te dit aussi que la grande froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car si la semence est froide & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource qu'elle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont
mal

L' E X A M E N

mal baltis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pource qu'elle ha esté faicte de matiere bien assaisonée & obeïssante à nature: qui est vn signe de soy mesme fort euident, pour cognoistre que la femme est féconde & qu'elle peut enfanter: pource qu'elle est d'vn temperament propre & conuenable à cela: & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hōmes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne decouure la bōté ou malice de son obiect. L'estomac cognoit les aliments, par le goust, par le flairer, & par la veüe: & pourtant la sainte escriture dit qu'Eue assist les yeux sur l'arbre defendu, & qu'il luy sembla que le fruiçt d'iceluy estoit gracieux à mager. La faculté d'engendrer tient pour indice de fécondité

dité & fertilité la beauté de la femme, & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cet indice, que nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

Comme l'on cognoit en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & siccité. §. I.



L'HOMME n'a son temperament tant limité que la femme: car il peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galen pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide & téperé: mais il ne peut estre froid & humide, ny froid & sec, s'il est sain & sans aucune lesion. Car cōme il n'y a point de femme chaude & seche, ny chaude & humide,

R

L' E X A M E N

ny temperee , auffi n'y a il point d'hōme froid & humide, ny froid & sec, au regard des femmes , sinō de la maniere que ie diray biētoſt. L'homme chaud & sec , chaud & humide & temperé a les trois meſmes degrez en ſon temperament, que la femme en la froideur & humidité: & pourtant faut auoir indices pour cognoiſtre en quel degré eſt l'homme, pour luy bailler vne femme qui luy ſoit cōuenable. Et pour ceſte cauſe il faut ſçauoir que des meſmes principes que nous recueillons le temperament de la femme , & le degré qu'elle ha de froideur & humidité, nous deuōs nous aider & ſeruir pour entēdre quel hōme eſt chaud & sec , & en quel degré. Et pource que nous auons dit que de l'eſprit & mœurs de l'homme ſe colige le temperament des couillons , il faut regarder

der à vne chose notable q̄ dit Galen, qui est que pour donner à entendre la grande vertu des couillons de l'homme, à dōner fermeté & temperament à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils sont de plus grande importance que le cœur: & en donne la raison, disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les couillons sont le commencement de bien viure, & sans causes. Il ne sera besoin aleguer plusieurs raisons, à fin de prouuer combien est nuisible à l'homme d'estre priué de ces parties, encores qu'elles soyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change sa voix grosse en vne deliée, & avec cela, il perd les forces & la chaleur naturelle, de maniere que sa condition est

*Au 1. liu.
De la sē-
mēce, ch. 15.*

R. 2

L' E X A M E N

pire & plus miserable , que s'il estoit femme. Mais ce qu'on doit noter dauantage, est que si l'homme deuant qu'en estre priué auoit bon esprit & habilité apres qu'ils luy sont retranchez, il vient à perdre cest esprit, ny plus ny moins que s'il auoit receu au mesme cerueau, quelque notable lesion. Ce qui est vn argument euident, par lequel se voit q̄ les couillons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Considerons vn peu que de mille eunuques qui s'apliquent aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne sçauant : mais en la musique, qui est leur profession ordinaire, voit on plus clairement, comme ils y sont rudes : ce qui se fait pource que la musique est œuvre de l'imaginatiō, & que ceste puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils font

*Et. au li-
ure I. de la
femēce, ch.
16.*

font froids & humides. Il est donc certain, que par l'esprit & habilité, nous tirerons & cognoistrons le temperament des couillons. Et pourtant l'homme qui se montrera aigu es œuures de l'imaginatiō, sera chaud & sec au troisiēme degré. Si l'hōme ne sçait beaucoup, c'est signe qu'avec la chaleur s'est asēblee l'humidité, laquelle nuit tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait dauantage confirmer, s'il a grande memoire. Les mœurs ordinaires des hōmes chauds & secs au troisiēme degré sont telles qu'ils se voyent prouueuz de cœur, d'arrogance, de libéralité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leurs façons de faire: & au fait des femmes ils n'ont egard ny moderation. Les chaulds & humides sont ioyeux, rians volōtiers, amoureux de passetemps,

L' E X A M E N

simples , de bonne complexion, fort affables , ils sont honteux & non beaucoup adonnez aux femmes. La voix & la parole decouure aussi beaucoup le temperamēt des couillons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisieme degre: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grāde humidité, commel'on voit es hōmes qui sont chastrez. L'homme, lequel avec la chaleur assemble l'humidité, a la voix forte, mais douce & sonante. L'homme qui est chaud & sec au troisieme degre a bien peu de chair, dure & aspre, composee de nerfs & muscles, & les veines fort grosses. Au contraire quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'est signe d'humidité, à
raison

raison de laquelle, la chaleur naturelle dilate & engraisse. La couleur de la peau, brune, regrillée, balancée & cendrée demontre que l'homme est chaud & sec au troisieme degré: & s'il a la chair blanche & colorée, il demontre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherentes au tēperament des couillons. Et si le poil est épais, noir & gros, spécialement des la cuisse iusques au nombril, c'est vn signe infallible d'une grande chaleur & siccité des couillons: si l'homme a du poil aux épaules, cela se confirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chasteigne, mol, delicat & non épais, il ne demontre pas vne si grande chaleur & siccité aux couil-

L' E X A M E N

lons. A peine voit on aduenir que les hommes fort chauds & secs, soyét fort beaux, ains ils sont laids & mal façónez, pource que la chaleur & la siccité (comme dit Aristote de ceux d'Æthiopie) fait re-griller & retirer les traits du visage, & ainsi ils sortent de mauuaise figure: au contraire l'homme bien fait & gracieux, demóstre vne humidité & chaleur moderee : & pour ceste raison, la matiere est obeïssante à ce que la nature veut faire: ainsi donc il est certain que la grande beauté en l'homme, ne demonstre pas beaucoup de chaleur. Nous auons parlé bien au lóg au chapitre precedent, des signes de l'homme temperé: & pourtant n'est besoin les redire en cest endroit: il faut noter seulement que comme les medecins mettent en chacú degré de chaleur, trois échelons

*En Li. 14.
sect. probl.*

+

lons d'intension ou force, ainsi en l'homme temperé se doit constituer grandeur & largeur d'autres trois. Celuy qui fera au troisieme, vers la froideur & l'humidité, se reputera de ia froid & humide: car aucune fois vn degré ressemble à vn autre: ce qui appert, parce que les signes que donne Galen, pour cognoistre l'homme froid & humide, sont les mesmes signes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainsi il est sage, de bonne forte, vertueux, il ha la parolle claire, il est blanc, de bonne chair, & molle, sans poil: & s'il en a, il est blond: tels sont fort roux & beaux de visage: mais Galen dit que leur semence est inhabile à engendrer.

*Au liure
de l'ars de
med.*

R 5

L'EXAMEN

*Avec quel homme la femme se
doit marier, à fin de conce-
voir. §. II.*

*En la 5.
sect. apt. 59*



IPPOCRATE en-
charge de faire deux
choles en la fême qui
n'enfante pas, qu'ad el-
le est mariee, pour cognoistre s'il
tient à elle, ou si la semence de son
mary est inhabile à engendrer. La
premiere est de s'enfumer avec de
l'encens, par bas, de maniere que
la robe traine de tous costez en ter-
re, pour empescher la vapeur de
sortir: & si delà à vn peu de temps,
elle sent le goust & odeur de l'en-
cens en la bouche, c'est vn certain
signe, qu'il ne tiét pas à elle, si elle
ne porte des enfans, puis que la fu-
mee trouue les chemins de la ma-
trice ouuers, par où elle penetre
iusques au nez & à la bouche.

L'autre

L'autre est de prendre vne teste *Hippocr.*
d'ail plumé iusques au vif & la *au livre.*
mettre dedans la matrice, quand *des steriles.*
la femme veut dormir, & si le len-
demain elle sent en la bouche, le
goust & saueur de l'ail, elle peut
certainemēt faire des enfans. Mais
posé le cas que ces deux preuues
demonstrassent l'effect que dit Hip-
pocrate, (qui est quand la vapeur
penetre, par dedans, iusques à la
bouche) cela ne demōstre pas abso-
lumēt la sterilité du mary ny l'en-
tiere fecondité de la femme, mais
aucunefois vne mauuaise conue-
nance ou conformité de l'vn à
l'autre: & ainsi elle est autant ste-
rile, pour luy, que luy, pour elle:
ce que nous voyons tous les iours
par experience: car quand vn tel
hōme se marie auec vne autre fem-
me, il vient à auoir enfans. Et ce
qui plus étonne ceux qui ne sçauēt
pas

L' E X A M E N

pas ceste philosophie naturelle, est que les deux se separans, avec le renom & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre femme, & elle, à vn autre mary, ils sont vneuz tous d'eux à engédrer. La cause de cela est qu'il y a des hommes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante, pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'estomac: car il reçoit vne viande d'vn grand appetit, & l'autre, non, encores que par aventure elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la cōformité & conuenance de l'homme & de la femme, pour auoir lignee, Hippocrate le dit en ceste maniere, Si le chaud, par moyen & egalité ne respond au froid: & le sec, à l'humide, rien ne s'engendrera: comme voulant dire, si les deux semences ne s'assemblent en la

*Au 1. liure
de natu. h. u.
tom. 11.*

la matrice de la femme: l'une chaude, & l'autre froide: ou l'une humide & l'autre seche, en egal degré & force, rien ne s'engendrera: car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme a besoin d'une temperature, en laquelle la chaleur ne surpasse la froideur: ny l'humidité, le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignee. Ceste doctrine ainsi supposée, venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexiō: avec la voix forte, de peu de charnure, noire, velue & laide) ceste là deuiendra facilement enceinte, d'un homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, qui sera gras,
qui

L' E X A M E N

qui aura la chair blâche & molle,
auec vn peu de poil & qui sera blód
& beau de visage. Ceste là se peut
bien marier aussi à vn homme té-
peré, duquel nous auons dit, de l'o-
pinion de Galen, que la semence

*Au 5. des
Aph. com.
62.*

est fort propre à la generation &
correspondante à toute femme,
pourueu qu'elle soit saine & d'a-
ge cōuenable: mais ce nonobstât,
elle ne deuiet facilement en-

*Au 5. des
Aph. 44.*

ceinte: & si elle conçoit, Hip-
pocrate dit que dedâs deux mois,
elle vient à auorter, pource qu'elle
n'a point de sang pour se main-
tenir ny la creature aussi, neuf
mois durans. Mais on peut reme-
dier facilement à cela, si la fem-
me se baigne beaucoup de fois de-
uant qu'elle vienne à l'acte de la
generation: & le baing doit e-

*Au 5. des
Aph. 16.*

stre d'eau douce & chaude: la-
quelle, del'opinion d'Hippocra-
te, fait

te, fait la vraye temperature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui est la temperature que doit auoir la terre , à fin que le grain de bled y préne racine) elle produit aussi vn autre plus grand effect, qui est d'acroistre l'enuie de manger, empesche & defend la resolution, & fait que la chaleur naturelle est en plus grande quantité: au moyen dequoy s'acquiert grande abondance de sang flegmatic, pour maintenir, neuf mois, la creature. La femme froide & humide au troisieme degré, est bonne, bien complexionnee: elle a la voix fort delicate, elle ha beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'est pas fort belle. Cestelà se doit marier à vn homme chaud & sec au troisieme degré, pour ce que la semence d'iceluy est si ardante

L' E X A M E N

ardante qu'elle a besoin de tomber en lieu qui soit beaucoup froid & humide, à fin de prendre racine. Ceste là tient la qualité du cresson, qui ne peut venir, s'il n'est dedans l'eau: si elle auoit moins de chaleur & siccité, la semence qui tōberoit en vne matrice tant froide & humide, ne seruiroit nō plus que si l'on semoit le bled dedans l'eau. Hippocrate conseille à vne telle femme, de deuenir maigre, & se cōsommer la chair & la graisse, deuant qu'elle se marie: mais ce faisant, il ne la faut pas mettre avec vn homme si chaud & sec, pour ce que sa temperature ne seroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui sera froide & humide au secōd degré, est moderee es signes que nous auōs dit, hors mis en la beauté, qui est pour extreme: Et ainsi est ce vn signe euident

5. des Aph.
46.

euident de sa fecondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspond quasi à tous les hōmes: premierement au chaud & sec au second degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hōmes & femmes que nous auōs dit, peuuent sortir sages enfans: mais de la premiere, ils viennent plus ordinairement. Car cōbien q̄ la semēce de l'hōme tende à froideur & humidité, la continuelle siccité de la mere, avec le peu d'alimēt, corrige & amende la faute du pere. Pource q̄ cete maniere de philosopher n'auoit encores esté cognue, tous les philosophes naturels n'ōt peu respondre à ce probleme, *Cur plerique stulti liberos prudentissimos procrearunt?* Pourquoy la plus part des hommes ignorans engendrēt enfans tressages? à quoy ils respon-

S

L' E X A M E N

dent que les hommes ignorans s'apliquent à bon escient à l'acte venerien, sans estre detournez par aucune autre contemplation : & que les hommes fort sages font au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autres choses que ce qu'ils font: à raison dequoy ils debilitent la semeace, & font des enfans qui defaillent tant es puissances raisonnables côme es naturelles. Mais cete respóce est d'hómes, qui ne sçauent pas beaucoup de naturelle philosophie. Es autres con ióctiós il faut regarder q̄ la femme se defeché par la perfection del'âge, sans la marier trop ieune: car il en viédroit des enfans ignorans & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est treshumide, pour ce qu'il n'y a gueres qu'ils nasquirent: & se faisant & formant l'homme de matiere qui

qui soit trop humide, il sera, par force, de lourd esprit.

Quelles diligences il faut employer, à fin d'engendrer des garçons & non des filles. §. I I I.



Es peres qui veulent auoir enfans sages, & qui soiēt habiles pour aptendre les lettres, doiuent tacher qu'ils naissent masses: pource que les filles, à raison de la froideur & humidité de leur sexe, ne peuuent auoir vn esprit profond. Nous voyons seulement qu'elles parlent avec vne certaine apparence d'habilité en choses faciles & legeres, & par termes communs & fort vsitez: mais si on les met au Latin, elles n'en peuuent gueres aprendre, & encores ce qu'elles en aprennent

L' E X A M E N :

est par le moyen de la memoire.
 Et quât à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciences, ce n'est pas leur faute, mais bien de la froideur & humidité, qui les a fait filles: lesquelles qualitez contredisent à l'esprit & habilité, comme nous auons prouué ailleurs. Salomon, considerant la grande faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse avec esprit & sçauoir, a dit en cete maniere, *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme, entre toutes.* Et pourtant faut fuir ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour aprétre les lettres. Aquoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné, à ce propos au corps humain, & quel moyen il faut tenir, pour auoir

avoir la fin que nous voulons. Ain
 si donc il faut sçavoir qu'entre plu
 sieurs excremens & humeurs qui
 sont au corps humain, Galen dit Au l. liure
 de la semē
 c. 2, chap. 6. que nature ne se sert que d'un
 pour faire que la race des hommes
 ne s'acheue. Cet humeur est vn cer
 tain excremēt, qui s'appelle (serū)
 ou sang clair, qui se fait au foye
 & veines, lorsque les quatre hu
 meurs, le sang, le flegme, la cole
 re & la melancolie, obtiennent la
 forme & substance qu'elles doi
 uent auoir. Nature se sert de telle Hippocra
 te appelle
 cet excre
 mēt, l'atti
 reur des a
 liments, au
 liure des
 aliments. liqueur, pour subtiliser l'aliment
 & le faire passer par les veines &
 chemins estroitiz, à fin de sustan
 ter toutes les parties du corps: &
 cet œuure estant paracheué, la
 mesme nature, la prouueu des rou
 gnons: desquels l'office n'est au
 tre que d'attirer ce sang subtil &
 sereux & le chasser par la voye, en

L' E X A M E N

la vessie : & de là , hors du corps. Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generatió, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux couillons & vases de la semence , avec vn peu de sang , duquel se fit la semence conuenable au genre humain: & ainsi elle a planté vne veine au rounnon droict , laquelle va respondre au couillon droict & d'elle mesme se fait, le vase droict de la semence: l'autre veine sort du rounnon gauche, & respond au couillon gauche: de laquelle mesme se fait le vase spermaticque. Le mesme Galen declare les qualitez de cet excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la semence, qui sont vne certaine acrimonie , & corrosion , qui vient d'estre salé , par lequel

*Elle ne la
mise qu'en
la veine ca
ve, icignât
le rounnon
droict, a fin
que le sang
seureux fust
plus chaud
accómo-
dié à la ge-
neration de
l'homme.*

lesquelles qualitez, il induit les vases spermatiques & incite l'ame à la generation, sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux s'appellent en langue Latine, *Salaces*, c'est à dire, Hommes qui ont beaucoup de sel en la semence. Dauantage, nature a fait autre chose digne de grande consideration: c'est qu'elle a donné vne grâde chaleur & siccité au rongnô & couillon droict: & vne grande froideur & humidité, au rongnon & couillon senestre: & pour ceste cause la semence qui s'elaboure au couillon droit, fort chaude & seche: & celle du couillon gauche fort froide & humide. Or que nature pretēde tousiours, par ceste diuersité de tēperament, tant aux rongnons, comme aux couillons & vases de la semence, est chose claire, sçachāt par les hi-

L' E X A M E N

stoires veritables que au commandement du monde & plusieurs annees apres, les femmes enfantoyēt tousiours deux enfans d'vne ventree, desquels l'vn estoit garçon, l'autre, fille: à fin que chacun homme eust sa femme, & chacune fille son mary, pour croistre incontinent le genre des hōmes. Et pourtant nature a fait que le rongnon droit dōnast au couillon droit matiere chaude & seche, pour la generation du masse. Elle a ordonné le contraire, pour former la femme, faisant que le rōgnon gauche enuoyast ceste matiere fereuse, comme megue, froide & humide, au couillō gauche, pour faire avec sa froideur & humidité, la semēce froide & humide: de laquelle necessairement se doit engendrer la fille & non le masse. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hommes,

mes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyen & conseil, en ne doublant ainsi la generation: & ce qui est pis, on voit que pour vn garçon qui s'engédre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison dequoy peut on entendre, ou que nature est deia lassée, ou qu'il y a quelque erreur entre deux, qui l'empêche de faire son œuvre, comme elle voudroit. Nous dirôs cy apres, quel il est, en amenât les conditions, qui se doyuent garder à ce que sans erreur, l'enfant naisse mâle. Ainsi donc, ie dy qu'il faut songneusement regarder à six choses, si l'on veut obtenir ceste fin: l'une desquelles est de manger aliments chauds & secs: en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercement, il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatrieme chose,

L' E X A M E N

il ne faut venir à l'acte venerien; susqu'à ce que la semence soit cuite & bien saisonnee : pour la cinquiesme, il faut auoir affaire à la femme, cinq ou six iours deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixieme; il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible, d'engendrer vne fille. Quant à la premiere cōdition, il faut sçauoir que combien que le bon estomac, cuise & altere la viande, la desnuant des qualitez qu'elle auoit au parauant, si est ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si nous mangeōs des laitues, qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles, sera froid & humide, & le sereux, froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en pro-
uendra,

uiendra, sera chaud & sec, & la matiere sereuse, chaude & seche aussi, & la semence tiendra les mesmes qualitez : car il est impossible, dit Galen, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance & les qualitez de la viande, deuant qu'on la mäge. Si donc il est certain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seche, quand il se forme, il faut que les peres vissent de viandes chaudes & seches, pour engendrer enfans masculins. Il est vray qu'il y a vn grand danger, en ceste maniere de generation, qui est qu'estant la semence fort chaude & seche, nous auons dit beaucoup de fois, autrepart, estre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & rusé, tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hommes que ceux là, s'ils ne se corrigent, sont fort pernicious à la re-
publique:

*Au liure,
de la sei-
gnée.*

L' E X A M E N

publique : à raison dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fussent formez que d'estre ainsi vicieux. Ce neantmoins se trouuerōt aucuns peres, qui diront, Je ne me soucie pas que mon enfant soit, mais que

Eccl. ch. 4² il soit masle, pource que, *Melior est iniquitas viri, quàm mulier bene faciens.* c'est à dire, L'iniquité de l'homme vaut mieux, que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vsant d'alimens temperez & tendans vn peu à chaleur & siccité, ou par l'appareil, ou y aioustant quelques

Au liure, des viâdes de bon & mauvais suc. chap. 3. espices. Galen dit que ces alimens là, sont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils: tous lesquels, suivant le conseil d'Hippocrate, se

Au liure, Du viure salubre. com. 1. doyuent manger rostis, pour eschauffer & desecher la semence. Le pain que l'on doit manger doit estre

estre blanc, fait de la fleur de farine, avec sel & anis: car le noir est froid & humide (comme nous prouuerons cy apres) & fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin blanc, temperé avec de l'eau, selon que l'estomac le requerra: & faut que l'eau soit douce & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en cecy, est de manger ces viandes en quantité tant moderee que l'estomac les puisse vaincre: car combien que les alimens soyent chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant combien que les peres mangent du miel, & boient vin blanc, ils feront de ces viandes, la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille & non pas vn garçon.

Pour

L' E X A M E N

Pour ceste cause , la plus grãde partie des nobles & riches , ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons : pource qu'ils mangent & boient plus que leur estomac ne peut porter : & combien que leurs viandes soyent chaudes & seiches & espicces , si est ce que pour estre princes en grande quantité , leur estomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui se fait du vin, fait plus de tort à la generatiõ que nulle autre , pource que ceste liqueur subtile & rendant tant de vapeurs, fait que & le vin & les autres alimens s'en vont cruds aux vases spermatiques , & que la semence induit faussement l'homme , à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnee. Et pourtant Platõ louë vne loy qu'il trouua en la republique des Carthaginois,

*Lib. 2. des
Loix.*

nois, par laquelle ils defendoient à l'hôme marié & à la femme, de boire vin le iour qu'ils pensoient venir à l'acte charnel, cognoissans que ceste liqueur fait beaucoup de tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle est cause suffisante, pour le faire deuenir vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le vin se boit modérément, il n'y a viande, qui fasse meilleure semence, pour engendrer selon nostre intention, que fait le vin blanc, spécialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisieme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice, plus que moderé, pource qu'il consomme l'humidité superflue de la semence, & qu'il l'échauffe & la desseiche. Pour cestecause se fait l'homme tres-fecond & puissant

L' E X A M E N

puissant à engendrer : comme au contraire , celuy qui ne prend aucun exercice , se fait grand tort , & refroidit & humecte la semence : à raison dequoy les riches qui viuēt à leur aise , engēdrent plus de filles que ne font pas les pauvres qui

Au lin. de l'air, lieux & eaux. trauaillent, Et ainsi Hippocrate raconte , que les principaux hommes de Scithie estoyent fort effeminez , mols & enclins aux œures des femmes , qui font couldre, balier, pestrir, tistre & filer : & avec ce ils estoyent impuissans pour engendrer : & s'ils engendroyent quelque enfant malle, ou il naissoit Eunuque ou Hermaphodit : dequoy estans fachez & courroucez , ils delibererent faire sacrifice à Dieu , & luy offrir plusieurs dons, pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi , & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut,

puis

puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hippocrate se moquoit d'eux disant, n'aduenir aucun effect, qui ne soit merueilleux & diuin, si nous le considerons comme il appartient. Car rapportant les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel, tous agents œuurer au monde: mais il y a des effects, lesquels absolument se doyent rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de l'ordre de nature: il y en a qui s'y raportent, par les causes qui sont entredeux, ordonnées à ceste fin. Hippocrate dit que le *Au liure*
 pais des Scithes, au dessouz du Se-*de l'air,*
 ptétrion, est froid & humide ou-*lieux &*
 tre mesure: au moyen dequoy, à *eaux.*
 raison des épaisnes nues & brouillats, à peine le Soleil s'y decouure iamais. Les hommes riches y vont tousiours à cheual, ne font exer-

T

L' E X A M E N

cice aucun , mangent & boient plus que leur chaleur naturelle ne peut porter: ce que fait la semence du tout froide & humide. Et pour ceste cause ils engendrent beaucoup de filles , & s'il leur vient quelque garçon , il est de la complexion que nous auons dit. Sçachez, leur dist Hippocrate, que le remede à cela n'est pas de faire sacrifices à Dieu: car avec cela, il faut aller à pied , manger peu , boire moins, & n'auoir pas tousiours les aises, ou se donner du bon temps. Et à fin que vous entendiez cela clairement, prenez garde vn peu au menu peuple de ceste region, & à voz propres esclaves, lesquels ne font, tant s'en faut , sacrifices à Dieu, & ne luy offrent presens, (pource qu'ils n'ont de quoy) que mesmes ils blasphemēt son nom, & l'iniuriēt, pource qu'il les a faits
de

de si basse condition. Et nonobstant, ils sont tres-puiffans pour engendrer: & la plus part de leurs enfans sont massés, robustes & bié composez: non pas des Eunuques, effeminez & hermaphrodits, comme les vostres. Ce qui leur aduiét, pource qu'ils mangent peu, & que ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyé de quoy, leur semence est chaude & feiche: de laquelle naist & proced de vn masse & non vne fille. Pharaon n'a pas entendu ceste philosophie, ny ceux de son conseil, *En Exode, chap. 1.* ayant dit ainsi, *Venite sapienter, opprimamus eum, ne forte multiplicetur, & si ingruerit contra nos, bellum addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder que le peuple d'Israel ne multipliast, ou à tout le moins que ne luy

L' E X A M E N

naquissent beaucoup d'hommes
 (qui estoit ce que plusil craignoit)
 fut de l'opprimer par plusieurs tra
 uaux corporels, en luy baillant à
 manger pourreaux, ails & ongnós:
 mais ce remede succedoit tāt mal,

*En Exode,
 chap. 1.*

que le texte diuin dit, *Quamog^s op-
 primebant eos, tanto magis multipli-
 cabantur & crescebant.* Et retour-
 nant à penser, que cestuy estoit le
 meilleur moyē qui se pouuoit trou
 uer, il leur vint à doubler le traual
 corporel: mais il ne gangnoit non
 plus, que si pour amortir vn grand

*Les legu-
 mes & tou
 tes grandes
 debiles, a-
 bre, ont la
 vie Hipp
 au 6. les
 Epril pa. 5
 com. 21.*

feu, il y eust ietté de l'huyle. Mais
 s'il eust sceu ceste philosophie na-
 turelle, ou aucun de ceux de son
 conseil, il leur eut baillé à manger
 du pain de seigle ou d'auoyne, des
 laitues, melons, courles, & concō-
 bres: & les eust tenuz en oisifueté,
 paisibles & aises, sans les faire tra
 uailer. Car, par ce moyen, ils euf-
 sent

font rendu leur semence froide & humide, de laquelle se fussent engendrez plus de filles que de garçons, & en peu de temps, leur vie se fust abregée. Mais en leur bailant à manger beaucoup de chair cuite, avec plusieurs ails, porreaux & ongnons, & les faisant travailler en ceste maniere, leur semence deuenoit chaude & seche, & par ces deux qualitez, ils estoient d'autant plus incitez à l'œuvre de la generation, & toujours engendroyent des masses. En confirmation de cela, Aristote fait vne demade, Pour quoy la semence a coustume de sortir de nuict, en dormant, à ceux qui sont las de travail, ou qui sont étiques & en langueur? auquel probleme il ne donne pas vne certaine responce. La raison de cela est, que le travail corporel & la chaleur étique échauffent & dessèchent

*En la c.
sect. probl.*

L' E X A M E N

la semence, & que ces deux qualitez la font aigre & mordante. Et comme en dormant se fortifient toutes les œuures naturelles, aduient ce que dit le probleme. Galé note biē cōbien est fecōde & mordante la semēce chaude & seiche, disant. *Et fœcūdiſſima est ac celeriter ab initio protinus ad coitum excitat animal: petulca est & ad libidinē prona.* La quatriēme cōdition est de ne venir à l'acte de la generation, iulqu'à tant que la semence soit reposee, cuite & biē assaisonnee: car combien que les trois diligences passees ayent precedé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venue à la perfection qu'elle doit auoir, Et faut vser premierēt, sept ou huiēt iours, des viâdes que nous auons dit, à fin que les couillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture,

*Au liure
de l'art de
medic. cha.
xl.*

ture, la semēce qui iusques là auoit esté faite d'autres alimēs, à fin q̄ cel le q̄ nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doyuēt employer en la semēce humaine, à fin qu'elle soit feconde, & fertile, telles que l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulēt garder: car ils attendent qu'elles soyent meures, & defechees, pource que s'ils les recueilloient, de la plante, deuant la saison & le temps conuenable, si les mettoient l'autre annee dedās la terre, elles ne pourroyent pas fructifier. Pour ceste raison i'ay noté qu'aux lieux esquelz l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generatiō, que là où les hōmes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sont iamais enceintes, pource qu'elles n'ont egard à ce

L' E X A M E N

que leur semence se cuise & meurisse. Il faut donc attendre quelques iours que la semence se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonnée: car par ce moyen elle gagne la chaleur, siccité & bonne substance plustost qu'elle ne la perd. Mais cōment sçaurons nous que la semence est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance? Cela s'entend facilement, quand il y a lōg temps que l'hōme n'a cogneu sa femme: on le sçait, par la continuelle affection & desir de l'acte venerien: ce qui vient de la fecondité & maturité de la

Pourquoy semence. La cinquiesme chose à
ceux qui garder estoit de venir à l'acte sus-
n'abondent dit, six ou sept iours deuant que la
en humeur femme ait ses fleurs: car le masculin
generative besoin de beaucoup d'aliment,
comme les pour se nourrir. La raison de cela
cuiques, est que la chaleur & siccité de son
est la voix
siée.

tempera

temperament gaste & consume non seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourrant Hippocrate dit que la femme laquelle ha conceu vn garçon, a bonne couleur & est belle, pource que l'enfant, par sa grande chaleur, luy consume tous les excremés, qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait ceste reprinse de sang, dont il se puisse nourrir. Ce qui monstre clairement par experience qu'à peine s'engendre vn garçon, qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au contraire, quand la femme est enceinte d'une fille: car, à cause de la grande froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conceu vne fille est laide, crasseuse & a enuie de mil

T 5

L' E X A M E N

le vilénies : & à son enfantement elle doit mettre & employer double temps , à se mondifier, & purger plus que si elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se fonda, quand il dist à Moïse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust souillée de sang , vne semaine , & attendist trente trois iours pour entrer au temple : & enfantant vne fille, qu'elle fust immonde, deux semaines & n'entraist au temple, iusques au bout de soixante six iours : de maniere qu'il doubla le temps de la purgation, en l'enfantement de la fille. Et la raison de cela est , qu'ë neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait doubles excremens , au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi Hippocrate

Leu. cha. 12

du livre,

note

note pour vne chose fort dange-
 reuse, quand la purgation est dete-
 nue à la femme laquelle a enfanté
 vne fille. l'ay dit cela à propos: car
 il faut bien regarder aux derniers
 iours du mois, à fin que la semen-
 ce trouue beaucoup d'aliment à
 manger. Car si l'aacte de la genera-
 tion se fait, incontinent apres la
 purgation, par faute de sang, la se-
 mence ne prendra point. Mais les
 peres doyuent estre aduertiz que
 si les deux semences ne se ioignēt
 (celle de l'hōme & de la femme)
 tout en vn mesme temps, Galen
 dit que ne se fera aucune genera-
 tion: combien que celle du mary
 soit fort propre à engēdrer. Nous
 en amenerōs cy apres, la raison, à
 autre propos. Ainsi donc il est cer-
 tain que toutes les diligences que
 nous auons conté, doiuent pareil-
 lemēt estre employees par la fem-
 me;

*de la natu-
re du fruct
enfanté, au
3. de sep. pa.
3. com. 75.*

*Au 1. liure
de la semē-
ce. chap. 6.*

L' E X A M E N

me : autrement la semence mal élaborée empêcheroit la generation. Et pourtant faut il que l'un regarde à l'autre, à fin qu'è vn mesme instant les deux semences s'assembler. Cela importe beaucoup la premiere fois: car Galen dit que le couillon droit, & son vase spermatique est induit premierement & donne la semence, ains que le testicule: & si de la premiere fois ne se fait la generation, il y a danger en la seconde, que la fille ne s'engendre plustost que le garçon. Ces deux semences se cognoissent: premierement en la chaleur & froidur: secondement en la quantité, de beaucoup ou peu: tiercement, en sortie pronte ou tardiue. La semence du couillon droit sort tant chaude qu'elle brule la matrice de la femme: quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & descend pronte

*Au titre
de la semē-
ce.*

prontement. Au contraire, la seméce du couillō gauche fort plus temperée, en plus grande quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardifue à sortir. La dernière conditiō estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombēt au costé droict de la matrice: car Hippocrate dit qu'en ce lieu se font les garçons: & au costé fenestre, les filles. Galen ^{En la 5. sect. apho. 48.} en amaine la raison & dit, Que le costé droit du vêtre est fort chaud, à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droict & du vase droict de la semence, qui sont tous membres fort chauds, cōme nous auōs prouué. Et puis q' la raison de l'engédrer du malle cōsiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la seméce en ce lieu. Ce que la femme fera

L' E X A M E N

fera aisement, se mettant sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenant la teste basse, & les pieds hauts:mais elle se doit tenir vn iour ou deux au lict, pource que le ventre ou la matrice ne reçoit & ne retient incontinent la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou non, sont à tous fort manifestes: car estant debout, si la semence tóbe incontinent, Galé dit estre chose assuree, qu' elle n'a pas cõceu: cõbien qu'en cela y ait vne chose à cõsiderer, q̄ toute la semẽce n'est pas feconde, ny propre à engendrer: car vne partie d'icelle est fort aqueuse, qui atenué la principale semẽce, à fin qu'elle puisse passer par les detroits, & nature retient ceste semẽce, laq̄lle demeure avec la partie fecõde apres que
la

*Au liure,
de la forma
tiõ du fõus
& Hippoc.
au liure de
la geniũ-
re.*

la femme a cōceu. On cognoit que ceste partie est comme de l'eau & en petite quantité. Or est il dangereux à la femme, de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle fasse premierement euacuation des excremens & del'urine, à fin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la groifse de la femme, est q̄ le lendemain elle sent le ventre vuide spécialement entour le nombril: & cela vient de ce que la matrice desirāt concevoir est fort large & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ny plus ny moins que le membre de l'hōme. Estant dōc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit, Hippocrate dit, qu'elle se resserre *Au 5. des aphor. 51.* & s'amasse en forme d'une boule, pour recueillir la semence & ne la laisser

L' E X A M E N

laisser faillir: au moyē de quoy, elle
laisse beaucoup de lieux vuides.
Ce qu'expliquēt les femmes, quād
elles disent ne leur estre demouré
aucunes tripes, ny boyaux dedans
le ventre. Dauātage la femme en-
ceinte abhorre incontinent l'aēte
venerien, & les douceurs du mary,
pource que le ventre ha deia ce
qu'il vouloit: mais le plus certain
signe que Hippocrate en ameine,
est, quand elle a perdu ses fleurs,
quand le sein luy croist, & qu'elle
est enuieuse de manger certaines
viandes.

*Lib. 5. des
aphor. 61.*

*Quelles diligences se doiuent emplo-
yer, à ce que les enfans soyent in-
genieux & sages. §. IIII.*



Il'on ne sçait premie-
remēt la raison & cau-
se d'où vient qu'vn hó-
me s'engēdre de grād
esprit

esprit & habilité, il est impossible d'en pouuoir trouuer l'art: car par l'assemblee & conionction des principes & causes, on peut venir à cete fin & non pas autrement. Les Astrologues tiennent pour certain, que selon que l'enfant naist souz l'influence d'une ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauuaises mœurs, heureux, ou avec autres conditions & proprietiez que nous voyons & cōsiderons tous les iours aux hommes. Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible établir aucun art, pour autant que ce seroit vn cas fortuit, & non mis en l'election des hommes. Les philosophes naturels (comme Hippocrate, Platon, Aristote & Galen) tiennent pour certain, que quand l'homme se forme, il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au poinct qu'il viét

L' E X A M E N

à naistre, pource que lors les astres les alterent, dōnant superficiellement à l'enfant, chaleur, froideur, humidité & siccité: mais non pas substance, en laquelle il demoure toute sa vie, comme font les quatre elemens (le feu, la terre, l'air & l'eau) lesquels non seulement dōnēt au composé chaleur, froideur, humidité & siccité: mais aussi substance, qui luy garde & conserue ces mesmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui est le plus important en la generatiō des enfans, est de tacher que les elemens desquels ils se composent ayēt les qualitez requises pour l'esprit. Car en tel poids & mesure qu'ils entreront en la composition, ils dureront tousiours au miste & composé, & non les alterations du ciel. Mais quels sont ces elemens, & de quelle maniere entrent ils au ventre de

tre de la fême pour former la creature? Galé dit qu'ils sôt ceux là mesmes qui cōposent toutes les autres choses naturelles; mais que la terre est changee es viandes solides q̄ nous mangeons, cōme le pain, la chair, les poissōs & les fruitz: l'eau es liqueurs q̄ nous beuuōs: & dit q̄ l'air & le feu demourēt meslez par l'ordre de nature, & qu'ils entrent au corps, par le pouls & la respiratiō. De ces quatre elemens, meslez & cuitz par nostre chaleur naturel le, se font les deux principes necesaires de la generatiō de l'enfant, qui sont la semēce & le sang menstrual. Mais ce q̄ l'ō doit faire principalement, est de regarder (pour la fin q̄ nous pretendons) aux viandes solides q̄ nous mangeons, pource qu'elles cōprenent en toy tous les quatre elemēs, dequels la semēce prend plus de corps & qualitez,

*Au 1. liure
de la conser-
uation de
santé.*

L' E X A M E N

que de l'eau que nous beuons, & du feu & de l'air que nous respirons: & pourtant Galen a dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans sages eussent à lire les trois liures qu'il a escrit, des facultés des alimens, & qu'ils y trouueroient les viâdes, propres à ce faire. Il n'a point fait mentiõ des eaux, ny des autres elemens, comme materiels de peu de cõsequencẽ: en quoy toutesfois il n'a pas bien fait: car l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeons: & quant à ce qui concerne la generation de la semence, elle est d'aussi grande importance, que tous les autres elemens ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galen, que les couillons attirent des veines pour leur nourriture, la partie sereuse & plus claire

*Au liure,
Que les
mœurs de
l'esprit. ch.
10.*

*Au 7. liure
de la se-
mence.*

claire du sang, & que les veinés re-
 çoient de l'eau que nous beuuds,
 la plus grãde partie de ce sãg clair
 comme megue. Or que l'eau cau-
 se plus grande alteration & chan-
 gement au corps que ne fait l'air,
 Aristote le prouue en demandãt, *En la I.*
 Pourquoi le chãgement des eaux *sect. probl.*
 cause à la fanté, vne si grande alte-
 ration, & si nous respirons l'air cõ-
 traire, nous ne le sentons pas tant?
 Aquoy il répond que l'eau donne
 nourriture au corps: & l'air, non.
 mais il n'a point de raison, de ré-
 põdre en cete maniere: car l'air (le *Au liure,*
 lon l'opinion d'Hippocrate) dõne *des alimẽs:*
 aussi bien nourriture & sũstance q̃ le *le principe*
 l'eau. Et ainsi, Aristote a trouuẽ *d'aliment,*
 vn'autre meilleure respõce disant, *la bouche,*
 Qu'il ny a pas vn lieu ny region, *le nez, la*
 ayant son air propre: car celuy qui *gorge, &*
 est auourd'huy en Flandres, cou- *soute la*
 rant à l'entour, en deux ou trois *chair.*

L' E X A M E N

jours passe en Afrique: & celuy qui est en Affrique: par le vêt du midy, s'en va au septentrion: & celuy qui est auourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant, aux Indes du Ponent. Ce qui ne peut aduenir es eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'vn mesme territoire: au moy n de quoy chacun peuple a son eau particuliere, conforme aux veines de la terre, d'où elle viét & par où elle passe. Et estant l'hôme accoustumé à vne maniere d'eau, quand il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouvelles viandes & airs: de maniere que les peres qui voudront engendrer enfans fort sages doiuent boire eaux delicates, & de bõ temperamēt: autrement ils erroēt en la generatiõ. Aristote dit que nous nous gardiõs du vent du midy, pluuieux au temps de la generacion, pource qu'il est gros,

En la 14. sect. probl. 5

gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon : mais il louë fort le Ponent, & luy dōne epithetes honorables: Il l'appelle temperé, en- *En la 16.*
 groisseur de la terre, qui vient des *sect. probl.*
 champs Eliseens. Mais combien ³³
 qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est ce qu'il vaut mieux, pour ce fait, vser de viandes subtiles & de la température que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux: du sang, la semēce: & de la semence, la creature. Si les alimēs sont delicats & de bon temperament, le sang se fait tel: de tel sang, telle semence: & de telle semēce, tel cerueau. Et estāt ce mēbre temperé & composé de substance s. *subtile* & delicate, Galē dit *de l'art de med. ch. 12;*
 que l'esprit sera tel: car nostre ame

L' E X A M E N

raisonnable, combien qu'elle soit incorruptible, est rousiours adherante aux dispositions du cerueau, lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir & philosopher, elle dit & fait mille absurditez, & choses non conuenables. Les viâdes, en apres, que les peres doyuent manger, pour engêdrer enfans de grand entendement (qui est l'esprit le plus ordinaire en Hespagne) sont celles cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de la farine, & paistry avec sel: ce pain est froid & sec & de parties subtiles & fort delicates. L'autre pain se fait de bled plus commun & non pasé, lequel maintient beaucoup, & fait les hômes membres & de grâdes forces corporelles, mais pource qu'il est humide & de parties fort grosses. il fait perdre l'entendement, l'ay dit, peistry
avec

avec du sel, pource que de tous les
 alimens, il n'y en a pas vn qui soit
 plus profitable à l'entendement,
 que le sel. Il est froid, & proueu
 de la plus grande siccité qui soit és
 choses. Et si nous auons souuenan-
 ce de la sentence d'Heraclite, il a
 dit ainsi, *Splendor siccus, animus sa-*
pientissimus: par laquelle il nous a
 voulu donner à entendre, que la
 siccité du corps rend l'ame tres-sa-
 ge. Et puis que le sel a vne telle sic-
 cité & tant apropiée à l'esprit, la
 sainte escriiture à iuste cause, luy
 donne le nom de prudence & la-
 gesse. Les perdrix & frâcolins sont
 de la mesme sistance & tempera-
 ment du pain blanc, du cabril &
 vin muscat: desquelles viandes
 les peres vsent, de la maniere que
 nous auons noté ailleurs, ils ferôt
 les enfans de grand entédement.
 Et s'ils veulét auoir vn enfant qui

*Quoy que
 tu offres en
 sacrifice tu
 l'assaiso-
 neras de
 sel: reçoyle
 sel de sapiē-
 ce: vous e-
 tes le sel de
 la terre.*

L' E X A M E N

soit de grãde memoire, qu'ils mangét, huit ou neuf iours deuãt que venir à l'acte de la generatiõ, truites, saumons, lamproyes & anguilles: desquelles viandes ils feront la semence humide & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs que ces

Notez que l'hõme est libre & seigneur de ses œuvres. Dieu au cõ mãmẽe a establi l'hõme, & l'a laissé en la main de sõ conseil Ecclẽs. cha. 15. Ce neantmoins il est irrité par sa mauuaise tempera ture. re facile à receuoir & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, cibouilles & oignons, porreaux, raues, poyure, vinaigre, vin blanc, miel, & toute sorte d'espices, la semence se fait chaude & seiche, & de parties fort delicates. L'enfant ou fils qui s'engendrera de ces aliments sera de grande imagination: mais depourueu d'entendement (à cause de la grãde chaleur) & de memoire, à cause de la grande siccité. Ceux là ont coustume d'estre fort preiudiciables à la republique:

que : pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux, & leur donne esprit & courage pour les pouvoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la republique reçoit plus de seruire de l'imagination d'iceux, que de l'entendement & de la memoire. Les poules, chapons, le veau & le mouton chastré d'Espagne sont de substance moderee : car ces choses ne sont viandes delicates ny grosses : i'ay dit mouton chastré d'Espagne, pource que Galen sans faire distinction, dit qu'il est de mauuaise & grosse substance : en quoy il n'a point de raison : car combien qu'en Italie (où il a escrit) est la plus mauuaise chair de routes : si est ce qu'en ceste nostre region, pour la bõre des pasturages, on le doit mettre au nombre des viandes de substance moderee. Les enfans

*Au 3. liu.
de la faculté
des aliments. ch. 2.*

L' E X A M E N

fans qui s'engendreront de ces ali-
mens, auront vn raisonnable en-
tendemēt, raisonnable memoire,
& raisonnable imagination. Mais

*Aristote a
dit de ceux
là, l'esprit
est bon qui
obeit au
biē disant.*

ils ne seront pas beaucoup pro-
fonds aux sciēces, & n'inuenterōt
aucune chose nouvelle. Nous auōs
dit ailleurs, que ceux là sont mols,

& qu'il est aisé d'imprimer en eux,
toutes les reigles & consideratiōs
de l'art, claires, obscures, faciles &
difficiles : mais la doctrine, l'argu-
ment, la respōce, le doute, & la di-
stinction leur doit donner à faire.

Or se fera vne semēce grosse & de
mauuais temperamēt, de chair de
vache, de brehaigne, de iambon,
de gros pain, de fromage, d'oliues,
de gros vin, & eau trouble. L'en-
fant qui sera engendré de ceste se-
mēce, sera aussi fort qu'un toreau:
mais il sera furieux & d'esprit bru-
tal. De là vient qu'entre les hômes
rusti

rustiques, à peine forment enfans
 aiguz, ny habiles pour apprendre
 les lettres. Ils naisset tous rudes &
 lourds, pour auoir esté faits d'ali-
 més de grosse & mauuaise sustâce:
 ce qui aduient au contraire entre
 les citadins, desquels nous voyons
 les enfans prouuez de plus grãd
 esprit & habilité. Mais si les peres
 veulent, à bon escient, engendrer
 vn fils gentil, sage, & de bonnes
 mœurs, six ou sept iours deuant la
 generatiõ, il leur faut mager beau
 coup de laiçt de chieure, pource q̃
 cest alimēt, de l'opiniõ de tous les
 medecins, est le meilleur & le plus
 delicat, de tous ceux que les hom-
 mes vsent (ce que i'entens, quand
 les hommes sont en santé: & que
 cest aliment leur correspõd) mais *Au liure*
 Galen dit qu'il le faut manger cuit *des viandes*
 avec miel, sans lequel, il est d'age- *de bon &*
 reux, & facile à corrompre. La rai- *mauuais*
 son est, que le laiçt n'a pas plus de *suc.*

L' E X A M E N

trois elemens, en sa composition, le fourmage, le megue & le beurre: le fourmage respond à la terre: le megue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit es autres elemens, & qui les conferuoit en la mixtiõ, en sortât de la terre, s'exale, pource qu'il est fort delicat: mais y aioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec cõme le feu) le lait demeure avec quatre elemens: lesquels meslez & cuiets par le moyẽ de nostre chaleur naturel le, font vne semence fort delicate & de bõ téperamẽt. Le fils qui en sera engendré, sera pour le moins de grãd entẽdemẽt, & nõ de prouueu de memoire ny d'imaginatiõ.

*En la 10.
sect. probl.
12.*

Pource qu'Aristote n'a cogneu ce ste doctrine, il n'a pas repõdu à vn probleme qu'il fait, demãdãt Pour quoy les petits des bestes brutes, pour la plus part tirẽt les proprietẽz & cõditiõs de leurs peres: & les

enfans de l'homme, non pas? Ce q̄
 nous voyōs estre ainsi par expetiē
 ce: car de peres sages sortēt enfans
 fort ignorās: & de peres ignorans,
 enfans fort aduīsez: de peres ver-
 tueux, enfans mauvais & vicieux:
 de peres vicieux, enfans vertueux:
 de peres laids, enfans beaux: de pe-
 res beaux, enfans laids: de peres
 blancs, enfans noirs: & de peres
 noirs, enfans blancs & colorez. Et
 entre les enfans d'vn meſme pere
 & d'vne meſme mere, l'vn fort
 ignorāt & l'autre auisē: l'vn laid, &
 l'autre beau: l'vn de bōne comple-
 xiō & l'autre de mauuaīse: l'vn ver-
 tueux & l'autre vicieux. Si lon bail-
 le à vne bōne iumēt, vn tel cheual,
 le poulain qui en sort reſſemble à
 ceux qui l'ont engēdrē, tāt en la fi-
 gure & couleur, qu'en les façōs de
 faire. Aristote a tort mal reſpōdu à
 ce probleme diſant, Que l'hōme
 a duer

L' E X A M E N

a diuerſes imaginations en l'acte charnel, & q̄ de là viēt q̄ les enfans ſont tāt differens des peres : mais, pour ce q̄ les beſtes brutes, en leur generation, ne ſont diſtraites & n'ont vne tāt forte imagination q̄ l'hōme, les petits qu'elles ſont fortēt touſiours d'vne meſme maniere & ſemblables à elles. Ceſte reſpōce a touſiours cōtētē les philoſophes vulgaires, pour la cōfirmation de laquelle, ils alleguent l'hiſtoire de Iacob, laquelle recite que mettant certaines verges peintes aux abreuoirs des troupeaux chāpeſtres, les moutōs ſont naiz & fortēt tachez. Mais peu leur fert d'alleguer cela, pour ce q̄ ceſte hiſtoire racōte vn fait miraculeux, q̄ Dieu a fait, pour comprendre en iceluy quelque Sacrement. Et meſmes la reſpōce d'Ariſto:e eſt vne grande abſurdité: & ſi l'on ne meueut croire, que

re, q̄ les bergers fassent maintenāt cest essay, & ils verrōt que ce n'est pas vne chose naturelle. On dit aussi qu'une dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'estoit cōuenable, pource qu'elle cōtēploitvn visage noir, qui estoit au ciel de son liēt: ce q̄ ie tiēs pour vne grāde moquerie: & si d'auanture elle le fit tel, ie dy q̄ le pere qui l'engēdrauoit la mēme couleur de la figure de ce ciel paint. Et à fin de voir plus clair remēt, cōbiē en cela est mauuaise la philosophie qu'allegue Aristote & ceux qui le suiuent, il est besoin de sçauoir pour chose notoire, q̄ l'œuure de l'engēdrer appartient à l'ame vegetatiue & nō pas à la sensitiue ny à la raisōnable: car le cheual engendre, sans la raisōnable, *Arist. mesm.* & la plante, sans la sensitiue: & si me le connois regardōs vn arbre chargé de fruits, nous trouuerons en iceluy, *fesse au liēt de l'ame.*

L' E X A M E N

plus grande diuersité qu'es enfans des hômes: nous voyôs vne pomme verde & l'autre coloree, vne petite & l'autre grāde: vne ronde & l'autre mal faite, vne saine & l'autre pourrie: vne douce & l'autre amere: & si nous comparôs les fruits de ceste annee avec ceux du passé, on les trouuera fort differés & cōtraires. Ce qui ne se peut attribuer à la diuersité de l'imaginatiō, puis que les plātes sont priuees de ceste puissance. L'erreur d'Aristote est fort manifeste en sa propre doctrine: car il dit que la semence de l'hôme est celle qui fait la generation & non pas celle de la femme, mais en l'acte venerien il n'y a autre œuure de l'hôme que d'espandre la semēce, sans forme ny figure, cōme le laboureur qui espend & seme le bled en la terre. Cōme donc le bled ne prend pas racine
aussi

aussi tost qu'il est épandu & semé,
 & ne se forme son épic & tuyau q̄
 quelques iours apres, ainsi Galé dit *Au liure,*
 que la creature n'est pas formée *de ses mesmes*
 aussi tost q̄ la seméce del'hôme est *matrice.*
 en la matrice de la fême: ains qu'il
 faut trête ou quarâte iours deuant
 qu'elle soit formée. Parquoy, que *Hippocras-*
 fert à l'hôme d'imaginer diuerfes *te au liure,*
 choses en l'acte Venerië, puis que *de nat. sex-*
 l'enfant ne se comâce à former *en.*
 qu'apres quelques iours: ioint que
 l'ame du pere ny de la mere, ne
 font ny donnêr la forme, mais vne
 autre troisieme, qui est en la mes-
 me semence. Et ceite là, pour estre
 seulement vegetatiue, n'est pas ca-
 pable de l'imagination, & suit seu-
 lement les naturels mouuemens
 du temperament, sans faire autre
 chose. Or de dire que les enfans
 naissent, de telle & telle forme &
 figure, à cause de la diuerse ima-

L' E X A M E N

gination des peres , c'est comme si l'on pensoit que des bleds & grains , les vns sont grands & les autres petis , pource que le laboureur , en les semant , est diuertý en diuerses imaginations. De ceste mauuaise opinion d'Aristote , aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere ressemblent au mary de la femme adultere , bien qu'ils ne soient siés. Et leur raison est manifeste: car en l'acte charnel les adulteres imaginent le mary , avec crainte qu'il ne viéne & qu'il ne les trouue sur le fait. Par le mesme argument ils inferent que les enfans du mary , ressemblent à l'adultere , encores qu'ils ne soyent siés: pource que la femme adultere estant en l'acte charnel avec son mary , contemple tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme en fanta vn enfant

fant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de liēt, auquel elle contemploit, doiuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quant à moy ie pense que cela est vne bourde & pure mensonge, mais l'on infere fort bien, de l'opinion d'Aristote. Hippocrate a mieux respondu au probleme, disant Que les Scithes ont tous mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, il dit qu'ils mangent tous vne mesme viande, & boient mesmes eaux, sont vestuz d'une mesme maniere: & gardent vne mesme façon de viure. Les bestes brutes, pour ceste meime raison, engendrent leurs petits à leur semblance & figure particuliere, pource qu'ils vident tousiours d'une mesme viande, & font la se-

*Au liure,
de l'air,
lieux, &
eaux.*

L' E X A M E N

mence d'une mesme forme. Au contraire pource que l'homme mange diuerſes viandes chacun iour, il fait la ſemence differente, tant en ſuſtance qu'en temperament. Ce que les Philoſophes naturels approuuent, reſpondans à vn probleme qui demande, Pourquoi les excremens des beſtes brutes n'ont pas tant mauuiſe odeur que ceux de l'homme? & diſent, Que les beſtes brutes vſent touſiours de meſmes alimés, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerſe ſuſtance, qu'il ne les peut digerer ny vaincre, à raiſon de quoy elles ſe viennent à corrompre. La ſeméce humaine & de la beſte, ſont toutes deux de meſme ſorte, pource qu'elles ſont faites toutes deux des excremens de la troiſieſme cōcoction. La diuerſité des viandes deſquelles

*Alexandre
Aphrodiſ.
au 1. liure,
probl. 26.*

desquelles vse l'homme, fait tous les iours la semence differente & particuliere. Et pourtant est il certain que le iour que l'homme mange de la vache, ou du salé, il fait la semence grosse, & de mauuais temperament, & pourtāt l'enfant qui s'en engendrera, sera laid, ignorāt, noir & de mauuaise complexion: mais si l'homme mange de la chair de chapeau ou de poule, il fera la semence blanche, delicate & de bon temperament: & pourtant l'enfant qui s'en engendrera sera bien fait, beau, sage, & de complexion fort affable. Dont ie colige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le temperament de la viande que les parens ont mangé, vn iour deuant qu'ils l'ayent engendré. Et si quelqu'un veut scauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que con-

L' E X A M E N

fiderer quelle viande est la plus familiere à son estomac : car certainement c'est de ceste là. Les philosophes naturels demandent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortent ignorâs & deprouuez d'esprit? A quoy ils respondēt fort bien disans, que les hommes sages sont fort honnestes & hôteux: à raison de quoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte avec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuet par les peres lourds & ignorans, lesquels, pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages : mais ceste response est d'hommes qui scauent peu de philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer & prouuer

prouer quelques choses premierement: l'une desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes forces corporelles, grand mangeur, ny puissant pour engendrer, pource que les dispositions naturelles necessaires à ce q la faculté raisonnable puisse œuurer, sont totalement contraires à celles que requiert celle de l'ire & de la cōcupiscence. Aristote dit (& il est vray) que le courage & vaillance naturelle consiste¹⁵ en chaleur: & la prudence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experience, que ceux qui sont fort courageux, sont deprouueuz de raison, parlēt peu, n'endurent moqueries, & se courroucent prouement. Et pour

*En ls 14.
sect. probl.*

L' E X A M E N

y remedier, ils mettent incontinēt la main à l'espee, pource qu'ils ne peuuent donner autre responce: mais ceux qui ont bon esprit, four nissent de plusieurs raisons & responcez aigues: ils v'ent de propos ioyeux, dequels ils s'entretiennēt de peur de venir aux mains. De ceste maniere d'esprit Salustē nota Ciceron, disant qu'il auoit beau coup de langue & les pieds fort legers: enquoy il auoit raison, pource que tant de sçauoir ne pouuoit se tourner qu'en couardise pour le fait des armes. Et de là dit on par maniere de gaudifferie, il est vail lāt cōme vn Cicerō, & sage comme vn Hector, pour noter vn hōme d'ignorance & couardise. La faculté animale ne contredit pas moins à l'entendement: car estant vn homme de grandes forces corporelles, il ne peut auoir l'esprit
delicat

delicat:& la raison est que la force des bras & des pieds vient de ce que le cerueau est dur & terrestre. Et combien que pour la froideur & siccité de la terre, il puisse auoir bon entédemét, si est ce que pour ce qu'il est de grosse substance, il ne le peut auoir : ce qui fait, par mesme moyen vn autre mal, qui est q̄ pour la froideur, se perd le cœur & la vaillance:& ainsi auons nous veu aucuns hommes des grandes forces, estre fort couards. La contrariété d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes: pource que les œures de la vegetatiue (qui sont nourrir & engédrer) se font mieux avec chaleur & humidité, qu'avec les qualités contraires: ce que l'expérience monstre clairement, cōsiderât combien ces qualitez sont puissantes en l'âge des enfans, & lasches

L' E X A M E N

lâches en la vicilleſſe: en l'enſance, l'ame raiſonnable ne peut œurer, & en l'âge derniere (en laquelle n'y a ny chaleur ny humidité) elle œuvre merueilleuſemēt & ha grâde vigueur: de maniere que tant plus vn homme ſera puiſſant pour engēdrer, & cuire beaucoup de viande, tant plus il perd de la faculté raiſonnable. Platon fait à cecy vne alluſion, quand il dit, qu'il n'y a humeur en l'hōme, qui trouble tāt la faculté raiſonnable, que la ſemence ſeconde. Il dit ſeulement qu'elle aide à l'art de faire des vers: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quād vn homme commence à eſtre amoureux, il ſe met incontinent à la poēſie: & s'il eſtoit au parauant ſale & mal propre, il deuiet tout auſſi roſt propre & gentil, & n'endure pas vne petite ordure ſur ſa cappe.

Au Dialogue, de la nature.

Au Sophiſte.

cappe. Cela viét pource que telles œuures appartiennent à l'imagination : laquelle croist & monte d'un degré, avec la grâde chaleur, que la passion amoureuse a causé. Or que l'amour soit vne alteratiō chaude, se voit clairement, par le courage & vaillâce qu'il cause en l'amoureux, par ce qu'il luy oste le desir de manger & qu'il ne le laisse point dormir. Si la republique auoit egard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillás, qui ayment les armes, & qui sont amoureux : elle chasseroit les Poètes, ceux qui sont propres & mistes : car ceux là n'ôt, ny esprit ny habilité, à aucun genre de lettres. Aristote excepte de ceste reigle, les melancholiques *En la 4.^e sect. probl.* par aduulsion, desquels la semence *31.* (bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin toutes les facultez

tez

L' E X A M E N

tez qui gouvernēt l'homme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si vn hōme est fort sage, il est incontinent couard, de peu de forces corporelles, petit mangeur & non puissant pour engendrer. La cause de cela est que les qualitez qui le font sage (qui sont froideur & siccité) debilitēt les autres puissances, comme l'on voit aux hommes vieils, lesquels n'ont force ny valeur si n'est pour le cōseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposée, l'opinion de Galen est, que deux semences sont nécessaires, à fin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'vne qui soit agente & qui forme: & l'autre qui serue d'aliment: car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incontinent vaincre vne viâde tât grosse, cōme est le sang, iusqu'à
tant

tant que l'effe& soit plus grand. Et que la semence soit le vray alimēt des membres contenans la semence, Hippocrate, Platon & Galen l'atestent: car selon leur opinion, si le sang ne se conuertit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & arteres se puissent maintenir. Et ainsi Galē dit que la diference qui est entre les veines & les couillons, est que les couillons font bien tost beaucoup de semence: & les veines, peu, & en long temps. De maniere que nature a fait prouision d'vn aliment tant semblable, que par vne leger alteration & sans faire excemens, elle peut maintenir l'autre semence: ce qui ne pourroit aduenir si sa nourriture se deuoit faire de sang. Galen dit que nature a fait la mesme prouision, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former

*Au 1. liure
de la semē-
ce, chap. 15.*

*Au 2. liure
de la semē-
ce, chap. 16.*

L'EXAMEN

former le poulet & les autres oiseaux qui sortent des œufs: esquels nous voyons qu'il y a deux substances: la glaire, & le jaune: l'une, de laquelle se fait le poulet, & l'autre, dont il se maintient tout le temps que se fait la forme. Par la mesme raison sont necessaires deux semences en la generation de l'homme: l'une, de laquelle se fait la creature, & l'autre, dont elle se maintiét, durant le temps qu'elle se forme. Mais Hippocrate allegue vne chose digne de grande consideration: c'est que nature n'a pas determiné quelle des deux semences doit estre agente & former, ny quelle doit servir d'aliment. Car la semence de la femme est souuentefois de plus grande efficace que celle de l'homme: & quand il aduient ainsi, elle fait la generatiõ, & celle du mary sert d'aliment: autrefois celle

celle du mary est plus puissante, à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Aristote n'a peuentêdre dequoyseruoit la semēce de la fēme, & ainsi a il dit mille absurditez, qu'elle estoit cōme vn peud'eau, sās vertuz ny forces pour engendrer. s'il estoit ainsi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire avec l'homme & iamais n'appeteroit sa compagnie, ains fueroit l'acte charnel, pour estre vn œuvre tant sale & deshoneste, à l'endroit d'elle qui se montre tant hōneste. Au moyen dequoy en peu de temps, le gēre humain prédroit fin, & le monde demoureroit priuē de l'animal le plus beau que nature ait iamais créé. Ainsi Aristote *Enla 4. sec. probl. 16.* demande, pourquoy l'actenerien est la chose plus agreable que nature ait ordonné, pour la re creation des animaux? Aquoy il ré

Y

L'EXAMEN

pond que comme ainsi soit que nature procuraſt tant la perpetuité des hommes , elle a mis en ces œuures là vn grand plaisir & delectation , à fin qu'ils s'adonnaſſent volontiers, par tels plaiſans eguillons, à l'acte de la generation: car s'ils n'auoient ces eguillonslà , il n'y auroit homme ny femme qui ſe vouluſt marier, veu que la femme porte en ſon ventre l'enfant neuf mois , avec grande peine & douleur , & en danger de perdre la vie, quand elle l'enfante. Et pourtant faudroit il que la republi que contraignit les femmes à ſe marier, craignant que la generation humaine vint à deſaillir. Mais comme nature fait les choſes avec douceur , elle a donné à la femme tous les instrumés qui eſtoiet nécessaires, pour faire la ſemence laquelle incitaſt & fuſt propre à en
gendrer

gendrer: au moyé de quoy, elle defirast l'homme, & fust bien aise de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, eile l'eust en horreur plustost que de l'aymer. Galen prouue cela par l'exemple des bestes brutes: Aut. liure de la semence, chap. 15. car il dit que si vne truie est chaste, elle n'appete iamais le pourceau, & ne le veut souffrir, quand il vient à elle. Le semblable se void en vne femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut: car si on luy parle de mariage, il n'y a chose, qu'elle haïsse plus. Autant en est de l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la semence feconde. Dauantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment: car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuel-

L' E X A M E N

le, est requise l'entiere semblance à ce qui se doit nourrir. Et si elle n'estoit deia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquerir cete perfection & semblance, pource que la semence de l'homme n'a point d'instrumens ny lieux (comme sont l'estomac, le foye, & les couillons) où il la puisse cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generation de l'animal, desquelles meslees, la plus puissante formast, & l'autre seruist d'entretienement & nourriture. Ce qui appert estre veritable : car si vn homme noir engroisse vne femme blanche, & vn homme blanc, vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par cete doctrine voit on estre vray ce que plusieurs histoires anciènes affirment, qu'vn

qu'un chié ayât eu affaire avecvne femme l'égroiffa:& autât en fit vn Ours, avec vne damoifelle qu'il trouua feule aux champs:vnfinge, qui fit deux enfans à vne autre femme:& mefmes est fait mētiō d'une autre laquelle en passant le lōg de la mer, fut engroiffie par vn poiffon qui faillit de l'eau. Le vulgaire trouue cela difficile, & demandēt comme se pouuoit faire q̄ ces femmes enfantassent hōmes parfaitz, & avecv sage de raison, veu q̄ les peres qui les engendrèrent estoient animaux tant laids? On peut répōdre à cela que la semēce de toutes ces femmes là estoit agente & formoit la creature, pour ce qu'elle estoit la plus puiffāte:& ainfi qu'elle la formoit par les accidens de l'espece humaine. La semence du laid animal (pource qu'elle n'auoit tant de force) ne seruoit d'autre

L'EXAMEN

chose que de nourriture. Car il est aisé à entendre que la semence de ces bestes irraisonnables peult donner nourriture à la semēce humaine : pource que si chacune de ces femmes eust mágé vn morceau d'Ours, ou de chien cuit ou roty, el le s'en fust sustantee, encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mangé du mouton ou des perdrix. Autāt en auiet à la semēce humaine, de laquelle la vraye nourriture, durāt q̄ la creature se forme, est l'autre semēce humaine ; & si el leuiēt à détaillir, la semēce de la beste brute y peut biē suppleer. Mais ces histoires là, notēt q̄ les enfans qui naquirēt de telles cōiunctiōns demōstroiēt biē en leurs mœurs & cōplexiōs, que leur generatiō n'auoit esté naturelle. Or, encores q̄ nous ayōs vn peu tardé, nous pourrōs biē de tout ce q̄ nous auōs dit, tirer

tirer responce au principal probleme, qui est que les enfans des hommes sages se font quasi tousiours de la seméce de leurs meres, pour ce que celle des peres (pour la raison que nous auons dit) n'est propre pour engendrer, & ne sert que d'aliment en la generation. Ainsi donc l'homme qui se fait de la semence de la femme ne peut estre ingenieux, ny habile, à cause de la grande froideur & humidité de ce sexe. Parquoy est-il certain que si l'enfant est discret & aduisé, indubitablement il a esté fait de la seméce de son pere: & s'il est lasche & ignorant, on cognoit, par ce moyen, qu'il a esté formé de la semence de sa mere. Et suyuant cela, le Sage a dit, *Filius sapiens letificat patrem. filius vero stultus, mater sua* 10. *est maris sua.* Il peut aduenir aussi, par quelque occasion, q̄ la seméce

Comme la semence est plus humide, elle est plus froide. Gen. 1. 6. des li. ux. ch. 5.

L' E X A M E N

de l'homme sage soit l'agent & celle qui forme, & que celle de la femme serue de nourriture. Mais le fils qui s'en engendrera, sera de peu de sçauoir: car combié que la froideur & siccité soyét deux qualitez necessaires à l'entendement, si est il qu'elles doyuent auoir certaine mesure & quantité, surpassant laquelle, il est certain qu'elles font plus de mal que de bien: comme l'on voit es hommes fort vieux, lesquels pour la grande froideur & siccité qui est en eux, disent mille absurditez. Dauantage posons le cas qu'à l'homme sage restassent dix ans à viure de conuenable froideur & siccité, pour raisonner & discourir de telle maniere, que passant de là en auant, il vint à changer, si de la semence de cestuy là s'engendroit vn fils, il seroit iusques à dix ans, de grand esprit,
(pource

(pource qu'il iouyroit de la froideur & siccité conuenable de son pere :) mais quand il auroit onze ans, il viendroît à changer, pour auoir outrepasé le poinct que ces deux qualitez doyuent auoir. Ce que nous voyôs tous les iours par experience es enfans que lon a eu en vieillesse: lesquels en enfance, sont fort auifez: mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne viuêt gueres. La raison de cela est, qu'ils ont esté faits de semēce froide & seche, qui auoit deia pasé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage es œuures de l'imagination, & s'il est marié (pour sa chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisieme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn

L' E X A M E N

ventre tant froid & humide , & pour auoir esté maintenu d'vn fang tant intemperé. Il auient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engendra sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superflue humidité du pere : laquelle se perd avec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperée & a moins d'humour. Mieux vaut aussi pour son esprit, quand il a esté porté neuf mois en vn vêtre, de si peu de froidur & humidité comme celuy de la femme froide & humide au pre-

Car laf. im mic degré, où il a souffert tant de
desache les fain , & eu faute de nourriture.
corps. Gal. Tout cela aduient ordinairement
au 2. des a- pour les raisons que nous auons
pher. cō. 16. dit : mais il se trouue certaine race
d'hom

d'hommes, desquels les membres genitiaux, sont de si grande force & vigueur, qu'ils deuenent totalement les alimens de leurs bonnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse substance. Et pour ceste cause, tous les enfans qu'ils engendrent (combien qu'ils ayent mangé viandes delicates) sont rudes & ignorans. Autres se trouuent au contraire, lesquels vsans de grosses viâdes, & de mauuais temperament, sont tant puissans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laissent pas de faire leurs enfans de bon esprit. Ainsi donc est-il certain qu'il y a vne maniere d'hommes ignorans: autre, d'hommes sages, & quel'on en voit d'autres qui sont ordinairement fols & deprouueus de iugement. Aucuns doutes se presentēt à ceux qui veulent parfaitement entendre ceste

matiere:

L' E X A M E N

matiere : la responce aufquels est fort aisee , par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où vient que les enfans bastards ressemblent ordinairement à leurs peres : & que de cent legitimes, les nonante tirent la figure & mœurs de leurs meres? Secondement on peut demander pourquoy les enfans bastards sont ordinairement gentils de leurs personnes, courageux & aulsez : tiercement , d'où vient que si la mechante femme deuent enceinte, encores qu'elle boiue la medecine pour supprimer son fruit , & qu'elle se fasse saigner plusieurs fois, elle ne peut neantmoins perdre la creature qu'elle porte : & si la femme mariee est enceinte de son mary , elle viét à auorter pour peu de chose. Platon respond au premier doute & dit, que nul n'est mauuais

*An dialo-
gue de la
nature.*

mauvais de sa propre volôté, sans estre premierement irrité, par le vice de son temperament. Il amaine l'exemple des hommes luxurieux, lesquels ayans beaucoup de semence feconde, souffrent grandes illusions & beaucoup de douleurs : au moyen dequoy estans molestez de ceste passion, ils cherchent femmes, pour s'en exépter. Galen dit que ceux là ont les instruments de la generation fort chauds & secs: & pour ceste cause ils font la semence fort acre, mordante & puissante pour engédrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'est pas sienne, va remply de ceste feconde & fertile semence, cuite & bien assaisonnée, de laquelle necessairement se doit faire la generation, pource qu'en l'égalité la semence de l'homme est tousiours de plus grande efficace:

& si

L' E X A M E N

& si l'enfant se fait de la semence du pere, necessairement il luy ressemblera. Il auient au contraire es enfans legitimes : car pource que les maris ont tousiours leurs femmes à costé, ils n'attendent iamais que la semence soit meure, ny que elle se fasse propre à engendrer, ains laissent estans promptemēt induits à l'acte de generation, & vsent de grande violence & force: & pource que les femmes sont en repos en l'acte Venerien, iamais leurs vaisseaux de la semence, ne la donnent que premieremēt elle ne soit cuite & biē meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour ceste cause, les femmes mariees sont tousiours la generation, & la semence de leurs maris sert de nourriture. Mais aucunefois les deux semēces ont vne egalle perfectiō, & combatēt de telle maniere, que
ny

ny l'une ny l'autre gâgne le dessus pour dōner forme, ains se fait l'enfant qui n'est semblable ny au pere ny à la mere. Autres fois elles semblent s'accorder & diuiser la figure & forme: la semence du pere fait le nés & les yeux: & celle de la mere, la bouche & le frōt. Et ce qui est plus admirable, souuentefois est auenu, que l'enfant soit forty au monde, avec vne aureille semblable à celles du pere: & vne autre, semblable à celles de la mere: & ceste diuision mesme ou difference s'est veüe pareillemēt aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte, l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs: & quand la semence de la mere est la plus puissante, autant en aduient, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'enfant

L' E X A M E N

fant le fesse de sa propre semence, se doit absenter quelques iours de sa femme, & attédre que la semence se cuise & meurisse. Et lors il peut estre certain qu'elle aura le dessus & la force, & que celle de sa femme ne seruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans bastards se font ordinairement de seméce chaude & seiche: de laquelle température nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce siecle. Et pource que la semence est cuite & parfaitement meure, nature en fait tout ce qu'elle veut, & les paint comme d'vn pinceau. Quât au troisieme doute, on peut dire que la groisse des meschantes femmes se fait quasi tousiours de la semence

mence de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'entacine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux mariees, pource qu'elles deuiennent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilement, pource qu'elle est humide & glueuse: ou comme dit Hippocrate, *Plena mucoris.* *Lu 4. des aphor. 45.*

Quelles diligences doyuent estre employees, pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nés & formez. §. V.



LA matiere de laquelle l'homme est composé est tant aisée à s'alterer, & tât suiette à corruption, qu'au mesme instant que elle commence à se former, elle se

Z

L' E X A M E N

vient à alterer, sans y pouuoir re-
En la Sap. chap. 5. suster. Et pourtant est dit, *Nos nati
continuo de sinimus esse.* Et pour ce-
ste cause nature a prouueu le corps
humain de quatre facultez natu-
relles : pour attirer, retenir, cuire,
& ietter hors: lesquelles en cui-
fant & alterant les alimens que
nous mâgeons, reparent la sustan-
ce perdue, par la succession d'une
autre. De là peut on entendre, qu'il
ne sert de gueres que l'enfant ait
esté fait de seméce delicate, si l'on
ne regarde aux viandes qu'il doit
manger. Car quād l'enfant est par-
fait & formé, il ne luy demoure
aucune chose de la sustance pre-
miere de la semence, de laquelle il
a esté composé. Il est vray que si la
premiere semence, a esté bien cui-
te & assaisonnée, elle est de si gran
de force & vigueur, que cuisant &
alterant les viandes, encores qu'el
les

les foyent de mauuais suc, elle les reduit à son temperament & bonne fustance : mais on pourroit bien tant vser d'alimens contraires, que la creature vint à perdre les bonnes qualitez qu'elle a receu de la semence dont elle a esté faite. Et pour ceste cause Platon dit que la mauuaife nourriture du boire & manger, fait perdre, plus que toute autre chose, l'esprit de l'homme & ses bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans, qui soit de bon temperament, à fin que quand ils seront plus grands, ils sçachent reietter le mauuais aliment & choisir le bon. La raison de cela est fort claire: car puis que le cerueau s'est fait au commencement de semence delicate, & puis que ce membre se cõsomme

*Au diuile
g^{ne} de la
nature.*

L' E X A M E N

iournellement, & se refait & repare par les viandes que nous mangeons, il est certain que si elles sont grosses & de mauuaise temperature, vsant d'icelles plusieurs iours, le cerueau prendra ceste mesme nature. Ainsi donc il ne suffit pas que l'enfant soit fait de bonne semence, si les alimens qu'il mangera (apres sa naissance) ne tiennent les mesmes qualitez. Nous scaurons aisément quelles sont ces qualitez, veu que les Grecs ont esté les hommes les plus discrets qui ayent esté au monde, & que cherchant les alimens & viandes pour faire leurs enfans ingenieux & sages, il est certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car si l'esprit subtil & delicat consiste en ce que le cerueau soit composé de parties subtiles, & de b. nne tempera

perature , l'aliment qui aura ces deux qualitez, sur toutes, fera celui duquel il faut vsfer, pour obtenir la fin que nous voulons. Galen dit que s'uyuât l'opiniõ de tous les medecins Grecs, le laiçt de chieure cuit avec miel, est le meilleur aliment que l'on puisse trouuer : car outre ce qu'il est de substance fort moderee, la chaleur, qu'ila, n'excede pas la froideur, ny l'humidité, la siccité. Parquoy auons nous dit n'agueres, que les peres, qui à la verité voudront engendrer vn enfant sage, gentil & de bonnes mœurs, doyent manger six ou sept iours, deuant la generation, beaucoup de laiçt de chieures, cuit avecques miel. Mais combien que cest aliment soit tât bon, comme dit Galen, il est meilleur, pour l'esprit, que la viande soit des parties subtiles, que de substâce moderee:

Z 3 car

L' E X A M E N

car tant plus s'employe la matiere à la nourriture du cerueau, & plus l'esprit deuiet subtil & bon. Et pour ceste cause les Grecs tiroient du laiët, le fromage & le megue (qui sont les deux elemens de la composition) & laissoyent l'autre partie du beurre, qui est de la nature de l'air. Ils la donnoyent à manger à leurs enfans, estant meslec avec miel, en intention de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ceq̄ raconte Homere. Dauantage les enfans mangerent soupes faites de pain blâc, d'eau fort delicate, avec miel & vn peu de sel: mais en lieu d'huy le, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendement, l'on y mettra du beurre du laiët de chieure, duquel le temperament & substance est propre pour l'esprit. Mais en cecy y a vn inconuenient fort grand:

*Au 10. de
son Illiade.*

grand : qui est que les enfans qui vsent de viandes tant delicates, n'ont iamais grande force, pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuent garder des autres inconueniens, qui ont coustume de les faire malades. Ainsi donc pour les auoir sages, ils seront maladis & ne viuront gueres. Il faut donc sçauoir comme les enfans pourront nourrir ingenieux & sages, sans q̄ cest art cõtredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osent pratiquer aucunes reigles & preceptes que ie diray icy. Et pource que les riches & gens assez sont trôpez en la nourriture de leurs enfans, qu'ils traitent tousiours de la susdite viande, ie leur veux dõner premieremēt la raison pourquoy, leurs enfans n'apprennent rien aux sciēces, cõbien qu'ils ayent des maistres, qui les

L'EXAMEN

enseignent songneusement : & comme l'on pourra remedier à cela, sans que leur vie en soit abregee ny leur santé empiree. Hippocrate dit & nombre hui&t choses lesquelles humectent la chair de l'homme, & qui l'engraissent. La premiere est, la ioyeuse & ocieuse vie: l'autre, le dormir beaucoup: la troisieme, trouver vn bon li&t: la quatrieme, la bonne viande & le bon vin: la cinquiesme, les bons vestemens: la sixiesme, l'aller tousiours à cheual: la septiesme, faire sa volonté: la hui&tiesme, s'occuper en icux, passer temps & choses qui luy donnēt contentement. Ce qui est tāt manifeste & veritable, que encores qu'Hippocrate ne l'eust dit, personne ne le pourroit nier. On pourroit seulement douter si le peuple qui a son plaisir, obserue tousiours ceste maniere
de

*An liure
de l'air,
lieux &
eaux: au
liure de sal.
diata, com
14. au 6.
des Epide.
par 5. aph.
9.*

deviure: car s'il est ainsi qu'il le fa-
 se, nous pouons bien inferer que
 sa semence est tres-humide & que
 les enfans qui s'en engendreront,
 do yuent sortir necessairement,
 avec vne superflue humidité, la-
 quelle se doit consumer, pource
 que ceste qualité supprime les œu-
 res de l'ame raisonnable, & pour
 ce qu'elle rend les hommes mala-
 difs & leur abrege leurs iours, se-
 lon que disent les medecins. Sui-
 uant cela, le bon esprit & la ferme
 fanté corporelle, demandent vne
 mesme qualité (qui est le (ec) &
 pourtant les reigles que nous auõs
 amené, pour faire les enfans sages
 seruent aussi à les faire sains & de
 longue vie. En apres, aussi tost
 que l'enfant des peres riches &
 aisez, est nay (veu que sa chair tient
 plus de froideur & humidité, qu'il
 n'est conuenable à l'enfance) il

*Hippocrate, au liu.
des vicerus*

L' E X A M E N

faut le lauer avec eau falce, qui soit
chaude, laquelle, fuyant l'opiniõ
de tous les medecins, defeché

Hippoc. au 2.^e livre, de diæta. & effuye la chair, rend les nerfs
fermes, l'enfant robuste & fort: &

pource que la superflue humidité
du cerueau se perd & confomme,
il devient ingenieux & exempt de
grandes maladies. Au contraire, si

*Au 1. livre
de Glauç.*

on le lue d'eau douce & chaude,
entant qu'elle humecte la chair,
Hippocrate dit, qu'elle fait cinq
maux. Elle effemine la chair: elle

*6. des apho.
16.*

debilite les nerfs: elle endort l'es-
prit: elle cause le flux de sang, &
l'euanouiffement ou deffaut de
cœur. Mais si l'enfant sort du ven-
tre de fa mere, avec vne grande
ficcité, il le faut bien lauer, avec
eau chaude, douce. Et ainfi Hip-
pocrate dit, *Infantes diu sunt cali-*

*Au livre,
de fal. dia.
2a.*

*da lauandv quo minus tement conuul-
siones: ipsiq; crescant & melioris co-
loris*

loris fiart. Par laquelle sentence, il
 enchänge de lauer les enfans avec
 eau chaude, beaucoup de fois, à fin
 qu'ils croissent plus aisement &
 qu'ils se fassent de bonne couleur.
 Cela s'entend des enfans qui sor-
 rent secs du ventre de leur mere,
 desquels il faut amander la mau-
 uaise tēperature, en leur apliquant
 les qualitez contraires. Galen dit *Au 1. liure*
 que les Alemans ont coustume de *de la conser*
 lauer leurs enfans en la riuiere aus-
 si tost qu'ils sont naiz, leur sem-
 blant aduis que comme le fer qui *uation de*
 sort ardent de la fournaise, se ren-
 force & endurecit, quand on le met
 dedans l'eau froide: ainsi en tirant
 l'enfant du ventre de la mere, il se
 rend plus fort & vigoureux, quād
 on le laue avec eau froide. Ga-
 len blasme ceste maniere de faire,
 & tient que c'est vne grande fo-
 lie: en quoy il a bien raison: car cō-
 bien que par ce moyen le cuir luy

L' E X A M E N

deuiene dur & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedans le corps, n'ayans voye ouuerte, pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfãs, qui ont beau coup d'humidité, avec eau chaude & salee: car en leur consommant l'humidité superflue, on les rend acheminez à la santé & leur fermât les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasiõ & leurs excremens ne sont tant enclos & retenuz qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cherche vn autre propre: & si dauanture tous les passages luy sont bouchez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche & luy est nuisible. Parquoy de deux extremes, il vaut

vaut mieux pour la fanté, auoir le
 cœur vn peu dur & ferré, que mol
 & ouuert. Secondemēt quand l'en
 fant vient de naistre, il faut q̄ nous
 le falsions amy des vens & des al
 terations de l'air, sans le tenir touf
 iours à l'abry ou à couuert: car il se
 rendra lasche, feminin, ignorant,
 de peu de forces, & mourra en
 trois iours. Hippocrate dit qu'il ^{En liure,}
 n'y a chose qui debilite tāt la chair ^{de l'air,}
 q̄ de demourer tousiours en lieux ^{lieux} ^{eaux.}

preferuez du froid & de chaleur:
 & qu'il n'y a meilleur remede pour
 la fanté, q̄ d'exposer le corps à tous
 les vens, chauds, froids, humides
 & secs. Et pour ceste cause Aristote
 demande, pourquoy ceux qui ^{En la 14.}
 viuent aux galeres sont plus sains ^{sect. probl.}
 & ont meilleure couleur, que ceux ^{11.}
 qui viuēt en terroir marecageux?
 En quoy la difficulté est plus gran
 de, quand l'on confidere le mau
 uais

L' E X A M E N

uais temps qu'ils ont, de dormir sur la dure tout vêtuz, au serain, au Soleil, au froid & à l'eau, & n'ayans à demy leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du monde, Pour ce qu'ils ont deia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'etõne de rien. Au contraire nous voyons apertemét que l'homme qui se veut garder du Soleil, du froid, du serain & du vêt est dépesché en trois iours : & pour ceste cause peut on bié dire, *Qui diligit animam suam in hoc mundo perdet eam.* car personne ne se peut garder des alteratiõs de l'air. Ainsi donc il vaut mieux s'accoustumer à tout, à fin que l'hõme ne se soucie des iniures de l'air, & ne viue tousiours en peine.

Le vulgaire pense que l'enfant naist tendre & delicat, & que for-
tant

tant du ventre de sa mere, il ne peut endurer l'air froid, sans recevoir grand dommage. Mais il s'abuse grandement. Car combien q̄ l'Alemagne soit vn pays tāt froid, ils mettent neantmoins les enfans fortās du ventre de la mere, dedās l'eau: enquoy encores qu'ils faillēt lourdemēt, si est ce que les enfans ne s'en trouuent mal, & n'en meurent pas. La troisieme chose qu'il faut faire est de trouuer vne ieune nourrice de temperamēt, chaude & seche, ou suiuar nostre doctrine froide & humide au premier degre, nourrie à la peine, accoustumee à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestue, & qui soit faite à aller au serain & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le lait bien ferme & accoustumē aux alterations de l'air, duquel si l'enfant est

L' E X A M E N

est long temps nourry & maintenu, les membres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrete & aduisee, cela fera grand bien à son esprit, pource que le lait d'une telle nourrice est chaud & sec, qui sont deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'enfant apporte du ventre de la mere. Or combié importe aux forces de la creature, de tetter le lait d'une nourrice qui s'exerce, se prouue clairement es cheuaux, lesquels sortans de iumens qui travaillent & labourent, sont bons courriers & durent long temps au travail. Mais si les iumés sont toujours à leur aise, paissans au pré, les cheuaux qui en sortent ne se peuvent tenir, de la premiere carrière qu'on leur donne. Il faut aduiser aussi de mettre en sa maison vne nourrice,

nourrice, quatre ou cinq mois deuant l'enfantement: & luy bail-
 ler à manger les mesmes viandes
 que mange la femme enceinte, à
 fin qu'elle ait loisir & temps de cō-
 sommer le sang, & les autres mau-
 uaises humeurs: prouenes des
 mauvais alimés qu'elle auoit mā-
 gés au commencement, & à fin que
 l'enfant incōtinent qu'il sera nay,
 tette le mesme lait, duquel il s'est
 maintenu au ventre de sa mere,
 au moins fait des mesmes vian-
 des. Le quatriesme point qu'il faut
 obseruer est de n'accoustu-
 mer l'enfant à dormir en vn lit
 mol, à estre trop vestu, & à man-
 ger beaucoup: Car Hippocrate
 dit que ces trois choses là esliyent
 & deseichent la chair, & les con-
 traies les engraisent. Cefaisant
 l'enfant sera de grand esprit, fort
 sain & viura long temps à raison.

*Magerne**fois: coucher**dur mēt &**cheminer**nul. Hio-**pi, au lit &**le salubri-**diata.*

A A

L' E X A M E N

de la ficcité. Et au contraire, il se remplira de sang, & se fera d'une constitution mauuaife, que Hippocrat. appelle *Athletique*: & la tient fort dangereufe. Par ce te maniere de viure se nourrit l'homme le plus fage qui fut iamais au monde (Christ nostre redempteur entant qu'homme) excepté que pour ce qu'il naquit hors de Nazareth, fa mere d'auanture, ne trouua de l'eau falee à propos, à fin de le lauer. Mais cela estoit vne coustume Iudaïque & de toute l'Asie, introduite par aucuns sages medecins, pour la fanté des enfans. Et ainfi le prophete dit, *Et quando nata es in die ortum tui, nō est praecifus umbilicus tuus & aqua non es lora in salutem, nec fule solita, nec inuoluta pannis.* Mais au demourant, incontinent qu'il fut né, il commancea à s'accouftumer au froid & aux autres

Celse, au 2.
liure.

En Ezech.
chap. 16.

tres alterations de l'air. Son premier liçt fut contre la terre, estant mal vestu, comme s'il eust voulu garder la recepte d'Hippocrate: & bien tost apres il fut porté en Ægypte (pays fort chaud) où il fut tout le temps qu'Herodes vesquit: & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy donnoit le laiçt bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: & ceste viande estoit la partie grasse du laiçt, mágé auecques miel, & pourtant Esaye a dit, *Butyrum & mel comedet, ut sciatur re- Chap 7.*
probare malum & eligere bonum.
 Par lesquelles parolles il semble que le Prophete ait voulu donner à entendre, que combien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre

L' E X A M E N

homme parfait, & que pour acquérir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligences desquelles vsent les autres enfans des hommes. Toutesfois cela semble difficile à entendre, & estrange de penser que Christ nostre redempteur, pour manger du beurre & miel, estant enfant, deust sçauoir reprouer le mal & elire le bien, quand il seroit grand, veu qu'il estoit, comme il est, Dieu de sçauoir infiny, & ayant entant qu'homme, toute la science infuse, qu'il pouuoit recevoir selon sa naturelle capacité. Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit autant au ventre de sa mere, comme quand il auoit trente & troisans, sans manger beurre ny miel, ny se seruir d'autres moyens naturels que la sagesse humaine requiert. Ce neâtmoins est ce beaucoup que le Prophete ait remarqué

qué la viande que les Troyens & Grecs auoyent coustume de donner à leurs enfans, pour les faire ingenieux & sages: & qu'il ait dit, *Vi scias reprobare malum & eligere bonum*: pour entendre qu'à raison de ces alimens, Christ nostre redempteur (entant qu'homme) auroit plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vsé d'autres viandes contraires: ou bien il faut expliquer ceste particule (*ut*) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en parlant par tels termes. Ainsi donc nous deuous supposer, que en Christ nostre redempteur y auoit deux natures (comme il est vray, & ainsi la foy nous le demonstre) l'vne diuine, entant qu'il estoit & est vray Dieu: & l'autre humaine, composee de l'ame raisonnable & du corps elementel, disposé & organisé comme l'ont les autres en-

L' E X A M E N

fans des hommes. Quant à la premiere nature, nous ne ſçauõs que dire de la ſageſſe de Chriſt noſtre redempteur, pource qu'elle eſt infinie, ſans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre choſe: car, pource qu'il eſt Dieu, il eſtoit auſſi ſage au ventre de la mere, cõme il l'eſtoit à trente & trois ans: pource qu'il l'eſt de tous temps. Mais en ce qui concerne la ſecõde nature, il faut ſçauoir que l'ame de Chriſt, dès que Dieu la crea, fut bien heureuſe & glorieuſe, comme elle l'eſt aujour d'huy: & puis qu'il iouyſſoit de l'eſſence diuine & de ſon haut ſçauoir, il eſt certain qu'il n'ignoroit aucune choſe, & qu'il auoit autant de ſcience infuſe, que pouuoit tenir ſa naturelle capacité: mais avec tout cela, il eſt certain que comme la gloire ne ſe communiquoit aux
inſtru

instrumens du corps, (à raison de la redemption du genre humain) aussi ne faisoit pas la science infuse, pour n'estre le cerueau disposé ny organisé des qualitez & substance necessaires, à ce que l'ame par tel instrument peust discourir & philosopher. Car si nous auons fouenance de ce que nous auons dit, au commencement de ceste œuvre, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'instrument, par lequel elles se doyent exercer & le suiect qui les doit recevoir, tiennent les qualitez naturelles, que chacune grace a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame raisonnable est acte du corps, & qu'ellen'œuvre, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre redempteur, estant nouveau né, estoit fort humide,

L' E X A M E N

pource qu'en tel âge, c'est vne chose naturelle & conucnable : mais l'ame d'iceluy , pour estre si grâde en quantité, ne pouoit naturellement discourir, ny philosopher, avec tel instrumēt. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ny à l'imagination, ny à l'entendement, pource que ces trois puissances sont organiques (comme nous l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfectiō qu'elles doiuent auoir. Mais le cerueau se desechant avec le temps, l'amerai sōnable manifestoit tous les iours dauantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre

*S. Thomas
met vne
troisieme
science en
Christ, &
l'appelle a-
qu'isè avec*

ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se prend des choses que les enfans oyent, de ce qu'il voyent, de ce qu'ils sentent, goustent

gouſtent & touchent. Il eſt certain ^{l'été demēt} que Chriſt noſtre redēpteur auoit ^{agēt. 3. par.} ceſte là, comme les autres enfans ^{qu'eſt. 10.} des hōmes. Et ainſi que pour bien ^{ar. 4. & q.} voir les choſes, il auoit beſoin de ^{1. ar. 2.} bons yeux, & pour ouir le ſon, de bonnes ouyes, auſſi auoit il beſoin de bon cerueau, pour iuger du biē & du mal. Parquoy il eſt certain que de ce qu'il mangeoit ceſ viandes tant delicates, ſon cerueau ſ'organifoit tous les iours de mieux en mieux, & aqueroit plus grand ſçauoir. De maniere que ſi Dieu luy euſt oſté la ſcience infuſe, trois fois durât ſa vie, (pour voir ce qu'il auoit aquis) nous euſſions trouué, qu'il ſçauoit plus à dix ans, qu'à cinq: à vingt, plus qu'à dix: & à trente trois, plus qu'à vingt. Que ceſte doctrine ſoit veritable & Catholique, le texte del'euāgile le prou-

L' E X A M E N

En S. Luc,
chap. 2. ue, disant. *Et Iesus proficiebat sapiētia, & etate & gratia apud Deum & homines.* De plusieurs sens Catholiques que l'escriture sainte peut receuoir, ie tiens tousiours celuy de la lettre meilleur, que celuy qui oste aux termes & vocables leur propre & naturelle signification. Quant aux qualitez & sustâce que doit auoir le cerueau, nous auons deia dit, suyuant l'opiniō d'Heraclite, que la siccité fait l'ame tressage: & suyuant l'opiniō de Galen, nous auōs prouué, qu'el tant le cerueau composé de sustâce fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre redēpteur a queroit siccité, avec l'âge: car des que nous naissons iusqu'à l'heure que nous mourons, nostre chair se desseiche & s'essuye, & mesmes nous deuenons plus sçauans. Les parties
delicates

Au liure,
de l'art de
med. ch. 12.

delicates & subtiles du cerueau d'iceluy se refaisoiēt , en mangeāt les viandes , qu'a dit le prophete Iſaic. Car puis qu'à toute heure il luy estoit beſoin prendre nourriture, & reparer la ſuſtance qui s'euauroit, par le moyen de la viande ſeulement, & non avec aucune autre matiere, il eſt certain que s'il euſt touſiours mangé de groſſe chair, ſon cerueau ſe fuſt rendu gros en peu de temps, & euſt aquis vn mauuaistemperament, avec lequel ſon ame raiſonnable . n'eufſt peu reſprouer le mal, ny elire le bien, ſinō par miracle, & vſant de ſa diuinité. Mais Dieu voulāt qu'il fuſt nourry par les moyens naturels, cōmanda qu'il vſaſt des viandes tant delicates, deſquelles le cerueau d'iceluy fuſt tellement compoſé & organiſé, que ſans ſe ſer-

uir

L'EXAM. DES ESP.
uir de la science diuine ny infuse
qui estoit en luy, il pouuoit natu-
rellement reietter le mal, &
elire le bien, comme les
autres enfans
des hom-
mes.
*

*Fin de l'Examen & differences
des esprits humains.*

Imprimé à Lyon, par
ESTIENNE BRIGNOL.

1 5 8 0.











